Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XVI
G
65
NAPOLI

VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

RECUEIL de Pieces tant originales que traduites, concernant la Philoſophie, la Littérature & les Arts.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

VARIETÉS
LITTÉRAIRES,
OU
Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la Philoſophie, la Littérature & les Arts.

LETTRES SUR LES ANIMAUX.

PREMIERE LETTRE.

De Nuremberg, le 4 Septembre 1762.

NOTRE ami M. *** m'écrivit dernierement de Paris, Monſieur, qu'il vous avoit parlé de quelques eſſais ſur l'hiſtoire naturelle des animaux, auxquels je me ſuis amuſé dans

mes momens perdus. Il prétend même que, pour dégager ſa parole, je ſuis dans l'obligation de vous en faire part. J'ai bien peur qu'il n'ait commis une imprudence : mes obſervations n'ont point été faites ſur des animaux ſinguliers & peu connus ; l'objet que je me ſuis toujours propoſé exigeoit qu'elles ſe portaſſent ſur les eſpeces les plus communes, & qu'on peut tous les jours avoir ſous les yeux. Je ne peux point vous donner d'hiſtoire auſſi piquante que celle des ours marins, que M. Steller a publiée. Point de faits extraordinaires ; ſeulement la vie commune de pluſieurs animaux, obſervée ſous un point de vue qui peut avoir quelque nouveauté : c'eſt à quoi ſe borne tout ce que j'ai à vous offrir.

Les deſcriptions anatomiques, les caracteres extérieurs qui diſtinguent les eſpeces, les inclinations naturelles qui les différencient, ſont ſans doute des objets très-importans de l'hiſtoire des bêtes ; mais quand tout cela eſt connu, il me ſemble qu'il y a encore beaucoup à faire pour le philoſophe. Tous ces êtres organiſés, que le créateur a raſſemblés pour l'ornement de

l'univers, ont un principe commun d'action qu'il n'eſt pas poſſible de méconnoître : il eſt modifié dans chaque eſpece par les différences de l'organiſation. Mais en examinant ſes effets avec attention, on le reconnoît dans toutes ſes modifications ; & les animaux, enviſagés ſous ce point de vue, me paroiſſent devenir beaucoup plus intéreſſans. L'inſtinct proprement dit conſiſte dans les inclinations qui appartiennent à l'eſpece ; mais toutes les eſpeces ſont affectées d'une maniere qui leur appartient à toutes. Si ces affections ne produiſent pas toujours les mêmes phénomenes, il eſt aiſé d'appercevoir que la différence n'en eſt dûe qu'à celle des moyens que l'organiſation donne aux animaux. Nous ne ſaurons jamais ſans doute de quelle nature eſt l'ame des bêtes, & il faut convenir que cela nous importe aſſez peu. Nous ſommes très-aſſurés que la nôtre eſt immatérielle & immortelle : la certitude que nous en avons eſt le fondement de nos plus cheres eſpérances. Que l'ame des bêtes ſoit immatérielle ou non, il eſt toujours certain qu'elle ne peut jamais avoir la

deſtination glorieuſe qui eſt réſervée à la nôtre ; ainſi la religion n'eſt nullement intéreſſée dans l'examen qu'on peut faire des facultés dont les animaux ſont doués. Mais de même qu'en obſervant la ſtructure intérieure du corps des animaux, nous appercevons des rapports d'organes qui ſervent ſouvent à nous éclairer ſur la ſtructure & l'uſage des parties de notre propre corps ; ainſi en obſervant les actions produites par la ſenſibilité, qu'ils ont ainſi que nous, on peut acquérir des lumieres ſur le détail des opérations de notre ame, relativement aux mêmes ſenſations.

Je dis, Monſieur, que les bêtes ſentent comme nous ; & je crois que pour penſer autrement, il faudroit abſolument fermer ſes yeux & ſon cœur. Celui qui pourroit entendre, ſans être ému, les cris plaintifs d'un animal, ne ſeroit pas fort ſenſible à ceux d'un homme. Il eſt bien vrai que nous n'avons de certitude complette que de nos propres ſenſations ; mais les accens de la douleur, les marques viſibles de la joie, qui nous aſſurent de la ſenſibilité de nos ſemblables, dépoſent

avec autant de force en faveur de celle des bêtes. On n'auroit aucun moyen d'acquérir des connoiſſances, s'il fallôit réclamer contre les impreſſions de notre ſentiment intime ſur des faits auſſi ſimples.

Il me paroît donc impoſſible de ne pas admettre le ſentiment dans les bêtes. Les plus obſtinés partiſans de l'automatiſme leur accordent encore tacitement la mémoire, car ils veulent avoir des chiens ſages, & les corrigent. Ces faits étant admis, le naturaliſte, après avoir bien obſervé la ſtructure des parties, ſoit extérieures, ſoit intérieures, des animaux, & deviné leur uſage, doit quitter le ſcalpel, abandonner ſon cabinet, s'enfoncer dans les bois pour ſuivre les allures de ces êtres ſentans, juger des développemens & des effets de leur faculté de ſentir, & voir comment, par l'action répétée de la ſenſation & l'exercice de la mémoire, leur inſtinct s'éleve juſqu'à l'intelligence.

Les ſenſations & la mémoire ont des effets néceſſaires, qui ne doivent pas échapper à l'obſervateur. Les bêtes font un grand nombre d'actions qui ne

ſuppoſent que ces deux facultés; mais il en eſt d'autres qu'on ne pourroit jamais expliquer par ce qui appartient à ces facultés ſeules, ſans y joindre leur cortege naturel. Il faut donc que le naturaliſte diſtingue avec beaucoup de préciſion ce qui eſt produit par la ſenſation ſimple, par la réminiſcence, par la comparaiſon entr'un objet préſent & un autre que la mémoire rappelle, par le jugement qui eſt un réſultat de la comparaiſon, par le choix qui eſt une ſuite du jugement, enfin par la notion de la choſe jugée, qui s'établit dans la mémoire, & que la répétition des actes rend habituelle & preſque machinale. Voilà, Monſieur, des diſtinctions qui doivent être toujours préſentes à l'attention de l'obſervateur. La forme tant intérieure qu'extérieure, la durée de l'accroiſſement & de la vie, la maniere de ſe nourrir, les inclinations dominantes, la maniere & le tems de l'accouplement, celui de la geſtation, *&c.* ce ne ſont là proprement que des objets de premiere vue, ſur leſquels il ſuffit d'avoir les yeux ouverts; mais ſuivre l'animal dans toutes ſes opérations, péné-

trer dans les motifs ſecrets de ſes déterminations, voir comment les ſenſations, les beſoins, les obſtacles, les impreſſions de toute eſpece dont un être ſentant eſt aſſailli, multiplient ſes mouvemens, modifient ſes actions, étendent ſes connoiſſances, c'eſt ce qui me paroît être ſpécialement du domaine de la philoſophie.

M. Steller, dans le mémoire qu'il nous a donné ſur les ours marins, a rempli cette tâche du philoſophe avec plus de ſoin que n'en ont apporté beaucoup de naturaliſtes; & M. de Buffon l'a fait encore plus abondamment dans ce qu'il a donné au public de l'hiſtoire des animaux: mais celui qui voudroit ſe familiariſer avec eux, & prendre la peine d'étudier long-tems leurs actions pour deviner leurs intentions, y trouveroit matiere à des ſpéculations bien plus étendues, & même d'un genre différent.

Je voudrois, par exemple, Monſieur, pour que nous euſſions l'hiſtoire complette d'un animal, qu'après avoir rendu compte de ſon caractere eſſentiel, de ſes appétits naturels, de ſa maniere de vivre, *&c.* on cherchât à

l'obſerver dans toutes les circonſtances qui peuvent mettre des obſtacles à la ſatisfaction de ſes beſoins : circonſtances dont la variété rompt l'uniformité ordinaire de ſa marche & le force à inventer de nouveaux moyens.

Si c'eſt un animal carnacier dont on écrit l'hiſtoire, ce n'eſt pas aſſez d'indiquer en général quels animaux lui ſervent de proie, ni comment il s'en ſaiſit; il faudroit voir par quels degrés l'expérience lui apprend à rendre ſa chaſſe plus facile & plus ſûre, comment la diſette éveille ſon induſtrie, combien les reſſources qu'il emploie ſuppoſent de faits connus, retracés par la mémoire & combinés enſemble par la réflexion. Il faudroit encore obſerver tout ce que l'activité des différentes paſſions auxquelles l'animal eſt ſujet, comme la crainte, l'amour, *&c.* apporte de modifications à ſes démarches, combien la vivacité des beſoins écarte les idées de la crainte, & juſqu'à quel point une défiance acquiſe par l'expérience, balance en lui le ſentiment du beſoin. Ce n'eſt qu'en ſuivant ainſi l'animal dans ſes différens âges & dans les événemens de ſa vie,

qu'on peut parvenir à connoître le développement de ſon inſtinct & la meſure de ſon intelligence. S'il eſt d'une eſpece qui vive en ſociété, ou toute l'année, ou ſeulement pendant un certain tems, il eſt néceſſaire de bien remarquer tout ce que l'aſſociation ajoute aux intentions & aux démarches de l'animal conſidéré comme ſolitaire. La connoiſſance approfondie de tous ces différens ordres, embelliroit encore aux yeux du philoſophe le ſpectacle de l'univers, & ne pourroit qu'exciter ſon admiration pour l'Être ſuprême qui a varié à l'infini les affections ainſi que les formes, & fait tout concourir au plan éternel dont lui ſeul a le ſecret.

Les effets de la faculté de ſentir dans des ſujets qui, par leurs organes, ont moins de rapports avec les objets extérieurs, doivent donner des phénomenes moins compliqués, dont l'obſervation facile & ſûre ſerviroit à développer ceux où il entre plus de combinaiſons. On verroit dans quelques eſpeces la ſenſation obtuſe & preſque ſans activité, n'enfanter qu'un petit nombre de mouvemens ſponta-

nés; dans d'autres, ſon intenſité les multiplieroit: on en verroit ſortir le deſir & l'inquiétude qui produiſent l'attention dans les êtres ſentans, & deviennent par-là les vraies ſources de leurs connoiſſances. De même que la géométrie s'éleve de la conſidération des propriétés d'une ligne ſimple aux ſpéculations les plus ſublimes, ainſi l'obſervation s'éleveroit de la ſenſation la plus ſimple juſqu'à ſes effets les plus compliqués, & les gradations obſervées dans le monde ſentant, marcheroient de pair avec celles qui frappent dans le monde viſible.

Il me ſemble, Monſieur, que ce coup-d'œil jetté ſur l'hiſtoire naturelle des animaux, la rendroit plus intéreſſante en elle-même & plus propre à occuper les gens qui aiment à réfléchir. J'ai vécu pendant long-tems avec les bêtes, j'en ai ſuivi pluſieurs eſpeces avec beaucoup d'attention, & j'ai vu que la morale des loups pouvoit éclairer ſur celle des hommes. Si vous voulez, Monſieur, me promettre de l'indulgence pour mon ſtyle étranger, & faire grace à mes *germaniſmes*, je vous donnerai volon-

tiers quelques essais faits sur le plan dont je viens de vous tracer l'esquisse. Je me ferai un vrai plaisir de dégager la parole de mon ami, & de vous donner en même tems des marques de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, *&c.*

SECONDE LETTRE.

J'AI avancé, Monſieur, dans la premiere lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que ſans nous refuſer à notre ſentiment intime, à ce ſentiment qui ſeul nous aſſure que nos ſemblables ſont doués des mêmes facultés que nous reconnoiſſons en nous, il étoit impoſſible de nier que les bêtes n'euſſent des ſenſations & de la mémoire. Le détail de leurs actions prouve encore qu'elles ont les réſultats naturels de ces deux facultés; ou bien il faudroit admettre des jugemens & des déterminations ſans motifs, c'eſt-à-dire une multitude d'effets ſans cauſe. De-là on peut preſſentir que, parmi les bêtes, celles-là doivent avoir un plus grand enſemble de connoiſſances, qui, en vertu de leur organiſation & de leurs appétits, ont un plus grand nombre de rapports avec les objets qui les environnent. Il doit arriver encore que, ſi dans chaque eſpece les connoiſſances ſont limitées par l'orga-

niſation & la nature des appétits, les circonſtances qui rendent la ſatisfaction des beſoins plus ou moins facile pour les individus, étendent plus ou moins leurs idées. Que chaque eſpece en ait qui lui ſoient particulieres, & qu'à quelques égards elle y ſoit bornée, cela eſt tout ſimple. La brebis qui ſe nourrit d'herbe, ne prend aucun intérêt aux ruſes du renard pourſuivant une proie qui cherche à l'éviter. Mais toutes les eſpeces doivent avoir également un exercice de ſenſations ou de penſées, qui s'étende à tout ce qui eſt relatif à leurs beſoins & à leur ſûreté. C'eſt-là ce qui doit décider ſi les bêtes ont réellement les réſultats naturels de la ſenſation & de la mémoire. Quoiqu'il fût difficile de concevoir l'exiſtence de ces deux facultés ſans admettre leur action qui me paroît impoſſible, il faudroit bien alors conſentir à cet étrange phénomene; mais ce ſont les faits qui doivent nous inſtruire là-deſſus. Nos réflexions n'ont pas droit de les prévenir.

Parmi les animaux, ceux que leur appétit porte à ſe nourrir de chair, ont

un plus grand nombre de rapports que les autres, avec les objets qui les environnent : auſſi marquent-ils une plus grande étendue d'intelligence dans les détails ordinaires de leur vie. La nature leur a donné des ſens exquis avec beaucoup de force & d'agilité ; & cela étoit néceſſaire, parce qu'étant, pour ſe nourrir, en relation de guerre avec d'autres eſpeces, ils périroient bientôt de faim, s'ils n'avoient que des moyens naturels, inférieurs, ou même égaux. Mais ce n'eſt pas uniquement à la fineſſe de leurs ſens qu'ils doivent la meſure de leur intelligence. Ce ſont les intérêts vifs, comme les difficultés à vaincre & les périls à éviter, qui tiennent ſans ceſſe en exercice la faculté de ſentir, & impriment dans la mémoire de l'animal des faits multipliés, dont l'enſemble conſtitue la ſcience qui doit préſider à ſa conduite. Ainſi dans les lieux éloignés de toute habitation, & où en même tems le gibier eſt abondant, la vie des bêtes carnaſſieres eſt bornée à un petit nombre d'actes ſimples & aſſez uniformes. Elles paſſent ſucceſſivement d'une rapine aiſée au ſommeil. Mais

lorſque la concurrence de l'homme met des obſtacles à la ſatisfaction de leurs appétits, lorſque cette rivalité de proie prépare des précipices ſous les pas des animaux, ſeme leur route d'embûches de toute eſpece & les tient éveillés par une crainte continuelle; alors un intérêt puiſſant les force à l'attention, la mémoire ſe charge de tous les faits relatifs à cet objet, & les circonſtances analogues ne ſe préſentent pas ſans les rappeller vivement.

Ces obſtacles multipliés donnent à l'animal deux manieres d'être qu'il eſt bon de conſidérer à part. L'une eſt purement naturelle, très-ſimple, bornée à un petit nombre de ſenſations; telle eſt peut-être à certains égards la vie de l'homme ſauvage. L'autre eſt factice, beaucoup plus active & pleine d'intérêts, de craintes & de mouvemens, qui repréſentent en quelque ſorte les agitations de l'homme civiliſé. La premiere eſt plus également la même dans toutes les eſpeces carnaſſieres. L'autre varie davantage d'une eſpece à l'autre, en raiſon de l'organiſation plus ou moins heureuſe. Il faut en faire la comparaiſon.

Le loup eſt le plus robuſte des animaux carnaſſiers des climats tempérés de l'Europe. La nature lui a donné auſſi une voracité & des beſoins proportionnés à ſa force ; il a d'ailleurs des ſens exquis, avec une vue perçante & une excellente ouie ; il a un nez qui l'inſtruit encore plus ſûrement de tout ce qui s'offre ſur ſa route. Il apprend par ce ſens, lorſqu'il eſt bien exercé, une partie des relations que les objets peuvent avoir avec lui : je dis lorſqu'il eſt exercé, car il y a une différence très-ſenſible entre les démarches du loup jeune & ignorant, & celles du loup adulte & inſtruit.

Les jeunes loups, après avoir paſſé deux mois au liteau, où le pere & la mere les nourriſſent, ſuivent enfin leur mere qui ne pourroit plus fournir ſeule à une voracité qui s'accroît tous les jours. Ils déchirent avec elle des animaux vivans, s'eſſayent à la chaſſe & parviennent par degrés à pourvoir avec elle à leurs beſoins communs. L'exercice habituel de la rapine, ſous les yeux & à l'exemple d'une mere déja inſtruite, leur donne chaque jour quelques idées relatives à cet objet.

Ils apprennent à reconnoître les forts où se retire le gibier : leurs sens sont ouverts à toutes les impressions ; ils s'accoutument à les distinguer entre elles, & à rectifier par l'odorat les jugemens que leur font porter les autres sens. Lorsqu'ils ont huit ou neuf mois, l'amour force la louve à quitter la portée de l'année précédente, pour s'attacher à un mâle. Ce besoin pressant anéantit la tendresse de mere ; elle fuit, ou chasse ces enfans qui ne doivent plus avoir besoin d'elle, & les jeunes loups se trouvent abandonnés à leurs propres forces. La famille reste encore unie pendant quelque tems, & cette association lui seroit assez nécessaire ; mais la voracité naturelle à ces animaux les sépare bientôt, parce qu'elle ne peut plus souffrir le partage de la proie. Les plus forts restent maîtres du terrein, & ceux qui sont plus foibles vont ailleurs traîner une vie souvent exposée à finir par la faim. D'ailleurs le peu d'expérience qu'ils ont encore les livre à tous les périls que les hommes leur préparent. C'est alors sur-tout qu'ils vont chercher dans les campa-

gnes les cadavres d'animaux, parce qu'ils n'ont encore ni la force, ni l'habileté qui y ſupplée. Lorſqu'ils réſiſtent à ce tems de néceſſité, leurs forces augmentées & l'inſtruction qu'ils ont acquiſe leur donnent plus de facilités pour vivre. Ils ſont en état d'attaquer de grands animaux, dont un ſeul les nourrit pendant pluſieurs jours: lorſqu'ils en ont abattu un, ils le dévorent en partie & en cachent ſoigneuſement les reſtes; mais cette précaution ne les ralentit point ſur la chaſſe, & ils n'ont recours à ce qu'ils ont caché que quand elle a été malheureuſe. Le loup vit ainſi dans les alternatives de la chaſſe pendant la nuit, & d'un ſommeil inquiet & léger pendant le jour. Voilà ce qui regarde ſa vie purement naturelle; mais dans les lieux où ſes beſoins ſe trouvent en concurrence avec les deſirs de l'homme, la néceſſité continuelle d'éviter ſes pieges qu'on lui tend & de pourvoir à ſa ſûreté, le contraint d'étendre la ſphere de ſon activité & de ſes idées à un bien plus grand nombre d'objets. Sa marche, naturellement libre & hardie, devient précautionnée & ti-

mide ; ſes appétits ſont ſouvent ſuſpendus par la crainte ; il diſtingue les ſenſations qui lui ſont rappellées par la mémoire de celles qu'il reçoit par l'uſage actuel de ſes ſens. Ainſi, en même tems qu'il évente un troupeau enfermé dans un parc, la ſenſation du berger & du chien lui eſt rappellée par la mémoire, & balance l'impreſſion actuelle qu'il reçoit par la préſence des moutons ; il meſure la hauteur du parc, il la compare avec ſes forces, il juge de la difficulté de le franchir lorſqu'il ſera chargé de ſa proie, & il en conclud l'inutilité ou le danger de la tentative. Cependant au milieu d'un troupeau répandu dans la campagne, il ſaiſira un mouton, à la vue même du berger, ſur-tout ſi le voiſinage du bois lui laiſſe l'eſpérance de s'y cacher avant d'être atteint. Il ne faut pas beaucoup d'expérience à un loup adulte qui vit dans le voiſinage des habitations, pour apprendre que l'homme eſt ſon ennemi. Dès qu'il paroît il eſt pourſuivi ; l'attroupement & l'émeute lui annoncent combien il eſt craint, & tout ce que lui-même il doit craindre. Auſſi toutes les fois que l'odeur

d'homme vient frapper ſon nez, elle réveille en lui les idées du danger. La proie la plus ſéduiſante lui eſt inutilement préſentée, tant qu'elle a cet acceſſoire effrayant; & même lorſqu'elle ne l'a plus, elle lui reſte long-tems ſuſpecte. Le loup ne peut alors avoir qu'une idée abſtraite du péril, puiſqu'il n'a pas la connoiſſance particuliere du piege qu'on lui tend: cependant il ne parvient à ſurmonter cette idée qu'en s'approchant de l'objet par degrés preſque inſenſibles; pluſieurs nuits ſuffiſent à peine à le raſſurer. Le motif de la défiance n'exiſte plus, mais il eſt rappellé par la mémoire, & la défiance dure encore. L'idée de l'homme réveille celle d'un piege qu'il ne connoît pas, & rend ſuſpects les appâts les plus friands.

Timeo Danaos & dona ferentes.

C'eſt une ſcience que le loup eſt forcé d'acquérir pour l'intérêt de ſa conſervation, qui ne manque jamais au loup adulte qui a quelqu'expérience, & qui s'étend plus ou moins ſelon les circonſtances qui l'obligent à revenir ſur lui-même & à réfléchir.

Sans argumenter comme nous, il eſt du moins néceſſaire qu'il compare entre elles les ſenſations qu'il a éprouvées, qu'il juge des rapports que les objets ont entr'eux, & de ceux qu'ils peuvent avoir avec lui; ſans quoi il lui ſeroit impoſſible de prévoir ce qu'il a à craindre ou à eſpérer de ces objets. Cependant le loup eſt le plus brute de nos animaux carnaſſiers, parce qu'il eſt le plus fort: naturellement plus groſſier que défiant, l'expérience le rend précautionné, & la néceſſité, induſtrieux; mais il n'a ces qualités que par acquiſition, & ce ne ſont point ſes moyens naturels. Si on le chaſſe avec des chiens courans, il ne ſe dérobe à la pourſuite que par la ſupériorité de ſa vîteſſe & de ſon haleine; il n'a point recours aux retours & aux autres ruſes des animaux plus foibles. La ſeule précaution qu'il prenne & qu'en effet il ait à prendre, c'eſt de fuir toujours le nez au vent: le rapport de ce ſens l'inſtruit fidelement des objets dangereux qui peuvent ſe rencontrer ſur ſa route. Il a appris à comparer le degré de ſenſation que l'objet lui fait éprouver, avec

la diſtance où il ſe trouve, & la diſtance avec le danger qu'il peut en craindre : il s'en détourne aſſez pour l'éviter, mais ſans perdre le vent, qui eſt toujours ſa bouſſole. Comme il eſt vigoureux & exercé, & que ſouvent la chaſſe l'a forcé de parcourir une grande étendue de pays, il dirige ſa courſe vers les lieux éloignés qu'il connoît, & on ne parvient à le dévoyer qu'en multipliant les embuſcades avec beaucoup d'attirail & d'apprêt.

Tout animal qui paſſe ſucceſſivement de la chaſſe au ſommeil, & qui par conſéquent n'eſt point ſujet à l'ennui, ne peut avoir que trois motifs qui l'intéreſſent & qui deviennent les principes de ſes connoiſſances, de ſes jugemens, de ſes déterminations & de ſes actions : la recherche de ſa nourriture, les précautions relatives à ſa ſûreté, & le ſoin de ſe procurer une femelle lorſqu'il eſt preſſé du beſoin de l'amour. Nous voyons que le loup emploie, quant à la recherche de ſa nourriture, toute l'induſtrie qui convient à ſa force. Il prend des meſures pour s'aſſurer du lieu où il trouvera

ſa proie ; & ſi dans cette recherche il choiſit un lieu plutôt qu'un autre, ce choix ſuppoſe des faits précédemment connus. Il obſerve enſuite pendant long-tems les différens genres de péril auxquels il s'expoſe ; il les évalue, & ce calcul de probabilités le tient en ſuſpens juſqu'à ce que l'appétit vienne mettre un poids dans la balance & le déterminer volontairement. Les précautions relatives à la ſûreté exigent plus de prévoyance, c'eſt-à-dire, un plus grand nombre de faits gravés dans la mémoire. Il faut enſuite comparer tous ces faits avec la ſenſation actuelle que l'animal éprouve, juger du rapport qu'il y a entre ces faits & la ſenſation, enfin ſe déterminer d'après le jugement porté. Toutes ces opérations ſont abſolument néceſſaires ; & par exemple, on auroit tort de croire que la crainte qu'excite un bruit ſoudain, fût pour la plupart des animaux carnaſſiers une impreſſion purement machinale. L'agitation d'une feuille n'excite dans un jeune loup qu'un mouvement de curioſité ; mais le loup inſtruit, qui a vu le mouvement d'une feuille annoncer un homme, s'en ef-

fraye avec raiſon, parce qu'il juge du rapport qu'il y a entre ces deux phénomenes. Lorſque les jugemens ont été ſouvent répétés, & que la répétition a rendu habituelles les actions qui en ſont la ſuite, la promptitude avec laquelle l'action ſuit le jugement, la fait paroître machinale; mais avec un peu de réflexion, il eſt impoſſible de méconnoître la gradation qui y a conduit, & de ne pas la rappeller à ſon origine. Il peut arriver que l'idée de ce rapport entre le mouvement d'une feuille & la préſence d'un homme, ou de tel autre objet, ſoit très-vive & réaliſée par différentes occaſions: alors elle s'établira dans la mémoire comme idée générale. Le loup ſe trouvera ſujet à la chimere & à de faux jugemens qui ſeront le fruit de l'imagination; & ſi ces faux jugemens s'étendent à un certain nombre d'objets, il deviendra le jouet d'un ſyſtême illuſoire qui le précipitera dans une infinité de démarches fauſſes, quoique conſéquentes aux principes qui ſe ſeront établis dans ſon imagination. Il verra des pieges où il n'y en a point; la frayeur déréglant ſa mémoire, lui repréſentera

repréſentera dans un autre ordre les différentes ſenſations qu'il aura reçues, & ſon imagination en compoſera des formes trompeuſes, auxquelles il attachera l'idée abſtraite du péril. C'eſt en effet ce qu'il eſt aiſé de remarquer dans les animaux carnaſſiers, par-tout où ils ſont ſouvent chaſſés & continuellement aſſiégés d'embûches. Leurs démarches n'ont plus l'aſſurance ni la liberté de la nature. Le chaſſeur, en ſuivant les pas de l'animal, ne cherche qu'à découvrir le lieu de ſon rembûchement; mais le philoſophe y lit l'hiſtoire de ſes penſées; il démêle ſes inquiétudes, ſes frayeurs, ſes eſpérances; il voit les motifs qui ont rendu ſa marche précautionnée, qui l'ont ſuſpendue, qui l'ont accélérée; & ces motifs ſont certains, ou, comme je l'ai déja dit, il faudroit ſuppoſer des effets ſans cauſe.

Il eſt difficile de ſavoir ſi l'amour fournit aux loups un grand nombre d'idées; il eſt certain ſeulement que les mâles ſont plus nombreux que les femelles, qu'entr'eux il y a des combats ſanglans pour jouir, & qu'il s'établit un mariage: mais on ne ſait pas

ſi la louve en chaleur reſte la proie du plus fort, ou ſi un choix libre la livre aux empreſſemens du mieux aimé. On ſait cependant qu'il entre dans la conduite de la louve une ſorte de coquetterie qui eſt commune à toutes les femelles dans toutes les eſpeces : elle entre en chaleur la premiere, mais elle diſſimule ou même refuſe aſſez longtems ce qu'elle deſire ; & il eſt aſſez vraiſemblable qu'il entre du choix dans ſon aſſociation, car elle s'enfuit avec celui qui reſte ſon mari, & ſe dérobe aux autres prétendans. Alors & pendant tout le tems de la geſtation, elle demeure avec celui qu'elle a adopté ou qui l'a conquiſe, & enſuite ils partagent enſemble les ſoins de la famille. Ainſi, quel que ſoit le principe de cette ſociété, elle établit des droits réciproques & fait naître de nouvelles idées. Les loups unis chaſſent enſemble, & le ſecours qu'ils ſe prêtent rend leur chaſſe plus facile & plus ſûre. S'il eſt queſtion d'attaquer un troupeau, la louve va ſe préſenter au chien qu'elle éloigne en ſe faiſant pourſuivre, pendant que le mâle inſulte le parc & emporte un mouton que le chien n'eſt

plus à portée de défendre. S'il faut attaquer quelque bête fauve, les rôles se partagent en raison des forces : le loup se met en quête, attaque l'animal, le poursuit & le met hors d'haleine, lorsque la louve, qui d'avance s'étoit placée à quelque détroit, le reprend avec des forces fraîches & rend en peu de tems le combat trop inégal.

Il est aisé de voir combien de telles actions suppose de connoissances, de jugemens & d'inductions; il paroît même difficile que des conventions de cette nature puissent s'exécuter sans un langage articulé, & c'est ce que nous examinerons ailleurs. Cependant, comme nous l'avons dit, le loup est un des animaux carnassiers qui, attendu sa force, a le moins besoin d'avoir beaucoup d'idées factices, c'est-à-dire, de celles qui se forment par la réflexion qu'on fait sur les sensations qu'on a éprouvées. La nécessité de la rapine, l'habitude du meurtre & la jouissance journaliere de membres d'animaux déchirés & sanglans ne paroissent pas devoir former au loup un caractere moral bien intéressant : cependant, excepté le cas de la rivalité

en amour, cas privilégié pour tous les animaux, on ne voit pas que les loups exercent de cruauté directe les uns contre les autres. Tant que la ſociété ſubſiſte entr'eux, ils ſe défendent mutuellement, & la tendreſſe maternelle eſt portée dans les louves juſqu'à l'excès de fureur qui méconnoît entierement le péril. On dit qu'un loup bleſſé eſt ſuivi au ſang & enfin achevé & dévoré par ſes ſemblables : mais c'eſt un fait peu conſtaté, qui ſûrement n'eſt pas ordinaire, & qui peut avoir été quelquefois l'effet du dernier terme de la néceſſité qui n'a plus de loi. Les relations morales ne peuvent pas être fort étendues entre des animaux qui n'ont nul beſoin de ſociété : tout être qui mene une vie dure & iſolée, partagée entre un travail ſolitaire & le ſommeil, doit être très-peu ſenſible aux tendres mouvemens de la compaſſion.

Le renard a les mêmes beſoins que le loup, & la même inclination pour la rapine : il a les ſens auſſi fins, plus d'agilité & de ſoupleſſe ; mais la force lui manque, & il eſt contraint de la remplacer par l'adreſſe, la ruſe & la

patience. Un des premiers effets de l'induſtrie par laquelle il eſt ſupérieur au loup, c'eſt de ſe creuſer un terrier qui le met à l'abri des injures de l'air & lui ſert en même tems de retraite. Pour s'épargner de la peine, il s'empare ordinairement de ceux qu'habitent les lapins; il les en chaſſe & s'y établit. Lorſque quelque raiſon le détermine à changer de pays, ſon premier ſoin eſt d'aller viſiter tous les terriers dont la poſition peut lui convenir, ſur tout ceux qui ont été anciennement habités par des renards. Il les nettoye ſucceſſivement; & ce n'eſt qu'après les avoir tous parcourus, qu'il ſe fixe à la fin: mais s'il eſt troublé, même légerement, dans celui qu'il a choiſi, il en change bientôt, & il ne ſouffre pas que l'inquiétude approche du lieu qu'il deſtine à ſa demeure. Le renard ainſi établi parcourt en peu de tems tous les entours de ſon terrier à une aſſez grande diſtance; il prend connoiſſance des villages, des hameaux, des maiſons iſolées, & il évente les volailles; il s'aſſure des cours où l'on entend des chiens & du mouvement, & de celles où le repos

regne ; il reconnoît les hayes & les lieux couverts qui pourroient, en cas de péril, favoriſer ſon évaſion. Cet attirail de précautions, tant de poſſibilités prévues ſuppoſent néceſſairement beaucoup de faits déja connus : toujours guidé dans ſa marche par une défiance raiſonnée, il ſe laiſſe rarement emporter à l'ardeur de pourſuivre une proie qui fuit ; il arrive près d'elle en ſe traînant, & s'en ſaiſit en ſautant légerement deſſus. Lorſqu'il eſt bien aſſuré que la tranquillité regne dans une baſſe-cour où il a éventé des volailles, il tâche d'y pénétrer, & ſon agilité naturelle lui en donne aiſément les moyens. Alors, s'il n'eſt point troublé, il en profite pour multiplier les meurtres, & il emporte ce qu'il a tué, juſqu'à ce que les approches du jour lui faſſent craindre moins d'aſſurance pour ſa retraite. Il amaſſe ainſi des vivres pour pluſieurs jours & cache avec ſoin tous ſes reſtes, pour les retrouver au beſoin. Si le renard eſt établi dans un pays giboyeux, ſon induſtrie a d'autres formes à prendre pour ſuffire à ſa voracité : tantôt il parcourt les campagnes, marche le nez au vent,

prend connoiſſance ou de quelque lievre au gîte, ou de perdrix couchées dans un ſillon; il en approche en ſilence; ſes pas, marqués à peine ſur la terre molle, annoncent ſa légereté & l'intention qu'il a de ſurprendre : il réuſſit ſouvent. Quelquefois ſa reſſource eſt dans la patience; il ſe gliſſe le long des bois, obſerve le paſſage d'un lapin, ſe cache, attend & le ſaiſit lorſqu'il rentre d'aſſurance. Mais la chaſſe n'eſt pas toujours immédiatement l'objet des courſes du renard: quoique déja raſſaſié, ſa prévoyance active le fait marcher encore, moins dans l'intention de chercher une nouvelle proie que pour prendre des connoiſſances plus ſûres & plus détaillées du pays qui lui fournit à vivre. Il revient ſouvent aux différens terriers qu'il a nettoyés d'abord, il en fait le tour avec beaucoup de précaution, il y entre & en examine avec ſoin les différentes gueules; il s'approche par degrés des objets qui lui ſont nouveaux : toute nouveauté lui eſt d'abord ſuſpecte, & chacun de ſes pas vers l'objet indique la défiance & l'examen. Cependant avec des appâts dont

les renards ſont friands, on les fait aiſément donner dans les pieges, lorſqu'ils ne leur ſont pas encore connus; mais ſi-tôt qu'ils ſont inſtruits, les mêmes moyens deviennent inutiles. Il n'eſt point d'appât qui puiſſe alors faire braver au renard le danger qu'il reconnoît ou qu'il ſoupçonne. Il évente le fer du piege; & cette ſenſation, devenue terrible pour lui, l'emporte ſur toute autre impreſſion. S'il s'apperçoit que les embûches ſoient multipliées autour de lui, il quitte le pays pour en chercher un plus ſûr. Quelquefois cependant, enhardi par des approches graduelles & réitérées, guidé par le ſentiment ſûr de ſon nez, il trouvera le moyen de dérober légerement & ſans s'expoſer, un appât de deſſus un piege.

On voit que cette action ſuppoſe, avec ſes circonſtances, une quantité de vues fines & de combinaiſons aſſez compliquées. On ne finiroit point, ſi l'on vouloit détailler toutes les intentions qui lui font changer ſes refuites, les motifs qui balancent en lui le pouvoir de l'habitude, ſi puiſſant ſur tous les animaux, & toutes les variétés que

les circonſtances nouvelles jettent dans ſa conduite. Tout cela eſt néceſſaire à un animal foible qui ſe trouve en concurrence avec l'homme, & qui nuit à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs. Si c'eſt pour lui un avantage naturel d'avoir une retraite & d'être domicilié, c'eſt auſſi un moyen de plus qu'a ſon ennemi pour l'attaquer: il découvre aiſément ſa demeure & vient l'y ſurprendre; mais l'homme avec ſes machines, a beſoin lui-même de beaucoup d'expérience, pour n'être pas mis en défaut par la prudence & les ruſes du renard. Si toutes les gueules du terrein ſont maſquées par des pieges, l'animal les évente, les reconnoît, & plutôt que d'y donner, il s'expoſe à la faim la plus cruelle. J'en ai vu s'obſtiner ainſi à reſter juſqu'à quinze jours dans le terrier, & ne ſe déterminer à ſortir que quand l'excès de la faim ne leur laiſſoit plus de choix que celui du genre de mort. Cette frayeur, qui retient le renard, n'eſt alors ni machinale ni inactive: il n'eſt point de tentative qu'il ne faſſe pour s'arracher au péril; tant qu'il lui reſte des ongles il travaille à ſe faire une

nouvelle iſſue, par laquelle il échappe ſouvent aux embûches du chaſſeur. Si quelque lapin enfermé avec lui dans le terrier vient à ſe prendre à l'un des pieges, ou ſi quelqu'autre haſard le détend, l'animal juge que la machine a fait ſon effet, & il y paſſe hardiment & ſûrement. La ſeule paſſion qui faſſe oublier au renard une partie de ſes précautions ordinaires, c'eſt la tendreſſe pour ſa famille : la néceſſité de la nourrir, lorſqu'elle eſt enfermée dans le terrier, rend le pere & la mere, mais ſur-tout celle-ci, plus hardis qu'ils ne le ſont pour eux-mêmes, & cet intérêt preſſant leur fait ſouvent braver le péril. Les chaſſeurs ſavent bien profiter de cette tendreſſe du renard pour ſa famille. La communauté de ſoins & d'intérêts ſuppoſe une ſorte de morale dans l'amour, & des affections qui s'étendent au-delà des beſoins phyſiques proprement dits. Ces animaux, familiariſés avec les ſcenes de ſang, n'entendent pas ſans être émus les cris de leurs petits ſouffrans. Les poules ont ſans doute le droit de ne pas les regarder comme des animaux compatiſſans ;

mais leurs femelles, leurs enfans, & même tous ceux de leur eſpece, n'ont pas du moins à s'en plaindre. Cette tendre inquiétude, qui porte la renarde à s'oublier elle-même, la rend infiniment attentive à tous les dangers qui peuvent menacer ſes petits. Si quelqu'homme approche du terrier, elle les tranſporte pendant la nuit ſuivante; & elle eſt ſouvent expoſée à déloger ainſi, parce que dans ces tems les renards ſignalent leur voiſinage par des ravages plus grands, & qu'on eſt plus intéreſſé à s'en défaire.

Outre l'intérêt qu'a l'homme de détruire le renard, il a fait encore de la chaſſe de cet animal un objet d'amuſement. On le chaſſe avec des baſſets ou de petits chiens courans. D'abord l'animal ne s'écarte pas beaucoup de ſa retraite & il fait pluſieurs randonnées; mais comme on garde ordinairement ſon terrier, & que ſouvent il y eſt tiré, il prend enfin le parti de s'éloigner; & pour retarder la pourſuite des chiens, il paſſe dans les plus épais haillers dont il a la connoiſſance & l'habitude. Si quelques chaſſeurs cherchent à prendre les devants pour

le tirer au paſſage, il les évite & tente tout plutôt que de paſſer à côté d'un homme. J'en ai vu un ſauter alternativement juſqu'à trois fois un mur de neuf pieds de haut, pour éviter les embuſcades qu'on lui préparoit. Mais enfin, comme il n'a que la fuite pour défenſe, & qu'il n'a qu'une vigueur moindre que celle des chiens qui le pourſuivent, après avoir épuiſé tout ce que la fuite peut comporter d'habileté & de variétés, la laſſitude le force à ſe retirer dans quelque terrier où ſouvent il périt.

On a pu remarquer que la maniere de vivre habituelle du renard & le détail de ſes actions journalieres ſuppoſent un plan mieux réglé, un enſemble de réflexions plus compliquées, & de vues plus étendues & plus fines que ne le ſont celles du loup. La prudence eſt la reſſource de la foibleſſe, & ſouvent elle la guide mieux que l'audace ne conduit la force. Au reſte, on remarque également dans ces animaux une aptitude à ſe perfectionner qui leur eſt commune, malgré la différence que l'organiſation & les beſoins mettent dans les réſultats : ignorans,

groſſiers & preſqu'imbécilles dans les lieux où l'on ne leur fait pas une guerre ouverte, ils deviennent habiles, pénétrans & ruſés, lorſque la crainte de la douleur ou de la mort préſentée ſous mille formes, leur a fait éprouver des ſenſations multipliées; qu'elles ſe ſont établies dans leur mémoire; qu'elles ont produit des jugemens; qu'enſuite rappellées par des circonſtances intéreſſantes, l'attention les a combinées avec d'autres & en a tiré des inductions nouvelles. Ces jugemens, qui ſont le produit de l'induction, ne ſont pas toujours ſûrs; mais l'expérience les rectifie, & il eſt aiſé de reconnoître dans les différens âges de ces animaux leurs progres dans l'art de juger. Dans la jeuneſſe, l'imprudence & l'étourderie leur font faire beaucoup de fauſſes démarches; enſuite les périls auxquels ils ſont expoſés leur cauſent une frayeur qui ſouvent égare leur jugement, leur fait regarder comme dangereuſes toutes les formes inconnues, attache l'idée abſtraite du péril à tout ce qui eſt nouveau, & les jette par conſéquent dans la chimere. Les vieux loups & les

vieux renards, que la néceſſité a mis ſouvent dans le cas de vérifier leurs jugemens, ſont moins ſujets à ſe laiſſer frapper par de fauſſes apparences, mais plus précautionnés contre les dangers réels. Comme une crainte déplacée peut leur faire manquer leur nuit & les réduire à une diete incommode, ils ont un grand intérêt à obſerver. L'intérêt produit l'attention, l'attention fait démêler les circonſtances qui caractériſent un objet & le diſtinguent d'un autre : la répétition des actes rend enſuite les jugemens auſſi prompts & auſſi faciles qu'ils ſont ſûrs. Ainſi les animaux ſont perfectibles ; & ſi la différence de l'organiſation met des limites à la perfectibilité des eſpeces, il eſt ſûr que toutes jouiſſent juſqu'à un certain degré de cet avantage, qui doit néceſſairement appartenir à tous les êtres qui ont des ſenſations & de la mémoire : le ſage Auteur de la nature a proportionné dans toutes les moyens aux beſoins. En parcourant, Monſieur, quelques autres eſpeces dans la premiere lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire, cette vérité ſe fera ſentir de plus en

plus. De quelque côté qu'on regarde les ouvrages de l'éternel Artiſan, on ne peut qu'être frappé de la profondeur de ſes vues & rendre hommage à ſa gloire.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

TROISIEME LETTRE.

L'HISTOIRE des animaux carnaſſiers, dont vous avez vu, Monſieur, quelques eſſais dans ma derniere lettre, donne des ſcenes changeantes que ne peut pas offrir celle des animaux qui vivent d'herbes & de fruits. Une proie fugitive que des attaques répétées rendent elle-même très-induſtrieuſe, la concurrence avec un rival que la ſupériorité de ſes moyens fait regarder comme le roi de la nature, tous les intérêts qui peuvent naître de ces deux états combinés d'attaque & de défenſe, tiennent continuellement éveillée dans les carnaſſiers leur faculté de ſentir & les forcent à une attention, à une habitude de réflexion qui étend chaque jour la meſure de leur intelligence. Les frugivores n'ont aucun beſoin de réfléchir ni de raiſonner pour vivre; ils ont moins d'idées & plus d'innocence, des mœurs douces, une conduite uniforme qui ne préſente pas beaucoup de révolu-

tions, mais qui donne le ſpectacle du calme & de la paix. On dit que l'hiſtoire d'un peuple ſans paſſions ſeroit une hiſtoire ſans intérêt. Celle des animaux qui ſe nourriſſent d'herbes eſt preſque dans ce cas; elle eſt auſſi ſimple que leurs beſoins: toute leur ſcience ſe borne au ſouvenir d'un petit nombre de faits; & ſi quelques animaux deſtructeurs ne troubloient pas leurs aſyles, ils ſauroient encore moins; mais leur vie ſeroit libre & heureuſe autant qu'elle eſt naturellement uniforme. C'eſt ſur-tout l'homme avide & cruel, qui ne laiſſe pas jouir en paix des fruits de la terre celles des bêtes qui peuvent ſervir à ſa nourriture ou à ſes plaiſirs. S'il fait la guerre aux tyrans carnaſſiers des forêts, ce n'eſt point comme bienfaiſteur, c'eſt comme rival, & pour ſe réſerver le droit de dévorer ſeul la proie commune. Le cerf, le daim, le chevreuil, le lievre, le lapin, ſont pour lui des objets de protection & de rapine: la mort de ces animaux eſt la fin derniere des ſoins qu'il en prend. Il eſt vrai que quelques-uns d'entr'eux doivent un aſſez grand nombre d'idées

à cette néceſſité d'éviter les embûches de l'homme. Ils ſont forcés de ſe compoſer un ſyſtême de défenſe qu'ils n'auroient point ; & ſi le ſavoir étoit un bonheur abſolu, ils auroient à cet ennemi l'obligation d'avoir contribué au leur, en développant leurs facultés ſenſitives & intellectuelles ; mais le ſavoir a-t-il jamais valu le repos? Ce peut être un moyen de bonheur pour l'homme oiſif & agité, qui a beſoin d'occupation pour éviter l'ennui ; c'eſt un remede à cette maladie de curioſité qui le tourmente : mais parmi les êtres ſenſibles, ceux qui n'éprouvent point habituellement le beſoin d'être fortement occupés, n'ont point la maladie que guérit l'occupation forte. Dans l'homme même, ce malaiſe inquiet, qui le porte ſans ceſſe à chercher du ſecours au-dehors, & qui par-là devient la ſource de la plus grande partie de ſes connoiſſances, n'eſt peut-être qu'un vice acquis & un produit de l'éducation. Les peuples ſauvages, qui ne connoiſſent que peu de beſoins, ne paroiſſent pas moins heureux que les peuples policés qui en connoiſſent beaucoup qu'ils

ne peuvent ſatisfaire. Quand on conſidere toutes les conditions & tout l'appareil devenus néceſſaires au bonheur de l'homme oiſif & civiliſé, au petit nombre de ceux qui jouiſſent, & au nombre prodigieux de ceux qui ſouffrent parce qu'ils deſirent, on ſeroit tenté de croire que l'eſpece entiere auroit gagné à être moins inſtruite. Peut-être auſſi qu'une inſtruction plus générale & plus perfectionnée, apprendroit aux hommes le vrai terme de leur bonheur, leur feroit connoître la maniere-d'être préciſe, de laquelle il doit réſulter pour le plus grand nombre des individus, & fixeroit leur inquiétude & leurs deſirs par le ſentiment & l'évidence. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ceux des animaux, dont la vie peu variée ne ſuppoſe qu'un nombre d'idées fort borné, paroiſſent plus voiſins du bonheur que ceux dont les mouvemens continuels annoncent beaucoup d'intérêts & d'activité. Ceux-ci ont une exiſtence plus vive & des ſenſations plus fortes; mais cette intenſité de vie n'eſt due ſouvent qu'à l'inquiétude, à la crainte, à des ſentimens pénibles. Lors même

qu'ils pourſuivent le plaiſir avec une ardeur mêlée d'eſpérance, on ne peut pas les regarder comme heureux. C'eſt le beſoin de jouir qui eſt actif; mais la jouiſſance elle-même eſt tranquille.

Le cerf eſt un de ces animaux que leur conſtitution, les inclinations qui en réſultent, la maniere de ſe nourrir, & les rapports qu'ils peuvent avoir avec les autres, ne mettent pas dans le cas d'avoir beaucoup d'idées. Il n'a nulle difficulté à vaincre quant à la recherche de ſa nourriture. S'il ſouffre de la diſette, il n'a d'autre reſſource que de changer de lieu, & il ne peut être ſervi par aucun genre d'induſtrie; ainſi ſa mémoire ne ſe charge à cet égard que d'un petit nombre de faits qui lui ſuffiſent. Il apprend & ſait bientôt où il trouvera des chatons & des bourgeons tendres au commencement du printems, de l'herbe nouvelle & ſucculente pendant l'été, des grains à la fin de cette ſaiſon, & des ronces ou des pointes de bruyeres lorſque l'hiver a durci les bois & flétri les herbes. La répétition de ces actes ſi ſimples ne ſuppoſe ni ne donne beaucoup d'inſtruction. Sortir le ſoir de ſa

retraite pour aller viander, y rentrer à la pointe du jour, & s'y mettre à la repoſée ; relever quelquefois vers midi, ou pour manger, ou, s'il fait fort chaud, pour aller boire à quelque mare : voilà l'hiſtoire de la journée d'un cerf; & ce ſeroit celle de toute ſa vie, ſi le tems du rut & les embûches de l'homme n'y jettoient quelque variété. Cependant ces actes, tout ſimples qu'ils ſont, ſuppoſent encore dans le cerf, expérience, réflexion & choix, puiſqu'il eſt néceſſaire qu'il change de gagnage & de retraite ſelon les ſaiſons. Au printems & au commencement de l'été, la néceſſité de refaire ſa tête & de ménager un bois encore tendre & ſenſible, l'oblige à chercher les buiſſons écartés dans leſquels il peut eſpérer une tranquillité profonde. En hiver, la rigueur du froid le porte à habiter les futayes à l'abri & les fonds de forêts, voiſins des gagnages convenables à la ſaiſon. Mais ce choix de retraite ne ſuppoſe encore qu'une ſeule conſéquence, tirée directement d'une ſeule obſervation. Lorſqu'il a été pluſieurs fois inquiété dans ſon aſyle, il met à le ca-

cher un art qui ne peut être que le fruit de vues plus fines & de réflexions plus compliquées. Souvent il change de buiſſon en raiſon du vent, pour être à portée de ſentir & d'entendre ce qui peut venir le menacer de dehors. Souvent au lieu de rentrer d'aſſurance & d'aller droit ſe mettre à ſa repoſée, il fait de faux rembûchemens; il entre dans le bois, il en ſort; il va & revient ſur ſes voies à pluſieurs repriſes. Sans avoir d'objet préſent d'inquiétude, il fait les mêmes ruſes qu'il feroit pour ſe dérober à la pourſuite des chiens s'il ſe ſentoit chaſſé par eux. Cette prévoyance annonce des faits déja connus, & une ſuite d'idées & de préſomptions qui ſont la conſéquence de ces faits; car il faut néceſſairement qu'une telle démarche ſoit le produit des raiſonnemens qui ſuivent. Un chien conduit par un homme m'a pluſieurs fois forcé de fuir & m'a ſuivi long-tems à la trace; donc ma trace lui a été connue: ce qui eſt arrivé pluſieurs fois peut encore arriver aujourd'hui; donc il faut qu'aujourd'hui je me précautionne contre ce qui eſt déja arrivé. Sans ſa-

voir comment on fait pour connoître ma trace & la ſuivre, je préſume qu'au moyen d'une fauſſe marche je pourrai dévoyer mes pourſuivans ; donc il faut que j'aille & revienne ſur mes voies pour leur en dérober la connoiſſance & aſſurer ma tranquillité. Quiconque réfléchira ſur la néceſſité d'un motif pour produire une détermination auſſi compliquée & l'action qui en eſt la ſuite, verra que celle-ci ne peut pas être le produit de ce qu'on appelle inſtinct; car les actions de l'inſtinct ne ſuppoſent dans l'animal qu'une ſeule idée ou ſenſation actuelle. Ainſi, c'eſt en conſéquence d'une ſeule ſenſation que le cerf broute l'herbe, que l'animal carnaſſier ſe jette ſur ſa proie, que l'enfant ſaiſit le teton de ſa nourrice; mais il eſt impoſſible qu'une ſenſation ſeule & immédiate faſſe inventer des ruſes à un animal, en conſéquence d'une importunité qu'il a précédemment éprouvée, & de la maniere dont il l'a éprouvée.

Nous avons dit que le tems du rut rompoit auſſi l'uniformité de la vie naturelle des cerfs; cependant ni l'a-

mour, ni la ſociété qu'ils ont enſemble pendant l'hiver, ne ſont encore pour eux les ſources d'un grand nombre d'idées. L'amour n'eſt en eux qu'un beſoin momentané de jouir qui admet toutes les femelles indiſtinctement, qui n'établit aucun choix réciproque, aucun ſoin de famille. Pendant l'hiver ils ne vivent pas proprement en ſociété ; ſeulement ils ſe rapprochent les uns des autres pour ſe garantir du froid : ce beſoin paſſé, ils ſe ſéparent, ou du moins ne paroiſſent en aucune façon attachés les uns aux autres, excepté les jeunes & les femelles que la foibleſſe & la timidité retiennent enſemble. Ils ſont inutiles l'un à l'autre pour les beſoins ordinaires de la vie, & ils vivent à peu près iſolés. On en pourroit conclure que toute ſociété entre les animaux eſt uniquement fondée ſur les ſecours mutuels qu'ils peuvent ſe donner. Mais il y a, dans quelques eſpeces, des exemples qui prouvent qu'il exiſte une ſociété d'attrait indépendante de tout autre beſoin. Comme les cerfs n'ont point d'affections ſociales, leurs haines auſſi ne ſont que paſſageres. On ne voit de combats

combats entr'eux que dans le tems de l'effervescence amoureuse qui leur est commune. Alors ceux qui n'ont pas dans leurs pays assez de femelles, ou qui sont maltraités par de plus forts qu'eux, changent de lieu, & vont quelquefois fort loin pour chercher fortune. Lorsque les desirs sont devenus tout-à-fait pressans, les cerfs sont dans un mouvement continuel : ils n'ont ni gagnage ni reposée fixes; ils font retentir les forêts d'un bruit terrible qui a l'accent de la profonde douleur; ils courent comme ivres, regardent sans voir, & perdent en fort peu de tems toute la venaison qu'ils ont acquise pendant l'été. Parmi les femelles, on ne voit point, comme dans les especes qui font un choix, ces refus simulés qui attachent le mâle & irritent en lui le desir de la jouissance; & les combats entre les mâles ne paroissent avoir pour objet que le besoin de jouir, sans aucun motif de préférence. Lorsqu'il y a inégalité de forces, le plus foible cede promptement au fort le champ de l'amour. Dans cette espece, les vieux ont l'avantage singulier d'être les plus

ardens ; ce ſont eux auſſi auxquels les biches ſe livrent d'abord, ſoit par attrait, ſoit par crainte ; cependant, lorſque des forces à peu près égales rendent entre deux rivaux le ſort du combat douteux & long, les biches deſtinées à être le prix du vainqueur, deviennent ſouvent la proie d'un jeune audacieux qui jouit & s'échappe.

On voit que le cerf, avec des ſens aſſez fins, l'œil bon, l'ouie & l'odorat excellens, n'acquiert pas beaucoup de connoiſſances, parce qu'il n'a pas beaucoup de motifs qui le forcent à l'attention. Avec les animaux de ſon eſpece, il n'a que des rapports paſſagers qui ne ſuppoſent que des ſentimens ſimples, & n'exigent point de réflexion. Avec les autres & avec l'homme, il n'a de relation que celle de ſa propre défenſe, pour laquelle il n'a de moyen que la fuite : c'eſt donc dans ſa maniere de fuir qu'il faut l'examiner pour voir le développement de ſes facultés. Être effrayé du bruit des chiens & tâcher d'échapper à leur pourſuite, c'eſt dans un animal timide un pur effet de l'inſtinct. Mais diriger ſa fuite d'après des faits con-

nus, la raiſonner, la compliquer, c'eſt l'effet d'un principe intelligent, & c'eſt ce qu'on ne peut pas méconnoître dans le cerf. Lorſqu'il eſt encore ſans expérience, ſa fuite eſt ſimple & ſans méthode. Comme il ne connoît que les lieux voiſins de celui où il eſt né, il y revient ſouvent, ne les quitte qu'à regret & à la derniere extrémité. Mais lorſque la néceſſité répétée de ſe dérober à la pourſuite l'a forcé de réfléchir ſur la maniere dont il a été pourſuivi, il ſe compoſe un ſyſtême de défenſe, & il épuiſe tout ce que l'action de fuir peut comporter de variétés & de deſſeins. Il s'eſt apperçu que, dans les bois fourrés où le contact de tout ſon corps laiſſe un ſentiment vif de ſon paſſage, les chiens le ſuivent avec ardeur & ſans interruption: il quitte donc les bois fourrés, paſſe dans les futayes, ou longe les routes. Souvent il forlonge, c'eſt-à-dire, qu'il change de pays, & profite pour s'éloigner, de l'avantage de ſa vîteſſe. Mais, quoiqu'il n'entende plus les chiens, il ſait que bientôt il ſera rapproché par eux; ainſi, loin de ſe livrer à une ſécurité dangereuſe, il profite

de ce tems de répit pour imaginer des moyens de tromper ſes ennemis. Il a remarqué qu'il étoit trahi par les traces de ſes pas, & que la pourſuite s'y attachoit conſtamment : pour dérober ſa marche, il court ſouvent en ligne droite, revient ſur ſes voies, & ſe ſéparant enſuite de la terre par pluſieurs ſauts conſécutifs, il met en défaut la ſagacité des chiens, trompe l'œil du chaſſeur & gagne au moins du tems. Quelquefois il prend le parti de forlonger auſſi-tôt qu'il eſt attaqué. Quelquefois il commence par des ruſes ; il ſe jette ſur le ventre, ſe fait relancer comme s'il étoit mal-mené, & puis tout-à-coup il s'éloigne avec toute la vîteſſe dont il eſt capable. S'il paroît vouloir prendre du repos, ce n'eſt jamais lorſque les chiens ſont éloignés de lui. Mais s'il eſt preſſé, il lui arrive de ſe jetter ſur le ventre, dans l'eſpérance que l'ardeur les emportera & qu'ils outrepaſſeront la voie ; & quand cela eſt arrivé, il retourne ſur ſes derrieres. Souvent il va chercher d'autres bêtes de ſon eſpece pour s'accompagner. On pourroit croire que c'eſt l'effet de ce ſentiment naturel qui

porte à chercher la compagnie pour ſe raſſurer; mais une preuve qu'il a un autre motif, c'eſt que ſon aſſociation ne dure pas auſſi long-tems que le danger. Lorſque la harde à laquelle il s'eſt mêlé eſt aſſez échauffée pour partager le péril avec lui, & que l'ardeur des chiens peut s'y méprendre, il la laiſſe expoſée, & ſe dérobe par une fuite plus rapide. Le change en réſulte ſouvent, & cette ruſe eſt une de celles dont le ſuccès eſt le plus aſſuré.

Entre les animaux dont la maniére de vivre eſt la même, & qui n'ont que des moyens ſemblables, les plus foibles doivent toujours être les plus ruſés, parce que la ruſe n'eſt néceſſaire qu'où la force manque. Le daim, qui eſt à peu près de même nature que le cerf, & qui a beaucoup moins de vîteſſe & de force, emploie pour ſe défendre, les mêmes moyens, & les emploie beaucoup plus tôt. Le chevreuil ſe ſert auſſi des mêmes ruſes, & les multiplie encore plus. Son agilité naturelle le ſerviroit bien, s'il n'avoit pas le déſavantage de laiſſer des voies chaudes, que les chiens chaſſent avec beaucoup d'ardeur. Le chevreuil

a d'ailleurs, avec une forme extérieure aſſez reſſemblante à celle des deux autres, des inclinations particulieres qui annoncent une ſupériorité d'inſtinct. Le mâle & la femelle, ordinairement frere & ſœur d'une même portée, vivent enſemble & montrent un attachement réciproque qui ne ceſſe que par la mort de l'un des deux. Cependant ils ne peuvent ſe ſervir de rien l'un à l'autre, quant aux beſoins communs de la vie, & ceux de l'amour ne durent pour eux qu'environ quinze jours par année. Ils ont donc un beſoin de s'aimer indépendamment de tout autre. Ils vivent avec leur famille juſqu'à ce qu'elle-même ſoit en état d'en produire une nouvelle. Ainſi l'on voit toujours les chevreuils dans une union ſucceſſivement fraternelle & conjugale, ou bien en famille, c'eſt-à-dire, le pere & la mere avec deux ou trois petits. La tendreſſe maternelle eſt à peu près la même dans ces trois eſpeces, & ſe marque par les mêmes caracteres. Inquiétude tendre & courageuſe, qui fait courir au-devant des chiens pour les écarter de ſa progéniture, fuite ſimulée d'abord,

& retour enſuite lorſque le péril eſt éloigné ; mais par-tout le courage eſt en raiſon des moyens & des forces, & les ruſes ſont en raiſon de la foibleſſe. C'eſt donc en effet parmi les plus foibles des animaux, organiſés pour vivre de la même maniere, qu'il faut chercher la plus grande intelligence. Le lievre, par exemple, auquel la nature a donné des ſens moins bons qu'à beaucoup d'autres, a recours, lorſqu'il eſt chaſſé, à des ruſes qui donneroient de la jalouſie à un renard. Le lapin, plus foible encore, annonce une intelligence bien plus étendue, puiſqu'il ſe creuſe une demeure, ſe choiſit une compagne, vit en ſociété. Ses intérêts ne ſont pas même concentrés dans ſa famille ; ils s'étendent à toute la république ſouterreine, à tous les êtres de ſon eſpece qui ont avec lui des rapports de voiſinage. Lorſque les lapins ſont ſortis du terrier pour repaître, ceux d'entre eux, que l'expérience a accoutumés à l'inquiétude, partagent toujours leur attention entre le repas qu'ils font & les dangers qui peuvent ſurvenir. S'ils ſe croient menacés de quelque

ſurpriſe, ils ſonnent l'alarme aux environs, en frappant la terre avec les pattes de derriere, & les terriers retentiſſent au loin de ces coups redoublés. Toute la peuplade ſe preſſe ordinairement de rentrer; mais ſi quelques lapins plus jeunes & plus imprudens ne cedent pas aux premiers avertiſſemens, les vieux reſtent en frappant toujours, & s'expoſent eux-mêmes pour la ſûreté publique.

Il me ſemble, Monſieur, qu'en raſſemblant les faits ſimples que préſente la vie commune des différens animaux dont je vous ai parlé, nous avons droit d'en conclure que toutes les eſpeces ont une faculté qui leur eſt commune, la ſenſibilité. Nous pouvons encore ajouter que cette faculté, plus ou moins exaltée par les beſoins & les circonſtances, produit les différens degrés d'intelligence que nous remarquons, ſoit dans les eſpeces, ſoit dans les individus. Souvent ce qu'on regarde en eux comme ſagacité naturelle d'inſtinct, n'eſt qu'un développement de cet amour de ſoi qui eſt un produit néceſſaire de la ſenſibilité. Tout être qui ſent, connoît par cela

même le plaiſir ou la douleur : il déſire l'un, & eſt importuné de l'autre : ſes ſenſations lui donnent la conſcience de ſon exiſtence actuelle ; ſa mémoire lui donne celle de ſon exiſtence paſſée ; & c'eſt le caractere de l'affection qu'il éprouve ou qu'il ſe rappelle, qui le fait jouir ou ſouffrir, qui donne l'être à ſes deſirs ou à ſes craintes, & par-là détermine ſes actions. Ce qui appartient proprement à l'inſtinct dépend entierement de l'organiſation ; ainſi c'eſt par inſtinct que le cerf broute l'herbe, & que le renard ſe nourrit de chair. Mais ce n'eſt pas à l'inſtinct, c'eſt à la faculté de ſentir & à ſes effets qu'appartiennent les moyens que ces animaux emploient pour ſatisfaire les beſoins de leur appétit naturel. L'inſtinct détermine l'objet du deſir, le deſir donne l'attention, l'attention fait remarquer les circonſtances & grave les faits dans la mémoire, la mémoire des faits donne l'expérience, l'expérience indique les moyens. Si les moyens ont quelque ſuccès, ils conſtituent la ſcience ; s'ils n'en ont point, ils produiſent la réflexion, qui combine de

nouveaux faits & enfante de nouveaux moyens. Les actions qui ſont communes à tous les individus d'une eſpece, & qui paroiſſent la diſtinguer d'une autre, ne ſont pas toujours des effets de l'inſtinct, c'eſt-à-dire, d'une inclination ſourde, indépendante de l'expérience & de la réflexion. Par exemple, la diſpoſition qui porte les lapins à ſe creuſer un terrier n'eſt pas purement machinale, puiſque ceux qui ont été long-tems domeſtiques manquent abſolument de cette induſtrie. Ils ne s'en aviſent que quand la néceſſité de garantir leur foibleſſe du froid & du danger, les a forcés de réfléchir ſur les moyens d'y pourvoir. Ce n'eſt donc pas toujours en vertu d'un inſtinct ſupérieur en ſoi, que nous voyons quelques eſpeces faire des choſes qui annoncent plus de ſagacité que n'en montrent quelques autres. Il paroît certain que, ſi le froid ou d'autres inconvéniens ne faiſoient pas plus ſouffrir le lapin que le lievre n'en eſt incommodé, cet animal qui ſe creuſe un terrier n'en prendroit pas la peine. On fait peut-être honneur à ſon induſtrie de ce qui n'eſt dû qu'à ſa

foibleſſe. Mais lorſque le beſoin a conduit une eſpece d'animaux à une découverte de cette nature, ce premier pas fait, il doit en réſulter une foule d'idées ſucceſſives qui élevent cette eſpece fort au-deſſus des autres. Travailler de concert à ſe loger & habiter enſemble, c'eſt un nouvel ordre de choſes qui devient bien fécond pour des êtres ſenſibles qui erroient auparavant ſans demeure. Il eſt impoſſible que l'idée de propriété ne naiſſe pas de la peine qu'a cauſée le travail joint au ſentiment de ſon utilité, & que la cohabitation n'établiſſe pas des rapports de voiſinage. L'idée de propriété eſt certaine chez les lapins. Les mêmes familles occupent les mêmes terriers ſans en changer, & la demeure s'étend lorſque la famille augmente. Nous avons vu qu'ils prennent un intérêt vif & courageux à tous ceux de leur eſpece. La vieilleſſe & la paternité ſont fort reſpectées parmi eux. Par ce qu'on voit, il eſt vraiſemblable que, ſi l'on pouvoit juger de l'économie domeſtique de ce peuple ſouterrein, on y trouveroit autant d'ordre qu'on croit en remarquer parmi les abeilles.

Quoique les animaux doivent principalement à leurs beſoins la plupart de leurs inventions, il paroît cependant que ceux qui ſont plus heureuſement organiſés doivent avoir plus d'induſtrie, relativement à ceux de leurs ſens qui ſont les meilleurs. Il eſt vraiſemblable que l'aigle, par exemple, a, pour les idées qui dérivent du ſens de la vue, beaucoup d'avantage ſur le lievre qui a les yeux aſſez mauvais. Nos métaphyſiciens paroiſſent s'accorder aſſez ſur ce que les jugemens de l'œil ont beſoin d'être rectifiés par le toucher. Ce ſont nos mains, diſent-ils, qui nous apprennent à diſtinguer les formes; & nos pieds qui nous mettent dans le cas de juger à l'œil des diſtances. A l'égard des diſtances, les quadrupedes ont autant que nous la faculté d'en juger par le toucher, puiſqu'ils parcourent des intervalles. Ils ont même, pour la plupart, dans un odorat exquis une eſpece de toucher très-fin qui aſſure le jugement de leurs yeux: mais il me paroît que ſans le toucher ils ſavent très-bien diſtinguer les formes, & que, ſi on leur en préſente d'illuſoires, l'illuſion ne dure

pas long-tems, quoiqu'ils ne touchent point. Pour ce qui eſt des oiſeaux, ils évaluent très-ſûrement les diſtances ſans avoir beſoin du toucher. Un faucon, qui du haut des airs fond ſur une perdrix qui vole, a beſoin d'évaluer juſte, & la diſtance à laquelle il eſt de ſa proie, & le tems qu'il lui faut pour la parcourir, & le chemin que fera la perdrix pendant ce tems : car, ſi quelqu'une de ces conditions n'étoit pas évaluée, il ne tomberoit pas juſte & manqueroit ſon coup. Il eſt vraiſemblable que ceux qui perdent quelqu'avantage ſur un ſens le regagnent ſur les autres, comme nous voyons parmi nous les aveugles avoir l'ouie & le toucher ſupérieurs à ceux qui voient, ſoit que la nature ait proportionné la fineſſe des ſens à l'intérêt de l'animal, ou que cet intérêt lui-même rende le ſens meilleur par le fréquent exercice.

Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'on ne s'arrête pas à la premiere vue, & qu'on obſerve avec attention, on eſt tenté de croire que l'inégalité fondamentale d'intelligence n'eſt pas conſidérable entre les animaux des différentes eſpeces. La faculté de ſentir, qui eſt

commune à toutes, eſt plus habituellement développée dans quelques-unes ; mais il y en a d'autres auxquelles il paroît ne manquer que des circonſtances & des beſoins pour amener ce développement. L'organiſation borne ſans doute, à quelques égards, l'exercice de l'intelligence naturelle aux animaux, & détermine les effets de leur faculté de ſentir. C'eſt en conſéquence des beſoins & des moyens donnés par l'organiſation, que l'un acquiert le génie de la fuite, l'autre celui de la rapine. Si les végétaux manquent à un animal frugivore, la conformation de ſes dents & ſa répugnance pour la chair, ne lui laiſſent point de reſſource, & le plus haut degré d'intelligence ne l'empêcheroit pas de mourir de faim. L'induſtrie eſt alors bornée par l'impoſſibilité. Pour décider cette queſtion de l'inégalité fondamentale d'intelligence entre les différentes eſpeces d'animaux, queſtion qui n'en eſt pas une pour ceux qui n'ont regardé que ſuperficiellement, il faudroit ſavoir ſi la faculté de ſentir peut avoir des degrés ; ſi l'huitre, par exemple, eſt, de ſa nature, moins ſuſ-

ceptible que telle autre eſpece, des impreſſions du plaiſir & de la douleur. Il eſt impoſſible de prononcer là-deſſus, parce que les ſenſations ſont abſolument incommunicables, & que l'action peut bien indiquer leur caractere, mais ne peut pas repréſenter leur intenſité. Cependant nous ne pouvons pas douter qu'il n'y ait de l'inégalité dans la maniere dont un être peut ſentir en différens momens, puiſque l'action des mêmes objets eſt différente ſur nous en raiſon de nos diſpoſitions. De là on peut inférer que des eſpeces entieres n'exercent leur faculté de ſentir qu'à différens degrés d'intenſité. Preſque tous les animaux qui vivent d'herbes, paſſent une partie de leur vie dans un état qui paroît être celui d'une terreur habituelle : la vie des carnaſſiers eſt beaucoup plus occupée & plus active ; mais les uns & les autres trouvent leur bonheur dans l'exercice de leurs facultés naturelles, & il n'y a que très-peu d'eſpeces qui paroiſſent éprouver quelque beſoin d'agitation & de mouvement, indépendamment de leur ſimple appétit. Cette diſpoſition au repos eſt peut-

être ce qui empêche, en partie, les especes de se perfectionner autant que leur organisation pourroit le permettre. Je tâcherai, Monsieur, dans un autre moment, de rassembler quelques réflexions que j'ai faites là-dessus. Elles nous conduiront à reconnoître quelles sont les circonstances & les conditions nécessaires pour que la perfectibilité naturelle aux animaux se développe.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

QUATRIEME LETTRE.

NOUS avons reconnu, Monſieur, en parcourant la vie journaliere de quelques animaux, qu'ils ſont doués de la ſenſibilité & de la mémoire, de la faculté de ſaiſir des rapports & de juger, du pouvoir de réfléchir ſur leurs actes, *&c.* nous ne pouvons pas douter que l'uſage de ces facultés ne s'applique à plus ou moins d'objets, en raiſon des occaſions & des beſoins. Nous ſommes forcés d'avouer qu'on ne peut pas fixer la meſure de l'intelligence des différentes eſpeces de bêtes, puiſqu'elle dépend des circonſtances, qu'elle s'étend toujours lorſqu'elle eſt miſe en action par la néceſſité, & qu'elle ne ſe reſſerre que par le défaut d'exercice.

D'après ces faits inconteſtables, il ſemble qu'on devroit remarquer dans les bêtes quelques progrès généraux d'intelligence. La perfectibilité, attribut néceſſaire de tout être qui a des ſens & de la mémoire, devroit ſe dé-

velopper lorſque les circonſtances ſont favorables, & par degrés élever quelques eſpeces à un état ſupérieur. On les verroit alors policées dans un lieu, plus ou moins ſauvages dans un autre, montrer dans leurs mœurs des différences marquées : c'eſt ce que nous n'appercevons pas. Si l'on n'étoit pas forcé d'ailleurs d'admettre dans les bêtes la faculté de ſe perfectionner, l'inutilité conſtante dont elle paroît, feroit preſque douter de ſon exiſtence ; mais en y réfléchiſſant un peu, il eſt aiſé de ſentir d'abord que nous ne ſommes pas juges compétens des progrès de ces êtres, ſi différens de nous à beaucoup d'égards, & qu'ils pourroient en avoir fait de fort étendus, ſans qu'il nous fût poſſible de les appercevoir. Nous pouvons nous aſſurer enſuite que le pouvoir naturel de ſe perfectionner doit être aidé de tant de conditions & de moyens extérieurs que les bêtes ne réuniſſent point, qu'avec la qualité d'êtres perfectibles elles ne doivent pas en effet ſe perfectionner beaucoup. Que nous ne ſoyons pas juges compétens des progrès des bêtes, cela me paroît in-

conteſtable. En voyant quelques-unes de leurs actions, nous obſervons quel chemin leur intelligence a dû parcourir pour arriver à la détermination qui les produit. Nous diſtinguons ce qui appartient à la perception ſimple, au jugement, à la réflexion, *&c.* Nous pouvons démêler quelques-uns de leurs deſſeins, pénétrer dans les motifs qui déterminent leurs mouvemens décidés, parce que ces motifs ſont les cauſes eſſentielles & néceſſaires des mouvemens que nous appercevons. Mais ſi nous voyons clairement l'intention de l'hirondelle lorſqu'elle travaille à conſtruire ſon nid, nous ne pouvons pas ſavoir ſi le tems n'a pas perfectionné ſon architecture, ſi l'expérience n'ajoute pas de l'élégance ou de la commodité à cette conſtruction. Nous n'avons pas les moyens de juger de ce qui eſt grace ou commodité pour elle. En général, dans tous ces ouvrages qui ont un objet commun & qui nous ſont auſſi peu familiers, nous ne pouvons être frappés que d'une reſſemblance groſſiere qui nous fait conclure l'uniformité abſolue.

Il eſt vraiſemblable que les bêtes

n'apperçoivent non plus aucune différence entre nos palais & nos chaumieres, que l'aigle ne diſtingue pas dans les mouvemens des différens peuples ſur leſquels elle plane, les degrés de police auxquels ils peuvent être parvenus. Une horde de ſauvages errans autour de ſes cabanes, & une troupe de ſavans dans une ville bien bâtie, doivent lui paroître également des êtres qui marchent ſur leurs pieds, & qui s'agitent à peu près de la même maniere. Il eſt impoſſible même qu'en obſervant la plupart des eſpeces de bêtes, nous jugions de tous les progrès particuliers qu'ont pu faire quelques individus. Les principaux inſtrumens des idées qu'elles acquierent, ſont préciſément ceux auxquels nous devons nous-mêmes le moins d'idées. Nous ne pouvons donc pas connoître les élémens qui entrent pour elles dans la compoſition de toute idée complexe, parce que nous n'avons pas au même degré les ſenſations prédominantes dont elle eſt compoſée. De là il doit réſulter une entiere différence entre le ſyſtême total de leurs connoiſſances & celui

des nôtres. Par exemple, les idées acquiſes par l'odorat n'influent preſqu'en rien ſur nos habitudes ni ſur nos progrès. Mais ſi nous conſidérons ce ſens tel qu'il eſt pour les animaux carnaſſiers, c'eſt-à-dire, comme un organe principal, comme un toucher très-fin qui les inſtruit, à de grandes diſtances, des rapports que les objets peuvent avoir avec leur conſervation, nous verrons qu'il nous eſt impoſſible d'atteindre à toutes les connoiſſances que ces animaux peuvent acquérir par le ſecours de leurs nez. Si nous décidons de l'enſemble de celles de leurs idées dans leſquelles la ſenſation de l'odorat entre comme élément principal, nous tomberons dans le cas d'un aveugle qui voudroit juger des progrès de la peinture.

Il eſt donc certain que les bêtes pourroient avoir fait des progrès ſans que nous fuſſions capables de les ſentir; mais il eſt vraiſemblable qu'elles n'en ont pas fait beaucoup, & même qu'elles n'en feront jamais. Elles manquent, & d'un intérêt aſſez actif, & de quelques-unes des conditions ſans leſquelles il paroît impoſſible que la perfectibilité ne reſte pas inutile.

Premierement, les animaux n'ont point d'intérêt à faire des progrès. Nous avons vu, Monſieur, dans les lettres précédentes, que leur maniere de vivre habituelle conſiſte dans la répétition d'un petit nombre d'actes fort ſimples qui ſuffiſent à tous leurs beſoins. Ceux dont le penchant à la rapine tient l'induſtrie éveillée, ou que des dangers multipliés forcent à une attention preſque continuelle, acquierent à la vérité des connoiſſances plus étendues que les autres; mais, comme ils ne vivent point en ſociété, cette ſcience preſqu'individuelle ne ſe tranſmet du moins qu'à un petit nombre dans l'eſpece. Ils ſont forcés d'ailleurs de partager leur vie entre l'agitation & le ſommeil. Les animaux qui paroiſſent vivre en ſociété, ou ſont raſſemblés par la crainte, ſentiment peu fécond en progrès; ou n'ont qu'une ſociété paſſagere, ou ne ſont d'aucune utilité les uns aux autres pour la recherche des beſoins de la vie; ou bien, mis ſans ceſſe en péril par l'homme, ils n'ont qu'une aſſociation précaire, toujours troublée ou prête à l'être, & qui ne peut com-

porter de projet que celui d'agir enſemble dans l'inſtant, ſans rien méditer pour l'avenir. De ce que nous ne voyons pas faire aux bêtes des progrès ſenſibles, il faut donc ſe garder de conclure qu'elles ne ſont pas douées de la perfectibilité. Un homme qui ſeroit né ſans yeux & ſans mains, auroit au-dedans de lui le pouvoir d'acquérir de nouvelles idées ſans en avoir les moyens extérieurs. Même avec le ſecours de tous leurs ſens, les hommes continuellement occupés à pourvoir à leurs beſoins de premiere néceſſité, reſtent dans le cercle étroit des connoiſſances qui y ſont immédiatement relatives. Ils n'acquierent qu'un nombre d'idées plus borné que n'en paroiſſent avoir quelques individus dans certaines eſpeces d'animaux.

Il eſt néceſſaire que beaucoup de conditions ſervent la perfectibilité; & ſans elles les êtres qui auroient les plus grands progrès en puiſſance, ne les réaliſeroient jamais. La ſociété, le loiſir, les paſſions factices qui naiſſent de l'un & de l'autre, l'ennui, qui eſt un produit des paſſions & du loiſir, le langage, l'écriture qui ſuppoſe l'uſage

des mains, ſont autant de moyens néceſſaires, ſans leſquels on ne doit point attendre de progrès ſenſibles de la part des êtres les plus intelligens. Or il faut voir ſi les bêtes ont toutes ces conditions, & de quelle importance ſont celles dont elles pourroient manquer.

Il y a ſans doute pluſieurs eſpeces qui paroiſſent vivre en ſociété; mais, en examinant le caractere de leur aſſociation, il eſt aiſé de voir qu'elle ne peut pas être féconde en progrès. Tous les frugivores qui vivent ainſi, paroiſſent raſſemblés uniquement par la frayeur qui les oblige à ſe tenir près les uns des autres pour ſe raſſurer un peu. Mais le ſentiment commun qui les réunit n'établit entr'eux aucun rapport actif d'utilité réciproque, même relativement à ſon objet. S'ils craignent moins lorſqu'ils ſont enſemble, ils n'en ſont pas plus redoutables à leurs ennemis. Un chien ſeul diſperſe cette timide aſſociation, dont l'union ne peut pas augmenter les forces. Les autres détails de leur vie tendent à diſſoudre plutôt qu'à reſſerrer la liaiſon qui pourroit ſe former entr'eux.

entr'eux. Ils broutent enſemble l'herbe qui leur eſt néceſſaire à tous. Cette action ſimple peut produire une rivalité dans le cas de diſette, & ne peut jamais amener un ſecours mutuel. Un cerf ne peut rien attendre de ſon voiſin, & il peut craindre qu'il ne lui enleve la moitié de ſa nourriture. Il n'y a donc pas de ſociété proprement dite entre ces animaux. Ceux mêmes qui paroiſſent ſe tenir unis par le projet de la défenſe commune, & auxquels le ſecours mutuel de leurs forces & de leur courage fait ſentir l'avantage de la ſociété, les ſangliers, par exemple, ſentent auſſi combien pour ſe nourrir aiſément il eſt déſavantageux d'être en troupe. Dès que les mâles ont atteint l'âge de trois ans, & que leurs défenſes, ayant pris leur accroiſſement, les mettent dans le cas de compter ſur leurs forces, ils ſe ſéparent & vivent ſeuls : on ne voit en troupe que les femelles, qui ſont moins heureuſement armées, avec les jeunes mâles. Les lapins vivent en ſociété; mais ſi ces animaux foibles & timides acquierent, quant à leur ſûreté, toutes les connoiſſances qu'ils

peuvent obtenir de leur organisation, ils sont dominés par une inquiétude continuelle, trop occupante pour laisser beaucoup de tems à la réflexion. Cependant si nous pénétrons dans l'intérieur de leurs habitations, nous pouvons remarquer l'art de la distribution dans leurs logemens, & un ensemble de précautions qui les mettent à l'abri des accidens qui les menacent. Les terriers sont ordinairement placés de maniere à n'être pas exposés aux inondations : l'entrée masque en partie l'intérieur du domicile ; la multiplicité des chambres qui se communiquent, & les détours des corridors lassent & rebutent souvent le furet qui pénetre dans la demeure. Le lapin, assez instruit pour préférer de se laisser tourmenter dans son terrier au péril qu'il courroit à en sortir, trouve un asyle presqu'assuré dans ce labyrinthe. Mais d'ailleurs ces animaux, forcés de brouter l'herbe où elle se trouve, ne peuvent être d'aucune utilité les uns aux autres quant à la recherche des besoins de la vie.

Les animaux carnassiers ne vivent guère en société ; leur voracité natu-

relle & la diſette de proie les oblige de s'éloigner les uns des autres. Deux louves, deux oiſeaux de proie ne s'établiſſent avec leur famille qu'à une certaine diſtance, proportionnée à l'étendue de pays qui leur eſt néceſſaire pour ſubſiſter. Loin de vivre en ſociété, lorſqu'il y a concurrence & rencontre, il s'enſuit preſque toujours un combat, à la fin duquel le plus foible eſt forcé de s'éloigner.

Il y a quelques eſpeces d'animaux, que leur organiſation & leur inſtinct portent à travailler enſemble au bien commun : tels ſont les caſtors. Il eſt impoſſible de prévoir ſûrement à quel degré s'éleveroit leur intelligence, ſi on les laiſſoit ſe multiplier tranquillement & jouir des réſultats de leur aſſociation. Mais ce malheureux avantage qu'ils ont d'être utiles à l'homme, fait qu'on a ſongé beaucoup plus à les chaſſer qu'à les obſerver. A peine leur laiſſe-t-on commencer quelques habitations qui ſont bientôt démembrées. Ils n'ont point de loiſir, puiſqu'ils ſont continuellement occupés d'une crainte qui ne laiſſe aucun exercice à la curioſité.

nous-mêmes, par la méditation, une occupation qui nous intéreſſe. Les bêtes ne connoiſſent point cet état qui fait le tourment de l'homme oiſif & policé. Elles ne ſont excitées à l'attention que par les beſoins de l'appétit, ceux de l'amour, & la néceſſité d'éviter le péril. Ces trois objets occupent la plus grande partie de leur tems, & elles paſſent le reſte dans un état de demi-ſommeil, qui ne comporte ni l'ennui, ni la curioſité ſtimulante que nous éprouvons. Les moyens qu'elles ont pour ſe procurer leur nourriture & pour échapper au danger ſont bornés par leur organiſation. Il leur ſeroit impoſſible d'en inventer d'autres, parce que les moyens de fabriquer des inſtrumens leur ſont interdits par la nature : elles n'ont de reſſource que dans leur induſtrie & dans leurs armes naturelles ; & nous avons vu que quand elles ſont excitées & inſtruites par les circonſtances & les difficultés, l'homme du plus grand génie n'auroit rien à leur apprendre. D'ailleurs, les bêtes ſont naturellement vêtues, & ce premier beſoin de l'homme doit avoir été,

dans l'origine, le motif intéressant qui l'a excité à beaucoup de recherches. Les peuples qui peuvent se passer d'habits sont en général plus stupides que les autres, parce qu'ils manquent d'un besoin qui devient bientôt la source d'un grand nombre d'inventions & d'arts.

Je m'arrêterai ici, & je me réserve de vous parler dans une autre lettre, de l'influence de l'amour sur la perfectibilité des animaux.

CINQUIEME LETTRE.

QUELQUE vive que ſoit la paſſion de l'amour, quelqu'agiſſant que ſoit le caractere avec lequel elle ſe produit dans les bêtes, elle ne ſauroit être pour elles le principe de progrès fort étendus. Dans les eſpeces où les mâles ſe mêlent indifféremment avec toutes les femelles, on voit une rivalité réciproque & générale dans le tems où le beſoin de jouir ſe fait vivement ſentir à tous. Mais la queſtion doit être bientôt décidée par la force. Le foible ne peut que fuir, & laiſſer le vainqueur en poſſeſſion de ſa conquête.

Dans les eſpeces qui s'accouplent, ſur quelques motifs que ſe fonde le choix de deux individus, il eſt certain que ce choix a lieu; l'idée de propriété réciproque s'établit, le moral s'introduit dans l'amour, & la jalouſie devient profonde & raiſonnée. Les femelles, qui ſont toujours ſouveraines dans les détails de cette paſſion, parce que ce ſont elles qui accordent, ac-

quierent ſupérieurement l'art d'irriter les deſirs du mâle en flattant, en careſſant, en refuſant, en multipliant les agaceries tantôt ſourdes, tantôt ouvertes. Elles apprennent à diſſimuler leurs propres diſpoſitions, ou du moins à en maſquer la vivacité. Dans le tems où elles cedent avec emportement à leurs propres deſirs, elles donnent encore à leurs faveurs l'air de la complaiſance & du ſacrifice. La coqueterie n'eſt point une invention particuliere à l'eſpece humaine. Elle appartient à toutes celles des bêtes qui font un choix. Mais cet art dépendant de l'amour, ne peut pas être pour elles bien fécond en progrès, puiſque la paſſion même ne les occupe tout au plus qu'un quart de l'année. Le beſoin ceſſe, & ſon anéantiſſement total amene bientôt l'oubli de toutes les différentes idées dont il avoit été l'occaſion. Ce n'eſt que pour l'homme, & ſur-tout pour l'homme oiſif & civiliſé, que l'amour peut devenir un principe d'activité permanente, & par conſéquent une ſource de progrès de toute eſpece. Il eſt occupé toute l'année, parce que les idées de conven-

tion, ſe joignant au ſentiment naturel, lui donnent un degré de force auquel il n'atteindroit pas s'il étoit ſeul, & même y ajoutent des acceſſoires qui le perpétuent. Non-ſeulement l'attrait réciproque & le choix établiſſent l'idée de propriété; mais la vanité vient à l'appui, & elle exagere le prix de ce qu'on regarde comme à ſoi. Une eſtime profonde pour l'objet aimé ajoute enſuite à celle qu'on a pour ſoi-même. Elle imprime ſur ce ſyſtême d'idées & de ſentimens réunis, un vernis d'excellence & de dignité qui les rend plus impoſans pour celui même qui en eſt affecté; d'où réſulte une foule de mouvemens, dont la force & la continuité donnent de l'énergie à l'ame & la rendent capable des plus grands efforts. Les bêtes ſont privées de ce reſſort toujours agiſſant; ni leurs appétits, ni leur ſociété, ni leurs paſſions naturelles ne leur fourniſſent des motifs ou des moyens ſuffiſans pour qu'elles puiſſent ſe perfectionner beaucoup. A l'égard des paſſions factices, on voit qu'elles ne doivent pas les connoître; & en effet elles n'en ont point, ſi ce n'eſt l'avarice qu'on re-

marque dans quelques eſpeces. Mais, comme cette paſſion ne peut avoir pour elles que des objets périſſables, elle ſe borne néceſſairement à l'amas & à l'épargne pendant un certain tems. Elle ne ſuppoſe qu'une prévoyance ſimple & ſans complication. Elle ne comporte point de réflexions profondes ſur les moyens d'acquérir, parce qu'il n'en eſt qu'un pour elles. L'avarice n'eſt dans les bêtes qu'une conſéquence de la faim précédemment ſentie. La plus légere réflexion ſur les inconvéniens de ce beſoin, produit une prévoyance commune à tous les animaux qui ſont expoſés à manquer : les carnaſſiers cachent & enterrent les reſtes de leur proie pour les retrouver dans le cas de néceſſité. On pourroit honorer ce ſoin du nom de prudence, ſi ces animaux n'excédoient pas toutes les bornes des beſoins poſſibles lorſqu'ils en trouvent l'occaſion. C'eſt cette profuſion inutile qui donne à leur prévoyance le caractere de l'avarice. Parmi les frugivores, ceux qui ſont organiſés de maniere à emporter les graines qui leur ſervent de nourriture, font des

proviſions qu'ils ont ſoin d'épargner tant qu'elles ne leur ſont pas néceſſaires. Tels ſont les rats de campagne, les mulots, &c. mais, comme leur diſette ne peut durer que quelques mois de l'année, leur prévoyance ne peut avoir ce caractere de perpétuité qu'a celle de nos avares qui, conſtamment occupés du même objet, s'accoutument à ne plus voir de terme dans l'avenir. S'ils attachent l'idée de propriété à l'amas qu'ils ont fait, cette idée n'eſt pas durable. Peu de tems après, de nouvelles richeſſes, qui ne leur ont coûté aucun ſoin, venant à s'offrir à eux, leur font oublier celles qu'ils avoient accumulées.

De toutes les paſſions des bêtes, celle qui paroît laiſſer dans leur mémoire les plus profondes traces, c'eſt la tendreſſe maternelle. Cela doit être, parce qu'elle les affecte très-fortement & que ſon exercice dure aſſez long-tems. Elles acquierent, relativement à l'éducation de leur famille, des idées qui leur deviennent auſſi familieres que celles qui regardent leur propre conſervation individuelle. Une perdrix de quelqu'expérience ne choi-

ſit pas imprudemment la place de ſon nid. Elle le place ſur un lieu élevé, pour le préſerver de l'inondation. Elle a ſoin qu'il ſoit environné de ronces & d'épines qui en rendent la vue & l'accès difficiles. Elle couvre ſes œufs avec des feuilles lorſqu'elle eſt forcée de les quitter pour aller manger. En un mot, ſa tendre prévoyance ſe marque de toutes les manieres pour une progéniture qu'elle ne connoît pas encore. Lorſque les petits ſont éclos, on voit dans la mere, & même dans le pere, une activité inquiete & ſoutenue, une aſſiduité pénible & une défenſe courageuſe ſi la famille eſt menacée. De cet intérêt ſi vif & ſi tendre, réſulte la connoiſſance des lieux où la famille doit trouver une nourriture plus abondante, & cette connoiſſance ſuppoſe des obſervations précédentes ſans leſquelles le choix du lieu ne ſe feroit pas. Cette paſſion, qui ſe marque d'une maniere ſi ſenſible dans toutes les meres, & que les peres éprouvent auſſi dans toutes les eſpeces où il y a mariage, a des caracteres qui méritent d'être obſervés. Il ſemble qu'elle excite dans l'ani-

mal un intérêt plus vif qu'il ne ſeroit capable de l'éprouver pour lui-même. On voit des oiſeaux, lorſque leurs petits ſont menacés de périr par le froid & la pluie, les couvrir conſtamment de leurs aîles, au point qu'ils en oublient le beſoin de ſe nourrir & meurent ſouvent ſur eux. La faim n'a point dans ces animaux des ſymptômes d'activité pareils aux mouvemens que leur fait faire le ſoin de chercher ce qui convient à leurs petits. Le beſoin de ſecours qu'ont ces êtres foibles ſemble doubler le courage des parens, & produire ce caractere de chaleur & d'enthouſiaſme, qui ne calcule pas le péril ou le mépriſe. Il eſt vrai cependant que ſi dans ce cas-là toutes les eſpeces paroiſſent porter la hardieſſe au-delà des moyens qu'elles ont d'échapper au danger, cette hardieſſe a réellement des degrés qui ſont proportionnés à ces mêmes moyens. La louve & la laye, qui ſont douées de force & pourvues d'armes redoutables, deviennent terribles lorſqu'elles ont leurs petits à défendre. Elles ſe précipitent avec fureur pour les arracher à ceux qui les feroient fuir ſans

difficulté s'ils ne leur enlevoient que leur nourriture, même dans le cas de l'extrême faim. De toutes les douleurs, la plus cuiſante & la plus profonde paroît être celle d'une mere lorſqu'elle entend les cris de ſa progéniture. La biche, naturellement foible & timide, vient auſſi dans le même cas s'offrir courageuſement au péril; mais, trahie bientôt par ſon impuiſſance, ſa témérité cede à la néceſſité de fuir. Malgré ces différences, il eſt aiſé d'obſerver que dans preſque toutes les eſpeces, le courage des meres eſt porté au-delà du ſoin de leur propre conſervation. On peut en conclure que les paſſions, parvenues au dernier degré d'activité, produiſent l'excès, & que la rapidité des mouvemens quelles excitent dans les êtres ſenſibles les emporte au-delà de ce qui paroît devoir être la borne naturelle du ſentiment. Juſqu'à un certain point elles éclairent; par exemple, la fureur impétueuſe de ces méres eſt le meilleur moyen qu'elles aient de ſauver leur famille, parce que ſouvent elle en impoſe à ceux qui la menacent: mais avec quelques degrés de chaleur

de plus, elles s'expoſent elles-mêmes ſans utilité pour l'objet qu'elles ſe propoſent. Il eſt certain pourtant que la ſenſibilité a ſa meſure, & que ſon excès même a ſes limites. Dans les eſpeces de bêtes où la tendreſſe des parens eſt vivement concentrée dans les intérêts de la famille, on ne voit point d'affection qui s'étende à l'eſpece; on remarque même une haine décidée pour ceux de l'eſpece qui ne ſont pas de la famille. Dans les lieux où l'abondance du gibier rend la nourriture rare, la perdrix, qui eſt très-ſoigneuſe & très-agiſſante pour l'intérêt de ſes petits, pourſuit & tue impitoyablement tous ceux qui ne lui appartiennent pas, lorſqu'ils viennent croiſer ſes recherches. La poule faiſane a beaucoup moins d'empreſſement pour raſſembler ſes enfans & les retenir près d'elle. Elle abandonne, ſans beaucoup d'inquiétude, ceux qui s'égarent & la quittent; mais en même tems elle eſt douée d'une ſenſibilité plus générale pour tous les petits de ſon eſpece: il ſuffit de la ſuivre pour avoir droit à ſes ſoins, & elle devient la mere commune de tous ceux qui ont beſoin

d'elle. Parmi nous, on ne doit pas attendre des ſentimens auſſi chauds, une occupation auſſi conſtante, des détails de tendreſſe auſſi intéreſſans de la part de ces ames coſmopolites, dont la vaſte ſenſibilité embraſſe l'univers. La paternité, la parenté, l'amitié, l'amour même, tous ces liens, ſi forts pour les hommes plus concentrés, ſe relâchent à meſure que les affections s'étendent. Ce qu'il y a de plus avantageux eſt peut-être de vivre en ſociété avec les amis du genre humain, & en intimité avec ceux pour qui le genre humain eſt un peu moins que leurs amis.

Quoiqu'en général les bêtes s'occupent vivement du ſoin de leur famille, & que les idées relatives à cet objet laiſſent des traces aſſez profondes dans leur mémoire, on voit pourtant qu'il ne doit pas en réſulter des progrès bien ſuivis dans les eſpeces, parce que ces ſoins ne durent pas plus longtems que le beſoin, que la race nouvelle eſt bientôt adulte, & que l'amour diſſout au bout de quelques mois cette ſociété paſſagere pour donner naiſſance à d'autres familles. Nous voyons

que les bêtes, quoique perfectibles, n'ont pas même dans leurs paſſions les plus vives, des motifs aſſez conſtamment intéreſſans pour qu'elles puiſſent s'élever à de grands progrès. Elles ne peuvent tirer à cet égard preſqu'aucun ſecours, ni de la nature de leur ſociété, lorſqu'elles en ont, ni des motifs qui les raſſemblent, ni du loiſir qu'elles n'ont pas, ni de l'ennui, qui n'eſt qu'une ſuite du loiſir. Elles manquent donc de la plus grande partie des conditions qui ſervent la perfectibilité. Il faut voir encore ſi elles ont entr'elles la communication des idées, & le langage articulé qui y eſt ſi néceſſaire.

Nous ne remarquons dans les bêtes que des cris qui nous paroiſſent inarticulés; nous n'entendons que la répétition aſſez conſtante des mêmes ſons. D'ailleurs, nous avons quelque peine à nous repréſenter une converſation ſuivie entre des êtres qui ont un muſeau allongé ou un bec. De ces préjugés, on conclut aſſez généralement que les bêtes n'ont point de langage proprement dit, que la parole eſt un avantage qui nous eſt particulier, &

que c'eſt l'expreſſion privilégiée de la raiſon humaine. Nous ſommes trop ſupérieurs aux bêtes, pour chercher à méconnoître ou à nous déguiſer ce dont elles jouiſſent ; & l'apparente uniformité des ſons qui nous frappent ne doit point nous en impoſer. Lorſqu'on parle en notre préſence une langue qui nous eſt étrangere, nous croyons n'entendre que la répétition des mêmes ſons. L'habitude & même l'intelligence du langage nous apprennent ſeules à juger des différences. Celle que les organes des bêtes mettent entre elles & nous, doit nous rendre encore bien plus étrangers à elles, & nous mettre dans l'impoſſibilité de reconnoître & de diſtinguer les accens, les expreſſions, les inflexions de leur langage. Les bêtes parlent-elles ou non ? C'eſt une queſtion qui doit ſe réſoudre par la ſolution de deux autres. Ont-elles ce qui eſt néceſſaire pour parler ? Peuvent-elles, ſans parler, exécuter ce qu'elles exécutent ? Le langage ne ſuppoſe qu'une ſuite d'idées & la faculté d'articuler. Nous avons reconnu, Monſieur, ſans pouvoir en douter, dans les lettres

précédentes, que les bêtes ſentent, comparent, jugent, réfléchiſſent, concluent, &c. elles ont donc, en fait d'idées ſuivies, tout ce dont on a beſoin pour parler. A l'égard de la faculté d'articuler, la plupart n'ont rien dans leur organiſation qui paroiſſe devoir les en priver. Nous voyons même des oiſeaux, d'ailleurs ſi différens de nous, parvenir à former des ſons articulés entierement ſemblables aux nôtres. Les bêtes ont donc toutes les conditions qui ſont néceſſaires au langage. Mais ſi nous ſuivons de près le détail de leurs actions, nous voyons de plus qu'il eſt impoſſible qu'elles ne ſe communiquent pas une partie de leurs idées, & qu'elles ne le faſſent pas par le ſecours des mots. Nous ſommes aſſurés qu'elles ne confondent pas entr'elles le cri de la frayeur avec le cri qui exprime l'amour. Leurs diverſes agitations ont des intonations différentes qui les caractériſent. Si une mere effrayée pour ſa famille, n'avoit qu'un cri pour l'avertir de ce qui la menace, on verroit à ce cri la famille faire toujours les mêmes mouvemens. Mais au contraire ces mouvemens va-

rient ſuivant les circonſtances. Tantôt c'eſt précipiter la fuite, tantôt c'eſt ſe cacher, une autre fois ce ſera ſe préſenter au combat. Puiſqu'en conſéquence de l'ordre donné par la mere les actions ſont différentes, il eſt impoſſible que le langage ne l'ait pas été. Peut-on dire que les expreſſions ne ſoient pas fort diverſifiées entre un mâle & une femelle pendant la durée de leur commerce, puiſqu'on remarque clairement entre eux mille mouvemens de différente nature ; empreſſement plus ou moins marqué de la part du mâle ; réſerve mêlée d'agaceries de la part de la femelle ; refus ſimulés, emportemens, jalouſies, brouilleries, raccommodement ? Pourroit-on croire que des ſons qui accompagnent tous ces mouvemens ne ſont pas variés comme les ſituations qu'ils expriment ? Il eſt vrai que le langage d'action eſt d'un très-grand uſage parmi les bêtes, & qu'il eſt ſuffiſant pour qu'elles ſe communiquent la plus grande partie de leurs émotions. Ce langage, familier à ceux qui ſentent plus qu'ils ne penſent, fait une impreſſion très-prompte, & produit preſque dans

l'inſtant la communication des ſentimens qu'il exprime; mais il ne peut pas ſuffire dans toutes les actions combinées des bêtes qui ſuppoſent concert, convention, déſignation de lieu, *&c.* Deux loups qui, pour chaſſer plus facilement enſemble, ſe ſont partagés leurs rôles, dont l'un eſt allé attaquer la proie pendant que l'autre s'eſt chargé de l'attendre à un lieu donné pour la pouſſer avec des forces fraîches, n'ont pas pu agir enſemble avec tant de concert ſans ſe communiquer leur projet, & il eſt impoſſible qu'ils l'aient fait ſans le ſecours d'un langage articulé.

L'éducation des bêtes s'accomplit en grande partie par le langage d'action. C'eſt l'imitation qui les accoutume à la plupart des mouvemens qui ſont néceſſaires à la conſervation de la vie naturelle de l'animal. Mais lorſque les ſoins, les objets de prévoyance & de crainte ſe multiplient avec les dangers, ce langage n'eſt plus ſuffiſant; l'inſtruction devenant plus compliquée, les mots deviennent néceſſaires pour la tranſmettre: ſans une langue articulée, l'éducation d'un re-

nard ne pourroit pas ſe conſommer. Il eſt certain, par le fait, qu'avant d'avoir pu s'inſtruire par l'expérience perſonnelle, les jeunes renards, en ſortant du terrier pour la premiere fois, ſont plus défians & plus précautionnés dans les lieux où on leur fait beaucoup la guerre, que les vieux ne le ſont dans ceux ou l'on ne leur tend point de pieges. Cette obſervation, qui eſt inconteſtable, démontre abſolument le beſoin qu'ils ont du langage. Car comment ſans cela pourroient-ils acquérir cette ſcience des précautions qui ſuppoſe une ſuite de faits connus, de comparaiſons faites, de jugemens portés ? Il paroît donc qu'il eſt abſurde de douter que les bêtes aient entr'elles une langue, au moyen de laquelle elles ſe tranſmettent les idées dont la communication leur eſt néceſſaire. Mais l'invention des mots étant bornée par le beſoin qu'on en a, on ſent que la langue doit être très-courte entre des êtres qui ſont toujours dans un état d'action, de crainte ou de ſommeil. Ils n'ont à connoître qu'un nombre très-limité de rapports entre eux ; & par leur maniere de vivre, ils

ſont abſolument étrangers à ces relations multipliées & ſubtiliſées, qui ſont le fruit des paſſions factices, de la ſociété, du loiſir & de l'ennui. Il eſt vraiſemblable que la langue eſt plus étendue entre les animaux carnaſſiers, beaucoup moins riche entre les frugivores, &c. & que dans toutes les eſpeces, elle feroit des progrès auſſi-bien que leur intelligence, ſi d'ailleurs elles jouiſſoient des conditions extérieures qui ſont néceſſaires à ces progrès. Mais le beſoin, ce principe de toute activité dans tous les êtres ſenſibles, retiendra toujours chacune des eſpeces dans les limites qui lui ſont aſſignées. Tous ces différens ordres d'êtres intelligens & agiſſans ſervent à l'ornement de l'univers; &, en cedant chacun à ſes affections particulieres, ils concourent au deſſein inconnu pour nous de celui qui les créa pour ſa gloire.

SIXIEME

SIXIEME LETTRE.

En parcourant, Monſieur, les actes de la vie journaliere de quelques animaux ſauvages, nous avons vu leurs connoiſſances s'étendre avec leurs beſoins, & leur intelligence, lorſqu'elle eſt excitée par la néceſſité, faire tous les progrès que leur organiſation peut comporter. Nous avons remarqué que la perfectibilité dont les animaux nous paroiſſent évidemment être doués, n'a guere d'effet que pour les individus; & il nous a été facile de reconnoître les conditions extérieures qui manquent & ſeroient néceſſaires, pour que les eſpeces puſſent faire des progrès ſenſibles. Ainſi nous avons vu la perfectibilité, qui par elle-même eſt une qualité indéfinie, reſſerrée par les bornes de l'organiſation & du beſoin, afin que chaque eſpece reſtât dans l'ordre où elle a été placée par l'Auteur de la nature. Si nous jettons un coup d'œil ſur quelques animaux domeſtiques, nous ſerons de plus en

plus confirmés dans la même opinion. Par-tout nous verrons la perfectibilité ſe montrant à découvert, quoique toujours renfermée dans les mêmes limites. M. de Buffon remarque très-bien que ces animaux acquierent des connoiſſances que n'ont point ceux qui ſont abandonnés à eux-mêmes; mais qu'ils les doivent aux rapports qui s'établiſſent entre eux & nous. Sur cela il y a deux obſervations à faire. Puiſqu'ils acquierent, ils ont donc les moyens d'acquérir. Nous ne leur communiquons pas notre intelligence; nous ne faiſons que développer la leur, c'eſt-à-dire, l'appliquer à un plus grand nombre d'objets. Mais ces progrès que nous faiſons faire aux animaux domeſtiques reſtent néceſſairement individuels, parce qu'en les inſtruiſant nous les privons de leur liberté, & d'ailleurs ils ſont encore bornés par la nature des relations qu'ils ont avec nous.

Il faut lire, Monſieur, dans l'ouvrage même de M. de Buffon, l'intéreſſante hiſtoire qu'il nous a donnée de l'éléphant. Cet éloquent naturaliſte eſt entré dans un très-grand détail ſur

les mœurs de ce ſingulier animal, qui mérite en effet plus qu'aucun autre une attention particuliere. On y voit avec plaiſir l'intelligence, le diſcernement, l'idée même de la juſtice & l'apparence des vertus, portés à un haut degré. On y peut admirer la docilité à côté du courage, la douceur naturelle avec le reſſentiment des injures, la pitié, la bienfaiſance, la reconnoiſſance. C'eſt ce qui a fait dire à un grand nombre d'auteurs qu'il ne manquoit à cet animal que l'adoration d'un Dieu, & ce qui en a même porté quelques-uns à lui accorder cette excellente prérogative. Il paroît que l'éléphant doit principalement ſa ſupériorité à l'avantage de ſa trompe, qui eſt pour lui l'organe d'un ſentiment exquis, & qui s'applique facilement à un grand nombre d'uſages.

Après l'éléphant, le chien paroît être celui des animaux domeſtiques qui ſoit le plus ſuſceptible de relations avec l'homme. C'eſt auſſi celui dont les connoiſſances s'étendent le plus par ſon commerce avec nous. Cet animal eſt tellement connu, que ſon exemple ſeul auroit dû rejetter bien

loin toute idée de l'automatiſme des bêtes. Comment en effet pourroit-on rapporter à un inſtinct, privé de réflexion, les mouvemens variés de cet intelligent animal, que l'homme plie à un ſi grand nombre d'uſages, & qui, conſervant juſques dans ſon aſſujétiſſement une liberté ſenſible, excite dans ſon maître de tendres mouvemens d'intérêt & d'amitié par ſa docilité volontaire? Suivant les différens uſages auxquels on emploie le chien, on voit ſon intelligence faire des progrès de deux eſpeces. Les uns ſont dus à l'inſtruction qu'on lui donne, c'eſt-à-dire, aux habitudes qu'on lui fait prendre par l'alternative de la douleur & du plaiſir. Les autres doivent s'attribuer à l'expérience propre de l'animal, c'eſt-à-dire, aux réflexions qu'il fait de lui-même ſur les faits qu'il remarque & les ſenſations qu'il éprouve. Mais les uns & les autres de ces progrès, ſe font toujours en proportion des beſoins & de l'intérêt qui le forcent à l'attention. Le chien de baſſe cour, preſque toujours à l'attache, chargé ſeulement de la fonction d'aboyer les inconnus, reſte dans un

état de stupidité qui seroit à peu près le même dans tout autre être, dont l'intelligence n'auroit pas plus d'exercice. Le chien de berger, continuellement occupé d'un office qui exige une activité qu'excite la voix de son maître, montre beaucoup plus d'esprit & de discernement. Tous les faits relatifs à son objet s'établissent dans sa mémoire. Il en résulte pour lui un ensemble de connoissances qui le guident dans le détail, & qui modifient ses actions & ses mouvemens. Si le troupeau passe auprès d'un blé, vous verrez le vigilant gardien rassembler sa troupe, l'écarter du grain qui doit être ménagé, avoir l'œil sur ceux qui voudroient enfreindre la défense, en imposer aux téméraires par des mouvemens qui les épouvantent, & châtier les obstinés auxquels l'avertissement ne suffit pas. Si l'on ne reconnoît pas que la réflexion seule peut être l'origine de cette variété de mouvemens faits avec discernement, c'est-à-dire, en raison des circonstances, ils deviennent absolument inexplicables. Car si le chien n'apprenoit pas de son maître à distinguer le grain d'avec

la pâture ordinaire du troupeau, s'il ne ſavoit pas que ce grain ne doit pas être mangé, s'il ignoroit que la vivacité de ſes mouvemens doit être proportionnée à la diſpoſition des moutons qui compoſent le troupeau, s'il ne reconnoiſſoit pas cette diſpoſition, ſa conduite n'auroit point de motif, & il n'auroit pas de raiſon ſuffiſante pour agir.

Mais c'eſt à la chaſſe qu'il faut principalement ſuivre cet animal, pour voir le développement de ſon intelligence. La chaſſe eſt naturelle au chien qui eſt un animal carnaſſier. Ainſi l'homme, en l'appliquant à cet exercice, ne fait que modifier & tourner à ſon uſage une aptitude & un goût que la nature avoit donnés à l'animal pour ſa conſervation perſonnelle. De-là réſulte dans les actions du chien un mêlange de la docilité acquiſe par les coups de fouet, & du ſentiment qui lui eſt naturel. L'un ou l'autre de ces deux élémens ſe fait plus ou moins appercevoir, ſelon les circonſtances qui lui donnent plus ou moins d'activité. La nature eſt plus abandonnée à elle-même & plus libre dans le chien

courant que dans les autres. L'habitude de l'assujettissement le rend attentif jusqu'à un certain point à la voix & aux mouvemens de ceux qui le mènent; mais comme il n'est pas toujours sous leur main, il faut que son intelligence agisse d'elle-même, & que son expérience personnelle rectifie souvent le jugement des chasseurs. L'attention qu'on apporte à chasser autant qu'on peut l'animal qu'on a lancé d'abord, à rompre les chiens & les châtier lorsqu'ils sont sur des voies nouvelles, les accoutume peu à peu à distinguer par l'odorat le cerf qu'ils ont devant eux d'avec tous les autres. Mais le cerf, importuné de la poursuite, cherche à s'accompagner de bêtes de son espece, & alors un discernement plus exquis devient nécessaire au chien. Dans ce cas là, il ne faut rien attendre de ceux qui sont jeunes. Il n'appartient qu'à l'expérience consommée de porter un jugement prompt & sûr dans cet embarras. Il n'y a que les vieux chiens qui soient ce qu'on appelle *hardis dans le change*, c'est-à-dire, qui démêlent sans hésiter la voie de leur cerf à tra-

vers celles de tous les animaux dont il eſt accompagné. Ceux qui n'ont encore qu'une expérience commencée, donnent au chaſſeur attentif un ſpectacle d'incertitude, de recherche & d'activité qui mérite d'être obſervé. On les voit balancer & donner toutes les marques de l'héſitation. Ils mettent le nez à terre avec beaucoup d'attention, ou bien ils s'élancent aux branches où le contact du corps de l'animal laiſſe un ſentiment plus vif de ſon paſſage, & ſouvent ils ne ſont déterminés que par la voix du chaſſeur, qui les appuie ſur la confiance qu'il a lui-même dans les chiens plus confirmés & plus ſûrs. Si les chiens, emportés un moment par l'ardeur, outre-paſſent la voie & viennent à la perdre, les chefs de meute prennent d'eux-mêmes pour la retrouver le ſeul moyen que les hommes puſſent employer. Ils retournent ſur les derrieres, ils prennent les devants pour rechercher dans l'enceinte qu'ils parcourent la trace qui leur eſt échappée. L'induſtrie du chaſſeur ne peut pas aller plus loin, & à cet égard le chien expérimenté paroît arriver au dernier

terme du ſavoir, c'eſt-à-dire, prendre tous les moyens qui peuvent le conduire au ſuccès.

Le chien couchant a des relations plus intimes & plus continuelles avec l'homme. Il chaſſe toujours ſous ſes yeux & preſque ſous ſa main. Son maître le fait jouir; car c'eſt une jouiſſance pour lui que de prendre le gibier dans ſa gueule. Il lui rapporte ce gibier, il en eſt careſſé s'il fait bien, gourmandé ou châtié s'il fait mal, ſa douleur ou ſa joie éclate dans l'un ou l'autre cas, & il s'établit entre eux un commerce de ſervices, de reconnoiſſance & d'attachement réciproque. Lorſque le chien couchant eſt jeune encore, mais cependant que les coups de fouet l'ont déja rendu docile, il n'écoute que la voix du maître & ſuit ſes ordres avec préciſion. Mais comme il eſt guidé, pour la choſe dont il s'agit, par un ſentiment plus fin & plus ſûr que l'homme; quand l'âge lui a donné une expérience ſuffiſante, il ne montre pas toujours la même docilité, quoiqu'il en ait en général une plus grande habitude. Si, par exemple, une piece de gibier eſt bleſſée,

& que le chien vieux & expérimenté en rencontre ſûrement la trace, il ne ſe laiſſera pas dévoyer par ſon maître, dont la voix & les menaces le rappelleront en vain. Il ſait qu'il le ſert en lui déſobéiſſant; & les careſſes qui ſuivent le ſuccès lui apprennent en effet bientôt qu'il a dû déſobéir. Auſſi l'uſage des chaſſeurs intelligens eſt-il de conduire les jeunes chiens, & de laiſſer faire les vieux. Je ne parcourrai pas, Monſieur, les autres eſpeces de chiens. Il eſt inutile de s'appeſantir ſur des faits dont quelques-uns ſuffiſent pour conclure, & qui vont tous au même but. D'ailleurs chacun peut faire ſoi-même des expériences ſur cet animal, dont l'homme diſpoſe à ſon gré par l'alternative du plaiſir & de la douleur, qui s'attache à l'homme, qui reçoit ſes leçons; mais qui dans le cas où il ſent que ſon expérience perſonnelle le guide plus ſûrement, en donne lui-même à ſon maître, & réſiſte avec aſſurance à la crainte des coups & au pouvoir de l'habitude. Il eſt vraiſemblable que nous devons en partie l'extrême docilité du chien & la diſpoſition que

nous lui voyons à l'assujettissement, à une sorte de dégénération très-ancienne. Du moins il est sûr par le fait que plusieurs qualités acquises se transmettent par la naissance. L'habitude de certaines manieres d'être ou d'agir, modifie sans doute l'organisation même, & perpétue ainsi les dispositions, qui alors deviennent naturelles. Mais il n'est guere d'animaux qu'on n'apprivoise jusqu'à un certain point, par l'alternative du plaisir & de la douleur. Ceux mêmes que la nature paroît avoir le plus éloignés de la contrainte, ceux qu'elle a doués des instrumens les plus sûrs de la liberté, comme sont les oiseaux de proie, subissent le joug que le besoin impose à tout être qui sent, & même ils acquierent en fort peu de tems une docilité qui étonne. On les voit au plus haut des airs écouter la voix du chasseur, se laisser guider par ses mouvemens, lorsqu'une expérience répétée leur a appris que la docilité les conduit sûrement à la proie. Il est impossible de rapporter au pur instinct, c'est-à-dire, à une impulsion aveugle & sans réflexion, ces actions des bêtes dans

lesquelles leur instinct est en quelque façon dénaturé. On ne peut assigner aucune cause de leurs mouvemens, sans supposer la réflexion sur des faits précédens. L'éducation des bêtes sans réflexion de leur part, seroit aussi incompréhensible que celle des hommes sans liberté. Toute éducation, quelque simple qu'elle soit, suppose nécessairement le pouvoir de délibérer & de choisir. Voilà, Monsieur, ce dont ne conviennent pas les partisans de l'automatisme des bêtes. Mais en vérité ce système ne paroîtroit pas devoir être traité sérieusement, s'il n'y avoit pas des personnes qui le soutiennent par des motifs respectables, & qui par-là méritent d'être détrompées. Je vais donc parcourir & examiner quelques-unes de leurs plus fortes objections ou assertions; car ils assurent volontiers ce qui n'est pas, faute d'avoir suffisamment observé.

Les faits, disent ces Messieurs, *ne prouvent rien. Il est bien vrai que les bêtes ont des suites d'actions, dont l'apparence indiqueroit des vues très-fines & très-compliquées, si elles pouvoient raisonner; des actions que nous, qui rai-*

ſonnons, ne pourrions faire ſans beaucoup de comparaiſons, de jugemens, &c. mais il eſt clair que c'eſt-là une foible analogie qui nous trompe, parce qu'il y a d'autres analogies démonſtratives qui détruiſent celle-là.

Non, Monſieur, ce n'eſt point une *foible analogie* qui me porte à croire que les bêtes comparent, jugent, &c. lorſqu'elles font les choſes que je ne pourrois pas faire ſans comparer & ſans juger. J'en ai une certitude directe, une certitude qu'on ne peut infirmer ſans détruire en même tems toute regle naturelle de vérité. Je ſais qu'à la rigueur nous n'avons de certitude abſolue que de nos propres ſenſations & de notre *conſcience*. On fait de très-beaux argumens, auxquels il eſt difficile de répondre, pour démontrer que nous ne ſommes aſſurés de rien hors de nous. Cependant je ne pourrois pas m'empêcher de regarder comme abſurde quiconque étendroit, d'après cela, ſon pyrroniſme ſur toutes les choſes dont nous avons une connoiſſance claire, par l'exercice de nos ſens & par notre ſentiment même. Du nombre de ces connoiſſances, eſt

ſans doute la certitude que nous avons de l'exiſtence de nos ſemblables, la certitude qu'étant pourvus des mêmes ſens, ils reçoivent, par leur uſage, des impreſſions à peu près pareilles à celles que nous éprouvons, la certitude qu'ils éprouvent, comme nous, de la douleur lorſqu'ils crient, de la joie lorſqu'ils en montrent le ſigne, *&c.* Or je dis, Monſieur, que la certitude que les animaux éprouvent du plaiſir & de la douleur, & que leur conduite ſe regle d'après le ſouvenir qu'ils ont de ces deux ſenſations, eſt abſolument du même genre que l'autre; nous n'en ſommes aſſurés dans nos ſemblables que par les ſignes qui accompagnent & caractériſent en nous-mêmes ces affections; & nous retrouvons dans les bêtes tous ces mêmes ſignes. Il n'y a point d'*analogie* qui puiſſe détruire cette aſſurance-là. On voudroit donc que Dieu m'eût donné le ſpectacle d'une infinie variété d'affections ſenſibles, qu'il m'eût montré dans les animaux les ſignes viſibles de la plupart des impreſſions que j'éprouve moi-même, & cela pour me tenir dans une illuſion perpé-

tuelle, & me leurrer d'une apparence d'intelligence & de ſenſibilité dans des êtres qui en ſeroient dépourvus ? Je n'en crois rien, & toutes les *analogies* du monde ne m'en feront rien croire, à moins que cela ne devienne un article de foi, après quoi je n'aurai plus beſoin d'*analogie*. Juſques-là j'ai le droit de conclure que les bêtes ſentent, ſe reſſouviennent, *&c.* parce que je vois en elles les marques ſenſibles de ces affections, & que ces marques ſont les mêmes que celles qui m'aſſurent des affections de mes ſemblables. Lorſque je vois un homme héſiter entre deux actions à faire, délibérer & choiſir, je dis qu'il a comparé, qu'il a jugé, & que ſon jugement a déterminé ſon choix ; lorſque je vois une bête avoir les ſignes extérieurs de la même héſitation, de la même délibération, je dis auſſi, & j'ai droit de dire, qu'elle a comparé, jugé & choiſi. *Mais*, dit-on, *ſi les bêtes ont cette intelligence, & ſur-tout ſi elle eſt ſuſceptible d'accroiſſement ;* c'eſt-à-dire, ſi à deux ou trois idées que les bêtes auront eues d'abord, l'expérience peut en ajouter une quatrieme, une cin-

quieme, *&c. nous devrions pouvoir les inſtruire de nos ſciences, de nos arts, de nos jeux; & puiſque nous ne pouvons leur rien enſeigner là-deſſus, il eſt démontré qu'elles n'ont point d'intelligence.* En vérité de pareilles objections feroient rire, ſi les perſonnes qui les font ne montroient pas d'ailleurs beaucoup d'eſprit, & ne méritoient pas perſonnellement des égards. Quoi! nous voyons clairement que l'expérience inſtruit les bêtes, c'eſt-à-dire, que leurs actions ſe modifient en raiſon des différentes épreuves qu'elles ont été dans le cas de ſubir, comme les nôtres ſe modifieroient; nous voyons que, relativement à tous leurs beſoins, aux circonſtances qui les environnent, aux dangers qu'elles ont à éviter, elles agiſſent comme les êtres les plus intelligens doivent agir, & nous rejetterions ce genre d'évidence parce que nous ne pouvons pas inſtruire les animaux de tout ce que nous voudrions leur apprendre? Mais pourquoi voudrions-nous qu'elles appriſſent ce qu'elles n'ont nul intérêt de ſavoir, ce qui eſt étranger à leurs beſoins, & par conſé-

quent à leur nature ? D'ailleurs, que ſait-on ? peut-être nous y prenons-nous mal. Si nous vivions en ſociété avec des caſtors, & qu'au lieu de détruire nous protégeaſſions leurs travaux ; ſi avec cela nous mettions ſous leurs yeux des modeles proportionnés à leur organiſation & à leurs beſoins, peut-être au bout de mille ans (car les arts ſe perfectionnent lentement) leur aurions-nous appris à décorer l'extérieur de leurs cabanes, & à rendre l'intérieur encore plus commode. Mais en attendant, de ce que les bêtes apprennent ce qui leur eſt néceſſaire, nous aurions tort de conclure qu'elles doivent apprendre ce qui leur eſt inutile. *Mais*, inſiſte-t-on, *les bêtes exécutent certainement ſans réflexion les plus ingénieux de leurs ouvrages. C'eſt ſans réflexion que les hyrondelles conſtruiſent leurs nids, les abeilles leurs ruches, &c. Or ſi les ouvrages les plus ingénieux ſont exécutés ſans réflexion, il eſt clair que les autres actions n'en ſuppoſent pas davantage.* Quand bien même le fait principe ſeroit vrai, c'eſt-à-dire, quand les bêtes feroient machinalement & ſans réflexion cer-

tains ouvrages, on n'auroit pas le droit d'en rien conclure contre celles de leurs actions dans leſquelles la réflexion ſe fait clairement appercevoir. Mais rien n'eſt plus faux que ce fait qu'on allegue. Une preuve certaine que les ouvrages dont on parle ne ſe font pas ſans réflexion, c'eſt que l'expérience les perfectionne ſenſiblement, & que la maturité de l'âge corrige l'impéritie de la jeuneſſe. On ne peut pas obſerver avec quelqu'attention & quelque ſuite les nids des oiſeaux, ſans s'appercevoir que ceux des jeunes ſont la plupart mal façonnés & mal placés; ſouvent même les jeunes femelles pondent par-tout ſans avoir rien prévu. Les défauts de ces premiers ouvrages ſont rectifiés dans la ſuite, lorſque les animaux ont été inſtruits par le ſentiment des incommodités qu'ils ont éprouvées. Si les bêtes agiſſoient ſans intelligence & ſans réflexion, elles agiroient toujours de la même maniere. L'impulſion une fois donnée à la machine, il n'arriveroit point de changement dans l'exécution. Or nous voyons qu'il en arrive & ſans nombre, & toujours

en raiſon du plus ou moins d'expérience que l'âge & les circonſtances ont pu leur donner ; donc la réflexion préſide à la conſtruction de ces ouvrages. Il ſeroit plaiſant que ſans mémoire, ces êtres-là conſervaſſent d'une année à l'autre le ſouvenir de ce qui les a importunés, & que ſans réflexion ils ſe conduiſiſſent en conſéquence. *Mais comment ſe fait-il qu'une perdrix, qui n'a jamais vu de nid, prévoye qu'elle va pondre, & qu'elle a beſoin d'un nid fait d'une certaine maniere pour y dépoſer ſes œufs ?* J'ai déja dit que les partiſans de l'automatiſme ſuppoſent gratuitement que ces ouvrages ſont portés d'abord au plus haut degré de perfection, & que le fait eſt notoirement faux. Mais enfin, le nid le plus mal fait montre encore un enſemble de parties conſpirant à former un tout : or c'eſt un principe généralement reçu, que tout ouvrage dont les parties ſont ſagement ordonnées pour concourir à un but, annonce néceſſairement une intelligence. C'eſt même un des argumens les plus employés pour démontrer l'exiſtence de Dieu. Les partiſans de

l'automatiſme conviennent de l'induſtrie & de la ſageſſe qui ſe font remarquer dans la plupart des ouvrages des animaux : on peut donc en conclure que les ouvriers ſont intelligens. Lorſqu'on voit d'ailleurs que cette intelligence, d'abord ſimple & groſſiere, s'endoctrine & ſe polit, qu'elle ſe corrige de ſes premieres fautes, qu'elle prend des précautions contre les inconvéniens précédemment éprouvés, on doit juger qu'elle eſt perſonnelle aux foibles êtres qu'elle anime, & que Dieu n'eſt point en eux un agent immédiat, comme l'ont penſé quelques philoſophes. De ſavoir comment il arrive que les bêtes nous paroiſſent ſi promptement inſtruites à un certain degré, c'eſt ce qui n'eſt ni facile, ni néceſſaire ; mais là-deſſus il eſt permis de haſarder des conjectures, & même de ſe ſervir des analogies, pourvu qu'on ne prétende pas les donner comme démonſtratives.

Premierement, les animaux en général ne ſont pas dans le cas de manquer abſolument d'expérience ſur les ouvrages qu'ils ont à faire. Rien n'eſt

plus ſimple ni plus groſſierement conſtruit que le nid des oiſeaux qui n'y reſtent pas long-tems après être éclos. Ceux dont le nid demande plus de recherche & d'art y vivent long-tems avant que de le quitter, & ils peuvent s'aſſurer par eux-mêmes de ſa forme & de ſa conſtruction. Il eſt certain d'ailleurs que l'organiſation tranſmet dans tous les animaux & même dans l'homme, une ſorte d'aptitude & d'inclination à faire certaines choſes. Il n'y a pas juſqu'aux qualités acquiſes qui ne ſe tranſmettent par la naiſſance. Lorſqu'on force, pendant un grand nombre de générations, des chiens à rapporter & arrêter, ces diſpoſitions & ces actions deviennent naturelles à la race, & même ſe perpétuent pendant quelques générations ſans être entretenues. Ce que nous regardons comme abſolument machinal dans les animaux, n'eſt peut-être qu'une habitude anciennement priſe & perpétuée enſuite de race en race. Il eſt certain du moins que cette diſpoſition s'oblitére beaucoup, & même ſe perd preſqu'entierement dans pluſieurs eſpeces faute d'exercice. Parmi les oiſeaux

qu'on rend domestiques, & dont on enleve les œufs à mesure qu'ils les pondent, il en est beaucoup qui finissent par ne point faire de nids, quoiqu'ils aient tous les matériaux nécessaires. Si l'on admet cette disposition organique qu'il me paroît difficile de rejetter, & qu'on y ajoute la révolution que doit naturellement faire dans une famille l'état de gestation; si l'on réfléchit sur l'influence que ces deux causes peuvent avoir sur l'imagination de la femelle, on se persuadera peut-être qu'elles peuvent produire la sorte de prévoyance & la réflexion nécessaires pour les préparatifs que nous voyons faire aux animaux; si deux enfans, jettés dans une isle déserte & parvenus à l'âge de puberté, cédoient enfin au vœu de la nature, il en résulteroit apparemment pour la fille la certitude de devenir mere. Or je ne doute nullement, quoiqu'on ne puisse pas refuser l'intelligence à ces êtres-là, que des feuilles & de la mousse préparées avec un certain art, ne pussent fournir une espece de lit à l'enfant venant au monde. Il me paroît même vrai-

ſemblable que ſi l'expérience étoit répétée dans pluſieurs iſles où l'on trouvât les mêmes matériaux, il n'y auroit pas beaucoup de différence dans la fabrique de ces différens lits.

Une des choſes qui paroît faire le plus de peine aux partiſans de l'automatiſme des bêtes, c'eſt l'uniformité générale qu'on apperçoit dans les ouvrages des individus de chaque eſpece. Ils prétendent que ſi elles étoient intelligentes, leurs ouvrages devroient être variés comme les nôtres. J'ai déja répondu ailleurs que l'uniformité n'étoit pas telle qu'elle paroiſſoit être au premier coup d'œil, qu'on en jugeoit mal, faute d'obſerver aſſez, & que peut-être n'avions-nous pas tout ce qui ſeroit néceſſaire pour en bien juger. Ce n'eſt pas qu'en effet les ouvrages & les actions des bêtes n'aient beaucoup plus d'uniformité que les nôtres, & cela doit être, vu leur organiſation & leur maniere de vivre.

« Tous les individus d'une même » eſpece, dit très-bien M. l'Abbé de » Condillac, étant mus par le même » principe, obéiſſant aux mêmes be- » ſoins, agiſſant pour les mêmes fins,

» & employant des moyens sembla-» bles, il faut qu'ils contractent les » mêmes habitudes, qu'ils fassent les » mêmes choses, & qu'ils les fassent » de la même maniere ». Cet excellent philosophe remarque encore, avec beaucoup de sagacité & de raison, que les hommes ne sont moins uniformes que parce qu'ils se copient les uns les autres. Les passions factices, qui sont le fruit de la société proprement dite & du loisir, (maniere d'être qui appartient en propre à l'espece humaine) varient les formes à l'infini, & offrent à l'imitation, des modeles & des combinaisons sans nombre. Par la même raison, les bêtes doivent aller à leurs fins plus simplement & plus sûrement que nous. Elles sont moins sujettes à l'erreur parce qu'elles ont moins de connoissances. « De tous » les êtres créés, dit le même auteur, » le moins fait pour se tromper est » celui qui a la plus petite portion » d'intelligence ».

En voilà, je crois, assez, Monsieur, sur les objections qu'on fait contre l'intelligence des bêtes. J'avoue qu'elles me paroissent très-foibles en elles-mêmes,

mêmes, & qu'en les comparant avec les faits je les trouve inſoutenables à l'examen. Mais peut-être qu'en mettant ces objections plus près les unes des autres, elles acquerront, par leur enſemble, une énergie qu'elles n'ont pas quand elles ſont ſéparées. C'eſt ce qu'il faut eſſayer; car on ne doit épargner aucun moyen pour l'éclairciſſement de la vérité.

1°. *Les faits ne concluent rien. Nous voyons bien à la vérité, de la part des bêtes, une ſuite d'actions qui ſemblent indiquer des vues très-fines & très-compliquées, des actions que nous ne pourrions pas faire ſans beaucoup de comparaiſons, de jugemens, de raiſonnemens; mais comme ce ſont des automates, il eſt clair que rien ne leur eſt plus facile que de faire, ſans raiſonner, ce que nous ne pourrions pas faire ſans cela.*

2°. *Ce n'eſt qu'en vertu d'une très-foible analogie, que nous ſommes portés à croire que les bêtes ſentent, ſe reſſouviennent, comparent, jugent, &c. lorſqu'elles font, relativement à toutes les circonſtances dans leſquelles elles ſe trouvent, des actions que nous ne pourrions pas faire ſans nous reſſouvenir, compa-*

rer, juger, &c. Nous n'avons aucun droit de conclure de nous à elles, à cause de la raison susdite. Ce qu'elles sont n'est que le résultat d'une harmonie préétablie entre leurs mouvemens & l'impression que les objets font sur leurs sens, ce qu'il est aisé de comprendre. C'est un spectacle purement matériel qui nous est donné, par des raisons que tout le monde peut appercevoir au premier coup d'œil.

3°. *Une analogie démonstrative, qui détruit la premiere, se tire naturellement de ce que nous ne pouvons pas apprendre aux bêtes ni les mathématiques, ni rien de nos jeux & de nos sciences. Car si les bêtes pouvoient comparer, juger, raisonner, pourquoi ne leur apprendrions-nous pas la plus grande partie de ce que nous savons?*

4°. *Les bêtes ont en effet dans leurs ouvrages, comme les nids, les ruches, &c. toutes les apparences de l'intelligence & de l'industrie; on y voit en tout les moyens proportionnés à la fin. Mais si c'étoit une véritable intelligence qui les guidât, elles ne seroient pas si promptement instruites, & nous saurions comment elles ont fait leur apprentissage. C'est donc toujours une harmonie préétablie*

qui nous fait illuſion, & c'eſt encore là une analogie démonſtrative.

J'avoue, Monſieur, que je ne ſuis pas convaincu par ces inſtances, & que malgré moi l'enſemble des faits me fait plus d'impreſſion que toutes ces belles analogies, dont je ne prétends pas d'ailleurs conteſter le mérite. Je ne ſuis pas beaucoup plus ſatisfait de la maniere d'expliquer les opérations des bêtes, en leur donnant des ſenſations matérielles, une mémoire matérielle, qui ſans doute produiſent une intelligence matérielle auſſi. Je ne doute pas que ceux qui parlent ainſi n'entendent très-bien ce qu'ils diſent; mais pour moi, je ſuis obligé de convenir, en conſcience, que je n'y entends rien du tout, & j'aimerois preſqu'autant l'harmonie préétablie.

Je crois que c'eſt l'ignorance des faits qui a produit ces ſyſtêmes ſi peu naturels ſur le principe des opérations des bêtes. On les a jugées ſans les avoir ſuffiſamment connues. Les chaſſeurs qui obſervent, parce qu'ils en ont mille occaſions, n'ont pas ordinairement le tems ou l'habitude de raiſonner; & les philoſophes, qui

raiſonnent tant qu'on veut, ne ſont pas ordinairement à portée d'obſerver. D'ailleurs quelques perſonnes ont cru la religion intéreſſée à cette queſtion de l'intelligence des bêtes, & elles ont prévu là-deſſus des conſéquences qui les ont effrayées. Mais c'eſt à tort qu'on a voulu lier cette queſtion, purement philoſophique, aux vérités que la religion nous enſeigne, qui ſont d'un ordre tout autre. Que les bêtes aient une intelligence qui s'applique à tous leurs beſoins; que cette intelligence faſſe des progrès en raiſon des circonſtances qui l'excitent, & qu'elle ait en elle un principe indéfini de perfectibilité relative à ces mêmes beſoins, cela n'empêche pas que la nôtre ne s'éleve aux vérités ſublimes, qui ſont le fondement de nos devoirs & de nos eſpérances. L'intelligence des bêtes ſera toujours reſſerrée dans les bornes des objets ſenſibles, avec leſquels ſeuls elle a des rapports. La nôtre s'élance, d'un vol hardi, juſqu'à celui même qui produit les intelligences de tous les ordres, & qui a fixé à chacune la meſure qu'elle ne paſſera jamais.

Il eſt donc vrai que la religion n'eſt nullement intéreſſée aux opinions qu'on peut avoir là-deſſus. On peut même dire que les aſſertions des partiſans de l'automatiſme ſont moins religieuſes que le ſentiment qui reconnoît l'intelligence dans tous les animaux. En effet ils ſoutiennent que Dieu, en nous montrant dans les bêtes l'apparence de la ſenſibilité, de la mémoire, *&c.* ne nous donne qu'un ſpectacle matériel & illuſoire, qui nous tient dans une erreur perpétuelle. Ils ſoutiennent que des ouvrages, viſiblement ordonnés & conduits avec ſageſſe, où tout paroît conſpirer à un deſſein & le remplir, ne ſuppoſent cependant aucune intelligence, & peuvent être produits par un aveugle mouvement de la matiere. Ils ſoutiennent qu'il y a des ſenſations matérielles, une mémoire matérielle, *&c.* Si je ne me trompe, Monſieur, toutes ces idées peuvent être regardées comme également hétérodoxes en religion & en philoſphie. Je ſuis cependant bien éloigné de vouloir en faire un crime à ces Meſſieurs. Avec les meilleures intentions & les

plus grands talens, il eſt ſi facile de s'égarer dans la route de la vérité, que ceux qui ſe méprennent méritent encore notre reconnoiſſance pour en avoir entrepris la recherche. Il faudroit renoncer abſolument à tous les débats philoſophiques, ſi l'on ne conſervoit pas le droit de ſe tromper. C'eſt un des privileges les plus aſſurés de l'eſpece humaine, & l'indulgence de ceux qui le partage doit y être inſéparablement attachée. J'eſpere, Monſieur, que vous ne me refuſerez pas la vôtre; & ſans vouloir abuſer de la prérogative commune, je la mérite perſonnellement par tous les ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être, *&c.*

LETTRE du Phyſicien de Nuremberg ſur une critique des Lettres précédentes, inſérée dans le Journal des Savans.

J'AI lu, M. dans le Journal des Savans du mois de janvier 1765, des obſervations faites à propos de quelques lettres que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer ſur les animaux. Quel que ſoit le mérite de ces obſervations, je n'y répondrois pas s'il ne s'agiſſoit que d'une pure queſtion de philoſophie, que je regarde comme aſſez indifférente en elle-même; mais il paroît que l'auteur a deſſein de jetter ſur les idées que je vous ai préſentées un ſoupçon de matérialiſme, & je ne veux pas qu'une pareille tache défigure ce que vous avez bien voulu faire imprimer. J'ai même quelque lieu de craindre que le zele ardent de l'obſervateur ne l'ait égaré, & que ſes idées ne favoriſent beaucoup plus le matérialiſme que les miennes; quoiqu'aſſurément ce ne ſoit pas ſon deſ-

ſein ; mais il n'en eſt pas moins de mon devoir de chercher à le ramener. La charité douce produit des lumieres pures ; & c'eſt d'elle, aidée d'un peu de raiſon, que je veux en emprunter pour éclairer l'obſervateur.

Il eſt vrai, M. que je reconnois dans les animaux la faculté de ſentir, celle de ſe reſſouvenir, & tous les produits ſubſéquens de ces deux facultés ; mais loin de vouloir inſinuer par-là le matérialiſme, je déclare qu'il m'eſt impoſſible de concevoir que la matiere ſoit capable du plus petit degré de ſenſation. La faculté de ſentir répugne à toutes les idées que j'ai de la ſubſtance matérielle : j'adopte toutes les démonſtrations raiſonnables qu'on a faites de la néceſſité d'un être ſimple & indiviſible, pour recevoir les différentes ſenſations & les comparer entre elles. Si l'obſervateur accorde aux bêtes la faculté de ſentir, & qu'en même tems il les regarde comme des êtres purement matériels, c'eſt lui ſans doute, & non pas moi, qui devient le matérialiſte. Je veux croire cependant que ce n'eſt nullement ſon intention ; & je me garderai bien de

lui imputer un ſentiment qu'il ne veut point avoir, quand même ſes principes y conduiroient par les conſéquences les plus directes. Mais voyons en détail quelques-unes de ces obſervations, & tâchons de les apprécier avec l'impartialité, qui ne doit jamais abandonner ceux qui cherchent ſincérement la vérité.

L'OBSERVATEUR.

M. de Buffon a parfaitement bien défini l'eſpece de leur mémoire (des animaux), il a ſolidement prouvé qu'ils ne réagiſſent point ſur leurs actes, *&c.*

RÉPONSE.

Je ne me rappelle pas quelles ſont là-deſſus les idées de M. de Buffon, & je ne ſuis pas en peine qu'il n'ait bien dit tout ce qu'il a dit; mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici. Je demande à l'obſervateur quelle eſt l'*eſpece* de mémoire des bêtes, & s'il en connoît de deux *eſpeces*. Juſqu'ici, je l'avoue, j'avois penſé qu'il n'y en

avoit qu'une, & qu'elle consistoit uniquement à se souvenir des sensations qu'on avoit éprouvées ; peut-être l'observateur en connoît-il une autre qui consiste à oublier ses sensations. Quant à la faculté de réagir sur ses actes, je ne sais pas si l'on peut donner un autre nom à l'opération très-familiere aux bêtes, par laquelle elles résistent à l'impression actuelle d'un appétit vif, par le souvenir des inconvéniens qu'elles ont éprouvés dans des circonstances pareilles ou approchantes. Je ne sais pas si c'est réagir sur ses actes, que de balancer ces inconvéniens rappellés par la mémoire, avec des desirs actuellement stimulans, &, après une hésitation marquée, de se déterminer par le motif le plus pressant. Je ne sais pas si c'est réagir sur ses actes, que de s'instruire par l'expérience & de suivre en conséquence un plan de conduite réfléchi, qui est visiblement le résultat de ces différentes combinaisons. Mais il est certain que les bêtes font tout cela ; & d'après les faits qu'aucun homme, instruit de leurs opérations, ne pourra me contester, je veux bien qu'elles

ne *réagiſſent* pas ſur leurs actes ; car que m'importe à moi le nom qu'on y voudra donner !

L'OBSERVATEUR.

A quel propos l'Auteur de la nature, en accordant la perfectibilité aux brutes, leur auroit-il fait un don conſtamment inutile ? .... Concluons ſans héſiter. La faculté de ſe perfectionner eſt pour les brutes d'une inutilité conſtante ; donc elles en ſont dépourvues.

REPONSE.

A quel propos l'Auteur de la nature, en accordant la perfectibilité aux Hurons ou à tel autre peuple, qui reſte depuis des ſiecles dans le même degré d'abrutiſſement, leur auroit-il fait un don conſtamment inutile ? *Concluons ſans héſiter ; &c.* Toutes les fois qu'avec notre foible raiſon, nous voudrons déterminer ce que doit faire l'Auteur de la nature, nous courrons riſque de conclure d'une maniere abſurde. Nous pouvons obſer-

ver & admirer ce qu'il a fait ; mais il y a plus que de l'extravagance à vouloir juger de ses vues & pénétrer dans ses desseins. Au reste, je ne prétends pas, dans cet exemple, & je n'ai prétendu nulle part, établir aucune parité entre l'homme & la bête. C'est bien à nous de saisir l'ensemble & les rapports que Dieu peut avoir mis entre ses différens ouvrages ! J'ai observé l'intelligence des bêtes très-indépendamment des rapports qu'elle peut avoir avec la nôtre. J'ai cherché à lire leurs intentions dans leurs actions ; je les y ai lues ; mais je n'ai regardé qu'elles, & je ne me suis jamais occupé d'en tirer aucune conséquence relative à nous. L'homme se dégraderoit-il en reconnoissant les facultés qui existent dans des êtres inférieurs à lui, & ce qu'il a de commun avec eux lui ôte-t-il rien des avantages immortels qui le distinguent ? Non, il se dégraderoit beaucoup plus en affectant de méconnoître les privileges dont jouissent ces êtres subordonnés. Si quelque chose peut réellement avilir, c'est cette crainte puérile qui ferme les yeux sur ce qui est, ou nous porte à desirer que

les choſes ne fuſſent pas ce qu'elles ſont. Quand nous aurons reconnu dans les animaux des avantages qu'ils partagent avec nous, l'homme n'en reſtera pas moins au rang que Dieu lui a aſſigné dans l'immenſité de ſes ouvrages. Mais revenons à notre ſujet. La queſtion de la perfectibilité des bêtes ſe réduit à un point fort ſimple. Des êtres qui ſentent & ſe reſſouviennent ne peuvent-ils pas éprouver, d'une maniere indéfinie, des ſenſations nouvelles que la mémoire conſerve, & qui s'ajoutent aux connoiſſances qu'ils avoient déja ? Si cela eſt, & je doute qu'on puiſſe le nier, voilà déja les individus perfectibles. Mais ſi de plus ces êtres peuvent ſe communiquer les connoiſſances qu'ils ont acquiſes, les eſpeces deviennent perfectibles auſſi. Or j'ai prouvé, par les faits, qu'il étoit impoſſible que les bêtes exécutaſſent ce que nous leur voyons exécuter, ſans une communication d'idées, & même ſans un langage articulé. J'ai prouvé d'ailleurs que des eſpeces tout entieres acquéroient réellement plus de lumieres & de ſagacité dans certains

pays, en raison des circonstances qui les forçoient d'être plus clairvoyantes & plus précautionnées. Si l'on vient me demander ensuite, pourquoi donc les bêtes n'usent pas toujours de ce privilege de perfectibilité, pourquoi elles n'ont point d'intérêt à s'instruire, pourquoi elles n'ont que des besoins physiques, pourquoi, *&c.* je réponds d'abord que je n'en sais rien, & qu'il ne m'appartient pas d'en rien savoir. Il a plû au souverain Être d'organiser & de faire vivre des animaux sans nombre, dont les uns sont destinés à brouter l'herbe & à n'avoir besoin que d'un petit nombre de faits pour toutes connoissances. Il a voulu que quelques autres fissent leur nourriture d'une proie fugitive, & que, poursuivis eux-mêmes, ils vécussent entre la nécessité d'attaquer & celle de se défendre. Il a décidé que cette nécessité jetteroit une variété infinie dans leurs démarches, que la multiplicité des obstacles & des périls forceroit à l'attention ces êtres intéressés, & que, dans toutes les especes, de nouveaux besoins augmenteroient ainsi la somme de l'intelligence. Et vous me deman-

dez, à moi, pourquoi ces êtres-là ne font pas de beaux tableaux & des livres de métaphyſique ? Apparemment que Dieu a voulu qu'ils fiſſent ce qu'ils font, & ce n'eſt pas à nous à en ſavoir davantage.

L'OBSERVATEUR.

Ce qui déshonore, à mon gré, l'intelligence des animaux, c'eſt bien moins le défaut de perfectibilité que la ſûreté & la promptitude de ce prétendu génie, qui leur apprend en un moment tout ce qu'ils doivent ſavoir..... ils apprennent trop vîte, ou plutôt ils ſavent trop promptement ſans avoir appris, *&c.*

REPONSE.

Que les bêtes apprennent en un moment tout ce qu'elles doivent ſavoir, c'eſt ce qui ſera démenti par tous ceux qui prendront la peine de les regarder. On apperçoit clairement leur inexpérience premiere, leur tâtonnement, leurs fautes & leurs progrès. Mais, dit-on, elles s'inſtruiſent

plus promptement que nous. Il est en effet bien étonnant que Dieu, qui proportionne en tout les moyens à la fin, ait accordé cette célérité d'instruction à des êtres que la nature abandonne bientôt à eux-mêmes, & dont la durée de la vie est très-courte. Sans doute que la mouche éphémere doit s'instruire, & s'instruit encore plus promptement de ce qui est nécessaire à sa conservation, que ne font les animaux qui vivent quelques années.

L'OBSERVATEUR.

Je n'ai jamais bien compris ce que c'est que la différence essentielle des idées acquises par un sens ou par un autre sens..... Les sens ne donnent point les idées ; ils leur donnent seulement de la prise, &, pour ainsi dire, de la parure.

REPONSE.

Il ne paroît cependant pas difficile de comprendre qu'un être qui n'auroit de sens que l'odorat, n'auroit d'idées que celles des différentes odeurs ;

que celui qui n'auroit de ſens que le toucher, n'auroit d'idées que celles de la molleſſe ou de la dureté des corps, de leur forme, *&c.* & que ces idées ſeroient eſſentiellement différentes. Il me ſemble que l'idée d'un corps dur & celle d'une odeur quelconque n'ont rien qui ſe reſſemble eſſentiellement. Ces idées d'ailleurs, quoiqu'acquiſes uniquement par les ſens, me paroiſſent de la plus grande ſimplicité & entierement dénuées de *parure.* On a dit avant l'obſervateur que cinq perſonnes, chacune avec un ſens différent, s'entendroient en géométrie. Cela peut être, & je le crois. Mais je ne vois pas comment, ſur les autres objets, elles pourroient s'entendre; comment l'une pourroit faire comprendre à l'autre les réſultats d'une ſenſation dont celle-ci ne pourroit avoir aucune idée.

L'OBSERVATEUR.

Il n'eſt guere de payſan qui ne ſoit aſſez bon métaphyſicien à ſa maniere. Il n'en eſt point qui ne faſſe des abſtractions, qui ne généraliſe ſes idées, *&c.*

REPONSE.

Il paroît que l'obſervateur regarde la faculté d'abſtraire comme un privilege excluſif de l'eſpece humaine. Avec la ſagacité qu'il montre, s'il eût pris la peine d'y réfléchir, il eût vu que ce n'eſt qu'un ſecours accordé à la foible intelligence des êtres imparfaits. Les bêtes ſont forcées comme nous de faire des abſtractions. Un chien qui cherche ſon maître, s'il voit une troupe d'hommes, y court d'abord en vertu d'une idée abſtraite générale qui lui repréſente des qualités communes entre ſon maître & ces hommes-là. Il parcourt enſuite ſucceſſivement pluſieurs ſenſations moins générales, mais toujours abſtraites, juſqu'à ce qu'il ſoit frappé de la ſenſation particuliere qui eſt l'objet de ſes recherches. Les actions des bêtes qui ſuppoſent abſtraction ſont ſi communes, qu'il eſt inutile d'en charger le papier. Avec la plus légere attention, on peut s'en rappeller un grand nombre. Il n'appartient qu'à l'Intelligence ſuprême de n'avoir point d'i-

dées abſtraites, parce que d'une ſeule vue elle pénetre & l'enſemble & les détails, & qu'elle a toujours actuellement préſent tout ce qui exiſte.

L'OBSERVATEUR.

Les ſinges ne peuvent-ils pas s'entr'aider à peu près comme les hommes? Tous les animaux de même eſpece peuvent ſe ſervir réciproquement.

REPONSE.

Je ne parlerai pas des ſinges, parce que je ne connois pas leurs mœurs. Je n'en ai point vu de raſſemblés en ſociété libre, & je n'ai rien lu de fort inſtructif ſur leur compte dans les voyageurs. Mais l'obſervateur me fera grand plaiſir de me dire en quoi les animaux frugivores pourroient s'entr'aider beaucoup, & en quoi les carnaſſiers manquent à ſe ſervir réciproquement lorſqu'ils ont l'intérêt & les moyens de le faire. Il n'eſt pas queſtion ici de demander pourquoi les bêtes ne font pas certaines choſes,

mais comment elles peuvent faire ce qu'elles font tous les jours. L'explication des phénomenes les plus communs sera toujours le désespoir des partisans de l'automatisme.

L'OBSERVATEUR.

Pourquoi les aigles n'iroient-ils pas à la chasse des hommes? Ne peuvent-ils pas, en planant dans les airs, laisser tomber sur nos têtes ces fardeaux immenses qu'ils sont capables de porter?

REPONSE.

Ce pourroit être un avis utile à donner aux aigles; je crois en effet qu'ils ne s'en sont jamais avisés, si ce n'est peut-être celui qui brisa la tête chauve du poëte Simonide avec une tortue. C'étoit un maître aigle que celui-là. Quant aux autres, quoiqu'ils portent des fardeaux *immenses*, comme tout le monde sait, je pense qu'il leur est plus avantageux de continuer à enlever des agneaux & des lievres, comme ils ont toujours fait. C'est en allant à son but par le chemin le plus

court qu'on montre le plus d'eſprit & de ſagacité.

L'OBSERVATEUR.

Peut-on dire ſérieuſement que l'intelligence des animaux ne ſe perfectionne pas, faute des arts qui la ſuppoſent?

REPONSE.

Ce ſeroit ſans doute une abſurdité; mais il eſt bien ſûr qu'on ne l'a dite nulle part. On ſait que c'eſt l'intelligence qui invente les arts, & que ce ſont les mains qui les exécutent. Mais on ſait auſſi qu'on n'invente point ce qu'on n'a nul moyen d'exécuter. Si les hommes euſſent été ſans mains, avec toute leur intelligence ils n'euſſent point inventé les arts. Mais les arts, une fois inventés & exécutés, par l'intelligence & par les mains, étendent la ſphere de l'intelligence même, en multipliant les objets de ſes connoiſſances. Il n'y a point là de cercle vicieux. Il n'exiſte que dans l'aſſertion de l'obſervateur, qui n'eſt

point du tout la mienne. Au reſte, il eſt faux que, pour avoir quelques-uns des moyens, on ſoit obligé d'exécuter, ſous peine d'être regardé comme dépourvu d'intelligence. Combien de peuples entiers n'exécutent point, quoiqu'ils aient de l'intelligence & des mains!

L'OBSERVATEUR.

Il eſt très-faux que les arts aient élevé les hommes au-deſſus des brutes, dans le ſens où l'on voudroit en tirer avantage contre nous.

REPONSE.

Je réclame ici la juſtice de l'obſervateur contre lui-même. Je n'ai dit nulle part que l'homme ne dût qu'aux arts la ſupériorité qu'il a ſur les brutes; je ſuis très-éloigné de le penſer, & encore plus de tirer aucun avantage contre nous du degré d'intelligence que je vois clairement exiſter dans les animaux. J'ai dit, & je crois en être ſûr, qu'il y a tel homme dont actuellement la ſomme des idées & des con-

noiſſances acquiſes eſt inférieure à la ſomme des idées de tel renard dont j'ai ſuivi les manœuvres. Mais je n'ai jamais eu deſſein d'en conclure que cet homme n'eût pas en puiſſance, la faculté de ſurpaſſer le plus habile des renards.

L'OBSERVATEUR.

Les ſciences abſtraites rendent en général plus ſtupide & plus inſenſée une bonne partie du corps de la nation.

REPONSE.

L'obſervateur prétend ajouter encore à l'idée de M. Rouſſeau, qui dit ſeulement que les ſciences contribuent à nous rendre plus méchans, en nous rendant plus éclairés; que ce ſont des armes données à des furieux. Mais ſi elles nous rendent *ſtupides*, elles ont dès-lors une utilité morale, à laquelle ſans doute M. Rouſſeau n'avoit pas ſongé, & cet écrivain doit être moins en colere contre elles. Voilà comme dans l'eſpece humaine tout va ſe perfectionnant par de nou-

velles découvertes. Il eſt vrai que ſi la premiere aſſertion a ſemblé paradoxale, celle-ci pourroit peut-être élever quelques doutes. Mais auſſi, que les ſciences nous rendent *ſtupides*, ce ſeroit une belle démonſtration à faire.

L'OBSERVATEUR.

La ſenſibilité, ce précieux attribut de l'intelligence, ſe montre-t-elle avec quelqu'énergie dans la plupart des brutes envers leurs ſemblables?

REPONSE.

Elle ſe montre avec la plus grande énergie dans toutes les eſpeces qui vivent enſemble, & qui ont des moyens de s'entre-ſecourir, celui qui en doutera peut eſſayer d'aller faire crier un porc dans un bois où il y en aura d'autres à la glandée. Les eſpeces vigoureuſes & bien armées défendent avec fureur les individus de leurs troupes; les eſpeces foibles s'avertiſſent du danger; celles qui vivent en famille y concentrent leurs intérêts, & il n'eſt pas

pas extraordinaire qu'elles n'en prennent aucun à d'autres individus qui n'ont aucun rapport avec elles.

L'OBSERVATEUR.

L'organiſation, ſelon le procédé ſi connu de la nature, devroit marcher par des nuances inſenſibles.... Il devroit donc y avoir des animaux preſque auſſi bien organiſés que nous, peut-être d'autres beaucoup mieux, *&c.*

REPONSE.

Je me contente de voir ce qui eſt, & je ne me ſuis jamais inquiété de ce qui devroit être. Un des plus grands obſtacles au progrès réel des connoiſſances, c'eſt cette fureur de préſumer, & de décider enſuite ſur des préſomptions. Il eſt plaiſant qu'avec le peu que nous ſavons, nous prétendions déterminer les loix de la nature. Qui nous a dit que l'organiſation devroit marcher par des nuances inſenſibles? Si cela n'eſt pas, pourquoi cela devroit-il être? Les analogies ne ſont bonnes qu'à faire conjecturer lorſque

les faits manquent ; & toutes les analogies du monde ne valent pas un ſeul fait bien obſervé. Que Dieu ait voulu mettre, ou non, une diſtance plus ou moins grande entre quelques-uns de ſes ouvrages & les autres, ce n'eſt pas là mon affaire. Je me borne à admirer tout ce qu'il a fait pour ſa gloire, & à lui rendre graces de ce qu'il a fait pour moi.

Voilà, M. ce que j'ai cru devoir relever dans les obſervations qu'on a faites ſur mes lettres. Si l'obſervateur a penſé qu'elles puſſent, en quelque maniere, favoriſer le matérialiſme, je ne peux que lui ſavoir gré d'avoir pris l'alarme, & le remercier de m'avoir donné occaſion de m'expliquer & de détruire les impreſſions qui auroient pu en réſulter contre mon intention.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

SEPTIEME LETTRE.

Sur l'inſtinct des Animaux.

RIEN n'eſt ſi ordinaire, Monſieur, parmi les hommes & même parmi les philoſophes, que de ſe ſervir de mots auxquels on n'attache aucune ſignification préciſe, & cependant de les employer comme s'ils en avoient une bien déterminée. De-là ſont nés des raiſonnemens ſans fin & des diſputes interminables, qu'on ſe ſeroit épargnés en apportant quelque ſoin à bien expliquer ce qu'on entend par ces mots. Celui d'*inſtinct* me paroît être un de ceux dont on a le plus abuſé, & qu'on a le plus ſouvent prononcé ſans l'entendre. Tout le monde veut bien déſigner par-là le principe qui dirige les bêtes dans leurs actions; mais chacun, à ſa maniere, détermine la nature ou fixe l'étendue de ce principe. On s'accorde bien ſur le mot; mais les idées qu'on y attache ſont eſſentiellement différentes. Ariſtote & les Péripatéticiens donnoient

aux bêtes une ame ſenſitive, mais bornée à la ſenſation & à la mémoire, ſans aucun pouvoir de réfléchir ſur ſes actes, de les comparer, *&c.* D'autres ont été beaucoup plus loin. Lactance dit qu'excepté la religion, il n'eſt rien en quoi les bêtes ne participent aux avantages de l'eſpece humaine.

D'un autre côté, tout le monde connoît la fameuſe hypotheſe de M. Deſcartes, que ni ſa grande réputation, ni celle de quelques-uns de ſes ſectateurs n'ont pu ſoutenir. Les bêtes de la même eſpece ont dans leurs opérations une uniformité qui en a impoſé à ces philoſophes, & leur a fait naître l'idée d'automatiſme; mais cette uniformité n'eſt qu'apparente, & l'habitude de voir la fait diſparoître aux yeux exercés. Pour un chaſſeur attentif, il n'eſt pas deux renards dont l'induſtrie ſe reſſemble entierement, ni deux loups dont la gloutonnerie ſoit la même.

Depuis M. Deſcartes, pluſieurs théologiens ont cru la religion intéreſſée au maintien de cette opinion du méchaniſme des bêtes. Ils n'ont point ſenti que la bête, quoique pour-

vue de facultés qui lui ſont communes avec l'homme, pouvoit en être encore à une diſtance infinie. Ainſi l'homme lui-même eſt très-diſtant de l'ange, quoiqu'il partage avec lui une liberté & une immortalité qui l'approchent du trône de Dieu.

L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes des organes ſemblables aux nôtres, & diſpoſés pour les mêmes fonctions relatives à l'économie animale. Le détail de leurs actions nous fait clairement appercevoir qu'elles ſont douées de la faculté de ſentir, c'eſt-à-dire, qu'elles éprouvent ce que nous éprouvons lorſque nos organes ſont remués par l'action des objets extérieurs. Douter ſi les bêtes ont cette faculté, c'eſt mettre en doute ſi nos ſemblables en ſont pourvus, puiſque nous n'en ſommes aſſurés que par les mêmes ſignes.

Celui qui voudra méconnoître la douleur à ſes cris, qui ſe refuſera aux marques ſenſibles de la joie, de l'impatience, du deſir, ne mérite pas qu'on lui réponde. Non-ſeulement il eſt certain que les bêtes ſentent, il l'eſt encore qu'elles ſe reſſouviennent.

Sans la mémoire, les coups de fouet ne rendroient point nos chiens ſages, & toute éducation des animaux ſeroit impoſſible. L'exercice de la mémoire les met dans le cas de comparer une ſenſation paſſée avec une ſenſation préſente. Toute comparaiſon entre deux objets produit néceſſairement un jugement; les bêtes jugent donc. La douleur des coups de fouet, retracée par la mémoire, balance dans un chien couchant le plaiſir de courir un lievre qui part. De la comparaiſon qu'il fait entre ces deux ſenſations naît le jugement qui détermine ſon action. Souvent il eſt entraîné par le ſentiment vif du plaiſir; mais l'action répétée des coups rendant plus profond le ſouvenir de la douleur, le plaiſir perd à la comparaiſon; alors il réfléchit ſur ce qui s'eſt paſſé, & la réflexion grave dans ſa mémoire une idée de relation entre un lievre & des coups de fouet.

Cette idée devient ſi dominante, qu'enfin la vue d'un lievre lui fait ſerrer la queue, & regagner promptement ſon maître. L'habitude de porter les mêmes jugemens les rend ſi

prompts, & leur donne l'air ſi naturel, qu'elle fait méconnoître la réflexion qui les a réduits en principes : c'eſt l'expérience, aidée de la réflexion, qui fait qu'une belette juge ſûrement de la proportion entre la groſſeur de ſon corps & l'ouverture par laquelle elle veut paſſer. Cette idée une fois établie, devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, & elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles ; mais les bêtes ne doivent pas ſeulement à la réflexion de ſimples idées de relation ; elles tiennent encore d'elles des idées indicatives plus compliquées, ſans leſquelles elles tomberoient dans mille erreurs funeſtes pour elles. Un vieux loup eſt attiré par l'odeur d'un appât ; mais lorſqu'il veut en approcher, ſon nez lui apprend qu'un homme a marché dans les environs.

L'idée du paſſage d'un homme lui indique un péril & des embûches. Il héſite donc, il tourne pendant pluſieurs nuits, l'appétit le ramene aux environs de cet appât dont l'éloigne la crainte du péril indiqué. Si le chaſſeur n'a pas pris toutes les précautions

uſitées pour dérober à ce loup le ſentiment du piege, ſi la moindre odeur de fer vient frapper ſon nez, rien ne raſſurera jamais cet animal, devenu inquiet par l'expérience.

Ces idées acquiſes ſucceſſivement par la ſenſation & la réflexion, & repréſentées dans leur ordre par l'imagination & par la mémoire, forment le ſyſtême des connoiſſances de l'animal & la chaîne de ſes habitudes; mais c'eſt l'attention qui grave dans ſa mémoire tous les faits qui concourent à l'inſtruire: & l'attention eſt le produit de la vivacité des beſoins. Il doit s'enſuivre que parmi les animaux, ceux qui ont des beſoins plus vifs ont plus de connoiſſances acquiſes que les autres. En effet on apperçoit, au premier coup-d'œil, que la vivacité des beſoins eſt la meſure de l'intelligence dont chaque eſpece eſt douée, & que les circonſtances qui peuvent rendre pour chaque individu les beſoins plus ou moins preſſans, étendent plus ou moins le ſyſtême de ſes connoiſſances.

La nature fournit aux frugivores une nourriture qu'ils ſe procurent facilement ſans induſtrie & ſans réflexion:

ils ſavent où eſt l'herbe qu'ils ont à brouter, & ſous quel chêne ils trouveront du gland.

Leur connoiſſance ſe borne à cet égard à la mémoire d'un ſeul fait : auſſi leur conduite, quant à cet objet, paroît-elle ſtupide & voiſine de l'automatiſme. Mais il n'en eſt pas ainſi des carnaſſiers : forcés de chercher une proie qui ſe dérobe à eux, leurs facultés, éveillées par le beſoin, ſont dans un exercice continuel ; tous les moyens par leſquels leur proie leur eſt ſouvent échappée, ſe repréſentent fréquemment à leur mémoire. De la réflexion qu'ils ſont forcés de faire ſur ces faits, naiſſent des idées de ruſes & de précautions qui ſe gravent encore dans la mémoire, s'y établiſſent en principes, & que la répétition rend habituelles. La variété & l'invention de ces idées étonnent ſouvent ceux auxquels ces objets ſont les plus familiers. Un loup qui chaſſe ſait, par expérience, que le vent apporte à ſon odorat les émanations du corps des animaux qu'il recherche : il va donc toujours le nez au vent ; il apprend de plus à juger, par le ſentiment

du même organe, ſi la bête eſt éloignée ou prochaine, ſi elle eſt repoſée ou fuyante. D'après cette connoiſſance il regle ſa marche; il va à pas de loup pour la ſurprendre, ou redouble de vîteſſe pour l'atteindre. Il rencontre ſur ſa route des mulots, des grenouilles & d'autres petits animaux, dont il s'eſt mille fois nourri; mais, quoique déja preſſé par la faim, il néglige cette nourriture préſente & facile, parce qu'il ſait qu'il trouvera dans la chair d'un cerf ou d'un daim un repas plus ample & plus exquis. Dans tous les tems ordinaires, ce loup épuiſera toutes les reſſources qu'on peut attendre de la vigueur & de la ruſe d'un animal ſolitaire; mais lorſque l'amour met en ſociété le mâle & la femelle, ils ont reſpectivement, quant à l'objet de la chaſſe, des idées qui dérivent de la facilité que l'union procure. Ces loups connoiſſent, par des expériences répétées, où vivent ordinairement les bêtes fauves, & la route qu'elles tiennent lorſqu'elles ſont chaſſées. Ils ſavent auſſi combien eſt utile un relais pour hâter la défaite d'une bête déja fatiguée. Ces faits

étant connus, ils concluent de l'ordinaire au probable, & en conſéquence ils partagent leurs fonctions. Le mâle ſe met en guête, & la femelle, comme plus foible, attend au détroit la bête haletante qu'elle eſt chargée de relancer. On s'aſſure aiſément de toutes ces démarches, lorſqu'elles ſont écrites ſur la terre molle ou ſur la neige, & on peut y lire l'hiſtoire des penſées de l'animal.

Le renard, beaucoup plus foible que le loup, eſt contraint de multiplier beaucoup plus les reſſources pour obtenir ſa nourriture. Il a tant de moyens à prendre, tant de dangers à éviter, que ſa mémoire eſt néceſſairement chargée d'un nombre de faits qui donne à ſon inſtinct une grande étendue. Il ne peut pas abattre ces grands animaux, dont un ſeul le nourriroit pendant pluſieurs jours. Il n'eſt pas non plus pourvu d'une vîteſſe qui puiſſe ſuppléer au défaut de vigueur: ſes moyens naturels ſont donc la ruſe, la patience & l'adreſſe. Il a toujours, comme le loup, ſon odorat pour bouſſole. Le rapport fidele de ce ſens bien exercé l'inſtruit de l'approche de ce

qu'il cherche, & de la préſence de ce qu'il doit éviter. Peu fait pour chaſſer à force ouverte, il s'approche ordinairement en ſilence ou d'une perdrix qu'il évente, ou bien du lieu par lequel il ſait que doit paſſer un lievre ou un lapin. La terre molle reçoit à peine la trace légere de ſes pas. Partagé entre la crainte d'être ſurpris, & la néceſſité de ſurprendre lui-même, ſa marche, toujours précautionnée & ſouvent ſuſpendue, décele ſon inquiétude, ſes deſirs & ſes moyens. Dans les pays giboyeux, où les plaines & les bois ne laiſſent pas manquer de proie, il fuit les lieux habités. Il ne s'approche de la demeure des hommes que quand il eſt preſſé par le beſoin; mais alors la connoiſſance du danger lui fait doubler ſes précautions ordinaires. A la faveur de la nuit, il ſe gliſſe le long des haies & des buiſſons. S'il ſait que les poules ſont bonnes, il ſe rappelle en même tems que les piéges & les chiens ſont dangereux. Ces deux ſouvenirs guident ſa marche, & la ſuſpendent ou l'accélerent, ſelon le degré de vivacité que donnent à l'un d'eux les circonſtances qui ſur-

viennent. Lorſque la nuit commence, & que ſa longueur offre des reſſources à la prévoyance du renard, le jappement éloigné d'un chien arrêtera ſur le champ ſa courſe. Tous les dangers qu'il a courus en différens tems ſe repréſentent à lui; mais à l'approche du jour cette frayeur extrême cede à la vivacité de l'appétit : l'animal alors devient courageux par néceſſité. Il ſe hâte même de s'expoſer, parce qu'il ſait qu'un danger plus grand le menace au retour de la lumiere.

On voit que les actions les plus ordinaires des bêtes, leurs démarches de tous les jours ſuppoſent la mémoire, la réflexion ſur ce qui s'eſt paſſé, la comparaiſon entre un objet préſent qui les attire & des périls indiqués qui les éloignent, la diſtinction entre des circonſtances qui ſe reſſemblent à quelques égards, & qui different à d'autres, le jugement & le choix entre tous ces rapports. Qu'eſt-ce donc que l'inſtinct? Des effets ſi multipliés dans les animaux, de la recherche du plaiſir & de la crainte de la douleur; les conſéquences & les inductions tirées, par eux, des faits

qui ſe ſont placés dans leur mémoire ; les actions qui en réſultent ; ce ſyſtême de connoiſſances auxquelles l'expérience ajoute, & que, chaque jour, la réflexion rend habituelles : tout cela ne peut pas ſe rapporter à l'inſtinct, ou bien ce mot devient ſynonyme avec celui d'intelligence.

Ce ſont les beſoins vifs qui, comme nous l'avons dit, gravent dans la mémoire des bêtes des ſenſations fortes & intéreſſantes, dont la chaîne forme l'enſemble de leurs connoiſſances. C'eſt par cette raiſon que les animaux carnaſſiers ſont beaucoup plus induſtrieux que les frugivores, quant à la recherche de la nourriture ; mais chaſſez ſouvent ces mêmes frugivores, vous les verrez acquérir, relativement à leur défenſe, la connoiſſance d'un nombre de faits, & l'habitude d'une foule d'inductions qui les égalent aux carnaſſiers. De tous les animaux qui vivent d'herbes, celui qui paroît le plus ſtupide eſt peut-être le lievre. La nature lui a donné des yeux foibles & un odorat obtus : ſi ce n'eſt l'ouie qu'il a excellente, il paroît n'être pourvu d'aucun inſtrument d'induſtrie.

D'ailleurs il n'a que la fuite pour moyen de défenſe ; mais auſſi ſemble-t-il épuiſer tout ce que la fuite peut comporter d'intentions & de variétés. Je ne parle pas d'un lievre que des levriers forcent par l'avantage d'une vîteſſe ſupérieure, mais de celui qui eſt attaqué par des chiens courans. Un vieux lievre, ainſi chaſſé, commence par proportionner ſa fuite à la vîteſſe de la pourſuite. Il ſait, par expérience, qu'une fuite rapide ne le mettroit pas hors de danger, que la chaſſe peut être longue, & que ſes forces ménagées le ſerviront plus long-tems. Il a remarqué que la pourſuite des chiens eſt plus ardente & moins interrompue dans les bois fourés, où le contact de ſon corps leur donne un ſentiment plus vif de ſon paſſage, que ſur la terre où ſes pieds ne font que poſer ; ainſi il évite les bois & ſuit preſque toujours les chemins (ce même lievre, lorſqu'il eſt pourſuivi à vue par une levrier, s'y dérobe en cherchant les bois). Il ne peut pas douter qu'il ne ſoit ſuivi par les chiens courans, ſans être vu ; il entend diſtinctement que la pourſuite

s'attache, avec ſcrupule, à toutes les traces de ſes pas. Que fait-il? après avoir couru un long eſpace en ligne droite, il revient exactement ſur ſes mêmes voies. Après cette ruſe, il ſe jette de côté, fait pluſieurs ſauts conſécutifs, & par-là dérobe aux chiens, au moins pour un tems, le ſentiment de la route qu'il a priſe. Souvent il va faire partir du gîte un autre lievre dont il prend la place. Il déroute ainſi les chaſſeurs & les chiens par mille moyens qu'il ſeroit trop long de détailler. Ces moyens lui ſont communs avec d'autres animaux, qui, plus habiles que lui d'ailleurs, n'ont pas plus d'expérience à cet égard. Les jeunes animaux ont beaucoup moins de ces ruſes. C'eſt à la ſcience des faits que les viéux doivent les inductions juſtes & promptes qui amenent ces actes multipliés.

Les ruſes, l'invention, l'induſtrie, étant une ſuite de la connoiſſance des faits gravés par le beſoin dans la mémoire, les animaux doués de vigueur, ou pourvus de défenſes, doivent être moins induſtrieux que les autres. Auſſi voyons-nous que le loup qui eſt un des

plus robuſtes animaux de nos climats, eſt un des moins ruſés lorſqu'il eſt chaſſé. Son nez, qui le guide toujours, ne le rend précautionné que contre les ſurpriſes. Mais d'ailleurs il ne ſonge qu'à s'éloigner, & à ſe dérober au péril par l'avantage de ſa force & de ſon haleine. Sa fuite n'eſt point compliquée comme celle des animaux timides. Il n'a point recours à ces feintes & à ces retours, qui ſont une reſſource néceſſaire pour la foibleſſe & la laſſitude.

Le ſanglier, qui eſt armé de défenſes, n'a point non plus recours à l'induſtrie. S'il ſe ſent bleſſé dans ſa fuite, il s'arrête pour combattre. Il s'indigne, & ſe fait redouter des chaſſeurs & des chiens, qu'il menace & charge avec fureur. Pour ſe procurer une défenſe plus facile & une vengeance plus aſſurée, il cherche les buiſſons épais & les halliers; il s'y place de maniere à ne pouvoir être abordé qu'en face. Alors, l'œil farouche & les ſoies hériſſées, il intimide les hommes & les chiens, les bleſſe & s'ouvre un paſſage pour une retraite nouvelle.

La vivacité des beſoins donne, comme on voit, plus ou moins d'étendue aux connoiſſances que les bêtes acquierent. Leurs lumieres s'augmentent en raiſon des obſtacles qu'elles ont à ſurmonter. Cette faculté, qui rend les bêtes capables d'être perfectionnées, rejette bien loin l'idée d'automatiſme, qui ne peut être née que de l'ignorance des faits. Qu'un chaſſeur arrive avec des pieges dans un pays où ils ne ſont pas encore connus des animaux, il les prendra avec une extrême facilité, & les renards même lui paroîtront imbécilles. Mais lorſque l'expérience les aura inſtruits, il ſentira, par les progrès de leurs connoiſſances, le beſoin qu'il a d'en acquérir de nouvelles. Il ſera contraint de multiplier les reſſources, & de donner le change à ces animaux, en leur préſentant ſes appâts ſous mille formes différentes.

Parmi les différentes idées que la néceſſité fait acquérir aux animaux, on ne doit point oublier celle des nombres. Les bêtes comptent, cela eſt certain; & quoique juſqu'à préſent leur arithmétique paroiſſe aſſez

bornée, peut-être pourroit-on lui donner plus d'étendue. Dans les pays où l'on conſerve avec ſoin le gibier, on fait la guerre aux pies, parce qu'elles enlevent les œufs & détruiſent l'eſpérance de la ponte. On remarque donc aſſidument les nids de ces oiſeaux deſtructeurs ; &, pour anéantir d'un coup la famille carnaſſiere, on tâche de tuer la mere pendant qu'elle couve. Entre ces meres, il en eſt d'inquietes qui déſertent leur nid dès qu'on en approche. Alors on eſt contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre ſur lequel eſt le nid, & un homme ſe place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuſe ; mais il attend en vain, ſi la pie qu'il veut ſurprendre a quelquefois été manquée en pareil cas. Elle ſait que la foudre va ſortir de cet antre où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendreſſe maternelle lui tient la vue attachée ſur ſon nid, la frayeur l'en éloigne juſqu'à ce que la nuit puiſſe la dérober au chaſſeur. Pour tromper cet oiſeau inquiet, on s'eſt aviſé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçoit &

l'autre paſſoit; mais la pie compte & ſe tient toujours éloignée. Le lendemain trois y vont, & elle voit encore que deux ſeulement ſe retirent. Enfin il eſt néceſſaire que cinq ou ſix hommes, en allant à l'affût, mettent ſon calcul en défaut. La pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que paſſer, ne tarde pas à revenir. Ce phénomene, renouvellé toutes les fois qu'il eſt tenté, doit être mis au rang des phénomenes les plus ordinaires de la ſagacité des animaux.

Puiſque les animaux gardent la mémoire des faits qu'ils ont eu intérêt de remarquer, puiſque les conſéquences qu'ils en ont tirées s'établiſſent en principes par la réflexion, ils ſont perfectibles, mais nous ne pouvons pas ſavoir juſqu'à quel degré. Nous ſommes même preſqu'étrangers au genre de perfection dont les bêtes ſont ſuſceptibles. Jamais, avec un odorat tel que le nôtre, nous ne pouvons atteindre à la diverſité des rapports & des idées que donne au loup & au chien, leur nez ſubtil & toujours exercé. Ils doivent à la fineſſe de ce ſens la connoiſſance de quelques pro-

priétés de pluſieurs corps, & des idées de relation entre ces propriétés & l'état actuel de leur machine. Ces idées & ces rapports échappent à la ſtupidité de nos organes. Pourquoi donc les bêtes ne ſe perfectionnent-elles point ? Pourquoi ne remarquons-nous point un progrès ſenſible dans les eſpeces ? Si Dieu n'a pas donné aux intelligences céleſtes de ſonder toute la profondeur de la nature de l'homme ; ſi elles n'embraſſent pas d'un coup d'œil cet aſſemblage biſarre d'ignorance & de talens, d'orgueil & de baſſeſſe, elles peuvent dire auſſi : pourquoi donc cette eſpece humaine, avec tant de moyens de perfectibilité, eſt-elle ſi peu avancée dans les connoiſſances les plus eſſentielles ? Pourquoi plus de la moitié des hommes eſt-elle abrutie par des ſuperſtitions ridicules ? Pourquoi les ſciences qui lui ſont les plus néceſſaires, celles d'où dépend le bonheur de l'eſpece entiere, ſont-elles encore dans l'enfance ? *&c.*

Il eſt certain que les bêtes peuvent faire des progrès ; mais mille obſtacles particuliers s'y oppoſent, & d'ailleurs

il eſt apparemment un terme qu'elles ne franchiront jamais.

La mémoire ne conſerve les traces des ſenſations & des jugemens qui en ſont la ſuite, qu'autant que celles-ci ont eu le degré de force qui produit l'attention vive. Or les bêtes vêtues par la nature, ne ſont guere excitées à l'attention que par les beſoins de l'appétit & de l'amour. Elles n'ont pas de ces beſoins de convention, qui naiſſent de l'oiſiveté & de l'ennui. La néceſſité d'être émus ſe fait ſentir à nous dans l'état ordinaire de veille, & elle produit cette curioſité inquiete qui eſt la mere des connoiſſances. Les bêtes ne l'éprouvent point. Si quelques eſpeces ſont plus ſujetes à l'ennui que les autres, la fouine, par exemple, que la ſoupleſſe & l'agilité caractériſent, ce ne peut pas être pour elle une ſituation ordinaire, parce que la néceſſité de chercher à vivre tient preſque toujours leur inquiétude en exercice. Lorſque la chaſſe eſt heureuſe, & que leur faim eſt aſſouvie de bonne heure, elles ſe livrent, par le beſoin d'être émues, à une grande profuſion de meurtres inu-

tiles; mais la maniere d'être, la plus familiere à tous ces êtres ſentans, eſt un demi-ſommeil pendant lequel l'exercice ſpontané de l'imagination ne préſente que des tableaux vagues qui ne laiſſent pas de traces profondes dans la mémoire.

Parmi nous, ces hommes groſſiers, qui ſont occupés pendant tout le jour à pourvoir aux beſoins de premiere néceſſité, ne reſtent-ils pas dans un état de ſtupidité preſqu'égal à celui des bêtes?

Il faut que le loiſir, la ſociété & le langage ſervent la perfectibilité, ſans quoi cette diſpoſition reſte ſtérile. Or, premierement le loiſir manque aux bêtes, comme je l'ai déja dit. Occupées ſans ceſſe à pourvoir à leurs beſoins, & ſe défendre contre d'autres animaux ou contre l'homme, elles ne peuvent conſerver d'idées acquiſes que relativement à ces objets. Secondement, la plupart vivent iſolées & n'ont qu'une ſociété paſſagere, fondée ſur l'amour & ſur l'éducation de la famille. Celles qui ſont attroupées d'une maniere plus durable, ſont raſſemblées uniquement par le ſenti-

ment de la crainte. Il n'y a que les eſpeces timides qui ſoient dans ce cas; & la crainte qui approche ces individus les uns des autres, paroît être le ſeul ſentiment qui les occupe. Telle eſt l'eſpece du cerf, dans laquelle les biches ne s'iſolent guere que pour mettre bas, & les cerfs pour refaire leurs têtes.

Dans les eſpeces mieux armées & plus courageuſes, comme ſont les ſangliers, les femelles, comme plus foibles, reſtent attroupées avec les jeunes mâles. Mais dès que ceux-ci ont atteint l'âge de trois ans, & qu'ils ſont pourvus de défenſes qui les raſſurent, ils quittent la troupe; la ſécurité les mene à la ſolitude; il n'y a donc pas de ſociété proprement dite entre les bêtes.

Le ſentiment ſeul de la crainte & l'intérêt de la défenſe réciproque, ne peuvent pas porter fort loin leurs connoiſſances.

Elles ne ſont pas organiſées de maniere à multiplier les moyens, ni à rien ajouter aux armes, toujours prêtes, qu'elles doivent à la nature.

A l'égard du langage, il paroît que celui

celui des bêtes eſt fort borné. Cela doit être, vu leur maniere de vivre, puiſqu'il y a des ſauvages qui ont des arcs & des fleches, & dont cependant la langue n'a pas trois cens mots. Mais quelque borné que ſoit le langage des bêtes, il exiſte : on peut aſſurer même qu'il eſt beaucoup plus étendu qu'on le ſuppoſe communément dans des êtres qui ont un muſeau allongé ou un bec.

Celles de leurs habitudes qui paroiſſent le plus naturelles, ne peuvent s'être formées, comme nous l'avons prouvé, que par des inductions liées enſemble par la réflexion, & qui ſuppoſent toutes les opérations de l'inteiligence; mais nous ne remarquons point d'articulation ſenſible dans leurs cris. Cette apparente uniformité nous fait croire que réellement elles n'articulent point. Il eſt certain cependant que les bêtes de chaque eſpece diſtinguent très-bien entre elles ces ſons qui nous paroiſſent confus. Il ne leur arrive pas de s'y méprendre, ni de confondre le cri de la frayeur avec le *ganniſſement* de l'amour. Il n'eſt pas ſeulement néceſſaire qu'elles expri-

ment ces situations tranchées; il faut encore qu'elles en caractérisent les différentes nuances. Le parler d'une mere qui annonce à sa famille qu'il faut se cacher, se dérober à la vue de l'ennemi, ne peut pas être le même que celui qui indique qu'il faut précipiter la fuite. Les circonstances détruisent la nécessité d'une action différente. Il faut que la différence soit exprimée dans le langage qui commande l'action. Par quel méchanisme, des animaux qui chassent ensemble s'accordent-ils pour s'attendre, se retrouver, s'aider? Ces opérations ne se feroient pas sans des conventions dont le détail ne peut s'exécuter qu'au moyen d'une langue articulée. La monotonie nous trompe, faute d'habitude & de réflexion. Lorsque nous entendons des hommes parler ensemble une langue qui nous est étrangere, nous ne sommes point frappés d'une articulation sensible, nous croyons entendre la répétition continuelle des mêmes sons. Le langage des bêtes, quelque varié qu'il puisse être, doit nous paroître encore mille fois plus monotone, parce qu'il nous est infiniment plus étran-

ger ; mais, quel que soit ce langage des bêtes, il ne peut pas aider beaucoup la perfectibilité dont elles sont douées. La tradition ne sert presque point aux progrès des connoissances. Sans l'écriture, qui appartient à l'homme seul, chaque individu, concentré dans sa propre expérience, seroit forcé de recommencer la carriere que son devancier auroit parcourue, & l'histoire des connoissances d'un homme seroit presque celle de la science de l'humanité.

On peut donc présumer que les bêtes ne feront jamais de grands progrès, quoique relativement à certains arts elles puissent en avoir fait, sans que nous nous en fussions apperçus. En général, les obstacles qui s'opposent aux progrès des especes sont fort difficiles à vaincre, & les individus n'empruntent point non plus de la force d'une passion dominante cette activité soutenue, qui fait qu'un homme s'éleve, par le génie, fort au-dessus de ses égaux. Les bêtes ont cependant des passions naturelles, & d'autres qu'on peut appeller factices ou de réflexion ; celles du premier

genre ſont l'impreſſion de la faim, les deſirs ardens de l'amour, la tendreſſe maternelle; les autres ſont la crainte de la diſette ou l'avarice, & la jalouſie qui conduit à la vengeance.

Mais nous avons montré dans les lettres précédentes, que ces paſſions n'ont ni la continuité ni le caractere de celles qui ſervent réellement aux progrès des eſpeces. Elles rempliſſent leur objet par des moyens peu compliqués, & qui doivent être toujours les mêmes. De ce que les bêtes n'inventent point au-dela de leurs beſoins, on auroit tort d'en conclure qu'elles n'inventent point du tout, & certainement la concluſion ne ſeroit pas légitime. Je bornerai là, Monſieur, mes réflexions ſur ce qu'on appelle inſtinct dans les bêtes. Il me paroît impoſſible de ne pas reconnoître que le principe qui les meut dans leurs actions, eſt un principe intelligent, qui eſt le produit des ſenſations & de la mémoire. Mais, quoique cet avantage leur ſoit commun avec nous, il eſt aiſé de voir à quelle diſtance ſont encore de nous ces êtres ſentans, & quel intervalle immenſe nous ſépare.

C'eſt, Monſieur, ce qu'on appercevra d'un coup d'œil, en liſant les réflexions ſur l'homme moral qui ſuivent cette lettre, & qui m'ont paru néceſſaires pour éloigner toutes les conſéquences que quelques perſonnes pourroient tirer de l'intelligence reconnue des bêtes.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

LETTRES du Physicien de Nuremberg sur l'HOMME.

PREMIERE LETTRE.

APRÈS avoir examiné, Monsieur, les actions des animaux; après avoir vu comment, dans les différentes especes, les sensations, la mémoire & les besoins produisent, étendent & bornent enfin l'intelligence, il peut être utile de jetter un coup d'œil sur nous-mêmes. En considérant seulement une partie de ce qu'est l'homme, nous le vengerons aisément de l'injure qu'on lui fait en dégradant les autres animaux afin de l'élever. Nous reconnoîtrons la place distinguée qui lui est assignée par l'Auteur de la nature. Ses avantages réels sont assez brillans pour établir par eux-mêmes sa supériorité, sans avoir recours à des ressources contre lesquelles dépose l'expérience & le sentiment. Les vrais détracteurs de l'espece humaine sont ceux qui croient avoir besoin de nier

l'intelligence des animaux pour maintenir la dignité de l'homme, comme si cette dignité n'étoit pas indépendante & personnelle, comme si la portion que les autres animaux ont reçue du Créateur avoit quelqu'influence sur les avantages immortels dont il nous a comblés. Je ne prétends pas, Monsieur, à beaucoup près, traiter cet immense sujet dans toute son étendue. Ce travail seroit fort au-dessus de mes forces, & d'ailleurs il exigeroit des volumes. Je ne veux qu'indiquer les principes généraux des actions humaines, & tâcher de les reconnoître dans quelques-unes des manieres dont la société les modifie & souvent les défigure. Ce qui rend cet examen épineux, c'est qu'on ne voit pas au premier coup d'œil dans l'espece un caractere distinctif qui convienne à tous les individus. Il y a tant de différences entre leurs actions, qu'on seroit tenté d'en supposer dans leurs motifs. Depuis l'esclave, qui flatte indignement son maître, jusqu'à Thamas, qui égorge des milliers de ses semblables pour n'avoir personne au-dessus de lui, on

voit des variétés ſans nombre. On ne peut qu'être frappé d'admiration lorſqu'on regarde les travaux immenſes de l'homme, qu'on examine le détail de ſes arts & le progrès de ſes ſciences, qu'on le voit franchir les mers, meſurer les cieux, & diſputer au tonnerre ſon bruit & ſes effets. Mais comment n'être pas ſurpris en même tems de l'ignorance & de la ſtupidité de la plus grande partie de l'eſpece ? comment ne pas frémir de la baſſeſſe ou de l'atrocité des actions par leſquelles s'avilit ſouvent ce roi de la nature ? Effrayés de cet aſſemblage monſtrueux, quelques moraliſtes ont eu recours, pour expliquer l'homme, à un mêlange de bons & de mauvais principes, qui lui-même a grand beſoin d'être expliqué. L'orgueil, la ſuperſtition, la crainte ont embarraſſé la connoiſſance de l'homme de mille préjugés que l'obſervation doit détruire. La religion eſt chargée de nous conduire dans la route du bonheur qu'elle nous prépare au-delà des tems. La philoſophie doit étudier les motifs naturels des actions de l'homme pour trouver les moyens, du même

genre, de le rendre meilleur & plus heureux pendant cette vie paſſagere. Il faut convenir qu'en regardant l'homme tel qu'il eſt aujourd'hui dans l'état de ſociété, on eſt tenté d'abord de le croire dénaturé. Tant d'idées étrangeres à ſa conſtitution primitive, tant de paſſions factices entrent dans ſa compoſition actuelle, que pluſieurs philoſophes ont cru néceſſaire, pour le connoître, de remonter à un état ancien, où l'on pût trouver plus de ſimplicité & moins de complications. Mais ce moyen ne paroît pas fait pour garantir de l'erreur. On commence par ſuppoſer l'état qu'on examine, & les réflexions de l'obſervateur ne peuvent porter que ſur l'ouvrage de ſon imagination, qui peut être fort éloigné de celui de la nature. Ce n'eſt donc point dans un paſſé qui nous eſt inconnu, qu'il faut chercher à connoître l'homme; mais en le regardant tel qu'il eſt ſous nos yeux, il eſt facile de diſtinguer à part les beſoins qu'il tient de la nature, d'avec ceux que l'état de ſociété fait naître, & qu'enſuite il rend habituels. On peut ainſi parvenir à reconnoître les élémens qui entrent dans

la compoſition de l'homme, & les produits de ces élémens.

Tous les philoſophes, & même la plupart des théologiens, conviennent aujourd'hui que nos ſenſations ſont la matiere premiere de nos idées ; & cette vérité, connue depuis long-tems d'une maniere générale & aſſez vague, ne pouvoit pas échapper, avec tous ſes détails, à la ſagacité de nos obſervateurs. Ceux qui ont examiné l'entendement humain, ont très-bien marqué l'ordre dans lequel nous éprouvons les effets de cette faculté générale à laquelle nous devons toutes nos connoiſſances. Mais ſentir n'eſt pas ſimplement appercevoir. Dans une ſenſation, il y a preſque toujours deux impreſſions à conſidérer ; la perception de l'objet qui la cauſe, & la modification qu'en reçoit notre ame, c'eſt-à-dire, le plaiſir ou la douleur qu'elle nous fait éprouver. C'eſt principalement de ce qu'il y a de repréſentatif dans nos ſenſations, que proviennent nos connoiſſances. Du genre d'affection qu'elles nous cauſent, naît le plaiſir ou la douleur, c'eſt-à-dire, un ſentiment qui nous fait aimer ou

haïr notre exiſtence. L'une de ces impreſſions nous met dans le cas de comparer, de juger, *&c.* l'autre nous porte à deſirer, à vouloir. Celle-ci eſt l'agent impérieux qui nous remue ; le deſir eſt le créateur de nos actions ; pour nous connoître il faut obſerver ce qui l'excite en nous. La faculté de ſentir, qui appartient à l'ame, n'ayant d'exercice que par l'entremiſe des organes matériels dont l'aſſemblage forme notre corps, il peut en réſulter une différence naturelle entre les hommes. Si le tiſſu des fibres n'eſt pas le même dans tous, quelques-uns doivent avoir certains organes plus ſenſibles, & recevoir en conſéquence des objets qui les ébranlent, une impreſſion dont la force eſt inconnue à d'autres. Dans ce cas, nos jugemens & nos choix n'étant que le réſultat d'une comparaiſon entre les différentes impreſſions que nous recevons, ils ſeroient auſſi peu ſemblables d'un homme à un autre que ces impreſſions mêmes. De-là on pourroit conclure que la connoiſſance de l'homme eſt une choſe impoſſible, que chaque individu a une meſure qui ne peut nullement s'appliquer à l'eſ-

pece entiere, que le jugement qu'on porte de la conduite d'autrui eſt toujours injuſte, & que les conſeils qu'on lui donne ſont encore plus inutiles. Ma raiſon doit être étrangere à celle d'un homme qui ne ſent pas comme moi; & ſi je le prends pour un fou, il a droit de me regarder comme un imbécille. Mais toutes nos ſenſations particulieres, tous les jugemens qui en réſultent aboutiſſent à une diſpoſition commune & néceſſaire à tous les êtres ſenſibles, le deſir du bien-être. Ce deſir, ſans ceſſe agiſſant, eſt déterminé par nos beſoins vers certains objets. S'il rencontre des obſtacles, il devient plus ardent, il s'irrite; & le deſir irrité eſt ce qu'on appelle paſſion, c'eſt-à-dire, un état de ſouffrance dans lequel l'ame toute entiere ſe porte vers un objet comme vers le point fixe de ſon bonheur. Pour ſavoir tout ce dont l'homme eſt capable, il faut le voir lorſqu'il eſt paſſionné. Si vous regardez un loup raſſaſié, vous ne ſoupçonnerez pas ſa voracité. Les mouvemens de la paſſion ſont toujours vrais, & trop marqués pour qu'on puiſſe s'y méprendre. Or en examinant un hom-

me agité par quelque paſſion, je le vois fixé ſur un objet dont il pourſuit la jouiſſance. Que le deſir qu'il en a ſoit naturel ou factice, il écarte avec fureur tout ce qui l'en ſépare; le péril diſparoît à ſes yeux, & il ſemble s'oublier ſoi-même. Le beſoin qui le tourmente ne lui laiſſe voir que ce qui peut le ſoulager. Cette diſpoſition, qui eſt frappante dans un état extrême, agit conſtamment, quoique d'une maniere moins ſenſible, dans les ſituations plus modérées. L'homme n'a donc point de caractere particulier qui le diſtingue. Il eſt toujours ce que les beſoins le font être; & comme, ſur-tout dans l'état de ſociété, les beſoins varient à l'infini d'individu à individu, & dans le même, ſelon les tems, on doit trouver en lui des contradictions ſans nombre, qui ſont toutes produites par le deſir commun du bien-être. *C'eſt un être merveilleuſement divers & ondoyant que l'homme*, diſoit Montagne, ce grand peintre de la nature humaine. En effet, il paroît être moins le produit de ſes inclinations naturelles que des circonſtances qui l'environnent. S'il n'eſt pas cruel par

caractere, il ne lui faut qu'une paſſion & des obſtacles pour l'exciter à faire couler le ſang, & l'habitude ou les préjugés peuvent lui rendre enſuite la cruauté néceſſaire. Le méchant, dit Hobbes, n'eſt qu'un enfant robuſte, & ſi l'on ſuppoſe l'homme avec des deſirs vifs & ſans expérience, comme ſont les enfans, on ne voit pas en effet ce qui pourroit l'arrêter dans la recherche de ce qu'il pourſuit. C'eſt l'expérience qui nous fait trouver, dans notre union avec les autres, des facilités pour la ſatisfaction de nos beſoins. Alors l'intérêt de chacun établit dans ſon eſprit une idée de proportion entre le plaiſir qu'il cherche, & le dommage qu'il ſouffriroit s'il aliénoit les autres. De-là naiſſent les égards, qui naturellement n'ont lieu qu'autant que les intérêts ſont ſuperficiels, mais auxquels l'habitude & le ſentiment de la compaſſion, dont nous parlerons dans la ſuite, donnent beaucoup de force. Mais les paſſions nous ramenent à l'enfance, en nous préſentant vivement un objet unique avec ce degré d'intérêt qui éclipſe tout. Ce mot *paſſion* réveille, Mon-

ſieur, un grand nombre d'idées bien différentes entre elles, lorſque l'on conſidere l'homme dans l'état de ſociété. L'état ſocial & les différentes formes qu'il peut recevoir produiſent, entre les hommes, une complication infinie de rapports & de manieres d'être, dans leſquels on trouve les paſſions naturelles de l'homme abſolument dénaturées. Il eſt donc néceſſaire de bien diſtinguer les beſoins que la nature donne à l'homme individuel, d'avec ces beſoins qu'on peut appeller factices, & qui naiſſent dans l'état de ſociété. Quoique ceux-ci doivent néceſſairement dériver des premiers, ils ſe trouvent à la fin ſi diſſemblables, qu'il faut la plus grande attention pour retrouver leur origine.

Il entre dans la conſtitution de l'homme beaucoup plus de beſoins naturels que dans celle de tous les autres animaux. Quand ſon intelligence ne ſeroit pas eſſentiellement ſupérieure à la leur, il acquerroit néceſſairement par ſes beſoins & ſes moyens une grande ſupériorité ſur toutes les autres eſpeces. Ce n'eſt pas que le beſoin de ſe nourrir, qui peut

devenir un des plus preſſans, doive naturellement le forcer à beaucoup d'induſtrie. Porté, par ſon goût & par ſa conſtitution, à s'accommoder de différentes eſpeces de nourritures, il eſt moins expoſé qu'un autre à en manquer. La chaſſe, la pêche, le lait des troupeaux & les fruits de la terre peuvent également aſſouvir ſon appétit. Ce n'eſt pas l'homme affamé qu'il eſt difficile de raſſaſier; c'eſt l'homme dégoûté; dont il eſt embarraſſant d'exciter les deſirs; & la terre fourniroit, peut-être ſans beaucoup de peine, à l'homme naturel les alimens groſſiers ſuffiſans pour entretenir ſa vigueur. Cependant les facilités qui réſultent de l'aſſociation pour la chaſſe ou pour la pêche, établiſſent bientôt une ſociété entre les hommes chaſſeurs ou ictyophages; & la multiplication de la peuplade n'eſt pas long-tems ſans amener la néceſſité de la culture des terres. Celle-ci conduit à un nouvel ordre de rapports & d'inſtitutions, qui ne ſont point de notre ſujet. Toujours eſt-il certain que ſi l'homme n'avoit beſoin que d'être nourri, la ſociété lui ſeroit beaucoup moins né-

ceſſaire, qu'elle ne ſeroit que difficilement établie, & que peut-être nous n'admirerions pas tous les progrès que d'autres beſoins ont fait faire à l'induſtrie humaine.

Dans la plupart des climats, l'homme eſt condamné à ſe vêtir, ſous peine de la douleur & même de la mort. Ce beſoin doit donc être mis au rang de ceux de premiere néceſſité, & peut-être oblige-t-il à beaucoup plus de réflexions & d'invention que le beſoin de ſe nourrir. Ce n'eſt pas que l'homme ne puiſſe d'abord ſe couvrir groſſierement avec la peau des bêtes qu'il aura tuées, ſans leur donner aucune préparation; mais il ne pourra pas s'en ſervir long-tems ſans être forcé, par les inconvéniens, de réfléchir ſur les moyens de rendre ce vêtement ſimple, plus propre à ſon uſage. De ces réflexions naîtra l'art de paſſer ces peaux pour les rendre plus ſouples & plus durables, celui de les coudre enſemble pour en être plus complettement ou plus commodément couvert. Les peuples les plus ſtupides, comme les Samoïedes & les Groënlandois, n'ignorent pas ces deux

arts, qui ſont une ſuite de la néceſſité de ſe vêtir. S'ils ne ſavent pas, comme nous, convertir en fil l'écorce du chanvre & du lin, ils ſe ſervent aſſez heureuſement des nerfs des animaux qu'ils ont tués, & ils donnent aux peaux de ces animaux la ſoupleſſe, ſans laquelle elles ne rempliroient pas entierement leur deſtination. Voilà déja pluſieurs arts dus à un beſoin de premiere néceſſité, & ſans l'invention deſquels, dans la plupart des climats, l'homme, dont la conſtitution eſt peu proportionnée à leur inclémence, périroit infailliblement. Mais auſſi ces arts ſont inventés par-tout où ils ſont néceſſaires. Le beſoin, ce maître univerſel de tous les êtres ſenſibles, donne à cet égard de ſavantes leçons à ceux qui d'ailleurs ſont les plus ſtupides & les plus groſſiers. Mais, quelque bien vêtu que ſoit l'homme, il ſera encore tellement à la merci des intempéries de l'air, qu'une habitation lui eſt auſſi néceſſaire qu'un vêtement. S'il commence par ſe retirer dans le tronc d'un arbre, que la nature ou lui-même aura creuſé, cette demeure reſſerrée lui paroîtra bientôt inſuffiſante, parce

qu'elle l'eſt en effet. Le beſoin le conduira à raſſembler des feuillages & des branches, à les lier enſemble, à les remparer avec de la terre, à les couvrir d'herbes ſeches ou de gaſons qui ferment le paſſage à la pluie, en un mot, à ſe conſtruire une cabane. C'eſt encore ce que font, & tous à peu près de la même maniere, les peuples les plus brutes dans les climats rigoureux. C'eſt un art de premiere néceſſité, que la conſtitution même de l'homme le force d'inventer, ſous peine de la douleur & de la mort.

L'amour eſt ſans doute auſſi pour l'homme un des beſoins les plus preſſans. Il ſe fait ſur-tout ſentir avec un empire prédominant lorſque les autres ſont ſatisfaits. Cette paſſion terrible, qui tourmente & perpétue tous les êtres animés, n'a point pour l'homme de ſaiſon particuliere. Preſque toujours agiſſante dans l'âge de la vigueur, lors même que les idées morales, ſoit réelles, ſoit illuſoires, n'ont rien ajouté à ſa vivacité naturelle, la jouiſſance amortit un inſtant les deſirs, mais ſans les éteindre. L'eſpérance du moment à venir ſe confond avec l'i-

vreſſe du moment préſent, & donne à cette paſſion un caractere de permanence, qui ne peut guère manquer d'établir une ſociété durable entre le mâle & la femelle. Il me paroît, Monſieur, que les premiers deſirs de l'homme adulte doivent l'attacher à une femme, & que ce lien doit être également reſſerré par le ſouvenir & par l'eſpérance. L'habitude, qui produit l'inconſtance & le dégoût dans l'homme civiliſé dont la conſtitution eſt altérée, exerce un pouvoir tout différent ſur l'homme naturel. La communauté des femmes a pu être, dans quelques ſociétés, l'effet d'une inſtitution particuliere; mais elle n'a jamais été l'inſtitution de la nature, qui tend, par toutes ſortes de voies, à reſſerrer l'union des mariages. Outre les avantages & les ſecours réciproques qui réſultent de l'aſſociation, ce lien acquiert bientôt une force nouvelle par la naiſſance des enfans, dont les beſoins exigent une communauté de ſoins qui multiplie les rapports que le pere & la mere avoient déja l'un avec l'autre. En regardant ſeulement ces objets intéreſſans d'une tendreſſe na-

turelle, il eſt impoſſible que les parens n'y trouvent pas des motifs pour ſe devenir encore plus chers. Les ſoins mêmes qu'ils concourent à donner à ces foibles créatures, en leur faiſant naître l'idée d'une propriété commune, excite en eux un ſentiment profond qui tend à les unir. Mon deſſein n'eſt pas d'examiner comment, la famille venant à ſe multiplier, la ſociété s'étend, les intérêts ſe diviſent, les loix s'établiſſent. Il nous ſuffit d'avoir obſervé que tout rend à l'homme l'aſſociation néceſſaire, que ſans elle l'eſpece ne pourroit qu'à peine ſubſiſter, & que la ſociabilité eſt fondée ſur la conſtitution même de l'homme, & ſur les beſoins les plus preſſans qui en dérivent. Mais ceux que nous venons d'indiquer ne ſont pas les ſeuls qu'il tienne de la nature. Il eſt d'autres diſpoſitions qui lui rendent la ſociété du moins très-intéreſſante, & qui, peut-être plus que les premiers beſoins, influent ſur ſes efforts, ſes progrès & ſes crimes. L'homme n'a pas ſeulement beſoin d'être nourri, vêtu, défendu des injures de l'air, & même d'éprouver, pendant une partie de ſa

vie, les vives émotions de l'amour. Ces objets réunis pourroient suffire à l'homme isolé, parce que la nécessité d'y pourvoir occuperoit tout son tems, & lui laisseroit à peine celui du sommeil. C'est ce qui arrive en effet à ces malheureux que la pauvreté dévoue à une fatigue continuelle pour soutenir leur vie. Mais l'excès du travail, l'inquiétude & la crainte ne leur laissent qu'un sentiment pénible de l'existence; ils n'en jouissent point, ils en souffrent & n'en sont avertis que par la douleur. Lorsque l'homme a de quoi satisfaire à tous les besoins dont nous avons parlé; lorsque les bienfaits de la nature ne lui laissent, à cet égard, aucune inquiétude prochaine pour l'avenir; lorsqu'enfin il paroît n'avoir qu'à jouir d'un heureux loisir, un nouveau besoin le tourmente, celui d'avoir un sentiment vif de sa propre existence. Nous ne sommes présens à nous-mêmes, que par des sensations immédiates ou des idées. Il faut qu'elles nous intéressent pour nous rendre heureux; & malheureusement les sensations qui nous ont le plus intéressés, s'affoiblissent par leur continuité. Ce

que nous avons regardé long-tems devient pour nous comme les objets qui s'éloignent, dont nous n'appercevons plus qu'une image confuse & mal terminée. Le besoin d'exister vivement, joint à cet affoiblissement continuel de nos sensations, nous cause une inquiétude machinale, des desirs vagues, excités par le souvenir importun d'un état précédent. Nous sommes donc forcés, pour être heureux, ou de changer continuellement d'objets, ou d'outrer les sensations du même genre. De-là vient une inconstance qui ne permet pas à nos vœux de s'arrêter, & une progression de desirs qui, toujours anéantis par la jouissance, mais irrités par le souvenir, s'élancent jusques dans l'infini. Cette disposition, qui fait bientôt succéder le mal-aise de l'ennui aux émotions les plus intéressantes, est le tourment de l'homme oisif & civilisé, comme nous le verrons en examinant ses effets dans la société. Mais nous verrons aussi que ce tourment est la source d'une partie de ses effets & de ses progrès. Le besoin d'un sentiment vif de l'existence est balancé dans

l'homme par une autre diſpoſition, qui lui eſt commune avec tous les autres êtres ſenſibles, la pareſſe ou l'amour du repos. Cette force d'inertie n'agit très-puiſſamment que ſur la claſſe oiſive de la ſociété. Dans tout autre état, elle eſt ſubjuguée par des beſoins plus ſtimulans. Mais ce qu'on aura peine à croire d'abord, c'eſt qu'elle eſt le plus grand principe d'activité parmi les hommes. Le repos en perſpective, qui faiſoit courir Pyrrhus, fatigue encore tout ambitieux qui veut s'élever, tout avare qui amaſſe au-delà de ſes beſoins, tout homme paſſionné pour la gloire, qui craint des rivaux. L'amour du repos & le deſir d'exiſter vivement ſont deux beſoins contradictoires qui influent l'un ſur l'autre & ſe modifient. L'homme craint la peine; tout eſpece d'effort l'importune & le fatigue, à moins qu'il ne ſoit agité d'une paſſion. Sur-tout le travail de penſer eſt inſupportable à qui l'habitude ne l'a pas rendu facile. Mais l'ennui devient bientôt auſſi importun que le travail même. Il ſemble à l'homme déſoccupé qu'une partie de ſon exiſtence lui échappe. Il change machinalement

machinalement de lieu ; il eſt forcé de chercher des objets extérieurs, dont l'action le remue & excite en lui le ſentiment de la vie. N'ayant point d'activité propre, il a beſoin d'être paſſif. Il lui faut des ſpectacles extraordinaires, dont la nouveauté ſecoue ſes organes engourdis. Ce mal-aiſe eſt moins connu de l'homme ſauvage, parce qu'il a moins de loiſir, & que, excepté la ſatisfaction des beſoins les plus groſſiers, il n'a pas l'idée d'une maniere vive d'exiſter. Son état habituel eſt donc une ſorte de torpeur. Le mouvement d'un ruiſſeau ſuffit pour exciter en lui une ſenſation occupante lorſqu'il n'eſt pas en action, & l'ignorance d'une émotion plus forte lui laiſſe goûter cette ſituation paiſible & voiſine du ſommeil. Mais ſi le ſauvage a quelquefois joui du ſentiment vif de l'exiſtence ; ſi, par exemple, des liqueurs fortes ont excité en lui ce ſentiment, il en devient très-avide, & il ſacrifie tout à ce beſoin nouveau.

Voilà ce me ſemble, Monſieur, les principaux élémens qui entrent dans la compoſition naturelle de l'homme. C'eſt-là le fonds que les individus ap-

portent dans la ſociété, & qu'elle met en œuvre par les circonſtances qu'elle fait naître & les différens rapports qu'elle établit. On voit que l'aſſociation eſt néceſſaire à l'homme pour ſa conſervation, ou du moins pour ſon bonheur. Il eſt cependant certain que les mêmes beſoins qui l'invitent à s'approcher de ſes ſemblables, produiſent enſuite des intérêts contradictoires, qui tendent à l'en éloigner. Le beſoin de nourriture n'admet pas toujours le partage; l'amour excite la jalouſie, & en tout, l'intérêt de la propriété porte à la perſonnalité excluſive. L'homme cherche donc l'aſſociation pour ſe préparer les moyens de jouir, & il eſt enſuite iſolé par la jouiſſance même. Mais les hommes ſont doués d'une diſpoſition d'attrait qui les rend naturellement chers les uns aux autres, & qui agit conſtamment lorſqu'elle n'eſt point altérée par un intérêt perſonnel plus puiſſant, ou par des habitudes qui la défigurent & même l'anéantiſſent. Un homme n'eſt point indifférent pour un autre homme. Celui qui ſouffre eſt aſſuré d'exciter la compaſſion de ceux qui n'ont point

d'intérêt à le voir souffrir, ou dont la sensibilité n'est point encore émoussée. C'est ce qui est prouvé par l'impression générale que font les malheurs d'autrui sur tous les gens désintéressés, & ce que chacun retrouvera dans son propre cœur, pour peu qu'il veuille s'examiner. Plusieurs moralistes ont pensé que ce sentiment n'étoit que l'effet d'un retour sur soi-même; que la compassion n'étoit pas une impression directe, mais un moment réfléchi fondé sur l'intérêt personnel. Il est bien vrai que pour compatir, il faut avoir soi-même l'idée de la douleur, parce qu'il est impossible de partager ce qu'on ne connoît point. Mais cette triste expérience ne manque à personne; & quoiqu'elle soit nécessaire à la naissance du sentiment de la pitié, il n'en est pas moins excité directement par la douleur d'autrui. C'est une douleur réelle que nous fait éprouver la présence d'un homme souffrant. Il en résulte pour nous un mal-aise physique très-incommode, & qui nous porte, de premiere impulsion, à secourir le malheureux. Cette disposition précieuse & sacrée, acquiert en nous de

la force par l'exercice & l'habitude. Elle devient le fondement de toutes les vertus qu'on nomme généreuſes, parce qu'elles n'ont d'autres récompenſe que le plaiſir pur d'avoir fait des heureux. Nous chercherons, Monſieur, dans la lettre ſuivante, quel eſt le produit de toutes ces diſpoſitions naturelles à l'homme, comment ces différens germes ſe développent dans la ſociété, & ſe modifient par leur influence réciproque, pour former l'homme tel que nous le voyons. J'ai l'honneur d'être, *&c.*

SECONDE LETTRE.

L'HOMME considéré comme solitaire n'a, Monsieur, que des besoins simples, qui ne le porteroient qu'à des actes uniformes, dont l'histoire se borneroit à un petit nombre de faits. Mais la solitude ne peut pas être longtems son état naturel. L'amour du repos, l'expérience des facilités que l'association procure, le besoin de doubler le sentiment de son existence par la communication des idées, une sorte d'inclination ou de tendresse sourde, approchent les hommes les uns des autres. Il semble que tous ces intérêts naturels, qui forment d'abord leurs liens réciproques, devroient concourir à les resserrer de jour en jour. Mais la société étant une fois établie, étendue, & sur-tout civilisée, il en naît pour les individus qui la composent un ordre d'intérêts nouveaux, qui tendent beaucoup plus à la division qu'à la concorde. Ce n'est pas que l'homme ne conserve toujours les dis-

poſitions eſſentielles à ſa nature. L'état ſocial ne les anéantit pas, mais il les éclipſe ; & c'eſt ſouvent en vain qu'on recherche dans l'homme civiliſé, l'homme primitif & naturel. C'eſt ce qui rend les connoiſſances de l'homme infiniment épineuſes. On ne diſtingue pas toujours ſans peine ce qu'il tient de ſa conſtitution propre, d'avec ce qu'il doit à l'état ſocial. Les beſoins naturels ſe trouvent étouffés par une foule de beſoins factices, & ce ſont les derniers qui lui donnent l'impulſion & le mouvement qui ſe font le plus remarquer. Il eſt aiſé d'appercevoir combien & comment, dans une ſociété nombreuſe, ces beſoins factices doivent ſe multiplier. Un des premiers effets de cette multiplication eſt d'iſoler les hommes, que leurs intérêts & leurs inclinations avoient rapprochés. Ainſi l'état ſocial devient deſtructeur des principes qui l'ont établi, & ces principes n'ont preſque plus d'action dans le cours ordinaire & la durée de la ſociété. La variété des jouiſſances, qui ſont l'objet des deſirs de tous, établit une rivalité réciproque & générale. Les intérêts ſe

perſonnaliſent & ſe concentrent; & quoique cette tendance à s'iſoler ne ſoit qu'acquiſe, on en retrouve partout les effets. Jettez un coup d'œil ſur l'univers, vous verrez les nations ſéparées entre elles, les ſociétés particulieres formant des cercles plus étroits, les familles encore plus reſſerrées, & nos vœux, toujours circonſcrits par nos intérêts, finir par n'avoir d'objet que nous-mêmes. Cette diſpoſition eſt une ſuite du deſir général du bien-être, néceſſaire à tout être ſenſible. Il eſt impoſſible que nous ne pourſuivions pas les jouiſſances que nous enviſageons comme eſſentielles à notre bonheur, & que nous n'ayions pas le deſir d'écarter tout ce qui peut en troubler la poſſeſſion. Voilà l'impulſion de la nature, & elle s'applique à tous les beſoins factices que la ſociété fait naître. La raiſon, c'eſt-à-dire l'expérience, rectifie à la vérité les erreurs de jugement dans leſquelles nous pouvons tomber ſur ce qui nous paroît d'abord eſſentiel à notre bonheur. Elle nous montre auſſi les deſirs d'autrui armés contre les nôtres, & le danger qu'il y auroit pour

nous dans la pourſuite inconſidérée de ce qui nous plaît ; mais ſi elle arrête les effets de cette diſpoſition par la balance d'un intérêt prédominant, la diſpoſition elle-même ſubſiſte dans toute ſa force, & c'eſt le deſir éclairé du bonheur qui en réprime le deſir aveugle. Ce *moi*, que Paſchal ne haïſſoit dans les autres, que parce qu'un grand philoſophe s'aime comme un homme du peuple, n'eſt donc pas haïſſable en ſoi, puiſqu'il eſt univerſel & néceſſaire. Chacun éprouve cette perſonnalité de la part des autres & la lui rend. On ne peut donc raiſonnablement attendre de l'attachement de la part des hommes, qu'autant qu'on eſt de quelqu'utilité pour eux. L'attachement du chien pour le maître qui le nourrit, eſt une image fidelle de l'union des hommes entre eux. Si ſes carreſſes durent encore lorſqu'il eſt raſſaſié, c'eſt que l'expérience des beſoins paſſés lui en fait prévoir de nouveaux. Les liens qui uniſſent les hommes dans la ſociété, n'étant pas toujours formés par des beſoins apparens ou de premiere néceſſité, ils ont quelquefois un air de déſintéreſſement &

de liberté qui nous en impoſe. On ne regarde pas comme effets du beſoin les plaiſirs enchanteurs de l'amitié; on croit s'oublier ſoi-même en aimant ſes amis, & en effet, on ſacrifie ſouvent pour eux des intérêts très-chers. Mais nous ne regardons ces ſacrifices comme vraiment déſintéreſſés, que faute de connoître tout ce qui eſt beſoin pour nous. Cet homme, dont la converſation vive fait paſſer dans mon ame une foule d'idées, d'images, de ſentimens, m'eſt auſſi néceſſaire que la nourriture l'eſt à celui qui a faim. Il me délivre de l'ennui, il me procure un ſentiment vif & complet de mon exiſtence, c'eſt-à-dire, qu'il ſatisfait à l'un des beſoins les plus preſſans que je puiſſe éprouver. *Vous m'êtes devenu ſi néceſſaire, qu'il m'eſt impoſſible de vivre heureux ſans vous;* c'eſt ce qu'on peut dire de plus flatteur à ſon ami. Plus nos attachemens ſont vifs, plus nous ſommes aiſément trompés ſur leur véritable motif. L'activité des paſſions excite & raſſemble une foule d'idées dont l'union produit des chimeres, comme la chaleur de la fievre fait éclorre des rêves dans le cerveau

d'un malade. Cette erreur ſur le véritable but de nos paſſions, ne nous ſéduit jamais d'une maniere plus marquée que dans l'amour. Lorſqu'au printems de notre âge le moment eſt arrivé où ſe fait ſentir le beſoin qui rapproche les ſexes, l'eſpérance, jointe à quelques rapports ſouvent mal examinés, fixe ſur un objet particulier nos vœux d'abord errans. Bientôt cet objet, toujours préſent à nos deſirs, détruit en nous tout intérêt pour ce qui n'eſt pas lui. L'imagination active va chercher des fleurs de toute eſpece pour embellir ſon idole. Adorateur de ſon propre ouvrage, un jeune homme ardent voit dans ſa maîtreſſe le chef-d'œuvre des graces, le modele de la perfection, l'aſſemblage complet des merveilles de la nature. Son attention concentrée ne s'échappe un moment ſur d'autres objets, que pour les ſubordonner à celui-là. Si ſon ame vient à s'épuiſer par des mouvemens auſſi rapides, une langueur tendre l'appeſantit encore ſur la même idée. L'image chérie ne l'abandonne dans le ſommeil, qu'avec le ſentiment de l'exiſtence.

Les ſonges la lui repréſentent ; &, plus intéreſſante que la lumiere, c'eſt elle qui lui rend la vie au moment du réveil. Alors ſi l'art ou la pudeur d'une femme, ſans déſeſpérer ſes vœux, les irrite par une réſerve adroitement ménagée, le pouvoir des vertus ſe joint à l'illuſion des charmes ; la crainte & le reſpect lui laiſſent à peine lever des yeux tremblans ſur cet objet majeſtueux. Ses deſirs ſont anéantis par une vénération profonde, ou bien ils cedent au plaiſir d'obéir à ce qu'il adore. Sa vie même ſeroit mille fois prodiguée, ſi l'on deſiroit de lui cet hommage. Enfin arrive ce moment qu'il n'oſoit prévoir, & qui le rend égal aux dieux. Le charme ceſſe avec le beſoin de jouir ; les guirlandes ſe fanent, & les fleurs deſſéchées lui laiſſent voir une femme ſouvent auſſi flétrie qu'elles.

C'eſt ainſi, Monſieur, que, dans la ſociété, preſque tous nos beſoins ſe dénaturent au point de devenir méconnoiſſables. Les paſſions mêmes les plus actives perdent de vue leur objet naturel. Les objets ſecondaires, qui d'abord n'étoient enviſagés que com-

me des moyens, prennent la premiere place. Si vous en exceptez les claſſes d'hommes continuellement occupés du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance & des inquiétudes qui y ſont relatives, vous trouverez tous les autres entraînés par des paſſions purement factices, ou du moins par ce qui entre de factice dans les paſſions naturelles. Ce ne ſont plus ces beſoins primitifs de nourriture, de vêtement, de logement qui les occupent, dès qu'une fois ces choſes leur ſont aſſurées. C'eſt alors qu'ils éprouvent immédiatement les effets des deux diſpoſitions dont nous avons parlé, l'amour du repos & le beſoin d'exiſter vivement, leſquelles, quoique contradictoires, agiſſent toujours enſemble. On peut être ſurpris, au premier coup d'œil, que ce ſoient la pareſſe & l'ennui qui donnent le mouvement à l'univers; mais, en obſervant avec quelqu'attention, il eſt impoſſible de ne pas l'avouer. La haine du travail & la crainte de l'ennui combinées enſemble produiſent d'abord très-directement l'amour du pouvoir. On regarde comme un de ſes privileges l'aſſurance d'être heu-

reux ſans peine. On ne peut être fortement remué & intéreſſé ſans fatigue, que par l'impreſſion reçue des objets extérieurs ; mais comme ces objets ne ſe préſentent pas d'eux-mêmes, il faut donc que d'autres hommes ſoient occupés à raſſembler tout ce qui peut exciter en nous des ſenſations qui nous agitent, ſans que nous ayions la peine de l'activité. Or rien n'eſt plus commode à cet égard que d'être le maître & d'ordonner. C'eſt ce qui fait que les hommes ont tous une diſpoſition naturelle au deſpotiſme & que l'exercice en eſt ſur-tout cher à ceux qui ſont déſoccupés. Le conte du Sultan, qui vouloit qu'on lui récitât des hiſtoires amuſantes ſous peine d'être étranglé, eſt une hiſtoire aſſez fidelle des diſpoſitions ſecretes de la claſſe oiſive de la ſociété. Mais comme il n'y a guère de vœux durables ſans eſpérance, la tendance au deſpotiſme qu'ont tous les hommes eſt limitée dans la plupart par le ſentiment de l'impuiſſance ; & elle ſe borne à acquérir la ſupériorité dans la claſſe où l'on peut eſpérer de s'élever. Il en réſulte ſeulement dans chaque homme

un deſir inquiet d'élévation qui l'éveille, le tourmente, & le tient ſouvent agité pendant toute ſa vie, quoiqu'il ait pour premier principe l'amour du repos. L'idée de diſtinction étant une fois établie, elle devient dominante ; & cette paſſion ſubſéquente anéantit celle qui lui a donné la naiſſance. Dès qu'un homme s'eſt comparé avec ceux qui l'environnent, & qu'il a attaché de l'importance à s'en faire regarder, ſes véritables beſoins ne ſont plus l'objet de ſon attention ni de ſes démarches. S'il ne peut pas être, il veut du moins paroître ; & de-là, dans la plupart, le goût de la décoration extérieure & de tout l'appareil qui peut donner aux autres l'idée du pouvoir. La modération, qui n'eſt que l'effet d'une pareſſe plus profonde & mieux raiſonnée, eſt devenue aſſez rare pour être admirée ; & dès-lors elle a pu être encore un objet d'ambition, puiſqu'elle étoit un moyen de conſidération. Les hommes modérés ont même été de tout tems ſoupçonnés de maſquer des deſſeins, parce qu'on ne ſuppoſe dans les autres que la diſpoſition dont on eſt ſoi-même

affecté. Si l'on n'eſpere pas d'attirer ſur ſoi les regards de l'univers ou d'une république entiere, on ſe contente de ſe faire remarquer de ſes voiſins, de primer ſur ſes égaux; & l'on devient heureux par l'attention concentrée de ſon petit cercle. Les prétentions particulariſées, ſuivant les goûts & les moyens, donnent lieu à ces différentes claſſes qui diviſent & circonſcrivent les connoiſſances & les emplois. Beaucoup d'individus s'agitent dans chaque tourbillon pour arriver aux premiers rangs. Le foible ne pouvant s'élever devient envieux, & fait des efforts pour abaiſſer ceux qui s'élèvent. L'envie, exaltée & différemment modifiée, produit quelquefois de grands crimes, & toujours les petites noirceurs qui déſolent la ſociété. Ce deſir, par lequel chacun tend à monter au-deſſus de la place qui lui eſt aſſignée, ſemble être en contradiction avec une pente à l'eſclavage qu'on remarque dans la plupart des hommes, & qui cependant n'eſt encore qu'une ſuite de l'amour du pouvoir. Autrefois la crainte & une ſorte de ſaiſiſſement d'admiration ont dû ſoumettre

les hommes ordinaires à ceux que des paſſions fortes portoient à des actions utiles & hardies. Mais ce n'eſt pas de ce genre de ſoumiſſion dont il eſt queſtion ici. Je parle encore de cet eſclavage ſi commun que s'impoſent, par exemple, dans les cours, des gens qui pourroient vivre indépendans ſous la protection des loix. C'eſt l'amour du pouvoir qui conduit à celui-là. On rampe aux pieds du trône, afin d'être encore au-deſſus d'une foule de têtes qu'on aime à faire courber. Il doit en réſulter que les eſclaves les plus bas avec leurs ſupérieurs, ſont les deſpotes les plus hautains avec ceux que la fortune place au-deſſous d'eux; & c'eſt en effet ce qu'on voit toujours arriver. Le Viſir humilié en préſence de ſon maître, eſt bien preſſé de rendre aux Bachas les dédains du Grand Seigneur. L'amour des richeſſes n'eſt encore que l'amour du pouvoir, c'eſt-à-dire le deſir d'éprouver ſans peine des ſenſations nouvelles & intéreſſantes; car les jouiſſances naturelles & immédiates n'exigent pas la néceſſité d'être riche. Mais dans toute ſociété nombreuſe, où la propriété eſt

aſſurée par les loix, les richeſſes donnent en effet le plus réel des pouvoirs. Celui qui peut fournir aux beſoins, ſoit naturels ſoit factices, d'un grand nombre d'hommes, eſt aſſuré de leurs ſoins & de leur empreſſement. Le deſir d'acquérir des richeſſes eſt donc un produit néceſſaire de l'état ſocial; c'eſt une conſéquence directe de la tendance naturelle de l'homme vers le repos, jointe au beſoin d'exiſter d'une maniere vive. Auſſi les hommes, en général, ſont-ils très-avides des richeſſes & du pouvoir. Mais l'activité avec laquelle on les pourſuit & qui ſert à les obtenir, devient elle-même, par l'habitude, un beſoin qui ſe fait vivement ſentir. On travaille donc, on s'agite long-tems pour arriver à un repos dont on n'eſt plus capable lorſqu'on en a acquis les moyens. De-là cette inſatiabilité qu'on reproche aux avares & aux ambitieux dans tous les genres. Ils n'ont plus le beſoin de poſſéder, ils ſont tourmentés de celui d'acquérir; & la néceſſité d'une agitation continuelle eſt en eux une production de l'amour du repos. C'eſt ainſi, Monſieur, que, dans l'être ſo-

cial, les paſſions, les diſpoſitions les plus naturelles à l'homme s'alterent par degré & changent d'objet. La ſociabilité même, c'eſt-à-dire cette inclination qui approche les hommes les uns des autres, s'oblitere & n'agit preſque plus ſur les hommes raſſemblés. Ceux qui pourſuivent les mêmes jouiſſances & qui ont des prétentions communes, ſont au contraire entre eux dans un état d'effort réciproque. Si les hoſtilités ne ſont pas continuelles, c'eſt un repos ſemblable à celui des gardes avancées de deux camps ennemis. L'inutilité reconnue de l'attaque maintient entre elles les apparences de la paix. De tout ce que nous venons de dire, on pourroit conclure que l'état ſocial tend à dépraver l'homme ; que les intérêts diverſifiés qu'il fait naître & la concurrence qu'il établit, en éveillant l'induſtrie, en excitant les efforts, produiſent à la vérité les connoiſſances & leurs progrès, mais qui ne ſont que trop rachetés par les crimes qui ont la même origine. Cette concluſion ne ſeroit pas légitime, & ce ſeroit attribuer à l'état ſocial ce qui n'eſt dû qu'à la forme par-

ticuliere de la plupart des ſociétés que nous connoiſſons.

L'homme iſolé ſeroit très-malheureux. L'aſſociation lui eſt néceſſaire ; il y tend par ſes intérêts & ſes inclinations, & l'état ſocial en lui-même devroit contribuer au bonheur de tous. Mais ce bonheur de tous, qui eſt l'objet naturel de l'état ſocial, ne paroît pas être celui des conſtitutions particulieres de ſociété, établies ordinairement par la violence, l'uſurpation ou le haſard, & fondées ſur les intérêts du plus petit nombre. Ce ſont ces conſtitutions, auxquelles on peut reprocher de ne pas procurer aux hommes les avantages qui pourroient naturellement réſulter de l'état ſocial. Quelle eſt la meilleure forme de gouvernement poſſible ? C'eſt un problême qui ne ſera pas ſitôt réſolu. On peut aſſurer ſeulement, que ſi une ſociété étoit compoſée de maniere qu'une trop grande inégalité ne laiſſât pas le plus grand nombre dans une indigence à laquelle une opulence exceſſive fût dans le cas d'inſulter ; que chacun des membres, ayant la propriété de ſa perſonne, fût aſſuré de

plus de ſe procurer l'aiſance de la vie par un travail modéré; qu'il n'y eût point dans des villes immenſes de ces collections de déſœuvrés, embarraſſés de leur exiſtence & occupés à en renouveller le ſentiment par toutes ſortes de moyens; que la conſidération fût attachée uniquement aux ſervices rendus au public; que l'inutilité devînt conſtamment l'enſeigne du mépris : alors l'état ſocial procureroit aux hommes raſſemblés le plus grand bonheur dont la foible humanité ſoit ſuſceptible.

Ce n'eſt pas, Monſieur, qu'on puiſſe eſpérer dans aucune conſtitution une perpétuité, ni même une permanence d'état portée à un certain degré. Quand même la forme de la ſociété ne dénatureroit pas nos affections primitives, elles le ſeroient peu à peu par une diſpoſition qui agit continuellement & ſourdement en nous. Nous avons remarqué que nos ſenſations s'affoibliſſent par leur continuité, & qu'elles ne nous laiſſent à la fin que le ſouvenir fatiguant d'une exiſtence vive, qui nous échappe ſans ceſſe, & que ſans ceſſe nous cherchons à rappeller.

Comme la fermentation aigrit insensiblement les liqueurs, cette disposition altere en nous les impressions les plus sacrées de la nature, & nous rend aujourd'hui nécessaire ce dont hier nous aurions frémi. Les jeux du cirque, dans lesquels les gladiateurs se retiroient après avoir reçu quelques blessures, parurent bientôt insipides aux Dames romaines. On vit ce sexe, fait pour la pitié, poursuivre à grands cris la mort des combattans. On exigea dans la suite qu'ils expirassent avec grace, dit l'Abbé Dubos, & cette barbarie devint nécessaire pour achever l'émotion & compléter le plaisir. Par-là notre attention se porte avec intérêt sur tous les spectacles extraordinaires; nous recherchons avec vivacité tout ce qui excite en nous beaucoup d'idées, & sur-tout des sensations nouvelles. Par-là sont déterminés même nos goûts purement physiques. Si les liqueurs fortes nous plaisent, c'est principalement parce que le mouvement qu'elles communiquent au sang, multiplie les idées, les rend plus vives, & semble doubler l'existence. On pourroit en conclure que ce qu'on ap-

pelle plaiſir, ne conſiſte que dans le ſentiment de l'exiſtence, porté à un certain degré. En effet en ſuivant ceux du chatouillement, depuis cette ſenſation vague, qui eſt une importunité, juſqu'à ce dernier terme, au-delà duquel eſt la douleur; en remontant du chagrin le plus profond juſqu'à cette douleur tendre & intéreſſante qui en eſt une teinte affoiblie, on ſeroit tenté de croire que la douleur & le plaiſir, qui ſont ſi eſſentiellement différens, ne différent au fonds que par des nuances. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que nous devons au beſoin d'être émus, une curioſité qui devient la paſſion de ceux qui n'en ont point d'autre, un goût pour le merveilleux qui produit ſouvent une crédulité ridicule, une inquiétude qui nous porte ſans ceſſe hors de nous, & nous promene dans la région des chimeres bien plus vaſte que celle des réalités. Ce qui eſt renfermé dans les termes de la raiſon ne peut pas être long-tems pour nous le point fixe du bonheur. Les choſes difficiles & outrées, les idées hors de la nature, doivent ſéduire preſque ſûrement la plus grande partie

des hommes. La vigilance religieuse & l'occupation de la priere ne suffisent pas à l'imagination mélancolique d'un bonze. Il lui faut des chaînes dont il se charge, des charbons ardens qu'il mette sur sa tête, des cloux qu'il s'enfonce dans les chairs. Par ces différens genres de rigueur qu'il exerce contre lui-même, il est averti de son existence d'une maniere plus intime & plus forte que celui qui remplit simplement les devoirs de la vie civile & de la charité. Suivez le cours de toutes les affections humaines, de celles même qui semblent tenir à la constitution des individus, & qui par-là devroient être moins susceptibles d'altération; vous les verrez tendre à s'exaler au point de paroître entierement défigurées. L'homme délicat & sensible est menacé de devenir pusillanime. Le courage dégénere souvent en dureté. Le contemplatif devient quiétiste, & le zelé est bientôt un homme atroce. La gaieté même, ce caractere actif qui se montre de la maniere la plus constante dans quelques individus, est aussi dans la plupart susceptible d'altération. Il est rare qu'elle dure plus

long-tems que la jeuneſſe, parce qu'elle eſt abſorbée par les paſſions qui occupent l'ame plus profondément, ou détruite par ſon exercice même. Mais dans ceux en qui ce caractere ſubſiſte plus long-tems, parce qu'ils ne ſont capables que d'intérêts ſuperficiels, il s'altere par degrés, & perd beaucoup de ſon honnêteté premiere. Les hommes légers, qui n'ont que la gaieté pour attribut, reſſemblent aſſez à ces jeunes animaux, qui, après avoir épuiſé toutes les ſituations plaiſantes, finiſſent par égratigner & mordre. Cette pente, qui entraîne preſque tous les individus, peut être remarquée auſſi dans l'enſemble des grands événemens qui ont agité la terre. Suivez l'hiſtoire de toutes les nations, vous verrez les meilleurs gouvernemens, ceux qui paroiſſoient le plus ſolidement établis, ſubir une altération graduelle, & finir par ſe trouver dénaturés. La démocratie, par l'effet d'une fermentation lente, devient ariſtocratie, & finit ſouvent par la tyrannie. La monarchie modérée eſt changée, avec le tems, en pouvoir arbitraire; & ſi, dans un état,

état il n'arrive pas de révolution par des cauſes extérieures, une cauſe interne & toujours agiſſante précipite toutes les formes de gouvernement dans l'abîme du deſpotiſme, qui lui-même occaſionne les plus fréquentes & les plus terribles révolutiôns. On retrouve encore cette même altération dans les mœurs & le génie des nations différentes. Lorſqu'un peuple commence à ſe former, que l'état n'a point encore acquis la conſiſtance néceſſaire, que la crainte des voiſins oblige à la vigilance, on voit régner parmi ce peuple des mœurs agreſtes, mais vigoureuſes, avec de grandes vertus. L'intérêt de la ſûreté tient toutes les ames dans un état d'effort; &, ſi à l'eſprit de conſervation ſuccede celui d'aggrandiſſement & de conquête, on verra durer pendant quelque tems l'héroïſme, la ſévérité des mœurs, & l'enthouſiaſme patriotique. Mais quand l'état eſt enfin parvenu à acquérir une étendue & une forme qui aſſurent la tranquillité des citoyens & qui écartent la crainte des troubles, ſoit au dedans ſoit au dehors, la ſécurité commence à polir

les mœurs, & les rend plus foibles & plus douces. Les idées ſe tournent du côté des plaiſirs, mais la vertu regne encore au milieu d'eux. Une urbanité modeſte couvre la volupté d'un voile qui la rend d'abord plus piquante, mais qui devient bientôt importun. Alors tous les vices ſe produiſent peu à peu ſans pudeur; la réſerve & la décence ſont des ridicules; la probité un peu rigide devient de mauvaiſe compagnie; & ne pas tolérer du moins d'agréables fripons, c'eſt ne pas ſavoir vivre. Dans les arts, vous verrez l'architecture quitter une ſimplicité noble pour prodiguer les ornemens; la peinture chargera ſon coloris; la même altération ſe fera ſentir dans les ouvrages d'eſprit. Le beſoin de nouveauté mettra la fineſſe à la place de l'élégance; l'obſcurité prendra celle de la force; on ſophiſtiquera tout; une métaphyſique puérile analyſera froidement les ſentimens, au lieu d'échauffer les ames. Tout ſera perdu, ſi quelques génies extraordinaires ne rompent pas cette marche naturelle des penchans humains; mais il peut arriver que la phyſique expérimentale

cultivée, la ſcience du gouvernement méditée & approfondie, ou le tableau de la nature préſenté par des hommes d'une trempe forte, donnent à l'eſprit humain un ſpectacle qui étende ſes vues, & faſſe naître un nouvel ordre de choſes. Un génie heureux peut changer la forme des eſprits de ſon ſiecle, comme une révolution change ſouvent le gouvernement d'une nation.

Nous voyons, Monſieur, que l'homme, pareſſeux par ſa nature, mais agité par le beſoin d'avoir un ſentiment vif de ſon exiſtence, eſt dans la ſociété le jouet continuel d'un eſpoir qui ne ſe renouvelle que pour le trahir. Fatigué dans la recherche du bonheur, par la néceſſité de ſe garantir contre les intérêts qui croiſent le ſien; rebuté par les obſtacles, ou dégoûté par la jouiſſance, il ſemble que la méchanceté lui doit être pardonnable, & que le malheur ſoit ſon état naturel. Je ne parle ici que de la claſſe oiſive de la ſociété, de celle qui, ayant ſa ſubſiſtance amplement aſſurée, n'eſt miſe en mouvement que par des beſoins factices, & ne peut renouveller

le ſentiment de ſon exiſtence, qu'en renouvellant ſans ceſſe les objets de ſon occupation & de ſa jouiſſance. Les hommes que la néceſſité de pourvoir aux beſoins indiſpenſables tient attachés à un travail aſſidu, ſont bien plus près du bonheur & plus loin du crime, que ceux dont communément ils regardent le ſort avec envie. S'ils ſont aſſurés de ſe procurer, par leur travail, toutes les choſes néceſſaires à la vie aiſée, ils éprouvent le plus haut degré de bonheur dont la nature humaine ſoit ſuſceptible. Le travail même eſt pour eux cette occupation intéreſſante que les autres cherchent & qui les fuit toujours. Dans leurs momens de relâche, ils jouiſſent pleinement des diſpoſitions les plus légeres & les plus innocentes, qui n'effleurent pas les ames épuiſées par un loiſir continuel. On peut encore mettre au rang des hommes heureux ceux qu'un goût naturel, & ſur-tout l'habitude, ont paſſionnés pour les arts, pour les ſciences, pour les lettres. Ils trouvent dans l'uſage de cette paſſion, une occupation & des jouiſſances ſans ceſſe renouvellées. Les objets en ſont

ſi multipliés, qu'ils n'ont point à craindre d'en manquer. D'ailleurs, l'exercice habituel de la raiſon & du goût fortifie l'un & l'autre ſans fatiguer, & donne même le deſir de les exercer de plus en plus. Il n'eſt point d'hommes qui puiſſent jouir plus complettement d'eux-mêmes & de ce qui les environne, ſur-tout s'ils ſavent ſe défendre de la jalouſie & des excès de la rivalité, d'une ſenſibilité outrée aux mauvais ſuccès qu'ils peuvent avoir, & d'une joie perfide des malheurs d'autrui.

C'eſt ſur-tout, Monſieur, ſur ces deux claſſes d'hommes qu'on voit agir le plus puiſſamment ce ſentiment dont nous avons parlé, cette pitié tendre qui intéreſſe naturellement les hommes les uns aux autres, & qui eſt le fondement de ce que nous appellons humanité. Ce germe précieux de toutes les vertus ſe développe moins dans ceux qui ſont agités de paſſions moins modérées, ou qui n'éprouvent qu'un ſentiment pénible de l'exiſtence. L'intérêt d'autrui ne peut guère toucher ceux que l'ennui rend à charge à eux-mêmes. Mais ſi vous en exceptez quel-

ques monſtres atrabilaires, qu'une organiſation malheureuſe & rare porte à la cruauté, & peut-être quelques autres à qui l'habitude a rendu cette émotion néceſſaire, les hommes en général ſont affectés des peines de leurs ſemblables, lorſque des paſſions particulieres ne font pas taire en eux la nature. Si ce doux ſentiment ne s'exalte que dans un petit nombre juſqu'au point de balancer l'amour-propre, il en tempère l'activité dans preſque tous. Peu ſemblable aux autres genres d'émotion, il ſe fortifie par l'uſage, & la répétition des actes rend la bienfaiſance de plus en plus intéreſſante pour celui qui l'exerce. Si le grand nombre de paſſions factices, qui agitent les individus dans la ſociété civiliſée, empêche cette diſpoſition de ſe développer, ſi des beſoins multipliés & ſtimulans rendent l'homme plus perſonnel & plus diſtrait ſur ce qui peut intéreſſer les autres, on peut dire auſſi que la ſociété étend la ſphere de la pitié naturelle, & la rend d'un uſage bien plus habituel. L'homme agreſte & ſauvage ne peut être que rarement ému. Il faut pour cela qu'il

ſoit témoin de l'excès des douleurs ou des beſoins, parce que les douleurs légeres ne ſont pas même un malheur pour lui, & qu'on ne plaint pas autrui de ce que ſoi-même on ne redoute pas. Mais il entre tant d'attirail & d'élémens dans le bonheur d'un homme civiliſé, il y a tant de privations qui le rendent réellement à plaindre, que la compaſſion naturelle peut s'exercer à ſon égard ſur une infinité d'objets; & il n'eſt preſque pas de momens, dans la ſociété, où l'homme ſenſible ne puiſſe être tendrement intéreſſé. Heureux ceux en qui ce ſentiment agit d'une maniere uniforme & conſtante! Adorés de ceux qui les environnent, chacun s'empreſſe de leur rendre la diſpoſition qu'ils éprouvent, & dont ils jouiroient encore quand on ne la leur rendroit pas. On ne ſauroit donc l'inſpirer de trop bonne heure aux enfans, pour leur bien propre & celui de la ſociété. On devroit chercher à l'exciter en eux par des ſpectacles pathétiques, & leur préſenter des images attendriſſantes qui les accoutumaſſent à s'en pénétrer. Des leçons d'humanité ſeroient plus de

Excepté quelques ames privilégiées, qui jugent de l'eſſence des choſes par ce qu'elles ſentent elles-mêmes, & qui ſont faites pour réſiſter au torrent, les autres ſont entraînées par l'imitation. C'eſt elle qui fait proſterner l'enfant aux pieds des autels, qui donne l'air & ſouvent le caractere grave au fils d'un magiſtrat, & la contenance fiere avec le courage à celui d'un guerrier. Dans une ſociété nombreuſe, les modifications ſe combinent à l'infini ; mais l'influence de l'opinion la plus générale donne à tous ceux qui compoſent chaque ſociété particuliere, un air de reſſemblance qui la diſtingue des autres. La continuité des exemples domeſtiques fait ſans doute une impreſſion forte ſur les enfans ; mais ſi les mœurs publiques ſont en contradiction avec ces exemples, leur impreſſion plus forte anéantit la premiere dans les adoleſcens. Ainſi les hommes, avec les mêmes beſoins & les mêmes moyens, peuvent être différens, & même eſſentiellement, d'un ſiecle à l'autre, comme de nation à nation. On a vu depuis peu le ſiecle de la chevalerie, les ſiecles des beaux

arts ; on voit peut-être celui de la philoſophie, & malheureuſement on a vu pluſieurs ſiecles de barbarie, de fanatiſme & de ſuperſtition chez pluſieurs nations différentes. Puiſque ce ſont l'exemple & l'opinion qui déterminent dans la ſociété les objets auxquels l'amour du bien-être doit faire aſpirer les particuliers qui la compoſent, il s'enſuit que les hommes, pris en maſſe, ſont le produit de l'exemple & de l'opinion, & qu'il eſt à peu près poſſible de leur donner la forme qu'on veut. Cela eſt ſur-tout facile dans une monarchie, parce que le trône eſt un piédeſtal ſur lequel, par mille raiſons, l'imitation va chercher ſon modele. Si les républiques ont, dans l'égalité qui eſt de leur eſſence, un excellent moyen de conſerver les mœurs pendant un certain tems ; lorſqu'enfin, par le progrès naturel des choſes, ces mœurs ſe ſont une fois corrompues, le déſordre y devient beaucoup plus difficile à réparer. Le principe d'égalité ne permet point qu'un homme devienne un ſpectacle entraînant pour les autres, & la vertu de Caton fut une ſatyre inutile des vices de ſon

tems. Mais quelle que ſoit la forme du gouvernement, les opinions & les mœurs y dépendent infiniment de la ſituation actuelle de l'état, ſoit intérieure ſoit relative à ſes voiſins. S'il eſt tranquille au dehors, & qu'au dedans le bon ordre & l'aiſance rendent les citoyens heureux, vous verrez éclorre les arts de plaiſir; & la molleſſe, marchant à leur ſuite, énerver les corps, engourdir les courages, & conduire à l'affaiſſement par la volupté. Si des troubles étrangers ou des diviſions inteſtines menacent la ſûreté des citoyens, la vigilance naîtra de l'inquiétude; l'eſpoir, la crainte & la haine agiteront une partie de la nation; & ces paſſions, portées à un haut degré, produiront des efforts, des talens & des crimes hardis. De tout ce que nous avons dit, Monſieur, on peut conclure que l'homme, quoique compoſé d'élémens ſimples, n'a point cependant de caractere particulier auquel on puiſſe reconnoître tous les individus. L'amour du bien-être lui eſt commun avec tous les êtres ſenſibles; mais toutes les modifications reçues dans la ſociété varient à l'infini, pour

lui, les moyens d'être bien. Il en réſulte une foule de goûts particuliers diſſemblables, dont il faudroit connoître la génération pour pouvoir les expliquer. C'eſt ce qui rend ſouvent, dans le détail, les hommes incompréhenſibles & diſparates; c'eſt ce qui fait que les regles, prétendues générales, ne ſont applicables à preſqu'aucun cas particulier. En jugeant des actions, on ſuppoſe aux autres les motifs qu'on auroit eus à leur place; & le petit nombre de ceux qui ont mis leur amour-propre à être honnêtes, y perdent toujours. Mais en conſidérant combien il entre d'élémens involontaires dans les déterminations & les jugemens de la plupart des individus, on doit être porté à une extrême indulgence pour l'eſpece entiere. Je vous en demande auſſi, Monſieur, pour la longueur de cette lettre, dans laquelle pourtant je n'ai fait qu'effleurer une petite partie du grand ſujet de l'homme. Je ne ſuis entré dans aucun détail, ni ſur la formation du langage, dont l'étendue lui donne tant d'avantage, ni ſur le privilege de l'écriture, qui fixe & perpétue ſes connoiſſances, ni

ſur l'invention & les progrès de ſes différens arts, ni ſur ſa diſpoſition naturelle à l'adoration & au culte de la Divinité, qui lui rendoit ſi néceſſaire, pour la régler, une révélation qui lui a été ſi utile. Mais, comme je vous en ai prévenu, j'ai dû me borner, dans mon eſquiſſe, à quelques traits principaux, & il faut bien que vous vous contentiez de ce que je puis.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

LATHMON (1), *Poëme Erſe.*

O Selma! le ſilence regne dans tes murs; nul ſon ne retentit dans les forêts de Morven (2); on n'entend que le bruit des vagues qui ſe briſent ſur la côte; le ſoleil darde en ſilence ſes rayons ſur la plaine. Les filles de Morven s'avancent comme l'arc de la pluie; elles tournent les yeux vers la

(1) Lathmon, fils de Nuath, prince Breton, profitant d'un voyage de Fingal en Irlande, fait une deſcente à Morven & s'avance juſqu'à Selma qui étoit le palais du roi. Fingal arrive en même tems, & Lathmon ſe retire ſous une colline où ſon armée eſt ſurpriſe pendant la nuit, & lui-même eſt fait priſonnier par Oſcian fils de Fingal, & Gaul fils de Morni. On pourra remarquer que cet exploit d'Oſcian & de Gaul reſſemble beaucoup au bel épiſode de Niſus & d'Euryale, dans le neuvieme livre de l'*Enéide*.

(2) Toute la partie du nord-oueſt de l'Ecoſſe portoit vraiſemblablement autrefois la dénomination de *Morven*, qui ſignifie *une chaîne de très-hautes montagnes*.

verte Ullin (1), pour appercevoir les voiles blanches du roi. Il avoit promis d'être de retour, mais les vents du nord s'étoient élevés (2).

Qui deſcend de la colline d'orient, ſemblable à un torrent ténébreux? C'eſt l'armée de Lathmon. Il a appris l'abſence de Fingal; il ſe confie ſur le vent du nord; ſon ame étincele de joie. Pourquoi viens-tu, Lathmon? Les puiſſans ne ſont pas dans Selma. Pourquoi viens-tu avec la pointe (3) de ta lance en avant? Les filles de Morven combattront-elles? Mais arrête, ô torrent redoutable, ſuſpens ta courſe! Lathmon n'apperçoit-il pas ces voiles? Pourquoi t'évanouis-tu,

(1) C'eſt aujourd'hui la province d'Ulter en Irlande.

(2) Ce premier paragraphe eſt en vers de meſure lyrique, qui paroiſſent avoir été chantés au ſon de la harpe, pour ſervir de prélude à la partie narrative du poëme, laquelle eſt en vers héroïques.

(3) Dans ce tems-là, lorſqu'un guerrier qui débarquoit dans une terre étrangere, tenoit la pointe de ſa lance en avant, il annonçoit qu'il venoit comme ennemi; s'il portoit la pointe derriere lui, c'étoit un ſigne d'amitié.

Lathmon, comme le brouillard du lac? Mais la tempête impétueuſe eſt derriere toi; Fingal ſuit tes pas.

Le roi de Morven ſe réveilla en ſurſaut, comme nous roulions ſur l'onde bleuâtre. Il porta la main à ſa lance, & les héros ſe leverent autour de lui. Il avoit vu ſes ancêtres (car ils lui apparoiſſent ſouvent dans ſes ſonges, lorſque l'épée de l'ennemi étoit levée ſur ſes états), & la guerre répandit ſes ténebres devant nous.

Où as-tu fui, ô vent, s'écria le roi de Morven? Fais-tu entendre tes mugiſſemens dans les cavernes du ſud? Pourſuis-tu la pluie dans d'autres climats? Pourquoi ne viens-tu pas enfler mes voiles & agiter la ſurface bleue de mes mers? L'ennemi eſt ſur les terres de Morven, & le roi eſt abſent. Que chacun s'arme de ſa cuiraſſe; que chacun ſaiſiſſe ſon bouclier: étendez toutes vos lances ſur les vagues; que toutes les épées ſortent du fourreau. Lathmon (1) eſt devant nous avec ſon

(1) On ſait par la tradition hiſtorique, que Fingal ne revint d'Irlande que parce qu'il avoit reçu la nouvelle de l'invaſion de

armée, lui qui a fui devant Fingal dans les plaines (1) de Lora; mais il revient ſemblable à un torrent qui s'eſt groſſi dans ſa courſe, & dont le mugiſſement retentit entre nos collines.

Telles furent les paroles de Fingal. Nous entrâmes dans la baye de Carmona. Oſcian monta la colline, & frappa trois fois ſon bouclier arrondi. Le rocher de Morven répéta le ſon, & les biches s'enfuirent en bondiſſant.

Les ennemis ſe troublerent à ma préſence, & raſſemblerent leur troupe ténébreuſe; car je m'arrêtai, comme un nuage ſur la colline, fier des armes de ma jeuneſſe.

Morni (2) étoit aſſis ſous un arbre,

Lathmon. Le poëte ſuppoſe, pour rendre ſon ſujet plus merveilleux, que Fingal apprend cette nouvelle par une révélation de ſes ancêtres.

(1) Ceci fait alluſion à une victoire déja remportée ſur Lathmon par Fingal.

(2) Morni étoit chef d'une tribu nombreuſe, dans le tems de Fingal. Comhal, pere de Fingal, fut tué dans une bataille contre la tribu de Morni; mais cette tribu fut ſubjuguée enſuite par la valeur & la prudence de Fingal. Ces deux héros paroiſſent fort unis dans ce poëme.

près des eaux bruyantes de Strumon. Ses cheveux étoient blanchis par la vieilleſſe; il s'appuya ſur ſon bâton. Le jeune Gaul eſt auprès, écoutant le récit des batailles de la jeuneſſe du héros. Souvent il ſe levoit, dans l'ardeur de ſon ame, tranſporté des hauts faits de Morni.

Le vieillard entendit le ſon du bouclier d'Oſcian; il reconnut le ſignal du combat; il treſſaillit. Ses cheveux gris ſe partagent ſur ſon dos; il ſe rappelle les actions des tems paſſés. Mon fils, dit-il à Gaul aux beaux cheveux, j'entends les ſons de bataille. Le roi de Morven eſt revenu; on entend le ſignal de la guerre. Va dans le palais de Strumon, & apporte à Morni ſes armes. Apporte les armes que mon pere portoit dans ſa vieilleſſe, car mon bras commence à défaillir. Prends auſſi ton amure, ô Gaul, & cours au premier de tes combats. Que ton bras t'éleve à la renommée de tes peres; & que ta courſe, au champ de bataille, ſoit comme le vol de l'aigle! Pourquoi craindrois-tu la mort, ô mon fils? Les vaillans tombent avec gloire, & la renommée repoſe ſur leurs cheveux

blancs. Ne vois-tu pas, ô Gaul, combien les pas de ma vieilleſſe ſont honorés? Morni s'avance & les jeunes gens vont au-devant de lui, & ſuivent de l'œil ſes pas avec un ſilence mêlé de plaiſir. Mais je n'ai jamais fui le danger, mon fils. Mon épée étinceloit dans les ténebres de la bataille. L'étranger ſe fondoit devant moi; les puiſſans étoient renverſés en ma préſence.

Gaul apporta les armes de Morni; le vieux guerrier ſe couvrit de fer. Il prit dans ſa main la lance qui avoit été ſouvent teinte du ſang des vaillans. Il marcha vers Fingal; ſon fils ſuivoit ſes pas. Le fils de Comhal (Fingal) ſe réjouit de voir ce guerrier s'avancer avec les cheveux de la vieilleſſe.

Roi du bruyant (1) Strumon, dit Fingal dans ſa joie naiſſante, eſt-ce toi que je vois en armes lorſque la force t'a abandonné? Souvent Morni a brillé dans les combats, ſemblable au rayon du ſoleil levant, lorſqu'il diſperſe les nuages orageux de la colline, & rend la paix aux plaines brillantes. Mais pourquoi ne cherches-tu

(1) Ruiſſeau dans le voiſinage de Selma.

pas le repos dans ta vieilleſſe ? Ta renommée eſt conſacrée dans nos chants. Le peuple te regarde & bénit le départ de Morni. Pourquoi n'as-tu pas cherché le repos dans ta vieilleſſe ? car l'ennemi s'évanouira devant Fingal.

Fils de Comhal, répondit le vieux guerrier, la force de mon bras m'a abandonné. J'eſſaye de tirer l'épée de ma jeuneſſe, mais elle reſte dans ſa place. Je jette le javelot, mais il n'atteint pas juſqu'au but, & je ſens le poids de mon bouclier. Nous nous flétriſſons comme l'herbe de la montagne, & notre force ne revient plus. J'ai un fils, ô Fingal, ſon ame ſe complaiſoit dans les exploits de la jeuneſſe de Morni ; mais ſon épée n'a pas encore été tirée contre l'ennemi, & ſa réputation n'eſt pas commencée. Je viens avec lui au combat, pour guider ſon bras. Sa renommée ſera un ſoleil qui éclairera le moment ténébreux de mon trépas. O, que le nom de Morni ſoit oublié parmi le peuple ! qu'en me voyant déſormais, les héros diſent ſeulement ; « regardez le pere de » Gaul ».

Roi de Strumon, répondit Fingal,

Gaul tirera l'épée dans la bataille; mais il la tirera devant Fingal; mon bras défendra ſa jeuneſſe. Mais, toi, vas te repoſer dans Selma, & là attends le récit de nos exploits. Fais jouer de la harpe, & que la voix du barde retentiſſe, afin que ceux qui tomberont ſe réjouiſſent dans leur renommée, & que l'ame de Morni brille de joie..... Toi, Oſcian! tu as combattu dans les batailles; ta lance eſt rougie du ſang des étrangers. Marche avec Gaul dans la mêlée, mais ne vous écartez pas des côtés de Fingal, de crainte que l'ennemi ne vous trouve ſeuls, & que la renommée de l'un & de l'autre ne périſſe à la fois.

Je (1) vis Gaul couvert de ſes armes, & mon ame ſe mêla à la ſienne; car le feu de la bataille étoit dans ſes yeux. Ses yeux ſe tournoient avec

(1) C'eſt Oſcian, fils de Fingal, qui eſt l'auteur de ce poëme, & c'eſt lui qui raconte. Le contraſte entre le diſcours des vieux & des jeunes héros eſt ſenſible. Le mouvement de ceux-ci qui tirent leurs épées & les agitent dans l'air, exprime admirablement l'ardeur de deux jeunes guerriers impatiens d'éprouver leur courage.

joie vers l'ennemi. Nous nous dîmes en ſecret les paroles de l'amitié, & nous fîmes briller enſemble l'éclair de nos épées; car nous les tirâmes derriere la forêt, & nous eſſayâmes la force de nos bras dans le vuide de l'air.

La nuit deſcendit ſur Morven. Fingal étoit aſſis à la lumiere (1) du chêne. A ſes côtés étoit Morni, avec ſes cheveux gris & flotans. Leur diſcours roula ſur les tems paſſés, & ſur les actions de leurs ancêtres. Trois bardes jouoient en même tems de la harpe, & Ullin étoit près d'eux, qui joignit ſa voix aux ſons des harpes. Il chanta le puiſſant Comhal, mais un ſombre nuage ſe répandit ſur (2) le front de

(1) Ceci fait alluſion à une coutume qui s'eſt conſervée juſques dans ces derniers tems dans le nord de l'Ecoſſe. On brûloit à chaque fête publique un large tronc de chêne que l'on appelloit *le tronc de la fête*. Le tems avoit rendu cette cérémonie ſi reſpectable que le peuple regardoit comme un ſacrilege de la négliger.

(2) Ullin choiſiſſoit mal le ſujet de ſes chants. La triſteſſe qui vient couvrir le front de Morni ne provenoit d'aucune averſion pour le nom de Comhal, quoiqu'ils euſſent été ennemis, comme on l'a dit plus haut;

Morni. Il roula des yeux enflammés ſur Ullin, & le chant du poëte ceſſa. Fingal obſerva le vieux guerrier, & lui dit avec douceur: prince du Strumon, d'où vient cette triſteſſe? Que les jours des autres années ſoient oubliés. Nos peres luttoient enſemble dans les combats, mais nous ſommes réunis à la fête. Nos épées ſont tournées ſur l'ennemi, & il ſe fond devant nous au champ de bataille. Que les jours de nos peres ſoient oubliés, roi du Strumon!

Roi de Morven, répondit le chef, je me ſouviens avec plaiſir de ton pere. Il étoit terrible dans la bataille; la fureur du chef étoit mortelle. Mes yeux ſe remplirent de pleurs quand le prince des héros tomba. Le vaillant tombe, ô Fingal, & le foible reſte ſur les collines. Combien de héros ont été moiſſonnés pendant la vie de Morni!

---

mais ce vieillard craignoit que ces chants ne réveillaſſent dans l'ame de Fingal le ſouvenir des diviſions qui avoient autrefois ſubſiſté entre les deux familles. Le diſcours de Fingal à cette occaſion eſt plein de généroſité & de raiſon.

Je

Je n'ai cependant pas évité la bataille ; je n'ai jamais fui la rencontre du vaillant.

Maintenant laiſſons repoſer ſes amis de Fingal (car la nuit eſt autour d'eux), afin qu'ils puiſſent ſe réveiller avec la force, pour combattre Lathmon. J'entends le bruit de ſon armée, comme le tonnerre qui gronde ſur une plaine éloignée. Oſcian & vous Gaul aux beaux cheveux ! vous êtes légers à la courſe. Obſervez les ennemis de Fingal, de cette colline couverte de bois. Mais n'approchez pas d'eux, vos peres ne ſont pas près de vous pour vous défendre. Que la renommée de tous deux ne périſſe pas d'un ſeul coup. La valeur de la jeuneſſe peut ſuccomber.

Nous écoutons avec joie les paroles du chef, & nous marchons au bruit de nos armes. Nos pas ſe tournent vers la colline couverte de bois. Le ciel brûle de toutes ſes étoiles. Les météores de mort (1) volent ſur le

(1) C'eſt une opinion qui s'eſt long-tems conſervée chez les anciens Ecoſſois, qu'on entendoit un eſprit gémir près du lieu où une mort doit arriver. Les détails de cette appa-

champ de b ta lle. Le bruit éloigné de l'ennemi pa vient à nos oreilles. Ce fut alors que Gaul parla plein de ſon courage; ſa main tira à demi l'épée du fourreau.

Fils de Fingal, dit-il, pourquoi l'ame de Gaul ſe ſent-elle brûlante? Mon cœur palpite avec force; mes pas ſont mal aſſurés, & ma main tremble ſur mon épée. Quand je regarde vers l'ennemi, mon ame ſe précipite, pour ainſi dire, au-devant de moi, & je vois leur troupe endormie. Eſt-ce ainſi que tremblent les ames des vaillans dans les combats de la lance?... Ah! comme l'ame de Morni s'éleveroit ſi nous fondions ſur l'ennemi! notre renommée croîtroit dans les chants des poëtes, & nos pas ſeroient grands aux yeux du brave.

---

rition étoient imaginés d'une maniere aſſez poétique. L'eſprit vient, diſoit-on, monté ſur un météore & fait deux ou trois fois le tour du lieu où la perſonne doit mourir; alors il ſe met à tracer la route par laquelle le convoi doit paſſer, en pouſſant des cris aigus par intervalles; enfin l'eſprit & le météore s'évanouiſſent ſur la place où le mort doit être enterré.

Fils de Morni, répondis-je, mon ame ſe plaît dans la bataille. J'aime à briller ſeul dans le combat, & à donner mon nom aux poëtes; mais ſi l'ennemi eſt victorieux, pourrai-je rencontrer les regards du roi? Ils ſont terribles dans ſa colere, & reſſemblent aux flammes de la mort. Mais non, je ne les verrai pas dans ſa colere; Oſcian triomphera ou périra. La renommée des vaincus s'élevera-t-elle? .... Ils s'évanouiſſent comme une ombre, & la gloire d'Oſcian croîtra; ſes exploits égaleront ceux de ſes peres. Courons avec nos armes, fils de Morni, courons au combat. Gaul, ſi tu retournes, vas dans les murs élevés de Selma; dis à Evirallin (1) que je ſuis tombé avec gloire; porte cette épée à la fille de Branno; qu'elle la donne à Oſcar, lorſque les années de ſa jeuneſſe croîtront.

Fils de Fingal, répondit Gaul avec un ſoupir; retournerois-je après qu'Oſcian ne ſeroit plus! que diroit mon pere & Fingal, roi des hommes? Les

(2) Fille de Branno & femme d'Oſcian qui en a un enfant nommé Oſcar.

foibles tourneroient les yeux ſur moi & diroient : regarde le puiſſant Gaul, qui a laiſſé ſon ami dans ſon ſang..... Mais vous ne me verrez pas, hommes foibles, ſi ce n'eſt dans ma gloire. Oſcian, j'ai entendu raconter à mon pere les puiſſantes actions des héros, les puiſſantes actions qu'ils ont faites ſeuls, car l'ame s'éleve dans le danger.

Fils de Morni, répliquai-je, en marchant devant lui à travers la bruyere, nos peres loueront notre valeur en pleurant notre chûte. Un rayon de joie brillera dans leur ame, lorſque leurs yeux ſeront mouillés de pleurs. Ils diront : nos fils ne ſont pas tombés comme l'herbe des champs, car ils ont répandu la mort autour d'eux..... Mais pourquoi penſerions-nous à la maiſon (1) étroite ? L'épée défend le vaillant ; mais la mort pourſuit la fuite des lâches, & leur renommée ne ſe fait point entendre.

Nous nous hatâmes, au milieu de la nuit ; & nous avançâmes au bruit d'un ruiſſeau qui dirigeoit ſa courſe

(1) Le tombeau : *la maiſon deſtinée à tous les vivans*, dit Job.

bleuâtre tout autour de l'ennemi, à travers des arbres dont l'écho répétoit le murmure de ſon onde. Nous arrivâmes au bord du torrent, & nous trouvâmes l'ennemi endormi. Leurs feux étoient éteints ſur la bruyere, & les pas ſolitaires de leurs patrouilles ſe dirigeoient d'un autre côté. J'appuyai ma lance devant moi pour ſoutenir mon corps en ſautant le ruiſſeau: mais Gaul me prit la main & me dit les paroles du vaillant.

Le fils de Fingal (1) fondra-t-il ſur un ennemi endormi? Viendra-t-il comme un vent de la nuit qui déracine en ſecret les jeunes arbres? Ce n'eſt pas ainſi que Fingal a obtenu ſa renommée; ce n'eſt pas pour de telles actions que la gloire repoſe ſur les

(2) La propoſition de Gaul eſt beaucoup plus noble & plus conforme au véritable héroïſme que la conduite d'Uliſſe & de Diomede dans l'Iliade, ou celle de Niſus & d'Euriale dans l'Enéide. Ce ſentiment de valeur & de généroſité dans le héros Ecoſſois eſt devenu le principe de ſon ſuccès; car l'ennemi effrayé en fuyant devant ces deux guerriers, croyoit fuir devant l'armée entiere de Fingal; ce qui conſerve la vraiſemblance à cette aventure.

cheveux blancs de Morni. Frappe, Oſcian, frappe le bouclier du combat, & que ces milliers d'hommes ſe levent ; qu'ils viennent au-devant de Gaul dans ſa premiere bataille, afin qu'il puiſſe éprouver la force de ſon bras.

Mon ame ſe réjouiſſoit ſur le guerrier, & des pleurs échappés deſcendoient ſur mes joues. L'ennemi rencontrera Gaul, m'écriai-je ; la renommée du fils de Morni s'élevera, mais ne te laiſſe pas emporter trop loin, mon héros ; que ton acier étincele près d'Oſcian. Joignons nos mains dans le carnage..... Gaul, ne vois-tu pas ce rocher ? Ses flancs griſâtres ſont à peine éclairés par la lueur des étoiles. Si l'ennemi l'emporte, appuyons notre dos ſur le rocher : alors ils craindront d'approcher de nos lances, car la mort eſt dans nos mains.

Je frappai trois fois mon bouclier retentiſſant ; l'ennemi treſſaillit & ſe leva. Ils s'enfuirent en foule à travers les bruyeres ; car ils crurent que le puiſſant Fingal venoit, & la force de leurs bras s'évanouit. Le bruit de leur fuite étoit ſemblable à celui de la flam-

me, quand elle court à travers les bocages deſſéchés.

Ce fut alors que la lance de Gaul s'exerça dans toute ſa force; ce fut alors que ſon épée ſe leva. Cremor tomba & le puiſſant Leth; Dunthormo ſe débattit dans ſon ſang. L'acier traverſa les flancs de Crotho, au moment où il ſe penchoit ſur ſa lance pour ſe relever : le ſang noir jaillit en ſifflant de ſa plaie ſur le chêne à demi éteint. Cathmin vit les pas du héros derriere lui & monta ſur un arbre deſſéché; mais la lance l'atteignit par derriere : il tombe en gémiſſant, en ſoupirant, & il entraîne dans ſa chûte la mouſſe & les branches mortes qui viennent couvrir les armes bleues de Gaul.

Tels furent tes exploits, fils de Morni, dans le premier de tes combats. L'épée ne dormit pas à ton côté, ô toi le dernier de la race de Fingal! Oſcian marche en avant dans ſa force, & les hommes tomboient devant lui, comme l'herbe ou la barbe griſâtre du chardon ſous le bâton d'un enfant qui va ſifflant le long de la bruyere. Mais le jeune homme avance ſans y faire attention; il porte ſes pas vers le déſert.

Le matin griſâtre s'éleva autour de nous; les ruiſſeaux ſerpentans brilloient le long de la plaine. L'ennemi ſe raſſembla ſur une colline, & la fureur de Lathmon s'alluma. Il baiſſa un œil enflammé de ſa colere; il ſe tut dans ſa douleur naiſſante. Souvent il frappoit ſon bouclier arrondi, & il marchoit d'un pas incertain ſur la bruyere. Je vis le héros dans l'obſcurité de l'éloignement, & je dis au fils de Morni.

Chef du Strumon, ne vois-tu pas l'ennemi? Ils ſe raſſemblent ſur la colline dans leur fureur. Tournons nos pas vers le roi. Il ſe levera dans ſa force, & l'armée de Lathmon s'évanouira. Notre renommée nous environne, guerrier! Les yeux des vieillards (1) ſeront ſatisfaits; mais éloignons-nous, fils de Morni: Lathmon deſcend de la colline.

Eh bien donc, répondit Gaul aux beaux cheveux, retirons-nous à pas lents (2), de crainte que l'ennnemi

(1) Fingal & Morni.

(1) Toute le conduite de Gaul dans le cours de ce poëme eſt vraiment héroïque. La modeſtie d'Oſcian ſur ſes propres ex-

ne diſe avec un ſourire : « voyez ces » guerriers de nuit ; ils ſont, comme les » eſprits, terribles dans les ténebres ; » mais ils s'évanouiſſent devant les » rayons de l'orient ». Oſcian, prends le bouclier de Golmar qui eſt tombé ſous ta lance, afin que les vieux guerriers ſe réjouiſſent en voyant les exploits de leurs enfans.

Telles furent nos paroles ſur la plaine, quand Sulmath s'avança près de Lathmon ; Sulmath, chef de Dutha ſur le torrent aux eaux bourbeuſes de Duvranna. Pourquoi n'avances-tu pas, fils de Nuath, avec mille de tes héros ? Pourquoi ne deſcends-tu pas avec ton armée, pour prévenir la fuite des guerriers ? Leurs armes bleuâtres réfléchiſſent la lumiere naiſſante, & leurs pas ſont devant nous ſur la bruyere.

Fils d'une main foible, dit Lathmon, mon armée deſcendroit-elle ?

---

ploits n'eſt pas moins remarquable que ſon impartialité au ſujet de Gaul ; car l'hiſtoire nous apprend que Gaul ſe révolta dans la ſuite contre Fingal, ce qui auroit pu laiſſer dans l'ame d'Oſcian des traces de prévention contre ce guerrier.

Ils ne ſont que deux, fils de Dutha; mille (1) leveroient-ils le fer ſur eux? Nuath pleureroit dans ſon palais ſur la perte de ſa renommée; ſes yeux ſe détourneroient de Lathmon, lorſque la trace de ſes pieds s'approcheroit du vieillard.

Vas aux héros, chef de Dutha, car je vois les pas majeſtueux d'Oſcian. Sa renommée eſt digne de mon épée. Qu'il combatte avec Lathmon.

Le noble Sulmath vint. Je me réjouis des paroles du roi. Je levai mon bouclier ſur mon bras, & Gaul plaça

(1). Oſcian ne manque guere de donner à ſes héros, quoique ſes ennemis, un caractere qui fait l'éloge du ſien. Ceux qui mépriſent trop leurs ennemis, n'entendent pas les intérêts de leur orgueil. La coutume de déprimer le mérite de ſes ennemis ne doit pas être regardée comme un raffinement de l'héroïſme moderne. Cette diſpoſition eſt un des défauts eſſentiels qu'on ait reprochés aux caracteres des héros d'Homere qui peignoit les mœurs de ſon tems. Milton a imité en cela le poëte Grec; mais les railleries ſont moins choquantes dans des eſprits infernaux qui ſont des objets d'horreur, que dans des héros que l'on donne comme des modeles à imiter.

dans ma main l'épée de Morni. Nous revînmes près du ruiſſeau murmurant. Lathmon vint dans ſa force. Sa troupe obſcure rouloit, comme les nuées, autour de lui; mais le fils de Nuath étoit éclatant dans ſon armure.

Fils de Fingal, dit le héros, ta réputation s'eſt élevée ſur notre chûte. Combien de mes guerriers ſont étendus ici par ta main, ô roi des hommes! Leve maintenant ta lance contre Lathmon, & étends ſur la terre le fils de Nuath. Qu'il tombe au milieu de ſes compagnons, ou péris toi-même. Il ne ſera pas dit dans mon palais que mes guerriers ſont tombés en ma préſence, qu'ils ſont tombés tandis que l'épée de Lathmon repoſoit à ſon côté. Les yeux bleus de Cutha (1) rouleront dans les pleurs; elle portera des pas ſolitaires dans les vallées de Dunlathmon.

Il ne ſera pas dit, répliquai-je, que le fils de Fingal aura fui. Quand ſes pas ſeroient couverts de ténebres, Oſcian ne fuiroit point. Son (2) génie

(1) Il paroît que Cutha étoit la femme ou la maîtreſſe de Lathmon.

(2) On croyoit dans le tems d'Oſcian,

viendroit au-devant de lui, & lui diroit : « le poëte de Selma craint-il » l'ennemi ? » ..... Non, il ne craint pas l'ennemi ; ſa joie eſt au milieu de la bataille.

Lathmon s'avança avec ſa lance & perça le bouclier d'Oſcian. Je ſentis le froid acier à mon côté ; je tirai l'épée de Morni, & je coupai la lance en deux ; le fer brillant tomba ſur la terre. Le fils de Nuath brûloit dans ſa colere ; il éleva ſon bouclier retentiſſant. Mais la lance d'Oſcian perça les boſſes éclatantes du bouclier, & alla ſe plonger dans un arbre qui s'élevoit derriere Lathmon. Le bouclier ſe trouva ſuſpendu à la lance tremblante ; mais Lathmon avançoit toujours. Gaul prévit la chûte du chef, & préſenta ſon bouclier au-devant de mon épée, au moment où elle deſcendoit, rapide comme un torrent de lumiere, ſur le roi de Dunlathmon.

Lathmon regarda le fils de Morni, & des pleurs s'échapperent de ſes

---

que chaque homme avoit ſon génie particulier qui veilloit ſur lui. Au reſte la tradition ſur ce point eſt très-obſcure & très-imparfaite.

yeux. Il jetta l'épée de ſes ancêtres ſur la terre, & dit les paroles du vaillant: pourquoi Lathmon combattroit-il contre les premiers des mortels? Vos âmes ſont des rayons deſcendus du ciel; vos épées ſont les flammes de la mort. Qui pourra égaler la renommée des héros dont la jeuneſſe eſt marquée par d'auſſi grandes actions! ô que n'êtes-vous dans le palais de Nuath, dans la vaſte habitation de Lathmon! alors mon pere diroit que ſon fils n'a pas ſuccombé ſous la main des foibles..... Mais qui s'avance, ſemblable à un torrent redoutable, le long de la bruyere retentiſſante? Les petites collines s'agitent devant lui, & mille eſprits voltigent ſur l'éclat de ſes armes: ce ſont les eſprits de ceux qui doivent tomber ſous la main du roi de Morven. Que tu es heureux, ô Fingal! tes enfans combattront dans tes guerres. Ils marchent devant toi; & ils retournent avec les pas de leur gloire.

Fingal s'approche avec douceur, ſe réjouiſſant en ſecret des actions de ſon fils. Le viſage de Morni éclatoit de contentement, & ſes yeux affoi-

blis par l'âge brilloient foiblement au travers des pleurs de la joie. Nous revînmes à Selma, & nous nous aſsîmes autour de la fête (1) des coquilles. Les filles du chant, & Evirallin colorée d'une tendre rougeur, parurent en notre préſence. Ses cheveux noirs flottoient ſur ſon col de neige; ſon œil rouloit en ſecret ſur Oſcian; elle toucha la harpe de l'harmonie, & nous bénîmes la fille de Branno.

Fingal ſe leva & parla au roi guerrier de Dunlathmon; l'épée de (2) Trenmor trembloit à ſon côté, quand il levoit ſon bras puiſſant. Fils de Nuath, dit-il, pourquoi cherches-tu la renommée dans Morven? Nous ne ſommes pas de la race des foibles; nos épées ne brillent pas ſur les foibles. Quand ſommes-nous allés à Dulathmon, faire entendre le ſon de guerre? Fingal ne ſe plaît point dans les combats, quoique ſon bras ſoit puiſſant.

(1) C'étoit une coutume en uſage du tems d'Oſcian chez les anciens Ecoſſois, de faire une fête après une victoire; & ces peuples, ainſi que les Montagnards d'aujourd'hui, buvoient dans des coquilles.

(2) Biſayeul de Fingal.

Ma renommée croît ſur la chûte des ſuperbes. La foudre de mon acier tombe ſur le guerrier orgueilleux. La bataille vient, & les tombeaux des vaillans s'élevent. Les tombeaux de mes ſujets s'élevent, ô mes peres! & je reſterai ſeul à la fin..... Mais je reſterai couvert de gloire, & le départ de mon ame ſera un courant de lumiere. Lathmon, retire-toi; porte tes batailles ſur d'autres terres; la race de Morven eſt renommée, & ſes ennemis ſont les enfans du malheur.

ESSAI ſur le Mélodrame ou Drame lyrique.

L'ANCIENNE muſique dramatique n'étoit plus : le chant avoit dégénéré ſur la ſcene en pure déclamation. Sulpitius entreprit le premier de rappeller les procédés qu'avoient conſtamment ſuivis les Grecs & les Latins ; il compoſa une eſpece de tragédie, qui fut chantée en 1480 ſur un magnifique théâtre qu'avoit fait conſtruire le cardinal Riari.

Dans le ſeizieme ſiecle, la muſique dramatique fit de nouveaux progrès. Je n'oſerois affirmer qu'elle s'étendit d'abord à toutes les parties du drame ; ce qui eſt de certain, c'eſt qu'en 1590 on repréſenta à Florence, en préſence du Grand Duc, deux paſtorales qui furent chantées d'un bout à l'autre.

Mais ces ſortes de repréſentations étoient encore bien imparfaites, & ne pouvoient être regardées que comme des eſſais, lorſque Rinuccini com-

poſa ſa *Daphné*. Cet ouvrage, mis en muſique par *Jacopo Peri* l'an 1597, fût repréſenté la même année avec un ſuccès extraordinaire. Dès ce moment la muſique s'empara de toutes les ſortes de drames ; les tragédies, les comédies & les paſtorales furent chantées. Vint enfin *Cicognini* qui perfectionna & fixa la forme du *mélodrame* proprement dit.

Long-tems la muſique ſubordonnée à la poéſie, ne procéda qu'au gré des paroles, & ſembla méconnoître ſa plus forte énergie. Son élocution, uniquement gouvernée par l'oreille & par les loix de la modulation, étoit incertaine, longue, traînante, telle en un mot que l'élocution oratoire des Grecs, avant qu'elle fût devenue périodique (1).

Cependant ceux des compoſiteurs Italiens qui ne cultivoient que la muſique inſtrumentale, forcés d'exprimer leurs paſſions & leurs idées par le ſeul emploi des ſons inarticulés, après avoir eu recours aux puiſſances de

(1) Voyez ce que Demetrius de Phal. dit de la période dans ſon *Traité de l'élocution*.

l'harmonie, chercherent & trouverent dans la mélodie des reſſources plus abondantes & plus heureuſes. Juſqu'alors ils n'avoient, pour ainſi dire, enviſagé que des proportions & des rapports; ils s'appliquerent à paſſionner les ſons; ils preſſerent la ſubſtance de l'harmonie & en firent jaillir des expreſſions & des formes nouvelles; le ſtyle muſical eut ſes tropes, ſes figures, ſes membres & ſes repos: il devint tout à la fois périodique & pittoreſque: ainſi le geſte ne fut jamais plus vigoureux & plus expreſſif que lorſque, ſe réduiſant à ſes propres forces, il dédaigna le ſecours de la parole.

Ces découvertes firent en quelque ſorte de la muſique un art nouveau, & l'on ne tarda pas de ſentir tous les avantages que le théâtre pouvoit en retirer. La langue italienne, la plus ſonore & la plus ſouple des langues, ſe revêtit ſans effort des traits libres & hardis qui n'avoient encore été affectés qu'aux inſtrumens; de ſorte que la muſique vocale fut entierement confondue avec l'inſtrumentale.

Par ces nouveaux procédés la poéſie

fut plus que jamais ſubordonnée à la muſique. Une trop grande quantité de paroles auroit embarraſſé le compoſiteur, & l'eût mis dans l'impoſſibilité de développer ſes propres idées ; les longues expoſitions ne lui auroient point laiſſé d'eſpace pour ſon art. Nous ne parlons pas des ſentences & des épigrammes ; elles repouſſent toute eſpece de muſique artificielle. Le poëte devoit donc ne préſenter que des objets propres à favoriſer l'expreſſion des ſignes muſicaux, & n'employer de mots qu'autant qu'il en falloit pour ôter à cette expreſſion ce qu'elle a de vague & d'indéterminé.

Quelques philoſophes Italiens ſe ſont élevés avec force contre l'opéra de leur nation : ils ne conçoivent pas comment dans le concours de la poéſie & de la muſique, la muſique a pu devenir l'art dominant & principal. Il ſeroit bien plus difficile de concevoir comment elle ne le ſeroit pas devenue. Un art dont les ſignes ſont intimément & néceſſairement liés à la choſe qu'ils repréſentent, qui a ſes figures, ſes couleurs, ſes paſſions, en un mot

ſa rhétorique propre, qui réunit enfin à ces avantages toutes les puiſſances du rythme & de l'harmonie, doit néceſſairement produire ſur les ſens, ſur l'imagination, ſur le cœur, une impreſſion bien ſupérieure à celle que peuvent faire naître les ſignes arbitraires & preſque uniquement propres à repréſenter les regards de l'eſprit, auxquels la poéſie & l'éloquence ſont obligées de recourir. Auſſi vit-on la muſique, au moment même qu'elle ſe fit entendre ſur le théâtre, ſubjuguer inſenſiblement les loix & les regles de la poéſie. Le drame, qui juſqu'alors avoit été conſtamment diviſé en cinq actes, ne fut plus compoſé que de trois. Le nombre des interlocuteurs fut réglé; ils ne dûrent jamais être plus de ſept, ni moins de quatre: il fallut apprendre du compoſiteur quels étoient les talens des perſonnages, afin d'ajuſter les rôles de maniere que les voix, loin de ſe nuire, ſe ſerviſſent réciproquement; chaque acte dut renfermer une ſcène de mouvement & de force, & ſur-tout n'être terminé que par ceux des chanteurs dont les talens & la voix étoient en poſſeſſion des applaudiſſemens.

Rarement il fut permis d'ouvrir les ſcènes par un air, ſi ce n'eſt au commencement des actes, & cela, pour ne pas détruire l'effet de l'air par lequel les ſcènes devoient néceſſairement finir. Si jamais on inſéroit une ariette dans le corps du récitatif, elle devoit être courte, peu figurée & ſans repriſe : c'eût été refroidir l'action & choquer toute vraiſemblance, que de mettre dans la bouche d'un acteur toutes les richeſſes du chant, pendant que les autres droits & muets auroient été forcés d'entendre tranquillement ſon ramage. Les *duo* furent placés ordinairement au milieu de la ſcène dans ces inſtans où deux ames ſenſibles, abandonnées aux mouvemens de la tendreſſe ou de la douleur, expriment leurs ſentimens beaucoup moins par ce qu'elles diſent, que par l'accent qu'elles donnent au peu de mots entrecoupés qui leur ſont arrachés par leur ſituation.

Les expoſitions, les intrigues, les narrations, les affaires, les conſeils, réſiſtent aux figures de la muſique, & dûrent, par conſéquent, former la ſubſtance du récitatif. Les prieres, les louanges, les paſſions tendres & dou-

loureuses, les expressions de l'amour ou de la haine, les irrésolutions d'un cœur agité par mille sentimens opposés, appellent des mouvemens & des traits plus ressentis : aussi firent-elles le sujet des ariettes.

Le récitatif fut ordinairement composé de vers de sept & d'onze syllabes, que le poëte put alterner & mêler à son gré. Les constructions & les périodes du récitatif dûrent être faciles & sur-tout très-serrées : dès-lors le compositeur étoit à portée d'animer & de passionner la scène par la fréquence des modulations ; le chanteur pouvoit non-seulement reprendre haleine, mais donner, au moyen des pauses, un nouvel essor à sa voix ; & l'auditeur enfin avoit moins de peine à saisir le sens des paroles dont la musique altere le ton ordinaire, & qui dans la poésie italienne, ainsi que dans la poésie de toutes les langues qui en ont une, sont le plus souvent transposées.

Le recitatif ne dut être ni trop court ni trop long ; dans le premier cas il auroit pu devenir obscur, dans le second il eût été ennuyeux ; cependant dans les scènes de force, il fut permis

au poëte de ſe livrer à ſon génie, & de donner un peu plus d'étendue au récitatif qui l'emporte alors ſur l'ariette, en ce qu'il donne plus de mouvement & plus d'évidence à l'action. Et ce ſont là les beaux momens de la muſique italienne : c'eſt dans ces parties du drame que réuniſſant toutes les forces du rythme, de la mélodie & de l'harmonie, le compoſiteur attendrit, déchire, épouvante, éclate, tonne & foudroie.

A l'égard de l'ariette, le poëte y fut encore plus aſſervi que dans le récitatif. Il n'eſt pas néceſſaire de porter plus loin nos obſervations pour faire ſentir que dans le mélodrame italien la muſique eſt, à tous égards, l'art dominant & principal, & que toutes les regles, tous les procédés de la poéſie doivent lui être ſubordonnés. Les poëtes lyriques italiens avoient étrangement abuſé de ce principe; pour mieux ſervir le muſicien, ils avoient anéanti toutes les loix de la poéſie, de la convenance & de la raiſon. Le ſavant Apoſtolo Zeno réforma cet abus, il oſa ſe montrer poëte & grand poëte dans ſes drames; mais il ne ſe ſouvint pas aſſez de ce qu'il devoit au muſi-

cien, d'ailleurs il s'en falloit bien que ſon élocution fût harmonieuſe & lyrique.

Il étoit réſervé au diſciple immortel de l'immortel Gravina, M. l'Abbé Metaſtaſe, de perfectionner toutes les parties du mélodrame.

On voit, par ce peu de mots, qu'il faut bien ſe garder de confondre ce genre de poéſie, ſoit avec la tragédie, ſoit avec nos opéras. Dans la tragédie, le poëte ne reçoit des loix de perſonne; quant à nos opéra, notre muſique n'a pas encore mérité que la poéſie lui fît de ſi grands ſacrifices.

IGLUKA & Siberſik, Conte Groënlandois (1).

LE jeune Siberſik & la belle Igluka vivoient dans cette partie occidentale du Groënland, connue ſous le nom d'*Amaralek*. Siberſik étoit le jeune homme le plus accompli qui ait jamais adoré le grand Torngarſuk (2); perſonne ne l'égaloit à tirer de l'arc, à lancer le dard, à jetter le harpon, à conduſire le canot & à plonger ſous l'eau pour aller tirer l'huile du dos de la baleine expirante. Igluka étoit univerſellement regardée comme la plus aimable de toutes les nymphes du Groënland, qu'elle ſurpaſſoit en beautés & en perfections, comme la lune ſurpaſſe l'aurore boréale en lumiere & en éclat. Elle étoit fille & unique héritiere de l'Angekuk (3) Aiokarſor-

(1) Traduit de l'anglois.
(2) Divinité des Groënlandois.
(3) Les Angekuks ſont les chefs du clergé, les juges, les nobles & les prophetes du Groënlandois.

pok, un des plus riches patriarches de tout le Groënland; il poſſédoit deux barques & cinq canots, une cabane ſpacieuſe pour l'hiver, une magnifique tente pour l'été, & un vaſte magaſin rempli d'os & d'huile de baleine, de dents de cheval marin, de peaux de renards, de buffles & de marſouins, & d'inſtrumens d'airain, de cuivre & d'étaim, qu'il avoit achetés des Kublunets (1). Sa chere Igluka avoit été élevée avec les ſoins les plus tendres & l'attention la plus recherchée. Les peaux des animaux les plus rares ſervoient à ſa parure; dans les jours de fêtes, elle portoit des bracelets enrichis de perles, & elle étoit vêtue d'une magnifique robe de peaux d'oiſeaux, garnie de plumes de toutes ſortes de couleurs. Ses cheveux, plus noirs que le dos d'un corbeau, étoient treſſés avec grace, & ſon col, plus éclatant que l'ivoire, étoit orné de coliers de verre & de corail. Ses yeux brilloient comme les trois étoiles de la ceinture d'Orion. La blancheur de

(1) C'eſt le nom que les Groënlandois donnent aux Danois.

ſes dents effaçoit celle de la neige qui couvre éternellement les montagnes de Nepſet, & ſa bouche exhaloit une odeur de vierge ſi agréable, qu'elle ne ſortoit jamais ſans recevoir le ſalut de Niviarſiarſuaneks (1). Elle repoſoit ſur des lits de duvet, & avoit ſoin de ſe frotter tous les jours de la graiſſe du ventre de la baleine. Une jeune perſonne, qui réuniſſoit ainſi tous les avantages de la fortune & de l'éducation, ne pouvoit manquer d'avoir des ſentimens nobles & délicats; l'orgueil de ſa naiſſance & le ſentiment de ſa beauté & de ſes rares perfections devoient lui faire regarder avec mépris les ſoins des jeunes gens qui aſpiroient au bonheur de lui plaire, & l'on croyoit en effet que, n'en trouvant aucun digne d'elle, elle paſſeroit ſa vie dans le célibat; mais le ſort en décida autrement, & fixa ſon cœur en faveur du brave Siberſik, qui étoit non ſeulement favoriſé des biens de la fortune, mais qui ſurpaſſoit encore tous ſes contemporains, autant par ſon eſ-

(1) Ce qui ſignifie: *Comme elle ſent la Vierge*: Compliment qu'on fait aux filles qui ſe lavent le viſage de leur propre urine.

prit que par ſa beauté, ſon adreſſe & ſon courage. Il avoit tué lui ſeul un ſanglier énorme, dont il portoit pendant l'hiver la peau ſur ſes épaules, comme un trophée de ſa victoire. Il avoit oſé chercher autrefois le redoutable monſtre marin Hafgufa (1), & il étoit le premier qui n'eût pas payé de ſa vie une audace ſi rare. On l'avoit vu ſouvent plonger ſous la glace pour attraper les marſouins & les chevaux marins, &, dans les plus violentes tempêtes, ſe mettre à la mer ſur un léger canot, formé de branches entrelacées & couvertes de peaux. Le dard ou le harpon, lancé de ſa main, frappoit ſûrement le but, & ſes fleches n'avoient jamais manqué la poule de mer ſur le rocher, ni le buffle ſur la montagne. Il remportoit toujours le prix de la lutte, de la danſe & des autres jeux, & il étoit bien ſupérieur à tous ſes compagnons dans les défis poétiques de ſatyre alternative (2),

(1) C'eſt le nom d'un eſprit malfaiſant, qui, ſelon les Groënlandois, paroît à la mer ſous différentes formes hideuſes.

(2) Cet uſage exiſte réellement. Il eſt ſingulier de trouver un ſemblable rapport

qui ſont en uſage dans les fêtes publiques parmi les jeunes Groënlandois.

La belle Igluka ne put s'empêcher d'être ſenſible à tant de perfections; elle prenoit plaiſir à le voir déployer dans les jeux ſa force & ſon adreſſe; & pour prix de la victoire qu'il avoit remportée, le récompenſoit encore par un préſent ou un ſourire. Un jour, qu'un long eſſai de lutte l'avoit fatigué, elle le rafraîchit d'un verre d'huile de baleine; une autre fois, elle lui fit préſent d'une veſte de peau de marſouin, qu'elle avoit coupée & couſue de ſes propres mains; mais la faveur qui flatta davantage Siberſik, & qui excita la jalouſie de tous ſes compagnons, fut une invitation que lui fit l'aimable Igluka de ſouper avec elle; pour combler la bonne fortune de ce berger, après le repas, elle voulut le lécher (1) par tout le corps pour augmenter ſa vigueur, & elle le revêtit d'une chemiſe de boyaux de marſouin,

entre les ſauvages habitans du Groënland, & les anciens bergers de la délicieuſe Arcadie.

(1) Les Groënlandois ont ſans doute pris cet uſage des ours, qui lechent ordinairement leurs petits.

dont elle dépouilla ſon corps délicat. Dès-lors Siberſik ne vécut plus que pour ſa chere Igluka ; les rochers retentiſſoient des chanſons qu'il faiſoit pour elle ; il formoit des guirlandes d'aigues-marines, mêlées de coquilles & de corail, dont elle ornoit ſes cheveux ; il lui offroit les prémices de tous ſes travaux, & ne manquoit aucune occaſion de chatouiller ſes oreilles des plus douces expreſſions de l'amour. Au milieu de ce tendre commerce, le bon vieillard Aiokarſorpok fut réuni à ſes peres, & ſa mort laiſſa Igluka maîtreſſe de ſon ſort & de ſon bien. Siberſik continua de jouir de tous les privileges innocens d'un amant favoriſé ; enfin le jour fut fixé, où ce couple aimable devoit être uni par les nœuds de l'himen.

Igluka accompagna ſon cher Siberſik à la chaſſe de buffle qui ſe fait en été ; ils mangeoient ſur la même aſſiette, ils dormoient ſous la même tente, & ne ſe quittoient jamais dans toutes les évolutions de la chaſſe. Une telle familiarité entre les deux ſexes, entraîne ſouvent des conſéquences fatales, dont la vertu la plus

ferme & les ſentimens les plus purs ne peuvent pas toujours garantir une ame tendre. La nature la plus parfaite, & l'honneur le plus délicat, ont des momens de foibleſſe; c'eſt dans un de ces momens que l'aimable, la tendre, la vertueuſe Igluka perdit ſon innocence & ſon bonheur: elle avoit été affoiblie par les fatigues de la chaſſe, & ſon corps délicat avoit beſoin de repos. Siberſik lui fit un lit de ſa peau d'ours qu'il étendit ſous un rocher avancé, dont le pied étoit baigné par les vagues retentiſſantes; le bruit des flots & les frémiſſemens de la glace plongerent peu-à-peu Igluka dans un ſommeil profond: un ſonge agréable parut colorer ſon teint & embellir encore ſon viſage: ſon amant s'étoit couché à ſes côtés; tandis qu'il contemploit ſa belle maîtreſſe, les feux du deſir s'allumoient dans ſon cœur; il la preſſa doucement contre ſon ſein, & la réveilla par les tendres murmures de l'amour: Igluka, trahie par ſes ſens & enflammée par les careſſes de ſon amant, ne défendit que foiblement le tréſor de ſa virginité; la volupté les couvrit d'un nuage, & les

marſouins, les hérons & les ours ſemblòient unir leurs cris pour célébrer leurs plaiſirs.

Igluka ſentit toute l'étendue de ſa foibleſſe, mais une femme vaincue une fois ne peut guere s'empêcher de l'être toujours: une foibleſſe en entraîne pluſieurs autres; ſon cœur n'en devint que plus tendre. Il n'en étoit pas de même de Siberſik; la ſatiété ſuivit la jouiſſance; ſa tendreſſe diminua ſenſiblement; il ſe relâcha dans ſon aſſiduité & dans ſes ſoins; il chercha des plaiſirs où ſa maîtreſſe n'étoit pas, & évita bientôt ſon habitation & ſa préſence; enfin, il refuſa d'accomplir le vœu ſolemnel qu'il avoit fait de l'épouſer, & au nom duquel il l'avoit ſéduite.

Qu'on ſe repréſente la douleur que la perfidie d'un amant adoré, fit naître dans le cœur de la tendre & fiere Igluka! Elle avoit perdu l'honneur & ſon amant, & les ſymptômes de ſa honte commençoient à devenir ſi viſibles, qu'il n'étoit plus poſſible de les cacher. L'horreur de ſa ſituation la jetta dans un profond déſeſpoir; trois fois elle réſolut d'aller enſevelir dans les flots

ſon opprobre & ſes malheurs, & trois fois elle entendit une voix qui lui défendit d'exécuter cette funeſte réſolution. Elle conſentit à ſouffrir la vie, mais elle alla languir dans le fond d'un déſert, où elle attendit du déſeſpoir & de la douleur, le ſecours qu'elle n'oſoit ſe procurer elle-même. Le feu de ſes yeux s'éteignit bientôt, ſon viſage perdit tout ſon éclat & ſes graces ; ſes cheveux, noirs comme l'ébene, flottoient épars & en déſordre ſur ſes épaules; des alimens groſſiers, qu'elle aſſaiſonnoit de ſes larmes, la ſoutenoient à peine ; enfin la triſteſſe & les ſouffrances la conſumoient & la conduiſoient à pas lents au tombeau. Siberſik n'ignoroit pas ſon état, & il ſe reprochoit vivement d'avoir rendu malheureuſe une femme qui méritoit ſi peu de l'être; mais la poſſeſſion avoit répandu la langueur ſur ſes ſens, & l'amour avoit fait place à une ſorte de dégoût que l'honneur ni la raiſon ne pouvoient vaincre. Cependant l'image d'Igluka étoit toujours au fond de ſon ame, & les remords en avoient entierement banni la paix ; il cherchoit en vain à fuir cette

idée importune, rien ne pouvoit l'en diſtraire ; il la retrouvoit dans les jeux & dans la ſolitude ; ni les amuſemens, ni les occupations ne pouvoient calmer ſes déchiremens ; & la converſation de ſes amis même étoit un poiſon qui aigriſſoit encore l'amertume de ſon ame. Il négligea de ſon côté ſa nourriture & ſes vêtemens, & ſe livra à une profonde mélancolie. Il ne trouvoit d'autre ſoulagement à ſa triſteſſe, que de ſe jetter dans ſon canot, & de ſe lancer à la mer, pour perdre, au milieu des horreurs de la tempête & du ſoulevement des flots agités, le ſentiment des orages qui troubloient ſon ame. Dans ces courſes ſolitaires, ſon imagination fut ſouvent frappée de l'apparition de l'eſprit marin *Ingnerſort*, qui ſe préſentoit quelquefois à lui ſous la forme d'une ſyrene, & quelquefois faiſoit retentir les cavernes de hurlemens lamentables. Il regardoit ces apparitions comme des préſages de ſa mort, & il ſembloit s'avancer ſans peine vers la terre des eſprits.

Un jour ſon canot ſe briſa contre une iſle de glace ; il eut beaucoup de peine à gagner la rive à la nage, & il

aborda enfin au lieu même où il avoit deshonoré la malheureuſe Igluka. La vue de ce lieu fatal réveilla en lui l'idée de ſon crime avec toutes les circonſtances qui pouvoient en accroître l'horreur. Dans le même moment, un marſouin monſtrueux s'élança de l'intérieur d'une caverne, paſſa près de lui en grondant, & ſe plongea dans la mer. Siberſik ne douta point que ce ne fût l'eſprit Torngarſuk, qui avoit prononcé le mot funebre *Picklerruk-put*, comme le préſage aſſuré de ſon deſtin. Il eſſaya de tuer cet eſprit infernal par une éruption de vent (1), dont le charme, ſelon la mythologie Groënlandoiſe, a une force à laquelle le démon ne peut réſiſter. Mais malgré la violence de ſa frayeur, tous ſes efforts furent inutiles; il crut ſentir la main glacée de la mort; ſes cheveux ſe hériſſerent, ſes genoux plierent ſous lui, il tomba ſans mouvement & ſans connoiſſance. Il étoit reſté quelque tems dans cet état, lorſqu'il ſe

(1) Nous demandons grace pour ce trait, qui pourra déplaire aux lecteurs délicats, mais qui ſert à peindre la ſtupidité de la ſuperſtion & la barbarie de ces peuples.

ſentit rappeller à la vie, par les ſecours d'une main inconnue ; il ouvre les yeux, & il reconnoît ſa chere Igluka, qui le tenoit dans ſes bras, & l'arroſoit de ſes larmes. Les yeux éteints, les traits flétris, le viſage pâle de cette tendre amante ne purent la déguiſer aux yeux de Siberſik. Les remords & l'eſpérance, l'amour & le déſeſpoir vinrent agiter & troubler ſon cœur coupable ; il ſe jetta aux pieds de la beauté qu'il avoit outragée, & ne put lui exprimer ſon repentir & ſa tendreſſe que par des ſanglots & des pleurs. Igluka oublia dans ce moment toutes ſes peines paſſées, & ne ſentit que le plaiſir de retrouver un amant qu'elle avoit cru perdu pour elle. Ils ſe hâterent de s'unir par des nœuds ſolemnels. Igluka mit au monde, deux mois après la cérémonie, deux enfans qui firent la conſolation de leurs parens & l'honneur de la contrée. Les deux époux vécurent long-tems amans, toujours amis, & oublierent, dans le ſein d'une union douce & tendre, les peines cruelles que leur avoit coûté un moment d'erreur & de foibleſſe.

PEREGRINUS. Dialogue de (1) *Lucien.*

LUCIEN *à* CRONIUS : *Salut.*

ENFIN ce malheureux Peregrinus, qui aimoit à ſe faire appeller Protée, vient d'éprouver en effet le ſort du Protée d'Homere ; car après avoir revêtu toutes ſortes de perſonnages par vanité, il a fini par ſe changer en feu & en flamme, tant étoit grande l'ardeur de gloire qui le conſumoit. Ce grand homme a bien voulu être converti en charbons comme Empedocle, avec cette différence cependant que celui-ci s'eſt jetté dans le gouffre de l'Etna en cachette & ſans témoins, au lieu que notre héros a conſommé ſon ſacrifice en préſence d'une aſſemblée nombreuſe, ſur un bûcher élevé & après avoir fait un beau diſcours

(1) Cette traduction eſt de la même main que celle du dialogue de *Jupiter le tragique*, inſérée dans le 2e vol. de cette collection.

aux Grecs, où il leur annonçoit ſon projet. Je vous vois d'ici rire de la ridicule vanité du vieillard, ou plutôt je vous entends vous écrier : ô l'inſenſé, ô la malheureuſe fureur de gloire ! Vous en parlez bien à votre aiſe & ſans danger, parce que vous en parlez de loin ; mais moi j'ai dit les mêmes choſes à quatre pas de ſon bûcher & au milieu d'une multitude dans laquelle il y avoit un grand nombre d'admirateurs de ſa folie, qui m'écoutoient fort impatiemment. A la vérité beaucoup d'autres s'en moquoient comme moi ; mais les Cyniques ne le trouvoient pas bon, & j'ai penſé être mis en pieces par ces Meſſieurs comme Acteon par ſes chiens, & ſon couſin Penthée par les Bacchantes. Je veux vous conter comment la choſe s'eſt paſſée & vous retrouverez dans notre philoſophe le talent que vous lui avez connu d'être un excellent auteur dramatique & d'entendre la conduite d'une tragédie mieux qu'Euripide & Sophocle. J'étois allé en Elide & je voulus me donner le plaiſir d'entendre les Cyniques dans leur école. L'un d'entre eux,

vec une voix forte & ſévere, débi-
oit tous les lieux communs de cette
norale qui court les rues & mêloit à
es diſcours des injures pour tout le
monde. Enfin il ſe jette ſur l'éloge de
notre Protée. Je vais tâcher de vous
rendre de mon mieux tout ſon ver-
biage. Vous reconnoîtrez facilement
la vérité de mon récit, vous qui les
avez entendus ſouvent dans leurs dé-
clamations. Comment! diſoit-il, on
oſe taxer d'ambition & de vanité le
grand Protée! O cieux, ô terre, ô
ſoleil, ô fleuves, ô mers, ô Hercule,
dieu de ma patrie! Protée! lui qui a été
eſclave en Syrie, qui a fait préſent à
ſa patrie de cinq mille talens, qui a
été chaſſé de Rome, qui eſt plus bril-
lant de gloire que l'aſtre qui nous
éclaire, & qui peut le diſputer à Jupi-
ter même. Mais quoi, on l'accuſe d'or-
gueil parce qu'il a réſolu de terminer
ſa vie ſur un bûcher! Hercule n'en
a-t-il pas fait autant? Eſculape & Bac-
chus n'ont-ils pas été conſumés par le
feu du tonnerre? Empedocle ne s'eſt-
il pas précipité dans l'Etna? Comme
Théagene, (c'étoit le nom de l'orateur)
diſoit ces paroles, je demandai à quel-
ques perſonnes qui étoient à côté de

moi ce qu'avoient de commun avec Prothée ce bûcher, Hercule & Empedocle. C'eſt, me répondit-on, que Protée doit ſe brûler bientôt ſur le mont Olympe. Comment, dis je, pourquoi? On vouloit m'expliquer la choſe, mais Théagenes crioit ſi fort que je ne pouvois rien entendre. J'écoutai donc le reſte de ſon diſcours & les éloges pompeux qu'il donnoit à Protée. Il l'élevoit beaucoup au-deſſus de Diogene & d'Antiſthene & de Socrate lui-même, & le mettoit en parallele avec Jupiter. A la fin cependant s'étant contenté de mettre le philoſophe & le dieu ſur la même ligne il termina ſa harangue en ces termes: Il y a deux chef-d'œuvres dans le monde, Jupiter Olympien & Protée. Phidias a fait le premier, la nature a fait le ſecond; mais cette ſtatue vivante quittera bientôt la terre, s'élevera vers les dieux ſur un nuage de feu & nous laiſſera comme des orphelins déſolés. En diſant ces belles choſes, il étoit tout en ſueur, pleuroit à chaudes larmes & ſe tiroit les cheveux, modérément cependant pour ne pas les arracher; d'autres Cy-

iques le conſoloient & le remmene-ent. A peine avoit-il quitté la place u'un autre orateur lui ſuccede avec romptitude pour ne pas laiſſer la mul-itude ſe diſſiper, & d'abord il fait quelques libations ſur le feu du ſacri-fice qui brûloit encore. Pendant la cérémonie il éclatoit de rire ; mais bientôt il commença ainſi. Vous avez entendu ce coquin de Theagene ter-miner ſa mauvaiſe harangue à la ma-niere d'Héraclité, en pleurant ; pour moi je commencerai la mienne comme Démocrite, en riant ; & ſur cela il ſe met à rire de nouveau & de ſi bonne grace que nous voilà tous à rire avec lui. Meſſieurs, dit-il enſuite, qu'avons-nous de mieux à faire que de rire quand nous entendons des diſcours ſi extravagans & que nous voyons des hommes que l'âge devroit avoir rendu raiſonnables, danſant ſur la corde & faiſant des tours de force pour l'amour d'une gloriole vile & ridicule ? Mais voulez-vous ſçavoir quel eſt cet homme ſublime qui doit ſe donner à vous en ſpectacle ? Je vais vous le faire connoître, j'en puis par-ler ſçavamment. J'ai étudié ſa doctrine

& ſa vie & je m'en ſuis inſtruit auſſi chez ſes concitoyens, dont vous imaginez bien qu'il doit être parfaitement connu. Ce grand homme ſortoit à peine de l'adoleſcence qu'il fut ſurpris en adultere & qu'après avoir reçu un bon nombre de coups de bâtons il s'enfuit par les toits avec une rave dans le cul. Peu de tems après ayant abuſé d'un jeune garçon il fut obligé d'appaiſer les parents en leur donnant trois mille écus pour ne pas être conduit au tribunal du préfet d'Aſie. Mais je ne veux pas m'arrêter ſur ces gentilleſſes & d'autres ſemblables qui ne ſont que des jeux de ſa jeuneſſe, il faiſoit alors ſon éducation & n'étoit pas encore un homme parfait. Le crime qu'il a commis ſur ſon pere vaut la peine d'être raconté. Vous ſçavez qu'il l'a étranglé parce qu'il ſouffroit impatiemment que le vieillard pouſſât ſa carriere au-delà de ſoixante ans. Son forfait étant divulgué, il ſe condamna lui-même à un exil perpétuel & à une vie errante de pays en pays. C'eſt alors qu'il embraſſa la merveilleuſe doctrine des chrétiens,

qu'il vécut en Paleſtine avec eux leurs Prêtres ; mais il leur montra ientôt qu'ils n'étoient que des noices auprès de lui. Il devint en peu e tems au milieu d'eux, Prophete, rêtre Evêque, enfin tout. Il exliquoit leurs livres ſacrés & en ompoſoit lui-même de nouveaux. es chrétiens conçurent pour lui n reſpect religieux, le regarderent omme un légiſlateur & l'éleverent ux plus grandes dignités parmi eux. On ſçait qu'ils honorent un grand omme qui a été crucifié en Paeſtine & qui leur a donné une nouelle religion. Protée fut jetté en priion par les Magiſtrats pour ce culte nouveau. Son crédit & ſa conſidération en augmenterent beaucoup & lui donnerent dans la ſuite de grandes facilités pour conduire le peuple à ſon gré, ce qui étoit l'unique objet de ſon ambition. Lorſqu'il fut dans les fers, les chrétiens regarderent ſa détention comme une calamité publique, ils remuerent tout pour l'en tirer ; & comme ils n'en purent venir à bout, ils lui rendirent toutes ſortes de devoirs avec un ſoin aſſidu. On voyoit

à la porte de ſa priſon, dès le grand matin, les vieilles, les veuves & les orphelins, & les plus diſtingués d'entre eux corrompoient les gardes pour paſſer la nuit avec lui. On y mangeoit & on y tenoit des diſcours qu'ils appellent pieux. Les chrétiens l'appelloient auſſi le nouveau Socrate. Il vint même des députés des chrétiens d'Aſie pour lui apporter des ſecours, le défendre auprès du Magiſtrat & le conſoler; car on ne ſçauroit croire avec quelle ardeur ils s'empreſſent de rendre ſervice à leurs freres; dans de pareilles occaſions, ils n'épargnent rien. Peregrinus en tira de grandes ſommes dans ſa captivité & ces hommes regardoient comme un grand bonheur pour eux tout ce qu'ils faiſoient pour lui. Ces malheureux perſuadés qu'ils ſeront immortels après cette vie mépriſent la mort & pluſieurs s'y livrent eux-mêmes. Leur premier légiſlateur leur ayant perſuadé qu'ils ſont tous freres, ils ſe ſont ſéparés de nous, ont abandonné les dieux des Grecs, & adorent cet homme crucifié qui leur a donné des préceptes & des loix. Ils mépriſent les richeſſes, pen-

ſent que les biens ſont communs & croyent tout aveuglément. Si donc quelque charlatan, quelque homme adroit & qui entende les affaires, vient à eux, il s'enrichit bien vîte avec des gens ſi ſimples. Cependant Peregrinus fut mis en liberté par le préfet de Syrie, homme qui aimoit la philoſophie. Ce Magiſtrat ayant connu que ſon priſonnier avoit la folie de vouloir mourir pour la gloire, le renvoya & ne le jugea pas même digne d'être puni. Notre homme retourne alors dans ſa patrie. Il y trouve toute la ville encore indignée de ſon parricide, & des accuſateurs qui veulent le citer en juſtice. La plus grande partie de ſes biens avoit été diſſipée pendant ſon abſence, il ne lui reſtoit que des terres, environ pour quinze talens; car tout ce que ſon pere lui avoit laiſſé, n'alloit pas à plus de trente talens, & non pas à cinq mille, comme le prétend ridiculement Theagene, ſomme que toute la ville de Paros & quinze villes voiſines ne valent pas. Le ſouvenir du crime étant encore récent, on alloit s'élever contre le parricide. On plaignoit publiquement le ſort d'un bon vieillard périſ-

ſant par les mains de ſon fils. Il falloit que Protée détournât le coup qui le menaçoit. Il ſe montre donc au peuple aſſemblé, les cheveux épars, revêtu d'un méchant habit, une beſace ſur ſon dos, un bâton à la main, en un mot, dans un équipage tout à fait tragique. Alors il déclare qu'il fait don au public de tous les biens que lui a laiſſés ſon pere d'heureuſe mémoire. A ces paroles le peuple & les pauvres ſur-tout, s'écrient que Peregrinus eſt le ſeul homme vraiment philoſophe, le ſeul qui aime ſa patrie, le ſeul digne émule de Diogene & de Socrate. Ces éloges ferment la bouche à ſes ennemis; & ſi quelqu'un veut parler du meurtre du pere, on le pourſuit à coups de pierre. Notre philoſophe ſe remet à courir le monde, vivant cependant dans l'abondance de toutes choſes par les ſoins que lui rendent les chrétiens qui l'accompagnent partout. Mais leur liaiſon ne dura pas long-tems. Il ſe rendit coupable à leurs yeux de je ne ſçais quel crime. Il mangea, je crois, des viandes défendues; enfin ils l'excommunierent. Notre homme ſe trouvant alors fort embarraſſé ſongea à redemander ſes biens à

ſes concitoyens & s'adreſſa au Prince pour cela. Mais la ville envoya de ſon côté des députés qui ſoutinrent ſes droits, & on ordonna à Peregrinus de laiſſer ſubſiſter une donation qu'il avoit faite ſans que perſonne l'y forçât. Il entreprit alors un troiſieme voyage & alla en Egypte auprès d'Agatobule. Là il ſe livra à des pratiques admirables. On le voyoit la tête à demi raſée & le viſage couvert de boue. Aux yeux de tout peuple il touchoit les parties que la pudeur empêche de nommer & les laiſſoit voir, en diſant que c'étoit-là des actions indifférentes. Il ſe fouettoit lui-même ſur le derriere & ſe faiſoit fouetter. En un mot, il faiſoit toutes les gentilleſſes que nous voyons faire à cette eſpece de charlatans. Après s'être ainſi formé, il alla en Italie & en y mettant le pied, le voilà qui fait ſon occupation d'inſulter tout le monde, à commencer par l'Empereur qu'il connoiſſoit pour être d'une très-grande clémence, ce qui lui faiſoit tout oſer. Il eſt probable que le Prince s'embarraſſoit peu des injures & ne croyoit pas devoir punir un philoſophe pour quelques paroles injurieuſes, ſur-tout un Cynique

qui fait ſon métier d'en dire. La gloire de Peregrinus en augmentoit pourtant, au moins auprès des hommes ſimples & imbécilles, & il étoit l'objet de l'admiration publique. Enfin le préteur voyant qu'il abuſoit de l'indulgence qu'on avoit pour lui, le chaſſa de la ville en diſant qu'on n'y avoit pas beſoin d'un ſi grand homme. C'eſt alors qu'il alla rendre viſite à Muſonius, à Dion, Epictete & à d'autres philoſophes perſécutés comme lui. De retour en Grece, tantôt il inſultoit les habitans de l'Elide dans ſes diſcours, tantôt il conſeilloit aux Grecs de prendre les armes contre les Romains. Un homme de mérite & d'une grande conſidération, parmi les autres ſervices qu'il avoit rendus au public, avoit amené des eaux à Olympie où l'on en manquoit & où dans les tems de fêtes il arrivoit ſouvent que beaucoup de perſonnes tomboient malades & mouroient à raiſon de la grande multitude qui s'y raſſembloit & de la ſéchereſſe du lieu. Peregrinus accabloit ce bon citoyen d'injures & lui reprochoit d'avoir rendu les Grecs efféminés, prétendant que les ſpectateurs

teurs des jeux olympiques devoient ſçavoir ſupporter la ſoif, ce qu'il diſoit en buvant lui-même de cette eau. Le peuple indigné ſe jetta ſur lui, & il eût été lapidé s'il ne ſe fût refugié aux pieds de la ſtatue de Jupiter. Mais aux jeux ſuivans il prononça une harangue qu'il avoit compoſée pendant l'olympiade précédente, en l'honneur de celui qui avoit fait l'aqueduc & pour ſe juſtifier d'avoir pris la fuite dans cette occaſion.

Cependant il commençoit à être négligé du peuple & ceſſoit d'être un objet d'admiration. Il n'avoit plus rien de nouveau à dire ni à faire, qui pût attirer ſur lui les regards & exciter l'étonnement, ce qui étoit ſa grande paſſion. Il imagina donc un nouveau moyen de ſe rendre célebre & annonça dans toute la Grece aux derniers jeux qu'il ſe brûleroit aux jeux ſuivans. Il met à cette extravagance tout l'appareil convenable ; il a creuſé lui-même la foſſe, porté le bois & conſtruit ſon bûcher. A mon avis, il devoit attendre la mort & ne pas ſe la donner ; mais s'il avoit abſolument réſolu de ſe défaire, il ne devoit pas

choiſir un genre de mort ſi théâtral. S'il vouloit périr par le feu pour avoir la gloire d'imiter Hercule, que n'alloit-il ſur quelque montagne écartée pour s'y brûler, ſans autre témoin que ce nouveau Philoctete, ſon cher Theagenes; au lieu de ſe donner en ſpectacle à un peuple nombreux? Après tout il mérite le ſupplice auquel il ſe ſoumet; il faut bien qu'un parricide impie ſoit puni, mais cela auroit dû ſe faire plutôt & il auroit dû être jetté il y a long-tems dans le taureau de Phalaris, au lieu de mourir d'une mort prompte comme celle qu'il va ſubir; car on prétend qu'il n'y a point de genre de mort plus prompt que celui d'un homme qu'on brûle ainſi, parce qu'en reſpirant la flamme par la bouche il perd la vie ſur le champ.

Peregrinus nous annonce le ſpectacle de ſa mort comme une choſe auguſte en ſe brûlant dans un lieu ſacré, où il n'eſt pas même permis d'enterrer les morts. Vous avez entendu parler d'Eroſtrate qui brûla le temple d'Epheſe pour rendre ſon nom célebre. C'eſt le même motif qui anime notre philoſophe; c'eſt un deſir de re-

nommée qui eſt inſatiable & qui va juſqu'à la fureur. Je ſçais bien qu'il dit qu'il ſe brûle pour enſeigner aux hommes à mépriſer la mort & à ſupporter tous les maux. Mais je vous demanderai, Meſſieurs, ſi vous voudriez que les méchans appriſſent de lui cette conſtance, ce mépris de la mort, cette patience dans les maux & cette aſſurance contre toutes les terreurs? Non ſans doute. Or comment Protée fera-t-il que ſes inſtructions n'affectent que les honnêtes gens, & comment empêchera-t-il que les ſcélérats ne les reçoivent pour en devenir plus audacieux à braver tous les dangers qu'entraîne la violation des loix? Mais accordons pour un moment que ſes leçons ne ſoient reçues que par des hommes juſtes: voudriez-vous que vos enfans les miſſent en pratique & devinſſent ſes émules & ſes imitateurs? Vous me répondrez tous que vous en feriez bien fâchés & je devois bien m'attendre à cette réponſe, puiſque parmi ſes diſciples mêmes aucun ne veut l'imiter. C'eſt un reproche que nous pouvons faire ſur-tout à Theagenes, qui ſe piquant

de lui reſſembler dans toutes les autres choſes, ne veut pas l'imiter & le ſuivre en mourant comme lui, quoiqu'il pût atteindre au même bonheur & à la même gloire en ſe brûlant auſſi. Ce n'eſt pas en effet par le bâton, la beſace & le manteau uſé qu'il faut reſſembler à ce grand homme. Cette imitation eſt facile & ſans danger, & tout le monde en peut faire autant. C'eſt la fin de ſa vie qu'il faut copier. C'eſt un bûcher de bois verds qu'il faut conſtruire pour s'y précipiter & y être ſuffoqué par la fumée. Je dis par la fumée parce que Hercule & Eſculape ne ſont pas les ſeuls qui ayent été conſumés par le feu. On voit qu'il eſt auſſi employé à punir les ſacrileges & les homicides. Je croirois donc plus convenable que nos philoſophes mouruſſent étouffés par la fumée, parce que ce genre de mort leur ſeroit véritablement propre & le plus convenable de tous. Quel motif raiſonnable peut avoir Peregrinus pour une action ſi extraordinaire ? Hercule s'eſt brûlé pour ſe délivrer des tourmens que lui cauſoit la robe de Neſſus. Mais cet homme-ci ne veut

que faire parade de ſon courage, comme les Bracmanes ; car c'eſt à ces gens que nos philoſophes ſe piquent de reſſembler. Mais n'y a-t-il pas auſſi dans l'Inde des hommes inſenſés & avides d'une vaine gloire ? Au reſte, Peregrinus ne les imite pas exactement. Selon le rapport d'Oneſicrite, qui vit Calanus ſe brûler, les Bracmanes ne ſe jettent pas dans le feu : mais après avoir conſtruit & allumé le bûcher ils ſe tiennent d'abord debout & immobiles à une très-petite diſtance & ſe laiſſent griller à petit feu. Enſuite ils ſe placent ſur le bûcher les uns après les autres, ſelon l'ordre de leurs dignités & s'y couchent tranquillement comme ſur un lit. On voit que cette conſtance eſt bien au-deſſus de celle de notre cynique, qui ne fera pas quelque choſe de bien merveilleux puiſqu'il périra tout de ſuite dans le feu dans lequel il ſe précipitera.

Il y a des gens qui prétendent qu'il ſe fera en lui quelque métamorphoſe qui le dérobera aux flammes, qu'il en a eu des aſſurances en ſonge & que

Jupiter ne permettra pas que ce lieu ſacré ſoit profané par ſa mort. Mais je penſe qu'il peut être tranquille ſur cela & je jurerai bien, ſi l'on veut; qu'aucun des dieux ne ſera fâché de voir le ſupplice de Peregrinus. D'autres croyent qu'il ſe retirera du feu à demi brûlé, à moins, diſent-ils, qu'il n'ait fait faire ſon bûcher ſur une foſſe profonde par laquelle il pourra s'échapper. Mais il lui ſera difficile de s'en tirer s'il s'en approche une fois. Il ſera environné de cyniques qui l'exciteront & le pouſſeront dans le feu, qui l'animeront à conſommer ſon ſacrifice & qui l'empêcheront de montrer ſa peur s'il en éprouve en ce moment. Il feroit une excellente plaiſanterie à mon gré, ſi en ſe jettant dans ſon bûcher il en entraînoit deux avec lui.

J'entends dire qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée & qu'il ſe fait appeller le Phœnix, parce qu'on raconte que cet oiſeau de l'Inde arrivé à une extrême vieilleſſe ſe brûle lui-même. Il fait auſſi répandre parmi le peuple beaucoup de fables & d'anciennes prophéties qui annoncent qu'il doit devenir le dieu tutélaire de la

nuit. On voit qu'il desire des autels & qu'il se flatte qu'on lui en élevera d'or massif; & en vérité il est fort possible que dans un grand nombre d'imbécilles il s'en trouve quelques-uns qui assureront que le nouveau dieu de la nuit leur est apparu & qu'il les a guéri de la fievre quarte. Les fourbes qui sont parmi ses disciples ne manqueront pas de lui bâtir une chapelle sur le lieu du bucher & de lui faire rendre des oracles; ce qui paroîtra fort naturel d'autant que Protée, fils de Jupiter & son ayeul de nom, prophétisoit. Je vous annonce aussi qu'il aura sûrement des Prêtres qui se fouetteront ou se stigmatiseront ou feront quelqu'autre action aussi ridicule en son honneur & qu'on établira des cérémonies nocturnes & des processions avec des flambeaux autour d'un bûcher.

Au reste, Théagenes prétend que la sybille a annoncé la mort de Protée & son apotheose, & il en cite cet oracle: *lorsque Protée, le plus grand & le meilleur des hommes, après s'être offert en holocauste, sera monté aux cieux; que la terre entiere*

adore ce nouveau dieu qui doit préſider à la nuit, aſſis aux côtés d'Alcide & de Vulcain. Voilà ce que Theagènes aſſure avoir entendu de la Sybille. Mais il y a un autre oracle qui ſert de réponſe à celui-là. *Lorſqu'un cynique à pluſieurs noms, pouſſé par la rage de faire parler de lui, ſe précipitera dans les flammes, il faut que ſes diſciples l'imitent ſous peine d'être lapidés, de peur de reſſembler à ceux qui prêchent la vertu ſans la pratiquer.* Que vous en ſemble, Meſſieurs? cet oracle-ci ne vaut-il pas le premier? Les diſciples de Protée n'ont donc plus qu'à chercher chacun l'endroit où ils ſe changeront en air; car c'eſt ce qu'ils prétendent devenir en ſe brûlant.

Cet orateur, ayant fini là ſa harangue, deſcendit en riant, & toute l'aſſemblée s'écria, *allons qu'ils ſe brûlent bien vîte, ils méritent cet honneur.* Mais Theagènes ayant entendu le bruit, accourut; & étant monté une deuxieme fois, il ſe mit à crier à tue-tête & à accabler d'injures celui qui venoit de parler & dont je ne pus pas ſçavoir le nom. Je quittai donc la place, laiſſant Theagènes ſe rompre

les poumons & j'allai au cirque voir des combats d'athletes qui étoient déja commencés. Voilà ce qui ſe paſſa en Elide.

Nous nous tranſportâmes enſuite à Olympe, où nous trouvâmes les habitans diviſés en deux partis, les uns parlant mal de Protée, les autres célébrant l'action qu'il alloit faire, & il y avoit tant de chaleur dans les eſprits que pluſieurs d'entre eux en vinrent aux mains. L'arrivée de Protée ſuſpendit les querelles. Il étoit ſuivi d'une foule innombrable, & précédé de pluſieurs hérauts qui ſe diſputoient la gloire de l'annoncer. Alors il commença un diſcours où il raconta ſa vie paſſée & les malheurs qu'il avoit eſſuyés pour l'amour de la philoſophie. Il parla long-tems, mais je n'en pus entendre que peu de choſe, parce que j'étois éloigné de lui. La foule étoit ſi grande que je craignis d'être étouffé comme il arriva à pluſieurs perſonnes, & je dis adieu à ce Sophiſte qui alloit ſe donner la mort & qui faiſoit ſon épitaphe d'avance. En me retirant j'entendis ſeulement ces grands mots : *qu'il vouloit couronner une belle vie*

par une fin digne d'elle & qu'après avoir vécu comme Hercule, il devoit mourir comme lui. Je veux, ajoutoit-il, *être encore utile aux hommes en leur enſeignant par mon exemple à mépriſer la mort & j'eſpere qu'ils ſeront pour moi autant de Philoctetes.* Sur cela les imbécilles pleuroient & crioient, *conſervez-vous pour nous.* D'autres plus courageux lui diſoient, *exécutez ce que vous avez réſolu.* Notre homme cependant étoit dans un grand trouble, car il avoit eſpéré que tout le monde l'empêcheroit de ſe jetter dans le feu, & qu'on le forceroit de ſupporter encore la vie. Mais quand il vit, contre ſon attente, qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, il pâlit, il ſe troubla & termina ſa harangue. Vous penſez bien que tout cela me divertit infiniment, car je vous avoue que je ne puis avoir aucune compaſſion d'un homme ſi avide d'une gloire ridicule & qui ſurpaſſe en cela tous ceux qui ſont tourmentés par cette cruelle paſſion. Cependant le peuple le conduiſoit en foule & il ſe raſſaſioit d'orgueil en voyant les yeux de la multitude attachés ſur lui & l'admiration qu'on montroit pour ſon courage; malheureux

qui ne penſoit pas que les malfaiteurs qu'on mene au ſupplice & qui ſont entre les mains du bourreau ſont encore mieux accompagnés que lui.

Nous touchions à la fin des jeux qui ont été les plus beaux des quatre jeux olympiques que j'ai vus. J'aurois bien voulu m'en aller; mais comme il étoit difficile d'avoir des voitures, parce que tout le monde partoit à la fois, je reſtai malgré moi. Notre philoſophe avoit déja différé pluſieurs jours; enfin il annonça que la nuit ſuivante il ſe brûleroit. Un de mes amis inſtruit de la choſe, vint me réveiller au milieu de la nuit. Nous nous acheminâmes à l'endroit du bûcher, éloigné d'Olympe de vingt ſtades entieres. Nous remarquâmes d'abord le bûcher conſtruit dans une foſſe de la profondeur d'une coudée. Il étoit garni en pluſieurs endroits de torches & de ſarmens, pour qu'il s'embrâſât avec plus de facilité. Au lever de la lune, qui devoit être ſpectatrice d'une ſi grande action, notre homme paroît vêtu de ſes habits ordinaires, & ſuivi d'une troupe de cyniques à la tête deſquels on voyoit Theagenes une torche

à la main & jouant assez bien le second rôle de cette tragédie. Protée lui-même avoit une torche. L'un & l'autre mirent le feu au bûcher en même tems par deux côtés opposés. Le bûcher s'embrâsa en un instant. Alors Protée, & je vous prie d'écouter avec encore plus d'attention mon récit qui devient plus intéressant, Protée, dis-je, quittant sa besace, son manteau déchiré & son bâton qui lui tenoit lieu de la massue d'Hercule, demeura avec une camisole fort sale. Il demanda de l'encens qu'on lui donna & il le répandit sur le feu; ensuite se tournant vers le midi, car le midi jouoit aussi un rôle dans cette piece, il dit : *ô esprits tutélaires de mes ayeux maternels & paternels, recevez-moi parmi vous.* A ces mots il se jetta dans le feu & nous ne le vîmes plus, parce qu'il fut tout de suite enveloppé de la flamme qui étoit très-grande. Cette invocation des démons paternels me fit rire, parce que je me rappellai ce qu'on dit de son parricide. Ne riez-vous pas aussi, mon cher Cronius, au récit que je vous fais de la catastrophe de cette tragédie?

Cependant les cyniques qui environnoient le bûcher ne verſoient pas des larmes ; mais les yeux attachés ſur le feu, ils montroient dans leur ſilence une triſteſſe profonde. Enfin, frappé par la mauvaiſe odeur qui s'élevoit, je m'écriai, nous ſommes bien ſots de nous tenir ici ; ce n'eſt point du tout une choſe agréable de ſentir l'odeur d'un vieillard brûlé. Attendez-vous, leur demandai-je, qu'il arrive ici un peintre qui vous deſſine comme on repréſente les amis de Socrate dans ſa priſon ? Cette plaiſanterie les indigna. Ils me dirent force injures & leverent ſur moi leurs bâtons. Mais lorſque je les eus menacé de ſaiſir quelques-uns d'entr'eux & de les jetter dans le feu pour y ſuivre leur maître, ils me laiſſerent tranquille. Pour moi, en retournant, je penſai profondément, mon ami, combien eſt puiſſante la paſſion de la gloire ; les hommes du plus grand mérite ont beaucoup de peine à s'en défendre, & vous voyez qu'elle va juſqu'à s'emparer de celui-ci qui a fait tant de folies & même d'actions dignes du feu.

Je rencontrai en revenant beaucoup de perſonnes qui alloient au ſpectacle que je venois de voir, & qui eſpéroient qu'ils trouveroient le cynique encore vivant ; car on avoit répandu la veille qu'il ne ſe brûleroit qu'au lever du ſoleil, après avoir ſalué cet aſtre à l'imitation des Bracmanes. Je détournai une partie de ces curieux de pourſuivre leur chemin, en leur diſant que tout étoit fini, & que ce n'étoit pas la peine d'aller plus loin pour voir ſeulement le lieu & quelques reſtes du feu. Mais j'eus beaucoup à faire pour répondre à toutes leurs queſtions ſur les circonſtances les plus minutieuſes. Si j'euſſe rencontré quelques hommes de ſens, je leur aurois fait le récit détaillé que vous venez de lire; mais pour ces imbécilles, qui m'écoutoient la bouche béante, je leur contai la choſe avec des circonſtances étonnantes. Je leur aſſurai que, lorſque le bûcher fut embrâſé & que Protée s'y fut jetté, il ſe fit un grand tremblement de terre, & que du mileu de la flamme s'éleva vers le ciel un vautour qui cria d'une voix humaine : *j'abandonne la terre & je*

monte aux Cieux. Ces gens étoient ſaiſis d'admiration ; pénétrés d'une ſainte horreur, & voulant adorer le nouveau dieu, ils me demandoient ſi le vautour s'étoit envolé à l'orient ou à l'occident, & je leur répondois tout ce qui me venoit à la bouche. Quelque tems après, me trouvant à une fête, j'y ai rencontré un vieillard, à qui ſon maintien & ſa barbe donnoient un air fort impoſant, & qui parloit de Protée. Il racontoit que, depuis qu'il avoit été brûlé, il l'avoit vu revêtu d'une robe blanche & couronné d'olivier, & qu'il venoit de le laiſſer ſe promenant ſous le portique avec un air ſerein. Il ajoutoit auſſi, avec ſerment, qu'il avoit vu s'élever du bûcher le corbeau que j'avois inventé moi-même. Vous pouvez juger par ce trait, de la multitude de miracles qu'on va bientôt lui faire faire. Que d'abeilles vont fréquenter ſon tombeau ! que de cigales y chanteront ! que de corneilles s'y repoſeront comme ſur le ſépulchre d'Héſiode & de quelques autres grands hommes ! Je ſais déja qu'on ſe prépare à lui élever des ſtatues en Elide & dans plu-

ſieurs autres villes de Grece. On dit qu'il a écrit, avant ſa mort, aux villes les plus conſidérables, & qu'il a envoyé à pluſieurs des préceptes, des conſeils & même des loix. Il leur a auſſi député quelques-uns de ſes diſciples, qui ſe font appeller les envoyés du défunt & des ambaſſadeurs de mort.

Telle a été la fin de ce malheureux Protée, de cet homme qui, pour vous en dire mon ſentiment en peu de mots, n'a jamais tenu aucun compte de la vérité, qui n'a jamais rien dit ni rien fait que pour l'amour d'une vaine gloire & pour faire parler de lui, & qui a pouſſé cette étrange paſſion ſi loin qu'il s'eſt brûlé par le même motif, quoiqu'il ne pût pas jouir après ſa mort des éloges qu'il attendoit de ſon action.

J'ajouterai encore à ſa vie quelques traits qui vous divertiront. Je crois vous avoir déja raconté comment, dans mon voyage de Syrie, je me ſuis trouvé avec lui dans le même vaiſſeau, & que dans cette navigation il avoit attiré à ſa ſecte un jeune & beau garçon pour en faire ſon Alci-

biade ; comment nous fûmes ſurpris dans la mer Egée par une forte tempête, & comment cet homme ſi merveilleux, qui paroiſſoit ſi élevé au-deſſus de la crainte de la mort, s'abandonna avec les femmes aux larmes & au déſeſpoir. Je veux ſeulement vous parler de ce qui lui eſt arrivé huit ou dix jours avant ſa mort. Il avoit mangé un peu plus que de raiſon, il vomit la nuit & fut ſaiſi d'une fievre violente. Il fit appeller le médecin Alexandre, qui m'a raconté depuis qu'il l'avoit trouvé ſe roulant par terre, ne pouvant ſupporter la chaleur qu'il reſſentoit, & deſirant ardemment de boire, ce qu'Alexandre ne lui permit pas de faire. Le médecin lui dit auſſi que s'il vouloit abſolument mourir, la mort ſe préſentoit à ſa porte, qu'il n'avoit qu'à la ſuivre & qu'il n'avoit pas beſoin de bûcher. A quoi le philoſophe lui répondit qu'un genre de mort ſi commun ſeroit ignoble pour lui. Voilà ce que je tiens d'Alexandre. Mais moi-même je l'avois vu peu de jours auparavant les yeux enflés & pleurans de l'application d'un collyre très-âcre. Il croyoit, ſans doute, que

Pluton ne recevoit point d'aveugles aux enfers. Cela reſſemble à l'homme qui, prêt à être crucifié, ſe faiſoit panſer une légere bleſſure au petit doigt. Croyez-vous que Démocrite ſe fût abſtenu de rire s'il eût vu de pareilles folies, quoiqu'à dire vrai, je ne ſais ſi toute ſa faculté de rire lui eût ſuffi pour celles-ci ?

Riez-en donc auſſi, mon ami, & ſur-tout riez encore plus fort, lorſque vous l'entendrez admirer par les fanatiques qu'il s'eſt faits.

FRAGMENT d'un ouvrage qui a pour titre : *Comparaiſon des mœurs des Grecs modernes avec celles des Grecs anciens.*

LORSQU'APRÉS la mémorable expédition de Pharſale, les Athéniens, qui juſqu'alors avoient refuſé de rendre hommage à Céſar, vinrent au-devant de lui, & implorerent ſa clémence, Céſar leur fit grace en ces termes : *juſques à quand, malheureux par votre faute, devrez-vous votre ſalut à la gloire de vos ancêtres ?* La Grece n'a pas toujours eu des vainqueurs auſſi généreux. Cette nation ſuperbe, aux yeux de laquelle tous les peuples de la terre n'étoient qu'un monceau de barbares ; qui, avec une poignée de ſoldats & une flotte médiocre, réprima d'abord, & bientôt après briſa les forces de tout l'orient ; qui depuis, raſſemblée ſous les étendards des Macédoniens, abolit l'empire, le nom & les langues de tant de nations, gémit aujourd'hui

depuis près de quatre ſiecles dans les fers de la tyrannie. La magnanimité romaine pardonna aux enfans en faveur des vertus de leurs ayeux; les derniers vainqueurs de la Grece n'ont rien reſpecté : mais le moral ſubjugue & ne détruit pas le phyſique. Arrachez les Grecs modernes à la ſervitude qui les opprime, & vous verrez ſe reproduire tous les talens & toutes les vertus qui diſtinguerent leurs ancêtres. M. Guis, qui a parcouru plus d'une fois la Grece, moins pour obſerver les ouvrages des hommes que les hommes mêmes, frappé de la conformité qui ſe trouve entre les mœurs des anciens peuples de cette partie du monde & celles de ſes modernes habitans, a compoſé ſur ce ſujet un ouvrage plein d'érudition & de philoſophie, dont il a bien voulu nous communiquer quelques portions, & nous permettre d'en détacher le morceau ſuivant, ſur les danſes.

L'exercice de la danſe eſt de tous les pays & de tous les tems; mais on peut avancer que les Grecs ont plus danſé que les autres peuples : la

danſe, parmi eux, faiſoit partie de la gymnaſtique; elle étoit dans pluſieurs cas ordonnée par les médecins; elle entroit dans les exercices militaires; elle étoit affectée à tous les âges, à toutes les conditions; elle entroit dans les feſtins; elle animoit les fêtes: les poëtes mêmes récitoient & chantoient leurs vers en danſant. Platon, Ariſtote, Athenée, Xenophon, Plutarque, Lucien & tous les auteurs Grecs font l'éloge de la danſe. Anacréon, le pere du plaiſir, répete dans ſa vieilleſſe qu'il eſt toujours prêt à danſer (1). Il y a plus, l'amour qu'Aſpaſie inſpire fait danſer le vieux Socrate. Ariſtide danſe malgré Platon à un feſtin de Denis-le-Tyran. Scipion l'Africain, à l'exemple de ces hommes illuſtres, apprend chez lui une danſe mâle & animée; & on compte parmi les vertus d'Epaminondas, au rapport de ſon hiſtorien, ſon talent pour la muſique & pour la danſe.

Si les hommes ſe piquoient d'exceller dans cet art, il devenoit pour les femmes un mérite eſſentiel. Helene

(1) Od. 27 & 42.

danſoit à une fête de Diane quand elle fut enlevée par Theſée & Pirithoüs (1). Ecoutons Homere : « la »belle Polymele faiſoit tout l'orne»ment de la danſe ; l'enjoué Mercure »l'ayant vu danſer à une fête de Diane, »en devint éperduement amoureux ».

Je rechercherai non-ſeulement la reſſemblance entre les danſes grecques modernes & les anciennes, mais encore l'imitation qui a caractériſé anciennement celles qui exiſtent encore aujourd'hui. On ſait que la danſe chez les Grecs étoit une imitation figurée des actions & des mœurs : voilà pourquoi Lucien veut qu'un danſeur, qui doit être en même tems un bon pantomime, ſache bien la fable & l'hiſtoire des Dieux. Dans toutes les fêtes on chantoit les louanges de la Divinité qui en étoit l'objet, & les danſes enſuite repréſentoient les plus beaux traits de ſa vie : on danſoit le triomphe de Bacchus, les nôces de Vulcain, celles de Palés : les jeunes filles brilloient aux fêtes d'Adonis ; elles danſoient les amours de Diane & d'Endi-

(1) Plut. vie de Theſée.

mion, la fuite de Daphné, le choix de Pâris, Europe que l'amour porte ſur les flots; les geſtes, les pas, les mouvemens & les airs exprimoient toutes ces ſituations. Les danſes particulieres aux pays où les fêtes ſe célébroient, & celles qui étoient faites pour les événemens les plus célebres, ont été plus long-tems conſervées que les autres.

Tous ces danſeurs en Grèce, qui ſe tiennent aujourd'hui par la main & qui vont dans les rues ou à la campagne en danſant, repréſentent les danſes publiques qu'on menoit autrefois.

Admete dit dans Euripide, en ordonnant une fête, qu'on mene des danſes publiques. Ce chœur orbiculaire (1) qui chantoit le dytirambe & danſoit au chant de cette eſpece d'hymne à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, commença à danſer autour des autels; on le plaça enſuite ſur le théâtre, où, en conſervant le chant & la danſe, il joua lui-même un rôle intéreſſant.

(1) Εγκυκλιος χορος.

Depuis la chûte du théâtre des Grecs, ces chœurs iſolés n'ont été que des branles en rond que les Grecs ont conſervés. Ils danſent tantôt en chantant & tantôt au ſon de la lyre, tantôt les mains libres & tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'eſt plus autour de l'autel de Bacchus ou des autres Divinités de leurs peres, c'eſt autour d'un vieux chêne, à l'ombre duquel, dans leurs fêtes les plus religieuſes, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes orgies & ſe livrent aux mêmes excès.

On voit encore, pour ainſi dire, de ces chœurs de Nymphes Grecques qui, ſe tenant par la main, danſent à la prairie ou dans les bois. C'eſt ainſi qu'on a peint Diane ſur les monts de Delon ou ſur les bords de l'Eurotas, au milieu de ſes Nymphes (1).

Il y avoit chez les Eleuſiniens un puits qu'ils nommoient le *Callichore*, autour duquel les femmes d'Eleuſis

(1) *Qualis in Eurotæ ripis. . . . . Exercet Diana choros*, &c.

Virg. Æneid.

avoient

avoient inſtitué des danſes & des chœurs de muſique en l'honneur de la Déeſſe.

Ariſtomene le Meſſénien, en paſſant par Carie, y trouva toutes les filles du pays aſſemblées, qui danſoient & chantoient pour célébrer une fête de Diane (1).

Plutarque fait mention de cette danſe des Caryatides, gravée ſur le fameux anneau de Cléarque.

On retrouve ſouvent dans les anciens auteurs le branle grec. Les Thyades, dit Pauſanias, ſont des femmes de l'Attique, qui, avec d'autres femmes de Delphes, vont tous les ans au mont Parnaſſe &, ſoit en chemin, ſoit à Panopée, danſent toutes enſemble une eſpece de branle. Homere, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célebre par ſes danſes.

Les principales danſes qu'on voit aujourd'hui en Grece, ſont la Candiote, la danſe grecque, l'Arnaoute, les danſes de la campagne, la Valaque & la Pyrrhique.

La premiere reſſemble beaucoup à

(1) Pauſ. *t.* 1, *p.* 300.

la ſeconde, l'une eſt l'image de l'autre ; mais l'air eſt différent, les figures ſont auſſi moins variées, & c'eſt toujours une fille qui mene la danſe, tenant à la main un mouchoir ou un cordon de ſoie.

Cette danſe, la plus ancienne de toutes, a été décrite par Homere ſur le fameux bouclier d'Achille.

Après pluſieurs autres deſſins, dit-il, Vulcain y repréſente ; avec une ſurprenante variété, une danſe figurée, pareille à celle que l'ingénieux Dédale inventa dans la ville de Cnoſſe pour la charmante Ariadne. De jeunes filles & de jeunes hommes, ſe tenant par la main, danſent enſemble ; les jeunes filles ſont habillées d'étoffes très-fines & ont ſur leurs têtes des couronnes d'or, & les jeunes hommes ſont vêtus de belles robes d'une couleur très-brillante. Toute cette troupe danſe tantôt en rond, avec tant de juſteſſe & de rapidité, que le mouvement d'une roue n'eſt ni plus égal, ni plus rapide ; tantôt la danſe ronde s'entr'ouvre, & cette jeuneſſe, ſe tenant par la main, danſe en décrivant une infinité de tours & de détours. Voilà

l'image de la Candiote qu'on danſe aujourd'hui. L'air en eſt tendre & débute lentement, enſuite il devient plus vif & plus animé, & celle qui mene la danſe deſſine une quantité de figures & de contours, dont la variété forme un ſpectacle très-intéreſſant.

De la Candiote eſt venue la danſe grecque que les Inſulaires ont conſervée ; &, pour vérifier la comparaiſon, il reſte à voir comment anciennement cette danſe de Dédale a donné naiſſance à une autre, qui n'étoit qu'une imitation plus compoſée du même ſujet.

Dans la danſe grecque, les filles & les garçons, faiſant les mêmes pas & les mêmes figures, danſent ſéparément, & enſuite les deux troupes ſe réuniſſent & s'entre-mêlent pour ne faire qu'un même branle. C'eſt alors une fille qui mene la danſe, tenant un homme par la main, & enſuite un mouchoir ou un ruban dont ils preſſent un bout chacun. Les autres (& la file eſt longue ordinairement) paſſent & repaſſent ſucceſſivement ſous ce ruban : d'abord on va lentement en rond ; enſuite la conductrice roule le cercle

autour d'elle, après avoir fait pluſieurs tours & détours : l'art de la danſeuſe eſt de ſe démêler & de reparoître tout-à coup à la tête du branle qui eſt fort nombreux, montrant à la main, d'un air triomphant, ſon cordon de ſoie, comme quand elle a commencé.

On devine le mot de l'énigme ; cependant le tableau devient encore plus intéreſſant, quand on ſait l'hiſtoire du ſujet.

Théſée retournant de ſon expédition en Crete, après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient impoſé, vainqueur du Minotaure & poſſeſſeur d'Ariadne, s'arrêta à Délos. Là, après avoir fait un ſacrifice à Vénus & lui avoir dédié une ſtatue que lui avoit donnée ſa maîtreſſe, il danſa avec les jeunes Athéniens une danſe, qui du tems de Plutarque étoit encore en uſage chez les Déliens, & dans laquelle il imitoit les tours & les détours du labyrinthe. Cette danſe étoit appellée dans le pays *la Grue*, ſelon le rapport de Dicéarque. Théſée la danſa autour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il étoit conſtruit de cornes d'animaux.

Callimaque, dans ſon hymne ſur Délos, fait mention de cette danſe, & dit que Théſée en l'inſtituant, mena lui-même le branle.

M. Dacier croit qu'on l'appelloit à Délos *la Grue* à cauſe de ſa figure, parce que celui qui la menoit étoit à la tête & plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe; ainſi lorſque les grues volent, on en voit toujours une à la tête, menant les autres, qui la ſuivent en rond.

On a pu confondre la Grue avec la danſe de Théſée. Les grues partent de la Grece vers le printems. Voyez comme les grues s'en retournent, dit Anacréon; & les Grecs alors, comme aujourd'hui, étoient les premiers à danſer ſur les prairies, dès qu'elles reprenoient leur verdure; or, la danſe étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du printems par des danſes qui imitoient l'objet qui les frappoient le plus, tel étoit le départ des grues; il leur annonçoit les beaux jours.

M. de Meziriac, qui a fait des remarques ſur la danſe dont il s'agit,

l'appelle également *la Grue;* &, ſelon Heſichius, celui qui menoit le branle, dans cette danſe des Déliens, s'appelloit *Geranulcus.* Euſtathe, ſur le dix-huitieme livre de l'Iliade, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes danſoient ſéparément, & que Théſée fut le premier qui fit danſer enſemble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvés du labyrinthe, de la maniere que Dédale leur avoit enſeignée.

Homere, dit Pauſanias, compare les danſes gravées par Vulcain ſur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoiſſoit rien de plus parfait en ce genre. A Cnoſſe, dit-il dans un autre endroit, on conſerve ce chœur de danſes dont il eſt parlé dans l'Iliade d'Homere, & que Dédale fit pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui dans le branle grec Ariadne qui mene ſon Théſée; au lieu du fil, elle a un mouchoir ou un cordon à la main, dont ils tiennent chacun un bout; ſous ce cordon tous les autres paſſent plus d'une fois en allant & en revenant. L'air & la danſe commencent

d'abord fort lentement, on va toujours en rond, c'eſt l'enceinte; enſuite l'air eſt plus vif, les tours & les détours ſe multiplient; Ariadne, tantôt à la tête, tantôt à la queue du branle, tourne rapidement, va, revient, s'égare & ſe perd au milieu d'une troupe nombreuſe de danſeurs qui la ſuivent & qui décrivent divers contours autour d'elle; Ariadne eſt dans le labyrinthe: on la croit bien embarraſſée pour revenir, quand tout-à-coup on la voit, ſon cordon à la main, reparoître à la tête du branle qu'elle finit comme quand elle a commencé. On ſe figure alors avec plaiſir ce labyrinthe tortueux; & il eſt d'autant mieux figuré, que la plus habile danſeuſe eſt celle qui fait durer le plus la danſe & les contours.

Souvent auſſi les garçons & les filles entrelacés ſe ſéparent pour former deux branles à la fois; c'eſt-à-dire que de tems en tems les danſeurs hauſſent les bras, les filles alors paſſent par-deſſous, & ſe tenant toutes par la main, danſent devant eux & rentrent enſuite pour ne faire qu'un cordon. Ne voit-on pas alors la petite troupe

de Théſée, qui ſe diviſe ? Voilà donc l'origine de cette danſe grecque. Dédale la compoſa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de ſon fameux ouvrage ; Ariadne enſuite la danſa avec Théſée, en mémoire de ſon heureux retour du labyrinthe. Cet ancien monument n'exiſte plus chez les Grecs, & la danſe s'eſt conſervée (1).

A la campagne, un berger ſe met au milieu des Grecs, jouant de la flûte ou de la muſette, & les autres danſent en rond & en chantant autour de lui ; cette danſe eſt plus mâle & plus animée que les autres. Ainſi, au rapport de Lucien, chez les Lacédémoniens, la danſe finiſſoit tous les exercices ; car alors un joueur de flûte ſe mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en jouant & en danſant, & ils le ſui-

(1) *Tu inter eas reſtim ductans ſaltabis ?* dit Demée à Micion, pour ſe moquer de ce qu'en mariant ſon fils, il alloit prendre chez lui des danſeuſes. Si Madame Dacier & Donat avoient vu danſer les Grecs, ils n'auroient pas été embarraſſés pour expliquer le paſſage de *reſtim ductans ;* car il paroît bien que mener le branle ou tenir le cordon ne ſont qu'une même choſe.

voient avec mille poſtures guerrieres & amoureuſes. La chanſon même qu'ils chantoient empruntoit ſon nom de Vénus & de l'Amour, comme ſi ces divinités euſſent été de la partie. On voit par-là que dans leurs branles, les anciens Grecs chantoient en danſant; & c'eſt ce que les Grecs font encore.

Athenée parle de l'ancienne danſe Hyporchématique, ainſi appellée parce que les Grecs & ſur-tout les Lacédémoniens la danſoient en chantant des vers, les hommes & les femmes ſe tenant par la main. Les Grecs aujourd'hui ont des airs & des couplets faits pour ces ſortes de branles.

Les Grecs ont encore une danſe qu'ils appellent l'*Arnaoute:* c'eſt une ancienne danſe militaire. On ſait qu'anciennement ils en avoient pluſieurs de cette eſpece, & qu'ils alloient même à la guerre en danſant, comme les Luſitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'Arnaoute eſt menée par un danſeur & une danſeuſe : celui qui mene tient un fouet & un bâton à la main; il s'agite, il anime les autres, il va rapidement de l'un à l'autre bout, frap-

pant du pied & faiſant claquer ſon fouet; tandis que les autres, les mains entrelacées, le ſuivent avec un pas égal & plus modéré.

Les Lacédémoniens, dit Lucien, avoient une danſe qu'ils appelloient *Hormus :* c'étoit un branle compoſé de filles & de garçons, où le jeune homme menoit la danſe avec des poſtures mâles & belliqueuſes, & la fille le ſuivoit avec des pas plus doux & plus modeſtes, comme pour repréſenter l'harmonie & l'accord de la force & de la tempérance.

Quelquefois dans cette danſe, un joueur de lyre conduit la troupe, & les autres le ſuivent en ajuſtant leurs pas au ſon de l'inſtrument. Athénée ne peint pas autrement la danſe que les Grecs appelloient *Oploploeïa*, qui étoit une eſpece de pyrrhique ou de danſe militaire. Un danſeur jouoit de la lyre, & les autres formoient autour de lui une de ces danſes mâles & animées qui entroient dans les exercices de ceux qui ſe deſtinoient à la guerre.

La véritable danſe militaire eſt la pyrrhique, dont Pyrrhus paſſoit pour être l'inventeur. Il y en avoit de plu-

ſieurs ſortes, qui toutes portoient le même nom. Des hommes armés, au rapport de Xénophon, parlant des Thraces qui danſerent au feſtin de leur prince Seuthès, danſoient en ſautant légerement au ſon de la flûte; ils paroient avec leurs boucliers & ſe portoient des coups avec beaucoup d'adreſſe.

Ce ne ſont plus les Grecs aſſujettis & accoutumés au joug, mais les conquérans de la Grece, qui ont pris pour eux les danſes militaires. La pyrrhique eſt danſée par les Turcs ou par des Thraces, qui, armés de boucliers & de courtes épées, ſautent légerement au ſon des flûtes, & ſe portent & parent des coups avec une vîteſſe & une agilité ſurprenantes. Ainſi ce ſont les Turcs qui s'exercent aujourd'hui à la pyrrhique, à la lutte & à la courſe, & qui, en aſſerviſſant les Grecs, ſemblent les avoir condamnés à leur céder encore les exercices qui ſervoient à former & à entretenir autrefois parmi eux les diſpoſitions aux travaux militaires.

On retrouve cependant encore les danſes pyrrhiques dans le pays qu'on

appelle *la Magne*, pays que les Spartiates ont rendu autrefois ſi fameux, & habité encore aujourd'hui par un peuple indompté, féroce, gouverné par ſes propres loix, & qui ne pouvant conquérir un empire dont la puiſſance pourroit l'accabler, content de conſerver ſon indépendance, fait paroître dans l'Archipel les plus terribles & les plus dangereux des corſaires.

Les ſoldats & les meilleurs matelots pour la marine des Turcs, ſont toujours fournis par les Grecs; & dans les endroits où ils vont boire avec excès, ils ne ſauroient boire ſans danſer au ſon des inſtrumens; on les voit trépudier, comme dans ces danſes bacchiques ou militaires dont les anciens auteurs font mention.

On peut mettre dans ce nombre la danſe Ionienne qu'on danſoit, ſelon Athenée (1), quand on étoit échauffé par le vin; elle étoit pourtant plus légere & plus réglée que les autres. Elle eſt danſée encore par un homme & une femme à Smyrne & dans l'Aſie mineure.

(1) L. 14, p. 629.

Les Grecs danſent encore la Valaque, fort ancienne dans le pays d'où elle prend ſon nom. Cette danſe, dont le pas eſt toujours le même & ne reſſemble à aucun de ceux des autres danſes grecques, plaît aſſez quand elle eſt bien menée & avec la vîteſſe qu'elle exige. Elle peut venir des Daces qui habitoient anciennement la Valachie.

Telles ſont les danſes grecques qui ſubſiſtent encore aujourd'hui parmi le grand nombre de celles que les anciens avoient inventées. Cette comparaiſon ſeule les fait valoir, & ne les rend peut-être intéreſſantes que pour ceux qui, les ayant vues dans la Grece, ont été plus frappés du mérite attaché à la reſſemblance, que de celui de l'exécution.

ESSAI ſur la naiſſance, les progrès & la durée de la Chevalerie; par Charles Jarvis. Traduit de l'anglois.

LES plus anciens monumens qui nous ſoient reſtés ſur l'hiſtoire & les mœurs des peuples du nord, prouvent que ces peuples décidoient toutes leurs querelles par le ſort des armes. Lucien dit que, chez eux, quiconque étoit vaincu en combat ſingulier, avoit la main droite coupée. Céſar nous apprend, (*comm. lib.* 6), que les Germains regardoient comme un trait de bravoure de piller leurs voiſins; & Tacite obſerve que leurs diſputes ſe terminoient rarement par des paroles, mais preſque toujours par du ſang. Rien ne prouve mieux combien l'uſage des combats ſinguliers étoit commun parmi ces peuples, que l'hiſtoire de Quintilius Varus, telle qu'elle eſt rapportée par Velleius Paterculus. Varus commandoit ſur le Rhin une armée compoſée de trois légions Romaines & de Germains alliés. Ses ennemis, qui ſa-

voient que ce général étoit plus occupé à décider par les formes judiciaires les querelles qui s'élevoient dans ſon armée, qu'à y entretenir l'ordre & la diſcipline, firent le projet de l'amuſer & de l'affoiblir en ſemant la diviſion dans ſon camp, & en faiſant naître parmi les ſoldats des ſujets de diſpute, dont la diſcuſſion l'occupoit tout entier. Les Germains, dit Paterculus, paroiſſoient étonnés de voir décider juridiquement toutes ces querelles qu'ils avoient coutume de terminer à la pointe de l'épée.

Dans tout le nord, les combats ſinguliers étoient pratiqués pour différens motifs. Ils décidoient les procès; & Saxon le Grammairien nous apprend qu'ils étoient non ſeulement en uſage parmi les perſonnes de rangs égaux, mais qu'on avoit même vu des Rois accepter le défi de leurs ſujets rebelles. Aldan, roi de Suede, entra en lice avec Sivald; & Adding, roi de Dannemark, combattit avec Toſſo ſon ſujet, qui avoit fait de vains efforts pour ſoulever la nation contre ſon ſouverain. Schiold, neveu de ce Dane, qui, ſelon la tradition du pays,

a donné ſon nom au Dannemarck; avant le tems de Romulus, Schiold défia le Germain Scato, ſon rival, à un combat ſingulier, au ſujet d'une jeune dame. Le fameux pirate Ebbon demanda à Unguinus, roi des Goths, ſa fille en mariage & la moitié de ſon royaume pour douaire; il falloit accepter la propoſition ou le combat: heureuſement un autre brave avoit défié Ebbon & le tua. Sous le regne de Fronto III, roi de Dannemark, un certain Greppa fut accuſé par un certain Bendrick d'avoir attenté à l'honneur de la reine; quoique le fait fût certain, & même aſſez public, Greppa, pour prouver ſon innocence, défia ſon accuſateur, le tua en champ clos, & après lui, ſon pere & ſes freres qui s'étoient préſentés pour venger ſa mort.

Bientôt les légiſlateurs plus éclairés ſentirent que les femmes, les vieillards, les infirmes n'étoient pas propres aux combats; on leur permit de nommer un champion qui ſe battroit à leur place. Geſtiblind, roi des Goths, reçut dans ſa vieilleſſe un défi de la part du roi de Suede, à qui il envoya

ſon champion. Elgon de Norwege, ayant envie d'avoir la fille de Fridlevus, envoya le fameux Starcuter pour ſe battre contre ſes rivaux. Ces champions étoient des hommes de la plus vile eſpece (1), qui ſouvent ſe laiſſoient corrompre, & s'avouoient vaincus, ſans l'être; alors le malheureux qu'ils s'étoient engagés à défendre, & qu'ils trahiſſoient, étoit livré à la diſcrétion du vainqueur, qui l'immoloit quelquefois à ſon reſſentiment. Mais lorſque la perfidie étoit trop évidente, le champion & ſon ſuborneur étoient flétris d'une infamie éternelle.

Saxon le grammairien, qui écrivoit vers l'an 1200, dit que Fronto, dont nous avons déja parlé, ordonna que « toutes les querelles ſeroient décidées » par le combat, parce qu'il étoit plus » honorable de ſe diſputer avec des » armes qu'avec des paroles ». Avant cette époque les Lombards, qui étoient d'extraction Germaine, mais qui s'étoient répandus en Italie depuis

(1) C'étoit pour prévenir cette trahiſon, que la loi condamna le champion à perdre la main, s'il étoit vaincu dans le combat.

quelques ſiecles, avoient commencé à imiter les Italiens, en conſervant cependant toujours un mêlange ſenſible de leur caractere primitif. L'archevêque Sigonius dit que Rotharis fit à Pavie un réglement, confirmé par le conſentement de ſa nobleſſe & de ſon armée, & portant que « tout homme » qui ſe trouve en poſſeſſion depuis » cinq ans de quelques meubles ou im» meubles, & qui eſt attaqué ſur la » légitimité de cette poſſeſſion, peut » juſtifier ſon titre par le duel ». Celui des combattans qui cédoit le terrein & mettoit ſeulement le pied hors de la ligne qui étoit marquée, perdoit ſa cauſe comme vaincu. En quelques endroits la rigueur de la loi étoit extrême, les haches & les cordes, les gibets & les échafauds étoient préparés hors du champ de bataille pour le malheureux vaincu.

La férocité des mœurs & des eſprits s'adoucit cependant peu à peu; d'abord les biens & les châteaux du vaincu appartinrent au vainqueur; mais cet uſage fut bientôt aboli, parce qu'il ne laiſſoit point de ſûreté aux gentilshommes dont la fortune pou-

voit tenter un brigand courageux. Le cheval & les armes furent enſuite le prix de la victoire ; mais avec le tems il ne reſta au plus adroit que les armes défenſives dont ſon adverſaire s'étoit ſervi dans le combat, & que le vainqueur faiſoit ſuſpendre dans quelques égliſes au-deſſous des ſiennes ; il prenoit même la deviſe de ſon ennemi, s'il la trouvoit à ſon gré. Un Viſconti défit autrefois un Sarraſin en champ clos ; cette famille porte encore aujourd'hui dans ſes armes une vipere tenant dans ſa gueule un enfant enſanglanté ; c'étoit la deviſe du Sarraſin vaincu.

Dans le code Lombard, la loi avoit fixé un tarif de punitions pécuniaires pour les affronts & pour les coups. Je n'en citerai qu'un exemple. Si un homme en avoit battu un autre, & qu'il lui eût fait une contuſion ou une plaie, il étoit obligé de payer trois couronnes, ſix pour deux contuſions, &c. La ſageſſe de la loi veilloit avec autant de ſévérité ſur l'honneur & la propriété des individus que ſur leurs perſonnes ; car l'amende étoit de ſix couronnes pour celui qui auroit tiré

la barbe à un autre ; autant contre celui qui auroit enlevé un bâton de la vigne de ſon voiſin, ou qui auroit arraché les poils de la queue de ſon cheval ; on payoit trois couronnes pour avoir battu une ſervante & l'avoir fait avorter, & l'on n'en payoit pas moins pour avoir fait avorter une jument ou une vache ; mais ſi l'on frappoit un homme à la tête & qu'on lui fît une fracture, on payoit douze couronnes pour chaque coup. S'il y avoit pluſieurs fractures, il falloit donner au bleſſé la ſatisfaction qu'il demandoit. La loi y étoit expreſſe, & diſoit en bon latin : *Sit contentus.* On avoit fait un catalogue tariffé de tous les membres du corps humain : on payoit tant pour une dent ſimple, tant pour une molaire, &c. Le nez étoit une partie très-délicate, & tout ce qui l'affectoit emportoit au moins vingt-quatre couronnes d'amende. La compoſition pour l'aſſaſſinat d'un baron ou d'un écuyer étoit de neuf cens couronnes ; & par reſpect pour l'égliſe, l'aſſaſſinat d'un évêque étoit racheté par la même ſomme. Il ne faut pas oublier de dire que dans ce tarif des injures on encouroit une

amende de douze couronnes en traitant un homme de cocu, & que le combat étoit accordé pour juſtifier l'imputation.

Non-ſeulement les particuliers, mais des villes entieres ſe défioient au combat; les familles principales ſe chargeoient de la querelle & y engageoient leurs amis & leurs vaſſaux; c'étoit de petites armées qui ſe mettoient en campagne, & qui combattoient juſqu'à l'épuiſement de l'une ou de l'autre. Les conditions de la paix étoient ordinairement très-dures pour le parti des vaincus; ils étoient quelquefois obligés d'abaiſſer leurs tours, de murer une porte, de ne porter pendant un certain tems que des habits noirs doublés de noir, de ne point ſe raſer la barbe pendant dix ans, &c.

Lors même qu'on eut aboli la barbare coutume de pendre ou de mettre en pieces le vaincu, ce malheureux reſtoit toujours à la diſcrétion du vainqueur. Le héraut le proclamoit à l'entrée de la lice, *coupable, faux & parjure.* Il étoit déſarmé, & obligé de ſortir à reculons du champ de bataille; ſon armure étoit miſe en pieces ſur la

barriere, & dès-lors il ne pouvoit plus avoir de commerce avec aucun gentilhomme ; mais l'uſage ordinaire des vainqueurs étoit d'envoyer le vaincu à leurs maîtreſſes qui en diſpoſoient à leur gré. Un chevalier, dans un accès de piété, fit préſent de ſon priſonnier à l'égliſe de ſaint Pierre ; les chanoines de cette cathédrale lui mirent un balai entre les mains au lieu d'une lance, & il balaya leur égliſe pendant pluſieurs années avec les plus grands applaudiſſemens.

Le tems & le raffinement italien firent ſuccéder des uſages plus doux & plus généreux à ces procédés barbares, qui favoriſoient trop l'orgueil & l'inſolence. Les vainqueurs devinrent des modeles de courtoiſie ; quelques-uns, par pure galanterie, exigeoient de leur adverſaire, non qu'il ſe déclarât vaincu, quoique la ſupériorité fût évidente, mais qu'il reconnût ſeulement ſon vainqueur *auſſi gentilhomme que lui-même.* C'eſt alors qu'on réduiſit en *ſcience* la pratique du combat ſingulier, & que les formes en furent adoptées dans toute l'Europe. Un chevalier fut appellé au combat pour des paroles

comme pour des actions injurieuſes : on ſe querella non ſeulement ſur une expreſſion, mais encore ſur le ton dont elle avoit été prononcée. Les loix militaires accordoient à celui qui étoit appellé au combat le choix des armes, du lieu & du juge ; avantage qui étoit ſouvent funeſte à l'appellant : auſſi tout homme qui avoit une querelle, faiſoit tous ſes efforts pour ſe rendre le défendant, afin de jouir de ce privilege. Comme les cas étoient ſouvent douteux, les avocats étoient chargés de démêler les diſtinctions de la loi ; mais il y avoit autant d'opinions différentes que de docteurs en droit. Les exceptions étoient ſi fort multipliées, & les ouvrages écrits ſur ce ſujet étoient ſi peu d'accord, que la vie des contendans étoit ſouvent plutôt terminée que la querelle. Un *démenti* étoit devenu une choſe ſi grave, qu'une perſonne prudente n'oſoit plus ſe ſervir de particules négatives, de crainte que les caſuiſtes ne la transformaſſent en une maniere indirecte de donner un démenti. On ne pouvoit pas dire à un homme : *vous êtes mal informé*, ſans s'expoſer à un duel,

De-là ces formules détournées : *excu-cuſez-moi, Monſieur ; je vous demande pardon, &c.* expreſſions qui ſont encore en uſage parmi le beau monde de France & d'Italie.

Quoique ces loix fuſſent communes à tout gentilhomme, cependant ceux qui étoient armés chevaliers étoient ſoumis à des obligations encore plus étroites. Ils faiſoient ſerment de ne refuſer aucun défi; un trompette leur apportoit-il un cartel ou un gantelet, ils étoient toujours prêts à monter à cheval. Si un chevalier avoit cherché quelques excuſes, ou avoit paru refuſer un combat, ſes éperons étoient briſés, & il étoit dégradé comme un lâche & un parjure. Si la mémoire d'un chevalier étoit attaquée après ſa mort, ſon plus proche parent devoit embraſſer ſa querelle; & ſi un gentilhomme appellé en duel mouroit avant le combat, ſon plus proche parent étoit obligé de ſe préſenter dans la lice & de ſoutenir que le gentilhomme n'étoit pas mort de peur. Dans ces tems ſi vantés, où les honnêtes gens étoient appellés au combat par ce droit divin de ſucceſſion, un ſpadaſſin vigoureux

goureux & adroit pouvoit détruire des familles entieres.

De toutes les obligations que l'honneur impoſoit aux chevaliers, celle de venger les querelles des dames étoit la plus ſacrée. On voyoit des eſſains de héros fourmiller dans les campagnes, comme des eſſains de guêpes dans les chaleurs de l'été, tout prêts à combattre pour maintenir la beauté & la chaſteté de leurs dames; & dans le moment même où un chevalier alloit au-devant de la lance qui devoit peut-être dans un moment déchirer ſes entrailles, il prononçoit dévotement une priere de recommandation à Dieu & à ſa maîtreſſe. Comme cette pratique n'étoit pas tout-à-fait conforme aux principes de la cour de Rome, ſur l'abſolution *in articulo mortis*, le concile de Latran anathématiſa tous ces braves, au grand détriment de la chevalerie. Quelques princes devinrent difficiles & ne permirent le combat à outrance, ou *a tutto tranſito*, comme diſoient les Italiens, que dans des cas extraordinaires; mais l'uſage de combattre fut toujours en honneur. Il n'y avoit pas en Europe un ſeul petit

prince poſſédant ſeulement dix **acres** de terrein, qui, par oſtentation & pour marque de ſa ſouveraineté, n'eût ſon *campo franco*, ſes juges & tous les officiers requis pour les formes, afin que la juſtice ne fût pas retardée dans ſes états, par le défaut de cette *judicature. Le lit d'honneur étoit promptement préparé, & la mort ne tardoit pas à éteindre la lumiere & à tirer ſon noir rideau.* Des lettres patentes étoient expédiées par le ſecrétaire qui rapportoit tous les détails du combat & ne manquoit pas d'y ajouter quelques circonſtances favorables au vainqueur; & cet acte étoit ſigné par les chevaliers & les gentilshommes qui avoient aſſiſté à la cérémonie. Les eccléſiaſtiques même étoient ſoumis à cette formalité; car Matthieu Paris nous apprend que le légat du pape obtint, en 1176, un privilege qui diſpenſoit le clergé d'aſſiſter aux combats ſinguliers.

Le Roi de France, Philippe le Bel, permit par ſes conſtitutions, en 1306, les déciſions des procés par le combat; & comme les dames ne pouvoient pas décemment combattre en champ clos, par égard pour le beau ſexe, on

leur permit les épreuves par l'eau & par le feu. Des barres de fer toutes rouges & des baquets pleins de quelque liqueur bouillante étoient placés à des diſtances inégales ſur un terrein; on couvroit les yeux de l'accuſée, qui étoit obligée de traverſer un certain eſpace; ſi elle avoit le bonheur d'échapper à ces pieges ſemés ſur ſon paſſage, ſon innocence étoit évidente; le ciel protégeoit ouvertement la juſtice de ſa cauſe: mais malheur à elle, ſi elle mettoit le pied ſur une barre de fer ou ſi elle renverſoit un des baquets d'eau bouillante; elle n'en étoit pas quitte pour la brûlure. Emma, mere d'Edouard le Confeſſeur, ſubit cette épreuve, & marcha ſans ſe brûler au travers de neuf barres de fer rouges. Si c'étoit un cas de ſorcellerie, crime dont on accuſoit particulierement les vieilles femmes, on jettoit la prétendue ſorciere dans une riviere ou dans un étang profond. On ſait que ſi elle ſurnageoit, le crime étoit avéré, & que ſi elle alloit au fond de l'eau, elle étoit déclarée innocente; de ſorte que ſi on la retiroit de l'eau avant qu'elle fût tout-à-fait étouffée, tant mieux

pour elle ; ſi on la retiroit noyée, elle étoit du moins juſtifiée & elle avoit eu le bonheur de n'être pas condamnée au feu : ce qui étoit toujours un peu conſolant pour ſa famille & merveilleuſement édifiant pour le peuple.

Le regne de ces uſages étoit auſſi celui de la ſuperſtition. Suivant ce que Saxon le Grammairien nous dit, *lib.* 1 & 4, c'étoit une croyance univerſelle que la magie rendoit certaines perſonnes invulnérables; qu'il y avoit des armures impénétrables à toutes les forces humaines, à moins qu'un magicien d'une puiſſance ſupérieure ne forgeât des armes auxquelles rien ne pût réſiſter ; qu'il y avoit des baumes ſouverains qui guériſſoient ſur le champ toutes ſortes de bleſſures ; & qu'en conſéquence de ces opinions, les combattans, en entrant dans la lice, étoient obligés de faire ſerment qu'ils n'emploieroient rien de ſemblable.

La Cour de Rome, qui ſavoit faire ſervir les folies des hommes à la gloire de Dieu, profita du fanatiſme de la chevalerie, pour exciter les princes de la chrétienté à entreprendre la conquête du ſaint ſépulchre ſur les Sarra-

ſins, auſſi-bien que pour établir certains ordres militaires. Les membres de ces ordres étoient des eſpeces de ſpadaſſins religieux & ſi zélés que, non contens de reſter chez eux & de ſervir leur roi & leur pays, ils montoient à cheval toujours armés, & s'en alloient courir le monde, accompagnés d'un fidele écuyer, pour chercher des aventures. Le ſerment qu'ils prêtoient à leur inſtallation, les obligeoit *à redreſſer les torts, à ſoulager les veuves & les orphelins, à punir les oppreſſeurs, &c.* & tous ces engagemens étoient pris au pied de la lettre. Les chevaliers qui étoient d'un caractere compâtiſſant, s'armoient principalement pour venger les foibles & les opprimés, & ils dirigeoient leur courſe vers les cours & les villes les plus renommées pour les preux chevaliers. Ils faiſoient annoncer que telle demoiſelle devoit être vengée de l'affront qu'elle avoit reçu d'un amant infidele ; qu'on eût à réparer le tort qu'on avoit fait à telle veuve ou à tel orphelin, *&c.* Un chevalier d'un caractere amoureux s'offroit à ſoutenir que ſa maîtreſſe ſurpaſſoit en beauté toutes les dames de

cette cour ou de cette ville. Si ces propoſitions trouvoient des contradicteurs, le défi étoit accepté, & le chevalier étranger étoit traité juſqu'au jour du combat avec la plus grande diſtinction. D'autres chevaliers d'une humeur plus gaie voyageoient avec une troupe de demoiſelles montées ſur des palefroys, qu'ils joutoient contre les dames de leurs adverſaires.

Les lettres de défi étoient communément d'un ſtyle extraordinaire; je vais en tranſcrire quelques-unes très-authentiques, que je tirerai de l'Italien *Fauſto*, hiſtorien & avocat de la chevalerie.

Défi.

« Vous pouvez avoir entendu dire » que j'avois des prétentions ſur toute » belle demoiſelle, & je ſuis bien in- » formé que vous en poſſédez une, » nommée Perrine, qu'on dit être pro- » digieuſement belle; or ſi vous ne me » l'envoyez promptement, ou ſi vous » ne me faites dire quand je pourrai » l'envoyer chercher, préparez-vous » à combattre contre moi ».

Réponſe.

« Un homme de mon rang n'eſt pas » fait pour s'embarraſſer des préten- » tions d'un homme tel que vous. Per- » rine eſt belle, elle eſt à moi; j'irai » vous combattre & je la conduirai » dans la lice; vous gagerez deux de » vos demoiſelles contre ma Perrine, » parce qu'elles ont moins de beauté » & de mérite; & lorſque je vous » aurai vaincu, elles la ſerviront auſſi » long-tems qu'il lui plaira ».

Autre Défi.

« Non par jalouſie de votre gloire, » mais par le deſir de la partager, » faites-moi l'honneur de combattre » avec moi, & vous obligerez votre » très-humble ſerviteur ».

Réponſe.

« Je vous prie de me faire l'hon- » neur de venir dîner avec moi, & à » deux heures je vous ſuivrai au champ » de bataille ».

Autre Défi.

« Si vous ne mettez pas la brunette en » liberté, nommez un jour, je vous at- » tends en champ clos, quoique cette » entrepriſe m'appartienne moins qu'à » quelqu'autre chevalier plus voiſin de » vous, & qui peut être mieux infor- » mé de la violence ».

Autre Défi.

« Vous dites que votre chapeau eſt » rouge, je dis qu'il eſt bleu; & je » vous prouverai que l'épée qui eſt à » votre côté eſt de plomb & que votre » poignard eſt de bois ».

Les combattans menoient avec eux des ſeconds qui n'étoient pas faits pour ſe battre, mais ſeulement pour examiner les armes, pour écrire les proteſtations & pour être témoins du combat. Par un raffinement poſtérieur, ils ſe mirent de la querelle & combattirent auſſi pour la cauſe de leur ami ou de leur maître.

Lorſque le combat ſingulier fut devenu une ſcience qui avoit ſes loix &

ſes formes, on vit naître bien des difficultés ſur les motifs, les circonſtances & les conditions du combat. Pour laiſſer le tems de concilier tous les points de conteſtation, on accorda dix jours pour accepter le défi, vingt autres pour répondre au manifeſte de ſon adverſaire, & quarante pour convenir du lieu, du juge, &c. de ſorte que quelque diligence que fît un homme d'honneur, il y avoit au moins ſoixante-dix jours de délai pour les formes préliminaires. Gagner du tems étoit une grande affaire, & l'on y employoit toutes ſortes d'artifices. Il ne ſera pas inutile d'en citer un exemple. Pierre, roi d'Arragon, fut appellé en duel par Charles, roi de Sicile; le champ de bataille fut fixé près de Bordeaux. Charles y arriva avec le ſeigneur du champ, & le juge du combat: il attendit quelques heures, il balaya le champ, ſelon la coutume; & après avoir accuſé ſon adverſaire de contumace, il ſe retira avec le juge. Lorſque Charles fut parti, Pierre parut, s'arrêta quelque tems, balaya à ſon tour le champ de bataille, & accuſa ſon adverſaire de contumace,

pour n'avoir pas attendu tout le tems qui avoit été convenu. L'affaire fut rapportée devant un conseil de personnes instruites dans les loix de la chevalerie : Charles fut déclaré n'être point coupable de contumace, parce qu'il s'étoit retiré du champ de bataille avec le juge. On fixa un autre jour pour le combat ; Pierre refusa de paroître au rendez-vous, & en conséquence le pape Martin le priva du royaume qui faisoit l'objet de la contestation.

Les contendans étoient quelquefois d'accord sur le jour & sur l'heure, mais ne l'étoient pas sur le lieu du combat. L'un assignoit la *Piazza grande* à Milan, l'autre nommoit le *Carbonaro* à Naples. Chacun d'eux paroissoit dans le lieu qu'il avoit choisi, couvert d'une armure brillante ; faisoit caracoller son courtier dans la lice, balayoit le champ de bataille, & accusoit de contumace son ennemi qui jouoit exactement la même comédie à cent lieues de là avec non moins d'appareil & d'intrepidité.

Parmi les exemples extraordinaires de combats singuliers, j'en citerai un que rapporte Froissard, historien vé-

ridique & témoin oculaire de l'aventure. Le chevalier Jean Caronge, vaſſal du comte d'Alençon, avoit épouſé une jeune & jolie perſonne; obligé de faire un voyage par mer pour des intérêts de fortune, il laiſſa ſa femme dans ſon château, où elle ſe comporta avec beaucoup de ſageſſe. Or il arriva, dit Froiſſard, que le diable entra dans le corps de Jacques le Gris, autre vaſſal du comte d'Alençon, & lui inſpira la tentation perverſe de jouir de la femme du chevalier. Des témoins dépoſerent au procès qu'à telle heure de tel jour & de tel mois il monta ſur un cheval du comte, & vint trouver cette dame à Argenteuil, où elle réſidoit; elle le reçut comme le compagnon de ſon mari, & au ſervice du même maître; elle lui fit voir la maiſon. Jacques parut deſirer de voir le dongeon; la dame l'y mena ſans ſe faire accompagner d'aucun domeſtique. Dès qu'ils y furent arrivés, Jacques le Gris ferma la porte, prit la dame dans ſes bras, & comme c'étoit un homme vigoureux, il vint à bout de ſatisfaire ſes deſirs. *Jacques, Jacques*, lui dit la jeune dame en pleu-

rant, *vous n'avez pas bien fait ; le blâme ne restera pas sur moi, mais il retombera sur vous, si mon mari revient jamais.* Jacques tint peu de compte de la menace, il remonta sur son cheval & s'en retourna à toute bride. On l'avoit vu à quatre heures du matin dans le château, & à neuf heures de cette même matinée, il assista au lever du comte (cette particularité est essentielle à remarquer). Jean Caronge revint enfin de son voyage, & sa femme le reçut avec la plus vive tendresse. Le jour passa, la nuit vint, Jean se mit au lit ; mais sa femme se mit à se promener dans la chambre, en faisant des signes de croix par intervalles, jusqu'à ce que toute la maison fût couchée. Alors elle s'approcha du bord du lit, se jetta à genoux, & conta, les larmes aux yeux, sa funeste aventure à son mari, qui ne pouvoit d'abord y ajouter foi ; mais enfin persuadé par les larmes & les protestations de sa femme, il pensa aux moyens de tirer vengeance de l'insulte. Il assembla les parens & ceux de sa femme, pour consulter sur ce qu'il avoit à faire : l'avis général fut qu'il en instruiroit le comte

d'Alençon, & lui remettroit la déciſion de l'affaire. Le comte fit venir les parties, entendit lui-même leurs raiſons; & après de longs débats, il conclut que la dame avoit rêvé l'hiſtoire qu'elle contoit, parce qu'il étoit impoſſible qu'un homme eût couru vingt-trois lieues, eût fait ce dont on l'accuſoit, avec toutes les circonſtances que l'on rapportoit, dans l'eſpace de quatre heures & demie; ce qui étoit le ſeul intervalle de tems pendant lequel Jacques le Gris n'avoit point été apperçu dans le château. Le comte d'Alençon défendit donc qu'on lui parlât davantage de cette affaire; mais le chevalier, qui étoit un homme de courage, & dont l'honneur étoit délicat, ne s'en tint pas à cette déciſion, & porta l'affaire au parlement de Paris. Ce tribunal ordonna le combat à outrance. Le roi, qui étoit alors à Sluys en Flandre, envoya un courier pour qu'on différât le jour du combat juſqu'à ſon retour, parce qu'il vouloit en être témoin. Les ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, ſe rendirent à Paris pour aſſiſter à cet intéreſſant ſpectacle: on avoit choiſi pour

la repréſentation la place de ſainte Catherine, & l'on y avoit fait dreſſer des échaffauds pour le public. Les combattans parurent armés de pied-en-cap ; la dame étoit dans un char, vêtue de noir ; ſon mari s'approcha d'elle & dit : *Madame, ſur votre récit & pour votre querelle, je viens expoſer ma vie & combattre Jacques le Gris ; vous ſçavez mieux que perſonne ſi ma cauſe eſt bonne & juſte. Monſieur*, répondit-elle, *vous pouvez y compter & combattre en toute aſſurance.* Alors le chevalier la prit par la main, la baiſa, fit le ſigne de la croix & entra dans la lice.

La dame reſta en prieres pendant le combat : ſa ſituation étoit critique ; car ſi ſon chevalier étoit vaincu, il étoit condamné à être pendu, & elle à être brûlée ſans miſéricorde. Le champ & le ſoleil furent partagés entre les deux combattans, ſuivant la regle ; ils fournirent chacun leur carriere & s'attaquerent d'abord avec la lance ; mais comme ils étoient fort adroits l'un & l'autre, ils ne ſe firent aucun mal. Ils mirent enſuite pied à terre & combattirent avec l'épée. Le chevalier Jean fut bleſſé à la cuiſſe : ſes

amis tremblerent pour lui,& ſa pauvre femme étoit plus morte que vive; mais il tomba ſur ſon ennemi avec tant d'impétuoſité & d'adreſſe, qu'il le renverſa & lui plongea ſon épée dans le ſein. Alors il ſe tourna vers les ſpectateurs, & demanda s'il avoit bien fait ſon devoir ; on cria d'une voit unanime, oui. Le corps de Jacques le Gris fut abandonné au bourreau qui le pendit & le laiſſa expoſé ſur une montagne près de Paris. Le chevalier alla ſe jetter aux pieds du roi qui le complimenta ſur ſa bravoure, lui fit donner mille livres ſur le champ, lui aſſigna une penſion viagere de deux cens liv. & le fit gentilhomme de ſa chambre. Jean Caronge vint enſuite vers ſa femme, qu'il embraſſa & avec laquelle il ſe rendit à la cathédrale, pour y offrir ſes actions de graces & des préſens. C'eſt ainſi qu'une accuſation auſſi grave fut regardée comme prouvée ; & l'hiſtorien qui rapporte le fait, ne fait là-deſſus aucune réflexion : car il n'étoit pas permis de douter que Jacques le Gris ne fût coupable, puiſqu'il avoit été vaincu.

Le combat judiciaire n'étoit nulle

part plus à la mode qu'en Angleterre ; on en trouve mille exemples dans notre hiſtoire. Nos héros venoient combattre à Tothilfields, où les juges des plaids-communs préſidoient & prononçoient les ſentences ; mais quand la cauſe étoit débattue devant le roi, le lord grand-connétable & le grand maréchal ſiégeoient comme juges.

Ces fauſſes & abſurdes notions d'honneur engendroient des inconvéniens ſans nombre. L'inſtitution primitive, quoique barbare par elle-même, ſe corrompit encore par l'abus. Ces chevaliers, non contens de protéger les veuves & les orphelins, protégeoient auſſi leurs ſerviteurs & leurs créatures contre la pourſuite & la punition des loix. Enfin cette phrénéſie ſubjugua toute l'Europe ; elle devint l'honneur & la loi des nations, & elle eut pour elle non-ſeulement les théologiens, mais même les légiſlateurs.

On vit toutes les idées d'héroïſme ſe modeler ſur ce ſyſtême. Les rois & les évêques s'occuperent à écrire des romans ſur les paladins de France, les Palmerins d'Angleterre & les chevaliers de la table ronde. Le ſujet ſeul

d'Amadis de Gaule fut étendu à plus de vingt volumes. Enfin l'eſprit de chevalerie inonda la littérature, corrompit tous les goûts & plia à ſes principes les manieres & le langage de tous les nobles d'Italie, de France, d'Eſpagne & d'Angleterre.

C'eſt au milieu du regne de tous ces préjugés, que Cervantes entreprit de combattre ce géant du faux honneur, tous ces monſtres de faux eſprit ; & ſon ouvrage en paroiſſant, les extermina pour jamais. L'illuſion des ſiecles ſe diſſipa, & tout l'enchantement s'évanouit comme une vapeur. Cette révolution fut ſi prompte & ſi univerſelle, que ſi on lit encore aujourd'hui des livres de chevalerie, il ſemble que ce ſoit pour mieux ſentir toute la fineſſe & toutes les beautés de l'incomparable Don Quichotte.

REFLEXIONS sur l'Hiſtoire, & en particulier ſur l'Hiſtoire d'Angleterre de M. Hume.

JAMAIS le public n'a mieux ſenti qu'il n'appartient qu'aux philoſophes d'écrire l'hiſtoire. Le philoſophe ne doit point, comme Tite-Live, entretenir ſon lecteur de prodiges : il ne doit point, comme Tacite, imputer toujours aux princes des crimes ſecrets. C'eſt bien aſſez des crimes publics.

Il y a de la différence entre un hiſtorien fidele & un bel eſprit malin, qui empoiſonne tout dans un ſtyle concis & énergique. Le philoſophe ne recueillera point les bruits populaires comme Suetone : il ne dira point que Tibere voyoit clair la nuit comme le jour : il doutera qu'un prince infirme, âgé de ſoixante-douze ans, ſe retira dans Caprée uniquement pour s'y abandonner à des débauches monſtrueuſes, inconnues même à la jeuneſſe diſſolue de ce tems-là & pour leſquelles il fallut des expreſſions nouvelles.

Le philoſophe n'eſt d'aucune patrie, d'aucune faction. On aimeroit à voir l'hiſtoire des guerres de Rome & de Carthage, écrite par un homme qui n'auroit été ni Carthaginois ni Romain.

Mezerai dégoûte les François mêmes quand il dit : *Taiſez-vous, écrivains Allemands, vos hiſtoires ſentent plus le vin que l'huile.* Daniel laiſſe toujours trop voir de quel pays & de quelle profeſſion il eſt. M. Hume, dans ſon hiſtoire, ne paroît ni parlementaire, ni royaliſte, ni anglican, ni presbytérien; on ne découvre en lui que l'homme équitable.

On voit avec un plaiſir mêlé d'horreur, dans l'hiſtoire de Henri VIII, ces commencemens du développement de l'eſprit humain qui doit un jour adoucir les mœurs, & cette ancienne férocité qui les rendoit alors ſi atroces. L'Angleterre change de religion quatre fois ſous Henri VIII, Edouard, Marie & Eliſabeth. Les parlemens, qui depuis ſont ſi jaloux de la liberté naturelle aux hommes, & qui la maintiennent avec tant de courage & même avec tant d'excès, ſont ſous

Henri VIII & Marie ſa fille, les lâches inſtrumens de la barbarie. On ne voit que des gibets, des échaffauds & des bûchers. Faut-il donc qu'on ait paſſé par de tels degrés pour arriver au tems où les Lockes ont approfondi l'entendement humain, où les Newtons ont développé les loix de la nature, & où les Anglois ont embraſſé le commerce des quatre parties du monde?

Quelles ſcenes préſentent les tems de Henri VIII, du jeune Edouard & de Marie! Henri VIII, ainſi que ſes prédéceſſeurs, s'eſt ſoumis long-tems au pouvoir de la cour de Rome: il ne ſe ſépare d'elle que parce qu'il eſt amoureux (1) & parce que le pape Clement VII, intimidé par Charles-Quint, ne veut pas favoriſer ſon amour. Ce même prince fait brûler d'un côté tous ceux qui croient encore à la ſuprématie du pape, & tous ceux qui ne croient pas à la tranſſubſtantiation. Il a rompu avec Rome

(1) Cet événement fameux eſt dévelopé avec beaucoup de fineſſe & de ſagacité dans *l'Hiſtoire du divorce de Henri VIII*, par M. l'abbé Raynal.

pour une femme, & il fait mourir cette même femme ſur un échaffaud : il envoie enſuite une autre épouſe au même ſupplice. La derniere princeſſe de la maiſon de Plantagenet, la mere du cardinal Lapole, eſt trainée ſur l'échaffaud à l'âge de quatre-vingts ans : prêtres, évêques, pairs, chanceliers, tout eſt ſacrifié de même aux barbares caprices de ce fou ſanguinaire. S'il eût été particulier, on l'eût enfermé & enchaîné comme un furieux ; mais parce qu'il eſt fils d'un Tudor uſurpateur qui fut vainqueur du tyran, il ne trouve pas un ſeul juge qui ne s'empreſſe d'être l'organe de ſes cruautés & le miniſtre de ces aſſaſſinats judiciaires.

Après la mort de ce monſtre, les Anglois qui étoient encore catholiques ſéparés du pape, deviennent proteſtans ; mais l'eſprit de perſécution qui abrutiſſoit les hommes depuis ſi long-tems, ſubſiſte toujours, & la coutume de venger ſes querelles particulieres par des meurtres juridiques, prend encore une nouvelle force. Le duc de Sommerſet, protecteur d'Angleterre, fait trancher la tête au grand

amiral Seymour ſon propre frere ; lui-même perd bientôt la vie ſur un échaffaud par le jugement du duc de Northumberland, qui périt enſuite par le même ſupplice. L'archevêque de Cantorbery brûle des ſectaires & eſt brûlé à ſon tour. La reine Marie fait exécuter la reine Jeanne Gray & toute ſa famille. La reine Marie Stuard, accuſée d'être complice du meurtre de ſon mari, eſt condamnée, après dix-huit ans de captivité, à perdre la tête par les ordres de la reine Eliſabeth. Le petit-fils de la reine Marie Stuard eſt enfin condamné au même ſupplice par ſon peuple.

Qu'on ſonge au nombre prodigieux de citoyens périſſant par la même mort que leurs chefs & leurs maîtres, & on verra que cette partie de l'hiſtoire étoit, ſi on oſe le dire, digne d'être écrite par le bourreau, puiſqu'il avoit recuilli les dernieres paroles de tant d'hommes d'état qui lui furent tous abandonnés.

Si on s'arrêtoit à ces objets d'horreur ; ſi on ne connoiſſoit de l'hiſtoire angloiſe que ces guerres civiles, cette longue & ſanglante anarchie, cette

privation de bonnes loix & ces horribles abus du peu de loix ſages qu'on pouvoit avoir alors, quel homme ne préſageroit pas une décadence & une ruine certaine de ce royaume ! Mais c'eſt préciſément tout le contraire ; c'eſt de l'anarchie que l'ordre eſt ſorti : c'eſt du ſein de la diſcorde & de la cruauté que ſont nées la paix intérieure & la liberté publique.

Voilà ce qui diſtingue le peuple Anglois de tous les autres peuples, & ce qui rend ſon hiſtoire ſi intéreſſante & ſi inſtructive. Ce peuple rentre de lui-même dans l'ordre, & quelques années après la cataſtrophe de Charles I, on voit les fanatiques abſurdes & féroces, qui ont trempé leurs mains dans ſon ſang, changés en philoſophes. La raiſon humaine ſe perfectionne dans la même ville où il n'y avoit peut-être pas, du tems de Charles I, un ſeul homme qui eût des notions raiſonnables.

Un des plus étonnans contraſtes de l'eſprit humain, c'eſt celui de l'autorité que Cromwell avoit dans les parlemens, ainſi que dans les armées, avec ce galimatias abſurde & dégoû-

tant qui régnoit dans tous ſes diſcours. Toutes les paroles qu'on a recueillies de lui ſont au-deſſous de ce que les prophetes des Cévenes ont jamais prononcé de plus bas & de plus extravagant; ce ſont des expreſſions qui n'ont aucun ſens, & des termes de la plus vile populace. C'eſt ainſi qu'il parloit dans le parlement ainſi que dans la chaire; & peut-être, à la honte des hommes, c'eſt ainſi qu'il falloit parler alors; car le jargon presbytérien & la folie prophétique étant à la mode, un diſcours raiſonnable n'auroit point ému des hommes dont l'enthouſiaſme avoit éteint la raiſon. Quelle prodigieuſe différence entre le ſtyle des bons écrivains de la nation & celui de Cromwell, c'eſt-à-dire, entre leurs idées! Cependant, c'eſt ce ſtyle qui le met ſur le trône; car la valeur n'en eût fait qu'un colonel ou un major: c'eſt avec le galimatias prophétique qu'il a régné.

Après cette épouvantable confuſion dans l'état, dans l'égliſe, dans la ſociété, dans la maniere de penſer, la raiſon a enfin repris ſon empire, & l'a étendu même au-delà des bornes ordinaires.

dinaires. C'eſt aujourd'hui ſur-tout qu'on peut dire de cette nation :

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, & les grands & le Roi,
Diviſés d'intérêts, réunis par la loi, &c.

Henr.

La fureur des partis a long-tems privé l'Angleterre d'une bonne hiſtoire comme d'un bon gouvernement. Ce qu'un Tori écrivoit étoit nié par les Whigs, démentis à leur tour par les Toris. Rapin Toiras, étranger, ſembloit ſeul avoir écrit une hiſtoire impartiale ; mais on voit encore la ſouillure du préjugé juſques dans les vérités que Toiras raconte ; au lieu que dans le nouvel hiſtorien on découvre un eſprit ſupérieur à ſa matiere, qui parle des foibleſſes, des erreurs & des barbaries comme un médecin parle des maladies épidémiques.

LETTRE de M. Sulzer à un de ſes amis, où il expoſe le plan de ſon Dictionnaire ſur les Arts & les Sciences, avec la différence qui ſe trouvera entre ſon Ouvrage & le Manuel-Lexique ſur les Arts & les Sciences, de M. Gottſched; traduite de l'allemand.

S'IL ne s'agiſſoit dans cette lettre que d'une querelle littéraire, nous n'aurions garde de la rapporter; mais non ſeulement elle ſert à faire connoître deux ouvrages intéreſſans, elle renferme de plus des réflexions très-judicieuſes & très-profondes ſur la nature des arts. Platon a dit (& qui ne l'a pas répété?) que les arts ſe tenoient par la main, qu'ils ſe ſervoient & qu'ils s'éclairoient réciproquement. Le tranſport que les Grecs faiſoient fréquemment des termes & des expreſſions d'un art à un autre, prouve très-bien qu'ils avoient apperçu non ſeulement les points par où les différens arts ſe touchoient, mais encore les côtés par leſquels ils ſe reſſem-

bloient; cependant nous n'avons encore à ce ſujet aucun ouvrage véritablement inſtructif. On nous parle beaucoup d'unité de principe & de différence de moyens, c'eſt-à-dire, que d'une part on nous fait enviſager l'imitation comme le centre où doivent abſolument aboutir tous les rayons qui partent du cercle des arts; ce qui n'eſt pas vrai : & que de l'autre on nous fait remarquer que les ſons ne ſont pas des couleurs, ou, ſi l'on veut, que les yeux ne ſont pas les oreilles; ce que très-certainement on n'a pas beſoin d'apprendre. Ce n'eſt point à faire obſerver des différences palpables & qui ne ſauroient échapper à perſonne, qu'il faut s'appliquer; c'eſt à faire appercevoir & à fixer, par des exemples, l'analogie fine & ſecrete qui regne entre les moyens ſenſiblement différens qui ſont propres de chaque art en particulier : & voilà l'objet que M. Sulzer ſe propoſe. Ecoutons-le parler.

Je viens de parcourir le Manuel-Lexique de M. Gottſched : cet ouvrage n'a ni dans le plan, ni dans l'e-

xécution aucune eſpece de reſſemblance avec le mien ; je continuerai donc mon dictionnaire, comme ſi celui de M. Gottſched n'exiſtoit pas.

J'avois d'abord imaginé que ce profeſſeur avoit vu mon proſpectus (1), & qu'emporté par ſon zele pour la gloire de ſa patrie, il avoit voulu me prévenir, pour empêcher qu'un ouvrage auſſi important ne fût exécuté par un demi-Allemand, par un Suiſſe enfin ; car M. Gottſched regarde les Suiſſes comme les corrupteurs du bon goût : de-là ces expreſſions qui lui ſont ſi familieres, *cela eſt Suiſſe*, *cela ſent les Alpes*, pour déſigner des productions inſipides, ſauvages, ridicules. Une des choſes dont ce célebre profeſſeur s'enorgueillit le plus, c'eſt de s'être oppoſé comme une forte digue à la propagation de ce goût que quelques critiques Suiſſes ont eu la bonhomie d'adopter & qu'ils ſe ſont empreſſés de répandre. Je croyois donc que le deſſein de M. Gottſched avoit été de m'arracher la plume de la main ;

(1) M. Sulzer a fait paroître ſon proſpectus en 1757.

mais la ſeule lecture de ſa préface m'a détrompé. A proprement parler, ſon libraire eſt l'auteur de ſon entrepriſe; quant à lui, s'il a ſu quelque choſe de mon projet, ce n'a été que lorſque ſon ouvrage étoit preſque fini.

Vous trouverez étrange ſans doute qu'un homme qui fait tous ſes efforts pour répandre les belles-lettres en Allemagne, & qui ſe regarde comme le tuteur de ſes compatriotes qu'il croit être ſur ce point encore en minorité, ait ignoré l'annonce d'un ouvrage auſſi intéreſſant que celui dont je m'occupe; mais il eſt bien plus ſurprenant encore que nos meilleurs poëtes, tels que Haller, Kleiſt, Klopſtock, Bodmer, Leſſing, Wieland, Geſſner (1), &c. lui ſoient abſolument inconnus; car s'il les connoiſſoit, les regarderoit-il comme les corrupteurs de la poéſie allemande? D'ailleurs trois ou quatre ans s'étant écoulés ſans voir paroître l'ouvrage que j'avois annoncé, M.

(1) M. Gottſched s'eſt toujours déchaîné contre tous ces poëtes. Flemming, Rachel, Amthor, Heraüs, Menante, Neukirch, Günther, &c. voilà les hommes qu'il eſtime, qu'il loue, qu'il admire.

Gottſched aura pu croire qu'épouvanté par les difficultés de mon entrepriſe, je l'avois abandonnée, ou même que j'étois mort au milieu de mes travaux. En effet comment pouvoit-il penſer que quelqu'un employât pluſieurs années à faire un dictionnaire, lui qui dans l'eſpece d'une (1) ſeule a compoſé le ſien ?

Mais quand même cet homme célebre eût été inſtruit de mon projet; plus j'y réfléchis, plus je me perſuade que ſon deſſein n'a pas été d'arrêter mon ouvrage par la publication précipitée du ſien. Ses vues n'ont rien de commun avec les miennes; & très-certainement les principes d'après leſquels je travaille ne lui ſont pas même venus dans l'eſprit.

Laiſſons donc M. Gottſched cueillir ſes lauriers & jouir tranquillement de ſa gloire; le chemin qu'il a pris ne mene point à celle que j'ambitionne.

Quoique vous connoiſſiez déja le plan de mon ouvrage, vous ne ſerez pas fâché ſans doute que je vous en

(1) Son proſpectus parut en 1758, & en 1759 le livre fut imprimé.

donne une idée encore plus préciſe & plus nette.

Mon premier ſoin eſt d'abord de bien développer la nature & les propriétés du *beau* dans les arts, ou de creuſer les ſources du bon goût, d'en examiner la nature & de l'expoſer aux yeux de mes lecteurs ſous tous ſes aſpects différens. Pour cet effet il m'a fallu en quelque ſorte eſquiſſer tous les ouvrages de goût depuis l'architecture juſqu'à la poéſie. Vous ſentez parfaitement que je ne pouvois comparer les beautés telles qu'elles ſe montrent dans des productions dont l'objet & les procédés ſont ſi différens, ſans avoir appris auparavant à connoître la nature & les propriétés du *beau*, & que c'étoit là le ſeul moyen de préſenter diſtinctement à l'eſprit ce que le goût ne ſaiſit & ne ſent que très-obſcurément.

Quand une fois on a connu la nature du beau, on peut commencer à chercher les raiſons du plaiſir qu'il nous fait. Il faut qu'il y ait quelque choſe dans la nature de l'ame humaine, & même dans la nature univerſelle de l'être penſant, par où l'effet

du *beau* ou du *bon*, relatif au goût, puiſſe être rendu clair & ſenſible : c'eſt un des objets que je me propoſe d'approfondir le plus.

Par-là non ſeulement j'ouvrirai aux philoſophes un vaſte champ à de nouvelles recherches pſychologiques, mais encore je mettrai les critiques en état de porter la théorie du goût à une certitude qui approchera de la certitude mathématique. Ce que Leibnitz avoit eſpéré de ſes principes de métaphyſique relativement à la morale, je compte l'obtenir de mes recherches relativement au goût.

M. Gottſched n'a pas jugé à propos de porter ſes regards auſſi loin ; il n'a pas même apperçu les diverſes qualités générales & particulieres qui compoſent proprement le mérite des ouvrages de l'art. Parcourez ſon livre d'un bout à l'autre, voyez les articles *bâtiment*, *tableau*, *poëme*, *diſcours*, *chant*, *&c.* ils vous laiſſent dans une ignorance totale des choſes propres à donner à ces différentes productions le degré de beauté, de perfection dont elles ſont ſuſceptibles. Les articles *juſteſſe*, *pompe*, *richeſſe*, *élégance*, *régu-*

larité, & cent autres qui contiennent les propriétés générales des ouvrages de l'art, ne s'y trouvent pas ſeulement indiqués. Ces mêmes articles ſont ceux que j'ai traités avec le plus de ſoin.

Je tâche enſuite de faire connoître le *beau;* je l'expoſe dans tous les aſpects ſous leſquels il ſe préſente. Je ne me contente pas, par exemple, de définir en général la beauté, je tâche de décrire clairement ce que c'eſt que la *beauté* dans les figures individuelles, ce qu'elle eſt dans la compoſition de pluſieurs figures, en quoi conſiſte la *beauté* d'une penſée & d'un diſcours entier, ce qui compoſe un *beau* bâtiment, une *belle* muſique, une *belle* danſe, &c. J'obſerve cette méthode à l'égard de chaque qualité particuliere de tout ouvrage de goût; par-là non ſeulement l'artiſte eſt à portée de connoître clairement le *beau* que ſon ouvrage exige, mais encore de puiſer dans les productions des autres arts des avantages infinis pour le ſien. Tout art a le privilege d'expoſer par préférence certaines beautés. Tous les artiſtes doivent apprendre de l'archi-

tecte l'exactitude, la régularité, la proportion des parties avec le tout. S'agit-il d'oppoſitions, de contraſtes, d'une bonne ordonnance ? le peintre d'hiſtoire doit ſervir de modele : tandis que pour d'autres avantages, ce ſera tantôt le poëte, tantôt le muſicien, tantôt l'orateur qui marchera à la tête des artiſtes.

Je vais encore plus loin ; quand je vois, par exemple, combien le muſicien répand de charmes & d'agrémens dans ſes compoſitions, au moyen des diſſonances & de leur ſolution adroite, j'examine ſi le poëte, ſi le peintre, &c. peut introduire dans les ſiennes des procédés ſemblables ; & lorſque j'ai trouvé dans quel cas cela eſt poſſible, je lui donne le muſicien pour modele. Cette comparaiſon conſtante des arts ſert en même tems à faire concevoir certaines beautés fines qu'à peine on peut décrire, mais qui ſe font très-bien ſentir. Ainſi on les repréſente dans l'occaſion, ſoit dans une chanſon, ſoit dans un tableau, en un mot, dans ceux des ouvrages de l'art où elles ſont plus diſtinctes, plus palpables, & où on les montre pour ainſi dire avec le doigt.

Le critique & l'artiſte ſont néceſſairement privés d'une infinité d'avantages & de reſſources, lorſqu'ils n'ont pas la théorie & la pratique de tous les arts en même tems devant les yeux. Ainſi vous trouverez dans mon ouvrage que l'architecture m'a donné ſouvent occaſion de preſcrire certaines regles à l'orateur & au poëte. Rien de tout cela n'eſt entré dans le plan de l'auteur du *manuel-lexique*, quoiqu'il ſoit plus étendu que le mien. Il s'eſt principalement appliqué à remplir ſon ouvrage de faits hiſtoriques; c'eſt une partie que je ne négligerai pas non plus: mais comme on ne finiroit pas, ſi l'on vouloit rapporter la vie & les ouvrages de tous les artiſtes de toutes les nations & de tous les âges, je me ſuis preſcrit des bornes fort étroites à cet égard.

Ceux qui ont porté les arts à un certain degré de perfection, ceux qui les premiers y ont introduit des beautés exactes, ou qui les ont enrichis de nouveaux avantages, ceux dont les productions ſont faites pour ſervir de modele, voilà les hommes que je m'attacherai particulierement à faire

connoître. Viendront enſuite les Marini, les Lohenſtein (1), & tous ceux d'entre les corrupteurs du goût, dont les vices ſont d'autant plus dangereux qu'ils ſont plus aimables. Quant aux autres artiſtes, j'en parlerai ſeulement à l'occaſion des bons ouvrages qui ſeront ſortis de leurs mains. Ainſi à l'article *tragédie* on verra tous les poëtes qui ont travaillé avec ſuccès dans ce genre: mais je ne ſaurois me réſoudre à rapporter le nom de chaque rimeur ou de chaque barbouilleur, encore moins à lui donner un article particulier. Le tems que M. Gottſched a mis à ramaſſer & à étendre des faits hiſtoriques, je l'emploie à reſſerrer ceux que j'ai recueillis; il n'a preſque rien dit de ce qui concerne les progrès & la communication des ſciences, & j'en fais mon objet principal.

(1) Lohenſtein a été contemporain de Corneille, & il a couru la même carriere, mais avec un ſuccès bien différent. On connoît le faux-brillant, la ſingularité & la bizarrerie des idées & des comparaiſons du Marini; celles de Lohenſtein ſont encore plus extravagantes, ſans être auſſi ingénieuſes.

Comme dès le commencement de mon entrepriſe, j'ai conſidéré tous les arts ſous le même point de vue, ils me ſont tous également chers; je leur ai donné le même degré d'attention; j'ai examiné un morceau d'architecture avec autant d'application que j'en ai mis à examiner une épopée. J'ai fait choix en même tems de coopérateurs qui excellent tous dans les arts auxquels ils ſe ſont appliqués. C'eſt encore un avantage que M. Gottſched n'a pas eu. Il eſt aiſé de s'appercevoir que la poéſie a abſorbé toutes ſes complaiſances.

Du reſte, ne me demandez point quand mon ouvrage ſera fini. Je ſais que quelques-uns de mes amis ſe plaignent de mon retard; mais ſentent-ils toute l'étendue & la difficulté de l'ouvrage que je médite? Savent-ils que ſouvent pour compoſer un article de quelques pages, il faut que je faſſe une lecture immenſe & que je paſſe les ſemaines entieres à réfléchir? Font-ils attention que lorſqu'il s'agit de diſcuter philoſophiquement les arts, il s'éleve de tous côtés une infinité de queſtions qu'on ne ſauroit réſoudre

qu'à force de réflexions également profondes & ſuivies ? Ajoutez à cela le peu de ſecours que je trouve dans mes prédéceſſeurs. La critique n'a eu juſqu'à préſent que la poéſie devant les yeux ; il faut bien du tems & de la peine pour rendre univerſels les principes qui ont été établis à l'occaſion de la poéſie, & ſur-tout pour réparer ce qu'il y a d'imparfait & ſouvent même de vicieux.

Je crois vous avoir déja dit que l'ouvrage auquel je travaille étoit le ſeul par lequel je comptois aller à la poſtérité ; pourquoi donc me preſſer ? J'aime mieux qu'on me demande pourquoi j'ai donné mon ouvrage ſi tard, que pourquoi je l'ai donné ſi-tôt ? J'aurai toujours une bonne réponſe à faire à la premiere queſtion, mais que répondrois-je à la ſeconde ? Voudriez-vous m'expoſer à perdre le prix de mes travaux ? Je ne me propoſe rien moins que de poſer les premiers fondement ſolides d'une *Æſthetique* (1) parfaite. Si je manque ce but, je n'aurai fait au-

(1) Théorie des ſenſations, du mot grec ΑΙΣΘΣΙΣ, *ſenſus.*

tre choſe pendant ſix ans que rouler le rocher de Syſiphe.

Permettez-moi de vous dire ici que vous avez tort de croire que j'aurois dû donner à mon ouvrage la forme d'une encyclopédie ſyſtématique, plutôt que celle d'un dictionnaire : écoutez mes raiſons, & jugez-en vous-même. Un de mes principaux objets a été de procurer aux ſciences & aux arts un plus grand nombre d'amateurs & de vrais connoiſſeurs. Un ouvrage ſyſtématique m'auroit-il jamais conduit au but que je me ſuis propoſé ? Où ſont les amateurs aſſez patiens, aſſez *penſeurs* pour chercher la théorie des arts dans les plis profonds d'un ſyſtême ?

La plûpart des hommes aiment mieux ne voir que foiblement & de loin la choſe qu'ils veulent connoître, que d'y être conduits tout auprès par des détours longs & pénibles. Si j'avois écrit un ſyſtême, il m'auroit fallu néceſſairement commencer par les recherches les plus abſtraites ſur les repréſentations ſenſibles, enſuite montrer comment les différentes ſortes d'idées ſenſibles produiſent les différentes ſortes de ſentimens agréables ; comment enfin

on peut en général, par un ouvrage de l'art, produire ces différentes représentations, & ainſi du reſte. Penſez-vous que j'aurois trouvé beaucoup d'amateurs qui m'euſſent ſuivi au travers de toutes ces recherches obſcures?

Une étude auſſi méthodique ne peut convenir qu'à ceux qui ont réſolu de conſacrer toute leur vie à une ſcience; quant aux autres, ils entendent d'abord parler diverſement, tantôt d'un objet, tantôt d'un autre; ils y réfléchiſſent, ou ils cherchent des éclairciſſemens dans quelque livre; enſuite ils font eux-mêmes quelques queſtions, ils propoſent des doutes, &c. De-là ils entrent dans des recherches plus profondes; ils veulent avoir plus de certitude, des notions plus déterminées; ils s'élevent enfin juſqu'aux premiers principes, & finiſſent où le ſyſtême commence. C'eſt ainſi que ſans être effrayés, ſans même ſe fatiguer, ils parviennent à s'inſtruire.

Au moyen de ce procédé analytique, un amateur pourra apprendre facilement & ſans dégoût la théorie des arts dans mon ouvrage. Dès qu'il aura commencé à goûter un art quelcon-

que, il ne tardera pas à deſirer d'acquérir de plus grandes lumieres ſur les regles ou ſur les différentes beautés de cet art.

Pour lors il n'aura qu'à ouvrir mon dictionnaire, il trouvera ſans peine ce qu'il cherche; bientôt il ſera plus inſtruit, ſes idées ſeront devenues plus nettes. Il verra dans les articles conſultés, qu'ils tiennent intimément à d'autres articles; il conſultera encore ceux-ci; ſes lumieres augmenteront, ſa curioſité s'enflammera; il pourſuivra la regle, ou la définition, ou le jugement juſqu'aux premiers principes d'où on les a fait dériver; il parviendra enfin à penſer auſſi ſolidement que celui qui, ayant ſuivi la méthode ſynthetique, ſeroit parti d'une extrêmité oppoſée.

Il y a plus: tel qui ne s'eſt jamais beaucoup embarraſſé des arts, ne laiſſe pas de placer un dictionnaire ſur les arts au nombre de ſes livres. Il ſe trouve dans une compagnie où l'on parle de poéſie, de peinture, de muſique; on s'énonce en termes qu'il ne comprend pas, on porte des jugemens dont il ne pénetre pas le motif. De retour chez

lui, il lui prend envie de s'éclaircir : croyez-vous qu'il en vînt jamais à bout, s'il ne pouvoit recourir qu'à un ouvrage ſyſtématique ? Non, ſans doute ; mais il a un dictionnaire, il l'ouvre, il le conſulte, il eſt entraîné d'un article à l'autre, juſqu'à ce qu'enfin il eſt tout étonné de ſe trouver ſenſible à des choſes pour leſquelles il avoit été d'abord dans une indifférence totale.

J'avois voulu traiter ſyſtématiquement la théorie & la pratique des arts ; mais les raiſons que je viens de vous expoſer m'ont fait préférer l'ordre alphabétique. Vous ſavez que j'ai ſouvent deſiré que les Allemands abandonnaſſent enfin, ſoit dans leurs leçons publiques, ſoit dans leurs écrits, la méthode ſynthétique. Si les vraies connoiſſances philoſophiques ſont aujourd'hui ſi peu répandues, c'eſt uniquement à ce procédé qu'il faut s'en prendre. Les tréſors que les Léibnitz, les Wolf, les Baumgarten ont tirés avec tant de peine de l'obſcurité, ſont encore enſevelis, pour la plupart des hommes, dans des ténebres impénétrables. L'analyſe, l'analyſe : voilà le ſeul moyen d'éclairer & d'inſtruire fa-

eilement, ſans dégoût, infailliblement, de donner enfin un cours ſûr & rapide aux connoiſſances philoſophiques. A propos de philoſophie, il ſeroit bien à deſirer que quelque homme vertueux & profondément inſtruit de tous les ſyſtêmes, voulût prendre pour cette dominatrice dês ſciences la même peine que je me donne pour le bien & pour l'avantage des arts.

Voilà une couronne cent fois plus glorieuſe que celle qui m'attend au bout de ma carriere. Heureux celui qui la remportera! Mais, ô mon ami, ce ſont-là des ſouhaits qu'il ne faut pas faire tout haut; il ſeroit à craindre qu'un libraire avide ne vînt à charger de l'exécution de cet ouvrage quelqu'écrivain ſuperficiel, qui ne ſeroit ſenſible qu'à la gloire d'être le premier qui l'eût entrepris.

PENSÉES DÉTACHÉES,
par M. Dényns ; traduites de l'anglois.

Il n'y a point de ſots qui ne ſoient aſſez ſages pour s'ennuyer bientôt d'eux-mêmes ; & comme ils ne peuvent ſupporter la ſolitude, ils fatiguent de leur ſociété ceux qui ont le malheur de les connoître.

Les hommes qui ſont extrêmement civils ſont rarement ſociables, parce que la ſociété leur donne plus d'embarras que de plaiſir.

Si les hommes deviennent plus avares en devenant plus vieux, ce n'eſt pas que l'amour des richeſſes croiſſe avec l'âge, c'eſt que leurs autres paſſions s'affoibliſſent ; ils n'aiment pas davantage l'argent, mais ils ont moins de tentations pour le dépenſer. Le goût des plaiſirs s'eſt émouſſé par la ſatiété ; la prodigalité, par l'expérience ; & la généroſité, par l'ingratitude.

A meſure que nous vieilliſſons, chaque année nous paroît plus courte

que la précédente : en voici, je crois, la raiſon. Toutes les idées que nous avons du tems dérivent de la portion de l'eſpace dans laquelle nous avons exiſté ; cette portion eſt donc la regle ſur laquelle nous le meſurons : or, comme cette meſure s'étend à proportion que nous avons vécu, chaque période doit nous paroître plus court. Ainſi lorſque nous avons vécu dix ans, une année eſt la dixieme partie de la durée de notre exiſtence ; mais lorſque nous avons vécu dix-huit ans, une année n'en eſt plus que la dix-huitieme partie.

L'honneur n'eſt qu'une eſpece fictive d'honnêteté ; ſupplément vil, mais néceſſaire de la vertu, dans les ſociétés où elle n'exiſte plus ; c'eſt une ſorte de papier de crédit, que l'on reçoit dans le commerce parce qu'il n'y a pas aſſez d'or.

Les femmes ne ſont certainement point inférieures aux hommes en réſolution, & le ſont peut-être beaucoup moins en courage qu'on ne croit : ſi on en juge autrement, c'eſt que les femmes exagerent leur timidité, & que les hommes cachent la leur.

Les opinions des hommes procedent bien plus ſouvent de leurs actions que leurs actions ne procedent de leurs opinions. Ils commencent par agir, & ils n'ont pas de peine à concilier enſuite leurs principes avec leur conduite ; auſſi trouverions-nous un grand nombre de perſonnes qu'aucun avantage particulier ne pourroit engager à faire une choſe qu'elles regarderoient comme injuſte ; mais dans ce grand nombre il en eſt peu qui ſe perſuadent aiſément qu'une choſe ſoit injuſte, quand elle leur procure du plaiſir ou du profit.

Si tous les hommes étoient honnêtes, le monde iroit bien mieux qu'il ne va ; mais ſi tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout : tant l'honnêteté eſt préférable à la ſcience.

Beaucoup d'eſprit & peu de jugement, c'eſt le plus mauvais préſent que la nature puiſſe faire à une créature humaine. Celui qui joint à beaucoup d'eſprit beaucoup de ſens, doit devenir un grand homme. Celui qui n'a qu'une médiocre portion d'eſprit & de jugement, peut encore être un homme honnête, utile & heureux ;

mais celui qui avec beaucoup d'eſprit n'aura que peu de raiſon, ne peut être que dangereux pour lui-même & pour les autres.

Le mépris parmi les hommes, ſemblable à l'action & à la réaction dans les corps ſolides, eſt toujours en raiſon réciproque. Mépriſez une ſociété, & vous en ſerez mépriſé. Un homme d'eſprit ne mépriſe pas plus les ſots que les ſots ne le mépriſent. Les filles publiques & les filoux rendent bien aux honnêtes gens tout le mépris que ceux-ci ont pour eux.

Nos reſſentimens & nos affections ſont ordinairement les principaux obſtacles qui nous ferment la route des richeſſes & de la grandeur. Celui qui ſait ſe débarraſſer du ſentiment des injures & des bienfaits, ne peut guere manquer d'avancer dans les routes obliques de la fortune & de l'ambition, avec beaucoup de rapidité & de ſuccès.

Ceux qu'une fortune héréditaire a mis en état de vivre dans l'oiſiveté ſont enclins à voir avec envie les richeſſes qui ſont le fruit du travail, & à regarder avec indignation les moyens in-

juſtes par leſquels elles ſont acquiſes dans la plupart des profeſſions. Ils ne penſent pas que c'eſt à ces moyens, tout injuſtes qu'ils ſont, qu'ils doivent eux-mêmes l'aiſance & la liberté dont ils jouiſſent. Car telle eſt la nature de l'homme, que dans ce mouvement général qu'excite la ſoif de l'or & du pouvoir, ceux qui ne peuvent réuſſir par adreſſe ont recours à la violence; c'eſt-à-dire que s'ils ne trouvent pas des moyens ingénieux & autoriſés pour ſe dévorer mutuellement, ils y emploient le fer & la flamme.

Celui qui ne veut pas être un peu dupe ſera beaucoup cenſuré, & par-là n'expoſera pas moins ſa fortune que ſa réputation. Notre premiere leçon en économie devroit donc être d'apprendre juſqu'où nous devons permettre qu'on nous trompe, proportionnément à l'état & à la fortune dont nous jouiſſons.

Il n'y a point de qualités morales plus eſſentiellement différentes que l'orgueil & la vanité, que l'on confond cependant aſſez communément. L'homme orgueilleux a la plus haute idée de lui-même; l'homme vain voudroit

droit l'inſpirer aux autres ; l'orgueilleux croit que l'admiration lui eſt due ; le vain aime mieux l'obtenir que la mériter ; l'orgueilleux veut forcer le reſpect par un air de dignité ; le vain ſollicite les applaudiſſemens par de petits artifices. Ainſi l'orgueil rend les hommes déſagréables, & la vanité les rend ridicules.

Tout homme qui a l'air d'avoir beaucoup de fineſſe doit réellement en avoir fort peu ; car s'il en avoit beaucoup, il en auroit aſſez pour le cacher.

Le vice de l'ingratitude n'eſt pas auſſi fréquent qu'on le dit communément ; car les exemples de ſervices réels & déſintéreſſés ſont fort rares.

Quiconque voudra tromper la multitude, ne doit pas déſeſpérer de lui faire croire tout ce qu'il voudra, excepté la vérité.

La réputation de généroſité s'acquiert plus fréquemment par la profuſion que par la charité, c'eſt-à-dire, en donnant ſon argent en dupe, qu'en l'employant à de bonnes actions.

Les moraliſtes, comme les peintres, ſont ſujets à deux défauts. Les uns

ſont de beaux portraits qui ne reſſemblent point; les autres ſont des portraits reſſemblans qui ſont plus laids que les originaux.

Il eſt rare que les avis ſoient donnés avec bonne intention, ſoient reçus avec plaiſir & produiſent aucun fruit. Ils ſont rarement bien reçus, parce qu'ils ſuppoſent une ſupériorité de raiſon dans celui qui les donne; & celui-ci n'a guere d'autre intention en les donnant, que de montrer cette ſupériorité. Ils ne ſont profitables ni à celui qui les donne, parce qu'ils font naître plus ſouvent la haine que l'amitié; ni à celui qui les reçoit, parce qu'il eſt rare qu'un homme qui n'eſt pas aſſez éclairé pour voir le bien ſans demander conſeil, le ſoit aſſez pour diſtinguer un bon conſeil.

Celui qui ne change jamais de principes doit être ſouvent forcé de changer de parti (1).

---

(1) On entend ici les partis politiques, tels que les Whigs & les Torys, qui, en conſervant les mêmes dénominations, ont eu ſucceſſivement des principes tout-à-fait oppoſés.

La liberté eſt un mot bien impoſant; mais la plûpart de ceux qui l'employent n'entendent par-là que la liberté d'opprimer les autres & de ſe ſouſtraire eux-mêmes à toute autorité.

Comme la propriété produit toujours le pouvoir, le pouvoir peut toujours ſe convertir en propriété : ainſi l'on peut démontrer que la corruption des parlemens doit toujours s'accroître en même proportion que leur pouvoir, & ne peut s'affoiblir que par la diminution de leur importance. Quelle eſt donc l'abſurdité de ceux qui travaillent en même tems à accroître la liberté & à détruire la corruption, c"eſt-à-dire à donner aux hommes plus de pouvoir à *porter au marché* & à les empêcher en même tems de le vendre?

Le ſoin principal d'un gouvernement, comme celui d'une nourrice (1), doit être d'empêcher ceux

(1) L'auteur a peut-être voulu dire une *garde-malade*; la comparaiſon d'une nourrice m'a paru plus agréable & auſſi juſte : au reſte le même mot anglois *nurſe* exprime également une nourrice & une garde-malade; eſt-ce que les Anglois regarderoient

qui ſont confiés à ſes ſoins, de ſe nuire à eux-mêmes. Les hommes ſont des enfans toujours cherchans à ſe faire du mal, & toujours irrités contre ceux qui les empêchent de s'en faire.

Nous n'avons pas beſoin de parcourir le monde pour apprendre à connoître la nature humaine & les principes des gouvernemens. Avec de la ſagacité & de l'attention, on peut acquérir cette connoiſſance ſans ſortir des bornes étroites d'une paroiſſe. La plus chétive corporation eſt animée des mêmes intérêts, remuée par les mêmes reſſorts que le plus auguſte ſénat. La conduite du drame eſt la même ; toute la différence conſiſte dans l'adreſſe & la dignité des acteurs.

Il y a ſans doute une grande différence entre la ſageſſe & l'honnêteté de pluſieurs individus entre eux ; mais il y en a très-peu dans la ſageſſe de pluſieurs multitudes placées dans les mêmes circonſtances. Chaque grain de bled peut différer des autres pour le poids & la groſſeur ; mais deux

---

les enfans comme des malades, ou plutôt les malades comme des enfans ?

boiſſeaux pris dans le même tas ne paroîtront certainement point différer l'un de l'autre.

On regarde comme un principe fondamental de la politique moderne, que tous les moyens qui ſont propres à augmenter la richeſſe d'une nation, augmenteront auſſi ſon bonheur, ſa puiſſance & ſa durée. J'aimerois autant que l'on ſoutînt que la ſanté, le bonheur & la force de chaque particulier ſont toujours proportionnés à ſa fortune.

Ce n'eſt pas une choſe peu ſurprenante que les hommes aient de tout tems aimé la guerre, & que malgré les calamités ſans nombre qu'elle répand ſur eux, ils s'y portent toujours avec la même ardeur. En voici certainement la raiſon cachée, mais véritable. Il y a dans la nature humaine un ſentiment ſi puiſſant de vertu, que quelque déterminés que ſoient les hommes à ſe livrer à toutes leurs mauvaiſes inclinations, ils ne pourroient goûter tranquillement le plaiſir de les ſatisfaire, s'ils ne trouvoient des expédiens pour dérober leurs difformités non ſeulement aux yeux des au-

tres, mais même à leurs propres yeux. Ils recherchent donc avec avidité les moyens de ſe tromper eux-mêmes & de ſe procurer la liberté d'être méchans avec une bonne réputation & une bonne conſcience; ils trouvent cette liberté dans la guerre qui ouvre la carriere à toutes les paſſions vicieuſes de l'homme, en le mettant à l'abri du remords, de la punition & même de la cenſure; elle couvre la fainéantiſe, la débauche, la malfaiſance, la cruauté, l'injuſtice, des dehors impoſans du zele pour le bien & la gloire de ſon pays; & ce privilege paroît aux hommes d'un ſi grand prix, qu'ils le regardent comme un dédommagement ſuffiſant des maux qui ſuivent la guerre.

Dans les querelles de religion, les propoſitions qui font l'objet de la diſpute ſont ordinairement telles que ceux qui les ſoutiennent ne les croyent pas, & que ceux qui les rejettent ne les entendent point. Ainſi un homme n'eſt jamais perſécuté pour ne pas croire, mais bien pour ne pas faire ſemblant de croire ce qu'il ne croit point; c'eſt-à-dire pour avoir

l'inſolence de ſe regarder comme plus ſage & plus éclairé que ſes perſécuteurs : inſolence que le parti le plus fort ne croit pas qu'on puiſſe jamais trop ſéverement punir.

PARALLELE (1) *entre la Clarice de* Richardſon *& la nouvelle Héloïſe de M.* Rouſſeau.

IL n'y a rien de plus difficile que de donner une juſte idée d'un ouvrage dont les beautés & les taches principales tiennent intimément à l'élocution, la chaleur, la ſenſibilité, la délicateſſe & l'humeur paradoxale de l'auteur. M. Rouſſeau dédaigne les moyens ordinaires de plan, d'incidens, d'intrigue; & il produit tous ſes effets par la ſeule force du génie & par la vivacité du coloris. Ses attitudes ſont communes, mais elles ſont peintes avec tant de grace & d'énergie, qu'elles ne peuvent manquer de frapper avec toute la force de la nouveauté. Semblable à un ſculpteur qui tire ſes matériaux tout bruts de la carriere, il polit & anime, pour ainſi dire, le marbre informe; & les ſim-

(1) Ce parallele, traduit de l'anglois, eſt tiré du *Critical Review*.

ples habitans du pays de Vaux deviennent entre ſes mains le plus aimable peuple qu'il y ait ſur la terre.

Cet ingénieux écrivain a formé ſon *Héloïſe* ſur le plan de *Clarice*, l'ouvrage favori de notre célebre compatriote, l'aimable Richardſon. Il eſt aiſé de reconnoître la reſſemblance qui ſe trouve entre les traits caractériſtiques des principaux perſonnages. Héloïſe eſt une Clarice moins parfaite ; Claire eſt une Miſs Howe, auſſi ardente dans ſon amitié, avec autant d'eſprit & de charmes, mais avec moins de ce que nous appellons *humour*, parce que l'écrivain Suiſſe eſt abſolument étranger à la gaieté originale que nous entendons par ce mot. Le plus grand éloge de M. Richardſon eſt d'avoir été pris pour modele par un écrivain du mérite de M. Rouſſeau, & d'être reſté inimitable dans l'art de copier la nature, quoiqu'il ait pu être ſurpaſſé de beaucoup par la profondeur des réflexions, par les teintes délicates qui diſtinguent le génie, & ſur-tout par cette magie, qui ſemble propre à M. Rouſſeau, de réunir & de *conjurer*, pour ainſi dire, dans une ſeule expreſſion

la ſubſtance de pluſieurs volumes. Nous en avons un exemple dans la premiere lettre que Saint-Preux écrit à Héloïſe, & dans laquelle il découvre ſon amour, ſa ſituation, ſes ſcrupules & ſes embarras : un petit nombre de lignes ſuffiſent pour vous intéreſſer auſſi vivement au deſtin de deux amans, que ſi l'auteur avoit ſuivi les progrès de leur paſſion naiſſante dans une longue ſuite de détails. En effet, M. Rouſſeau eſt entré auſſi avant dans ſon ſujet, par cette premiere lettre, que M. Richardſon dans les trois premiers volumes de Clarice ; & rien n'eſt plus propre que cette obſervation à bien marquer la différence des talens de ces deux auteurs. Le moraliſte Anglois peint une jeune femme délicate, vertueuſe, belle & pleine de religion, mais prudente peut-être juſqu'à la froideur, chaſſée de ſa famille, perſécutée par la jalouſie envenimée d'une ſœur, par le reſſentiment brutal d'un frere, par la tyrannie inflexible d'un pere ; réduite à la plus extrême miſere par les intrigues d'un ſcélérat aimable ; refuſant cependant par un rafinement inconcevable d'é-

pouſer cet amant qu'elle aime en ſecret, dont la naiſſance & la fortune ſont très-convenables, & que ſes agrémens, ſon eſprit, ſa figure ont mis à la mode auprés de toutes les femmes; enfin ſe ſacrifiant à l'obéiſſance filiale & à une délicateſſe peut-être déplacée.

Le philoſophe Génevois nous peint au contraire une fille dans la fleur de la jeuneſſe, innocente, aimable, pleine de ſenſibilité & d'enthouſiaſme pour la vertu, dont elle viole cependant les devoirs, emportée par la violence de ſa paſſion; mais bientôt rappellée à elle-même par l'horreur de ſa faute & l'honnêteté naturelle de ſon ame. Son amant eſt auſſi un jeune homme honnête & ſenſible, romaneſquement amoureux de la vertu, ſe confiant en ſes propres forces & montrant toute ſa foibleſſe, raiſonnant de l'amour comme un platonicien, & le pratiquant en épicurien. Les erreurs de l'un & de l'autre ſont intéreſſantes, & nous les admirons dans leur chûte, parce qu'ils conſervent toujours le ſentiment de la vertu.

M. Richardſon met ſon héroïne à l'épreuve de toutes les attaques de la

tentation, & par-là préſente à toutes les femmes un modele de perfection à imiter. M. Rouſſeau a mieux aimé peindre ſon Héloïſe ſujette aux foibleſſes de l'humanité, de crainte qu'en plaçant trop haut ſa vertu, la difficulté d'y atteindre ne décourageât ceux qui voudroient s'y élever. Lequel de ces deux écrivains a le mieux réuſſi à embellir l'inſtruction, c'eſt ce dont on ne peut juger que par les diſpoſitions du plus grand nombre des lecteurs : les uns ſeront animés par un exemple qui en jetteroit d'autres dans le découragement. S'il nous eſt permis de dire notre ſentiment, M. Rouſſeau a donné l'inſtruction la plus utile en nous montrant les moyens de recouvrer l'eſtime des hommes, après l'avoir perdue par une faute capitale dans la conduite. On ne peut pas donner une leçon plus importante aux femmes ſur-tout qui, pour la plupart, condamnent au vice & à l'opprobre celles de leur ſexe qui ſe ſont une fois écartées des ſentiers d'une vertu rigoureuſe, euſſent-elles promptement réparé leurs erreurs, & qui cependant ſont ſouvent plus utiles à la ſociété

que ces femmes, ſi vaines d'une vertu qui peut-être n'a jamais été miſe à l'épreuve.

Si nous entrons dans un plus grand détail ſur les deux admirables ouvrages dont nous parlons, nous trouverons que M. Rouſſeau eſt infiniment plus profond, plus animé, plus ingénieux & plus élégant; & M. Richardſon plus naturel, plus intéreſſant, plus varié & plus dramatique. L'un eſt partout un écrivain facile, l'autre un écrivain ſupérieur. M. Rouſſeau excite notre admiration, Richardſon ſollicite nos larmes; le premier eſt quelquefois obſcur, le ſecond ſouvent minutieux. Toutes les circonſtances concourent à développer le plan de celui-ci; celui-là ſe jette dans des digreſſions, mais ces écarts ſont des excurſions du génie. Richardſon développe ſes caracteres par une grande quantité de touches & de circonſtances légeres qui paroiſſent triviales, ſi l'on ne conſidere pas le deſſein entier de l'ouvrage; tandis que M. Rouſſeau par la force de ſon génie peint le cœur d'un ſeul trait & vous intéreſſe au deſtin de ſes perſonnages avant, pour ainſi dire,

que de vous les avoir fait connoître. D'un mouvement de ſa plume, tout ce grouppe d'acteurs viennent ſe peindre dans l'imagination, & fixent l'attention dans un degré proportionné au rapport qu'ils ont avec Héloïſe. Cependant quoique l'impreſſion ſoit forte, elle s'efface promptement : ſemblables aux images fugitives d'un ſonge, elles agitent violemment pour un moment & ſe diſſipent preſque auſſi-tôt ; au lieu que Richardſon imprime dans notre ame des traces plus durables, parce que le trait eſt plus ſouvent répété.

Nous pouvons pouſſer la comparaiſon plus loin encore. Richardſon a des idées fortes, mais elles ſe forment par aſſociation. Celles de Rouſſeau éclatent comme l'éclair, répandent une lumiere ſoudaine ſur tous les objets environnans, ſont originales, rapides, impétueuſes, découſues, & tiennent rarement à ce qui précede ou même au ſujet principal. Le premier exprime un beau ſentiment avec une ſimplicité aimable, mais languiſſante & ſans ornement ; l'autre donne à toutes ſes penſées de la dignité & de l'énergie, & déploie toutes les reſſources du poëte,

de l'orateur & du philoſophe, ſans contrainte, ſans enflure, ſans ſortir de la nature; ſon grand art conſiſte à cacher l'art; il ſait donner toute l'élégance d'une cour aux mœurs de ſes perſonnages champêtres, en les appropriant cependant parfaitement aux circonſtances particulieres. On a dit que Virgile avoit habillé ſes bergers de ſoie; on peut dire de M. Rouſſeau qu'il a élevé ſes perſonnages dans le Licée. Dans l'ouvrage de notre compatriote tous les caracteres ſont tels que nous les voyons dans le monde; la draperie même n'a pas été abandonnée à l'imagination du peintre. L'eſprit, l'humeur, les artifices de Lovelace, le caractere rude & fougueux de l'oncle Antoine, les manieres brutales de Mowbray, l'humanité & le bon ſens naturel de Belford, l'honneur & la franchiſe militaire de Mordaunt, la cataſtrophe effrayante de la malheureuſe Miſs Sinclair; en un mot, tous les traits de chaque caractere ſont copiés, preſque ſans exagération, ſur ce qui exiſte réellement. Si Richardſon a deſſiné dans Lovelace un caractere au-deſſus des forces de

M. Rouſſeau, c'eſt parce que cette eſpece de caractere n'a point de modele en Suiſſe. Si M. Rouſſeau a peint dans Wolmar un amant froid & tranquille, qui admire les vertus de ſa femme, & ſe confie dans ſon honneur en la laiſſant ſeule avec l'objet de ſa premiere paſſion, avec l'auteur de ſa chûte : c'eſt parce que ce caractere peut être naturel dans le pays où l'on le place, quelque outré qu'il paroiſſe à un Anglois. On pourroit peut-être reprocher à M. Rouſſeau d'avoir offenſé la religion chrétienne, en avançant des argumens en faveur du déïſme, qu'il laiſſe ſans réponſe, & en rendant Wolmar ſi reſpectable dans ſon incrédulité. Ce n'eſt pas à nous à juſtifier cet auteur ſur cet article ; il nous ſemble que dans tous ſes écrits il a trop conſidéré la religion comme une inſtitution politique, quoique dans ſon Héloïſe il n'ait préſenté que ce qui tenoit intimément au caractere qu'il décrivoit. Nous pourrions avec autant de juſtice reprocher à Richardſon d'avoir peint un débauché aimable, qu'à Rouſſeau d'avoir peint un athée vertueux.

Le philoſophe Génevois a été aſſez hardi pour repréſenter Héloïſe mariée, unie à un homme dont elle ne pouvoit aimer la perſonne, dont les principes étoient directement oppoſés aux ſiens, mais dont les procédés méritoient ſon eſtime, & la rendirent conſtamment fidelle à ſes devoirs, dans les ſituations mêmes les plus délicates & les plus difficiles. Wolmar a l'adreſſe de s'attacher les deux amans, & d'enchaîner leur tendreſſe mutuelle en mettant ſa confiance entiere dans leur honneur & leur amour naturel de la vertu. C'eſt-là que l'on trouve les plus belles maximes du devoir conjugal, & la deſcription la plus touchante qu'on ait jamais faite du mariage & de la vie champêtre. Sans un ſeul événement intéreſſant M. Rouſſeau a trouvé le ſecret de nous attacher à toutes les ſituations qu'il a peintes, & nous ſommes également touchés de la narration de l'hiſtorien & des leçons du philoſophe.

Mais notre deſſein n'eſt pas de nous étendre ſur tous les détails de cet ouvrage; ceux qui n'ont pas lu la nouvelle Héloïſe ne s'intéreſſent guere à ces

obſervations, qui n'auroient rien de neuf pour ceux qui l'ont lue. Nous terminerons donc ce morceau par remarquer que la maniere dont M. Rouſſeau exprime les idées les plus ſublimes, eſt naturelle, mais qu'elle eſt quelquefois trop philoſophique : quelques lecteurs appelleront cela pédanterie, d'autres affectation ; pour nous nous n'y voyons que le produit d'un génie libre, qui ne peut aſſujettir ni ſes idées ni ſon langage aux formes communes. Il n'y a que cet écrivain qui ait pu introduire avec propriété les expreſſions ſuivantes dans les lettres d'une jeune fille à ſon amant. « Si » vous ne m'aviez pas défendu la géo» métrie, je vous dirois que mon in» quiétude eſt en raiſon compoſée des » intervalles du tems & du lieu, &c.... « Nos ames ſe ſont, pour ainſi dire, » touchées par tous les points, & nous » avons ſenti par-tout la même cohé» rence..... comme ces amans dont » vous me parliez, qui ont, dit-on, » les mêmes mouvemens en différens » lieux, nous ſentirons les mêmes cho» ſes aux deux extrêmités du monde ». Ce ſont-là des ſentimens naturels,

mais dont la tournure philoſophique paroîtra trop recherchée à ceux qui ne réfléchiront pas que cette jeune perſonne écrit à un amant qui eſt ſon maître de philoſophie.

OBSERVATION ſur la tranſmutation des bleds.

A la fin du mois de juin 1758, on ſema dans un potager à Copenhague quelques grains d'avoine choiſis un à un & placés dans un certain eſpace, pour donner plus de liberté à la végétation. Leurs tiges s'éleverent bientôt, & on les coupa à pluſieurs repriſes, pour les empêcher de monter en épis; ce qu'on ne leur permit que l'année ſuivante, 1759. Mais ce n'étoit plus de l'avoine, ce fut la plante que les botaniſtes appellent *bromus ſcialis;* il n'y eut qu'une ſeule plante qui produiſit pluſieurs épis de ſeigle.

C'étoit déja une opinion répandue avant la naiſſance de la vraie botanique, que le froment, le ſeigle, l'orge, l'ivraie, le bromus & l'avoine étoient une plante de la même eſpece, qui dégénérant par le mauvais terrein & la mauvaiſe culture, prenoit ſucceſſivement différentes formes; ainſi le froment devenoit avoine, & l'avoine par

des moyens contraires pouvoit redevenir froment. Les obſervations des naturaliſtes firent tomber cette opinion dans le mépris ; ils découvrirent que les eſpeces des plantes different eſſentiellement entre elles comme celles des animaux, & que les plus petites ſemences renferment en elles la plante qu'elles doivent produire.

Quelques obſervateurs Suédois eurent le courage de s'élever contre les nouvelles découvertes & de leur oppoſer l'ancienne opinion qu'on avoit abandonnée ; mais ils s'appuyerent ſur l'expérience qui lui avoit manqué juſqu'alors, & qui eſt la ſeule voie qui mene à la connoiſſance des vérités phyſiques. Les mêmes obſervations ſe ſont faites en Saxe avec autant de ſuccès ; mais comme dans la nouveauté du paradoxe cette innovation, qui paroiſſoit contraire aux loix de la nature, trouva beaucoup de contradiction, il eſt à propos de réſoudre ici quelques difficultés qui ſe préſenterent à quelques botaniſtes, tandis que d'autres en appelloient à l'expérience. Ces difficultés ſont raſſemblées dans une theſe ſoutenue à Upſal à la fin de ſeptembre

1757, par un Ruſſe nommé M. Bogiſlas Homborg, ſous la préſidence de l'illuſtre M. Linnæus.

Si on obſerve avec ſoin la multiplication des plantes, dit M. Hornborg, on voit que la tige s'étend en branches, que les branches produiſent des rameaux, & les rameaux des boutons; que ces boutons ne ſont que des branches à venir, raccourcies & comme abrégées; que la branche renferme le petit bouton qui, dans l'eſpace de deux ans, va devenir branche à ſon tour: enſorte que la végétation & le tems ne font qu'aggrandir & développer le plus petit arbre qui contient déja dans ſes boutons les parties de ſon aggrandiſſement. Or la ſemence qui produit ce petit arbre le renferme déja tout entier; cette ſemence étoit contenue dans la ſemence de l'arbre ſur lequel elle a crû; de façon que la figure des plantes que nous connoiſſons exiſtoit déja exceſſivement petite dans la premiere ſemence de la même eſpece qui ait jamais été. La figure de chaque plante eſt donc déja déterminée & ne peut ſe changer.

Cet argument paroît ſpécieux; mais

ſi nous l'examinons de près, nous en verrons le faux. Il y a trois opinions ſur la reproduction des plantes. Quelques-uns ſoutiennent, comme M. Hornborg, que chaque germe contient les germes de tous les individus qu'il veut produire. D'autres prétendent que les germes de toutes les plantes ſont répandus dans la nature, qu'ils montent avec la ſeve dans les fibres, mais qu'ils ne ſe développent que lorſqu'ils trouvent une plante analogue à leur forme & à leurs propriétés. La troiſieme opinion eſt, que les germes ſe forment dans chaque plante, & que la végétation n'eſt pas un développement continuel.

Les ſavans n'ont pas encore décidé quelle eſt la meilleure de ces trois opinions; mais dans la derniere, on peut expliquer facilement comment s'opere la tranſmutation des grains. En coupant la plante à pluſieurs repriſes, la végétation eſt interrompue, le cours en eſt changé, & conſéquemment on en altere le produit. Les deux autres opinions paroiſſent au premier coup-d'œil contraires à la tranſmutation des grains; mais ſi dans le développement

du germe de l'avoine il arrive quelque changement lorſqu'on coupe la tige, ce changement doit s'augmenter lorſqu'on recommence l'opération; & enfin la plante doit devenir méconnoiſſable. Si l'on ſeme la graine de cette plante déja altérée & qu'on continue la même opération, la plante doit néceſſairement s'altérer & ſe changer encore davantage. L'effet de la greffe eſt une preuve de cette vérité. Cet effet pourroit être pouſſé plus loin; mais tel qu'il eſt, il rend les plantes à peine reconnoiſſables.

On fauche ſouvent un pré pluſieurs fois, dit M. Hornborg; & malgré cela, on ne voit pas naître de nouvelles plantes du foin dont la végétation a pu être interrompue: mais on fauche ordinairement l'herbe dans ſa maturité, tems auquel elle ne peut plus changer. L'altération qui ſe fait dans l'avoine hivernée ne décide rien par rapport à l'herbe; & d'ailleurs on n'a pas fait des obſervations aſſez ſuivies ſur l'herbe des prés, pour pouvoir aſſurer que les eſpeces n'y changent point.

M. Hornborg compare les parties d'avoine

d'avoine & celles de ſeigle ; il fait voir qu'elles n'ont aucun rapport, & qu'elles different eſſentiellement. Il eſt certain qu'en prenant les extrêmes de la dégradation, elle doit paroître impoſſible : mais ſi vous rapprochez le bromus, de l'avoine d'un côté & de l'ivraie de l'autre, & qu'on faſſe comparaiſon de l'ivraie à l'orge, de l'orge au ſeigle, & du ſeigle au froment, les nuances ſucceſſives ſe rapprochent & le paſſage de l'un à l'autre paroît poſſible, ſur-tout ſi l'on fait attention que tous nos bleds ſont déja des plantes perfectionnées par la culture, de laquelle ils ont reçu une nature preſque différente.

Pour être aſſuré de l'effet de la culture ſur les plantes, jettons un coup d'œil ſur celles que nous cultivons dans nos potagers. La laitue, telle que nous l'employons pour notre aliment, ne ſe trouve nulle part inculte ; mais ſes propriétés médicinales, ſa fleur, ſa graine ſe reconnoiſſent dans une plante ſauvage fort découpée, armée d'épines, qui ne lui reſſemble ni par le nombre ni par la forme de ſes feuilles.

Après ces courtes obſervations, je ne crois pas qu'on puiſſe comparer la génération des animaux avec celle des plantes; les eſpeces des premiers ſont, à n'en pas douter, plus conſtantes & plus invariables. Malgré cela, on pourroit en tirer des exemples favorables à la tranſmutation. Qui croiroit que du gallinſecte, qui ne paroît être ſur les plantes qu'une excroiſſance fongueuſe, il pût naître un inſecte aîlé qui ſert de mâle aux gallinſectes immobiles? Comment ſe peut-il que le lévrier avec ſon nez allongé, ſa taille élancée, ſes jambes hautes & minces, ſoit de la même eſpece que le doguin dont les jambes & le muſeau ſont ſi courts, la taille ſi groſſe, & dont la grandeur eſt infiniment moindre? Le dogue Anglois & l'épagneul ſont encore plus diſſemblables.

Les Negres, indépendamment de leur peau noire, ont les levres groſſes & les cheveux comme la laine: cependant s'ils s'allient avec des blancs, que les mulâtres qui en naiſſent s'allient encore avec des blancs, ainſi de ſuite, les enfans prennent à la quatrieme ou cinquieme génération une

peau blanche, des cheveux longs & des levres plates.

La tranſmutation du grain ne préſente donc rien à l'eſprit de contraire aux loix de la nature, même à n'écouter que le raiſonnement. L'expérience vient encore au ſecours pour appuyer cette obſervation; ainſi elle paroît certaine. Mais, dit M. Hornborg, les vents & les oiſeaux peuvent tranſporter les ſemences, elles ont pu paſſer entieres au travers des inteſtins des animaux, & ſe trouver dans le fumier qui ſert d'engrais à la terre, &c.

Quand on accorderoit que le grain de ſeigle de l'expérience a été tranſporté par le moyen que l'on ſuppoſe, il reſteroit toujours à expliquer comment il n'y a pas eu dans toute la planche du jardin un ſeul épi d'avoine; comment cette avoine ayant diſparu, il s'eſt trouvé à ſa place autant de grains d'une nouvelle plante beaucoup moins commune. La tranſmutation effective eſt donc la maniere la plus ſimple d'expliquer le phénomene dont il s'agit.

LETTRE de M. Guis, *Négociant & Député de la Chambre du Commerce de Marſeille, à M.* Bourlac de Montredon, *à Paris.*

VOUS allez regretter, mon cher ami, de n'être pas venu avec moi à Copenhague. On a dit qu'il falloit voir le monde avant que d'en ſortir; mais quelque plaiſir qu'on trouve à ſatisfaire ſa curioſité par la nouveauté des objets, rien n'eſt ſi utile & ſi intéreſſant à connoître que les hommes : & je viens de les voir ſous un aſpect bien digne de réflexions & d'étonnement. Un état deſpotique par choix, un peuple heureux ſous un maître dont la volonté fait la loi, voilà ce que n'auroient certainement pas imaginé ces ſages qui conſumoient leurs veilles à former une idée de république dont l'équilibre fît le repos & la ſolidité. Je l'ai vu ce prodige de gouvernement; mais quel concours de circonſtances il a fallu pour le produire! Un

roi plus juſte que la loi même, des miniſtres enflammés comme lui de l'enthouſiaſme du bien public, une cour formée de citoyens qui environnent le pere du peuple. Que la vertu dans les rois a d'influence & de charmes! c'eſt le centre de ſon activité.

J'ai vu à Copenhague l'adminiſtration la plus ſage & la mieux combinée. Il n'eſt peut-être point de cour en Europe où les affaires paſſent par tant de mains & ſoient plutôt expédiées. L'œil du maître toujours préſent éclaire & anime tout; & de quel maître? Je vous l'ai dit, c'eſt le pere de ſes ſujets. Heureux qui vit ſous les loix d'un prince ami des hommes! C'eſt à un François à louer ce bonheur, enchanté de trouver dans les climats du nord & de pouvoir montrer aux nations de ces contrées l'image de ſon maître. Vous jugerez encore mieux de la reſſemblance, aux traits de bonté que l'on cite du roi de Danemarck.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitilenem.

Ce roi eſt allé voir le modele de ſa

ſtatue équeſtre faite par M. Saly (1); ce ſavant & heureux artiſte, qui s'immortaliſe en laiſſant à la poſtérité les images des héros les plus chers à notre ſiecle. Frédéric entouré d'un peuple qui l'adore & qui crioit : *vive le roi, vive notre pere*, deſcend avec précipitation de ſon carroſſe, ſe jette, pour ainſi dire, dans les bras de ſes ſujets qui l'approchent & ſe preſſent autour de lui, & crie avec eux de ſon côté, ſe tournant à droite & à gauche, & faiſant voler ſon chapeau comme eux, pour imiter leur naïve joie : *vive mon peuple, vivent mes enfans ! Oui, vous êtes tous mes enfans, tous mes enfans ; je ſuis votre pere, votre pere à tous.*

Dites-moi, mon ami, ce ſpectacle attendriſſant ne vous fait-il pas l'impreſſion qu'il m'a faite ? Je me ſuis tranſporté aux beaux jours de la convaleſcence de Louis XV ; j'ai vu l'i-

(1) M. Saly a fait la belle ſtatue de Louis XV qu'on admire à Valenciennes, & il l'a faite en donnant généreuſement ſon travail à ſa patrie. Ce trait devoit être gravé ſur le marbre avec le nom de celui qui a donné à ſon ſiecle un exemple ſi glorieux pour les arts.

mage de l'allégreſſe & de l'amour des François pour leur roi, & les larmes ont coulé de mes yeux. Qu'on invente des cérémonies pompeuſes, qu'on environne les rois de l'appareil impoſant de la grandeur; la nature ſimple en fait plus ici que l'orgueil & la flatterie n'en imagineront jamais. Vive un ſouverain qui, au milieu de ſon peuple, comme au ſein de ſa famille, appelle, aſſemble ſes enfans, & ſe trouve plus grand dans cette foule que ſur le trône! Celui qui cherche ailleurs la gloire, ne la connoît ni ne la mérite.

Le roi de Danemarck a une cour brillante & bien compoſée; ſes gardes le ſuivent dans la ville, parce qu'il eſt obligé de les ſouffrir; mais s'il va à la campagne, il eſt à peine aux portes de la ville, qu'il les renvoie.

Vous le voyez au milieu des ouvriers & des payſans, interroger les uns, recevoir lui-même les requêtes des autres, & permettre par un excès de bonté, qu'un de ſes ſujets lui diſe à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui expoſer tout haut.

Un tel roi mérite bien des miniſtres zélés, habiles & fideles; & il ne

peut manquer d'en avoir. M. d'Ahlfedt, chargé du département de la guerre, M. de Holet pour le clergé & les finances, M. le baron d'Henſe pour le commerce, ſont des hommes ſupérieurs dans leur partie. On voit en particulier dans M. de Bernſtorff un génie ſage, actif, lumineux, d'une application ſoutenue & d'une ardeur infatigable, qui réunit le goût des talens à l'amour des vertus, & qui ne laiſſe rien échapper de tout ce qui peut concourir au bien public ou y porter atteinte. Ce n'eſt pas à moi de juger d'un homme d'état; je ſuis l'écho de la voix publique : mais dans la partie du commerce dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, j'ai été étonné de l'étendue de ſes connciſſances.

Pour M. le comte de Moltke, grand maréchal de la cour, c'eſt l'image de toutes les vertus qui devroient animer ceux qui gouvernent les hommes. La bonté, la candeur, l'activité, l'idolatrie du bien public caractériſent ce digne favori d'un monarque vertueux, qui partage avec ſon maître l'amour & la reconnoiſſance d'un peuple qui leur doit ſon bonheur.

Un artiſte, un homme de lettres eſt accueilli à la cour de Danemarck, non pas avec cet air mêlé de hauteur & cette bonté qui humilie, mais avec cette eſtime affable & douce qui encourage : il n'a pas beſoin de percer la foule. J'ai vu le Prince Royal (1) appercevoir le premier M. Jardin & aller au-devant de lui. Vous ſavez que M. Jardin, architecte célebre, fait conſtruire à Copenhague un temple d'une grande beauté. Le roi l'a nommé ſurintendant de ſes bâtimens ; & il n'eſt pas moins recherché à Copenhague pour la douceur de ſon caractere & de ſes mœurs, que pour la ſupériorité de ſes talens & le ſoin qu'il prend de les rendre utiles.

Que vous dirai-je du pays ? L'hiver y eſt triſte & un peu long ; mais ce pays, je veux dire le Holſtein, la Sconie, la Zélande, réaliſe, à l'arrivée du printems, ce que les poëtes ont dit des champs Eliſées. La terre en peu de jours eſt revêtue de fleurs & de ver-

(1) Le Prince Royal a pour gouverneur M. de Reventlau qu'on peut comparer à M. le comte de Teſſin, qui a élevé le Prince Royal de Suede.

dure : j'ai été étonné de la rapidité avec laquelle on voit pouſſer l'herbe & les feuilles. Il me ſemble que ſi la nature nous ſervoit auſſi promptement dans nos pays chauds où l'herbe croît ſi lentement, nous ſerions peut-être moins impatiens & moins vifs. Que direz-vous de cette maniere d'expliquer le phlegme du nord? Ils n'ont pas à la fin de l'hiver ces premiers deſirs qui nous échauffent; mais je ne veux pas dire pour cela qu'ils n'aient pas les mêmes paſſions que nous. On m'a cité parmi le peuple des amoureux Danois déſeſpérés, qui, comme les héros, faiſoient le ſaut de Leucade.

Vous voulez ſavoir s'il y a à Copenhague des négocians diſtingués : oui, ſans doute, & en grand nombre. Je vous conterai l'hiſtoire de M. le baron de Lhimilman, intendant général du commerce de Danemarck, où il jouit en ſûreté de la fortune qu'il a faite pendant la guerre au ſervice du roi de Pruſſe. Cet ancien négociant, décoré aujourd'hui du cordon de l'ordre de Danebrog, eſt moins remarquable par ſes richeſſes & par le bon

uſage qu'il en fait, que par la douceur de ſes mœurs, par ſa bienfaiſance, par ſa modeſtie dans ſon élévation & ſa proſpérité, par la profonde connoiſſance qu'il a de toutes les parties du commerce, enfin par l'avantage de poſſéder une femme reſpectable qui a dû mettre le comble à ſes vœux & à ſon bonheur.

Je n'ai pu qu'admirer le progrès des manufactures que M. de l'Archenleben, conſeiller d'état, a eu la complaiſance de me faire voir : il ſeconde en effet, pour les faire proſpérer, le zele de M. le baron de Bernſtorff qui excite & encourage l'induſtrie.

Les payſans du Danemarck, ſuivant M. Pluce, qui a fait en 1759 *la balance du Danemarck*, ont toujours fabriqué leurs habillemens; & pour celui des bourgeois & des troupes, on avoit recours aux étoffes étrangeres. Le général Scholten, Hollandois, fut le premier qui conſeilla à Frédéric IV d'établir à ſes dépens une manufacture pour l'habillement des troupes de terre & des matelots. Elle fut fondée malgré les oppoſitions & les intrigues des fourniſſeurs. Elle ſub-

ſiſte encore dans la maiſon de force ; on y fait au moins ſoixante mille aunes de drap, & on donne du travail à 1400 ouvriers : les autres fabriques occupent à Copenhague 4000 perſonnes.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de l'entrepôt qu'on peut y faire pour le commerce du nord, du fameux détroit du Sund, où l'on voit paſſer, année commune, ſix mille bâtimens qui payent tribut au roi de la mer Baltique ; je vous parlerai de la marine militaire & marchande du Danemarck, ſujet intéreſſant & digne d'attention pour un voyageur négociant. On comptoit en 1759 dans les différens ports de Danemarck & de Norwege, 1750 bâtimens marchands Danois ; & cette marine a plutôt augmenté que diminué.

Je ne vous écrirai aucun détail ſur la Hollande : venez en juger vous-même, venez voir ce beau pays au printems ; vous y verrez la nature forcée par le travail & l'induſtrie, ne pouvant refuſer ce qu'elle a de plus précieux aux efforts de l'art ; vous y verrez des bois touffus ſur le bord des

canaux, ſouvent environnés d'eau de toute part, qui m'a fait répéter cette ancienne épigramme dont j'ignore l'auteur.

Hic Cytherea tuo poteras cum Marte jacere;
Nam Vulcanus aquis, & Phœbus pellitur umbris.

Notre ami M. de Calkom me charge de vous inviter de ſa part à venir voir le ſage dans ſa retraite. Il m'a mené aujourd'hui au village & au château de Niſvik, & en me montrant la maiſon d'un gentilhomme catholique, il m'a conté qu'après la réformation, 109 familles de négocians demanderent à l'empereur des lettres de nobleſſe qu'on achetoit 4 à 5000 florins. Elles quitterent le commerce, & à peine en trouve-t-on deux aujourd'hui qui ſe ſoient ſoutenues dans leur premier état. Belle leçon pour les négocians qui ne ſavent pas qu'ils doivent continuer d'être ce qu'ils ont été, pour mériter & pour ſoutenir cette nobleſſe qu'ils obtiennent!

Je ſuis, *&c.*

A la Haye, ce 23 Juin 1762.

FRAGMENT ſur le Style, traduit (1) *de l'italien.*

UN diſcours eſt une ſuite de mots qui correſpondent à une ſuite d'idées ; tout diſcours eſt une ſuite de ſons articulés ; toute différence dans le ſtyle doit donc conſiſter ou dans la diverſité des idées ou dans la différente ſucceſſion méchanique des ſons repréſentatifs.

La diverſité des idées peut venir ou de la nature des idées mêmes, ou de l'ordre dans lequel elles ſont diſpoſées, ou de ces deux choſes enſemble.

La différence dans l'ordre des ſons peut être relative aux idées mêmes ; & cela par cette analogie ſecrete qui ſe trouve entre les idées dépendantes

(1) *Il Caffé : le Caffé*, ou collection d'eſſais ſur différens ſujets de littérature & de philoſophie, imprimée à Milan & publiée par feuilles périodiques. Ces eſſais ſont l'ouvrage de pluſieurs gens de lettres du plus grand mérite.

du ſens de l'ouïe & celles qui dépendent des autres ſens ; par exemple, la vîteſſe & la lenteur, l'aſpérité & la douceur, & d'autres modifications ſemblables ſont communes à pluſieurs ſens. La diverſité des ſons peut être relative au ſyſtême adopté par l'uſage, qu'on nomme *grammaire ;* elle peut être auſſi relative au plus ou moins d'harmonie avec laquelle les mots ſe ſuccedent dans le diſcours.

Tout diſcours eſt compoſé d'idées principales & d'idées acceſſoires. J'appelle *idées principales*, celles qui ſont purement néceſſaires, de ſorte qu'en les comparant on puiſſe juger de leur identité ou de leur différence, c'eſt-à-dire de la vérité ou de la fauſſeté de la propoſition. Une démonſtration de géométrie n'eſt compoſée que d'idées principales.

J'appelle *idées acceſſoires*, celles qui ſervent à augmenter l'énergie de l'idée principale & à fortifier l'impreſſion que celle-ci produit ſur le lecteur. Tout diſcours qui n'eſt pas purement ſcientifique contient plus ou moins de ces idées acceſſoires.

La diverſité du ſtyle ne peut pas

conſiſter dans la diverſité des idées principales, mais dans celle des idées acceſſoires, ſi par diverſité de ſtyle on entend l'art d'exprimer la même choſe de différente maniere, ou, pour parler avec plus de préciſion, l'art de joindre des idées différentes à l'idée principale. Dans ce ſens le ſtyle d'Archimede ne peut pas être différent de celui de Newton.

Une ſérie compliquée d'idées peut ſe ſubdiviſer en pluſieurs ſéries partielles, dont chacune contiendra des idées générales relativement à ſon objet. Il peut donc y avoir différens ſtyles, renfermés, pour ainſi dire, l'un dans l'autre. En général toute affirmation ou négation ſimple, conſidérée en elle-même, ne forme point de ſtyle; mais pluſieurs affirmations ou négations, qui ſeront ſubordonnées à une affirmation ou négation principale, pouvant être différentes en elles-mêmes ou différemment diſpoſées, formeront un ſtyle.

Quelquefois l'idée principale n'eſt pas exprimée dans le diſcours, mais les idées acceſſoires l'expriment ſuffiſammment. Quelquefois l'idée princi-

pale eſt compliquée & exprimée avec toutes ſes parties conſtituantes ou ſeulement avec quelques-unes de ces parties ; alors, comme il peut y avoir du choix dans les circonſtances qu'on exprime, il peut y avoir diverſité de ſtyle.

Une idée principale compoſée, ſi elle eſt énoncée avec un mot qui y correſponde exactement, ne forme point de ſtyle ; ſi elle eſt exprimée par l'énonciation des différentes parties dont elle eſt compoſée, il peut y avoir du ſtyle, pourvu que le raiſonnement permette de choiſir indifféremment entre ces parties.

La poéſie s'attache plus à combiner qu'à décompoſer, à ſaiſir les reſſemblances que les différences des objets ; elle ſe propoſe ſur-tout de faire des impreſſions fortes ſur l'ame ; elle veut émouvoir plutôt qu'éclairer ; ce dernier effet n'appartient qu'au procédé lent & ſolide de la raiſon. La poéſie ne s'arrête pas à frapper un ſeul ſens ; elle veut en frapper pluſieurs à la fois. Elle réveille pluſieurs ſenſations enſemble, & pour ainſi dire en miniature, tandis que la préſence des objets

actuels les excite en grand, mais quelquefois avec beaucoup moins d'effet; car quoique chacune des ſenſations excitées par la poéſie ſoit plus petite & plus foible que la ſenſation dont elle n'eſt, comme nous avons dit, que la miniature, cependant le produit de toutes enſemble étant plus proportionné à la ſenſibilité limitée de notre ame, a plus d'effet que les ſenſations plus fortes excitées par la réalité; parce que l'attention ne peut embraſſer celles-ci toutes enſemble, & que d'ailleurs leur vivacité même exclut ces idées acceſſoires qui augmentent l'impreſſion des autres. C'eſt pour cela que les deſcriptions poétiques donnent ſouvent un plaiſir, lequel, joint à celui qui réſulte d'une imitation heureuſe, ſurpaſſe l'impreſſion même des objets réels.

Ceci donnera la ſolution d'un paradoxe apparent; c'eſt que les théorêmes de philoſophie les plus généraux & les plus féconds, quoique très-abſtraits, ont je ne ſais quoi de poétique; ils excitent dans l'ame un ſentiment vif de ſatisfaction, un certain frémiſſement intérieur, dont l'effet ne dif-

fere pas beaucoup de l'enthouſiaſme de la poéſie. L'ame ne ſauroit être occupée de vérités grandes, de quelque genre qu'elles ſoient, ſans qu'une foule d'idées acceſſoires viennent s'offrir à elle.

C'eſt moins la multitude que le choix des idées acceſſoires qui forme la beauté du ſtyle. Les paſſions fortes & générales ſont aſſez conſtantes & uniformes dans tous les hommes; c'eſt ſur-tout par la multitude des opinions & des coutumes qu'ils different. Les idées acceſſoires qui dépendent des opinions & des coutumes, produiſent une beauté variable & paſſagere; les idées, qui tiennent aux paſſions, réſiſtent aux effets du tems qui altere & change tout. Les premieres peuvent augmenter ou diminuer de prix, ſelon la paſſion dominante de la nation pour laquelle on écrit; les ſecondes peuvent perdre tout leur agrément & devenir inſipides & importunes.

Le ſtyle eſt diffus lorſque les mêmes idées acceſſoires ſe trouvent répétées dans le diſcours, ou lorſqu'il y en a pluſieurs qui ne different que très-peu entre elles. Ce qui rend auſſi le ſtyle

diffus, ce n'eſt pas tant la multitude que le peu d'importance des idées acceſſoires, relativement au ſujet principal.

Le ſtyle eſt concis quand les idées principales ſont accompagnées d'idées acceſſoires en petit nombre, mais importantes, & ſe ſuccedent rapidement; quand le diſcours éveille plus d'idées que les mots n'en expriment. Le ſtyle eſt concis & en même tems clair, quand les idées exprimées rappellent les idées ſous-entendues; il eſt obſcur, quand le lecteur eſt incertain ſur le choix des idées ſous-entendues.

L'uſage des métaphores eſt du plus grand ſecours pour le ſtyle. Les objets ont pluſieurs côtés par leſquels ils ſe reſſemblent: ainſi, tout mot qui exprime un rapport commun entre deux objets peut ſervir à les exprimer tous les deux, c'eſt-à-dire que les deux idées peuvent aiſément s'aſſocier dans l'entendement & ſe réveiller réciproquement. La métaphore ſera bonne, c'eſt-à-dire juſte, naturelle, &c. quand le côté ſemblable de l'objet qui forme la métaphore ſera une impreſſion aſſez ſenſible pour empêcher l'eſprit de s'ar-

rêter ſur les côtés par leſquels cet objet differe de celui qu'on veut exprimer. La métaphore ſera étrange, giganteſque, &c. quand la reſſemblance ſera ſi foible, ou qu'elle ſe trouvera aſſociée avec des différences ſi ſenſibles ou ſi nombreuſes, que les côtés diſſemblables ſe préſenteront plus promptement à l'eſprit que celui qui forme le rapport commun.

Plus un peuple eſt ſauvage, moins il voit les différences des objets, & par conſéquent plus ſes métaphores ſeront fortes & hardies. Cette progreſſion a cependant des limites, parce que dans les premiers degrés de barbarie, il peut y avoir différens degrés de ſtupidité. On peut juger par-là combien les langues & les opinions des hommes doivent avoir d'influence réciproque entre elles.

Le vulgaire en général n'eſt guere déterminé à conſidérer les différences des objets que par les différences des mots. Les limites de ſes obſervations ſont celles de ſon vocabulaire. Il regarde comme ſemblables les choſes qui s'expriment par des termes ſemblables, & comme différentes celles

qui s'expriment par des mots différens. Ainſi en comparant le dictionnaire verbal d'un peuple avec le dictionnaire réel, c'eſt-à-dire avec ſon encyclopédie, on peut juger du genre de connoiſſances dans lequel il a fait le plus de progrès, & par conſéquent de l'eſprit & du goût général de la nation. Il faut en conclure que les ſciences ne ſe perfectionneront chez un peuple qu'après que le langage ſera perfectionné, & que le ſiecle de l'élocution précédera toujours le ſiecle de la philoſophie. Il peut y avoir à cela quelques exceptions qui ne détruiſent pas la théorie générale.

On peut voir par-là combien vaine eſt la prétention de ceux qui croient que leur langue a toute ſa perfection & qui veulent la fixer par l'autorité de livres & de dictionnaires claſſiques. Ces entraves, dont on cherche à gêner le libre eſſor des eſprits, arrête les progrès du langage, qu'il faut conſidérer, non comme un ornement, mais comme une partie conſidérable de la maſſe des idées d'une nation.

Afin de fixer une langue, il faudroit qu'elle eût tous les termes néceſſaires,

& les meilleurs termes poſſibles, pour exprimer toutes les idées; il faudroit que toutes les irrégularités & les anomalies en fuſſent bannies. Quelle eſt la langue qui ſoit arrivée à ce degré de perfection?

Le ſort ordinaire des expreſſions métaphoriques eſt de perdre leur qualité même de métaphores, & de devenir l'expreſſion propre de l'objet qu'elles repréſentent, lorſqu'elles deviennent communes & familieres au peuple, c'eſt-à-dire quand la néceſſité, ſeule cauſe des progrès que fait le vulgaire abandonné à lui-même, le force à recourir aux métaphores pour exprimer ſes idées. La raiſon de ce phénomene eſt dans l'aſſociation continuelle de l'expreſſion métaphorique avec un objet dont elle n'eſt pas le terme propre. C'eſt pour cela que le ſtyle change de nature par la ſucceſſion des tems; l'impreſſion que tel morceau faiſoit ſur les eſprits n'eſt plus la même; ce qui paroiſſoit il y a deux ſiecles plein de chaleur & de nobleſſe, nous paroît aujourd'hui froid & trivial; c'eſt que ce qui préſentoit au commencement un rapport entre

deux idées n'eſt plus que le ſigne d'une ſeule. C'eſt au grammairien ſubtil, ou plutôt au philoſophe profond, qu'il appartient de remonter de l'expreſſion qui ſemble le terme propre à la métaphore d'où elle eſt dérivée. Cette recherche eſt très-propre à faire connoître les origines & les développemens de nos idées & de nos erreurs, connoiſſance qui renferme en elle les germes primitifs de toutes les autres, dont elle eſt le fondement & la baſe.

Quand une idée a une grande affinité, ſoit réelle, ſoit apparente, avec quelques autres idées, il arrive ſouvent que l'expreſſion propre de cette idée devient une expreſſion commune à toutes ces autres idées analogues: ainſi le mot grec *pneuma*, qui ſignifie *eſprit*, ſignifia d'abord *vent*, puis *ſouffle*, puis *ame*, & enfin une qualité particuliere de l'ame, &c.

Les changemens que les hommes font dans les langues ſont toujours proportionnés au beſoin qu'ils en ont. Ils ſe ſerviront long-tems d'une expreſſion voiſine de l'idée qu'ils veulent rendre, avant que d'en former une nouvelle. Les hommes ſont des animaux

maux imitateurs, qui s'écartent le moins qu'ils peuvent de leurs premiers modeles. Il ſemble que le principe de la moindre action, qui a tant d'influence dans le phyſique, s'étende auſſi ſur le moral.

Lorſqu'une langue ſubit des changemens rapides, c'eſt donc un indice certain qu'il s'eſt fait une révolution dans les idées de la nation qui la parle; & par la nature des changemens de la langue on pourra juger de ceux qui ſe ſont faits dans les idées. Ainſi le langage s'adoucit ſous le deſpotiſme, tandis que la liberté politique & les guerres civiles lui donnent de la vigueur & de l'aſpérité.

La nature des métaphores ſervira plus encore à faire connoître le caractere dominant de la nation, ſinon tel qu'il eſt actuellement, du moins tel qu'il a été en un certain tems; car les expreſſions durent plus long-tems que les choſes mêmes dont elles ſont le ſigne. Par un procédé conforme à la nature de l'eſprit humain, les métaphores ſont toujours tirées des objets qui intéreſſent le plus une nation, qui lui ſont le plus familiers, & dont elle

fait un uſage continuel pour exprimer d'autres objets. Ainſi ſelon que les métaphores ſont priſes de la guerre, de l'amour, du commerce, &c. elles indiquent le génie particulier du peuple.

La différence des ſtyles naît ou de la différence des paſſions de l'écrivain, ou de la différente diſpoſition de ſes idées.

Une paſſion eſt une impreſſion forte & conſtante de la ſenſibilité fixée toute entiere ſur un ſeul objet. Elle modifie & transforme en elle-même toutes les paſſions plus foibles, qui ſervent même à accroître la force de la dominante.

Un ſentiment eſt une paſſion en petit; il agite l'ame avec moins de force & de durée que celui qui conſtitue la paſſion; mais ſes effets ſont proportionnément les mêmes. Tant qu'il dure il modifie & transforme en lui tous les ſentimens plus foibles. Il y aura donc, comme dans les idées, des ſentimens principaux & des ſentimens acceſſoires. Ceux-ci ſerviront à augmenter la force du ſtyle paſſionné. Les paſſions & les ſentimens qui ſont les diminutifs des paſſions, ſont trop

uniformes dans leurs objets & trop conſtans dans leurs effets, pour qu'on en puiſſe ſupporter long-tems ſans ennui la peinture toute nue. Ce ſont donc les paſſions & les ſentimens acceſſoires qui font dans ce genre la force du ſtyle, parce qu'ils varient à l'infini les paſſions & les ſentimens principaux, & qu'ils les modifient de mille manieres, dans le monde poétique comme dans le réel.

Lorſqu'on dit que l'écrivain doit être pénétré de la paſſion qu'il veut exciter en nous, on entend ſans doute qu'il doit éprouver le ſentiment qui eſt la *miniature* de cette paſſion ; & c'eſt la diſpoſition la plus propre pour l'exprimer heureuſement. S'il étoit véritablement affecté de la paſſion même, il ſeroit plus empreſſé de la ſatisfaire que de la peindre. Mais s'il n'a que le ſentiment dont nous parlons, il ſe trouvera placé dans cette diſtance convenable, d'où une partie de ſon ame pourra, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, contempler l'autre, & choiſir les traits principaux & caractériſtiques de ſa propre ſenſibilité.

Les ames poétiques, d toute eſ-

pece, acquierent l'habitude d'exciter en elles-mêmes les ſentimens les plus oppoſés à leurs goûts; les circonſtances de la vie fourniſſent les occaſions d'en faire les premiers eſſais, & l'habitude ſe forme par la facilité qu'ont les actes de l'eſprit à devenir de méchaniques volontaires, & de volontaires méchaniques, facilité proportionnée à la répétition des actes mêmes. Si l'impreſſion eſt répétée ſans interruption, elle devient paſſion, & s'empare de la ſenſibilité qui exclud alors ou transforme tous les autres ſentimens; ſi les impreſſions ſont variées & interrompues, la facilité de les exciter ſera d'autant plus grande, que les paſſages d'un ſentiment à un autre ſeront plus nombreux & plus divers.....

LETTRE ſur le voyage de M. Smolett en France.

M. Smolett, médecin & bel eſprit, connu en Angleterre par des hiſtoires, des romans, des critiques, des pieces de théatre, des traductions & des pamphlets politiques, partit de Londres en 1763, dévoré d'humeur & de ſpleen, dans le deſſein d'aller au ſud de la France chercher un remede au délabrement de ſa ſanté. Après cinq mois de ſéjour dans ce royaume, il paſſa à Nice, d'où il alla faire quelques excurſions en Italie. Enfin, au bout de deux ans de courſes pénibles & infructueuſes, il eſt retourné dans ſa chere patrie, plein du plus profond mépris pour les hommes & les choſes qu'il venoit de voir.

M. Smolett a publié dans ſa langue, en 1766, l'hiſtoire de ſon voyage qu'il auroit pu intituler ſon *Odiſſée;* car, ſemblable à Uliſſe, il (1) a par-

(1) . . . . . *Multorum providus urbes Et mores hominum inſpexit. . . . aſpera multa Pertulit.*

couru bien des villes en obſervant les mœurs, & il a eu beaucoup à ſouffrir parmi les peuples barbares & mal élevés chez leſquels ſon mauvais deſtin l'a forcé de vivre pendant quelque tems. Heureuſement il n'a eu à ſe défendre ni contre le chant des ſyrenes, ni contre les enchantemens des Circés, ni contre les ſéductions des Calipſos; il avoit avec lui ſa Pénélope qui l'a préſervé de ces dangers.

C'eſt un redoutable obſervateur que M. Smolett. Nos vices, nos défauts & nos ridicules ſont depuis longtems l'objet de la plus amere cenſure, tant de la part des étrangers que de celle de nos compatriotes mêmes; mais ſans M. Smolett, l'Europe ne ſauroit pas encore combien nous ſommes groſſiers, ignorans & barbares. Il expoſe notre nudité aux yeux des nations avec une inhumanité ſans exemple. On en jugera par le précis que nous allons donner de ſa relation. Sans chercher à repouſſer ni à atténuer la rigueur de ſes jugemens, nous les rapporterons avec une candeur qui peut-être nous méritera l'indulgence de nos lecteurs, & donnera à notre

cenſeur même quelque remords de nous avoir ſi maltraités.

M. Smolett, piqué contre la cour qui ne lui donnoit point de penſion, contre les méchans qui diſoient du mal de ſes livres & contre le public qui ne les liſoit pas, & par-deſſus tout cela aſthmatique & vaporeux, ſe mit en route, au mois de juin 1763, avec ſa famille & ſe rendit à Douvres.

Le détail de toutes les mortifications qu'il a eu à eſſuyer dans ce malheureux voyage, commence dès la premiere journée, & ſa relation nous a paru auſſi attendriſſante que la comédie *des vingt-ſix infortunes d'Arlequin.* La route de Londres à Douvres lui a paru odieuſe: des chambres froides & de mauvais lits, une cuiſine exécrable, du vin empoiſonné, des domeſtiques négligens, des hôtes inſolens & des mémoires ſcandaleuſement chargés; voilà ce qu'il a *obſervé* dans les auberges. Notre voyageur penſe qu'il ſeroit de l'honneur du gouvernement britannique de réformer de ſi horribles abus, c'eſt-à-dire, de rendre les hôtelleries commodes & bien fournies, & les cabaretiers déſintéreſſés

& honnêtes gens ; ce qui, comme on voit, ſeroit fort aiſé.

On dit communément que Douvres eſt *une caverne de voleurs*, & M. Smolett convient que ce propos n'eſt pas ſans fondement ; mais ce qu'il trouve d'affreux, c'eſt que les Anglois, comme les étrangers, y ſoient également la victime de la rapacité & de l'inſolence des aubergiſtes. Il voudroit que ces Meſſieurs fuſſent aſſez bons citoyens pour épargner leurs compatriotes, & ſe contenter d'*écorcher* les ennemis de la république. Mais notre voyageur ne ſe flatte pas ſans doute de voir réuſſir ſon projet de réforme ; la route de Londres à Douvres eſt ſans ceſſe couverte d'étrangers de tous les pays, qui ont gâté les mœurs des bons aubergiſtes Anglois, & les ont dégoûtés de tout ſentiment de politeſſe, de généroſité & de patriotiſme.

M. Smolett, qui a bien réfléchi ſur toutes les incommodités des voyages, trouve que la dépenſe en eſt une des plus grandes. Il ne peut paſſer de Douvres à Boulogne ſans louer un paquebot, qui lui coûte huit guinées ; quand

le paquebot eſt à la hauteur du port de Boulogne, il faut un bateau qui le tranſporte à terre avec ſes effets; nouvelle dépenſe; mais ce n'eſt pas tout: quand il eſt débarqué, une troupe de *fainéans* ſe préſentent pour porter le bagage à l'auberge & veulent encore être payés. Toutes ces exactions donnent bien de l'humeur à notre voyageur; mais ce qui y met le comble, c'eſt qu'en arrivant trop matin à l'auberge il trouve tous les lits occupés, & ſe voit obligé d'attendre qu'on ſoit levé pour avoir une chambre. Tous ces événemens ſi intéreſſans ſont décrits avec beaucoup de détails, & donnent lieu à des réflexions bien ameres ſur le peu d'hoſpitalité qu'on trouve en France. On croiroit, dit notre obſervateur, *que les François ſont toujours en guerre avec les Anglois, car ils les pillent ſans miſéricorde.* Il ajoute ici ſur le droit d'aubaine quelques traits auxquels nous n'avons rien à répondre. Nous dirons ſeulement qu'on avoit propoſé, vers la fin du dernier regne, d'abolir cet uſage, qui paroît auſſi peu conforme aux principes de la politique qu'à ceux de

l'humanité. Un grand magiſtrat s'y oppoſa, & donna pour raiſon que c'étoit la plus ancienne loi de la monarchie ; mais depuis ce tems-là ce droit a été ſupprimé, par des traités ou conventions particulieres, en faveur de pluſieurs nations de l'Europe.

Revenons à notre voyageur. Il prit aſſez philoſophiquement la mortification commune de voir ſes coffres viſités par les commis de la douane ; mais ce qui lui fait jetter les hauts cris, c'eſt la cruauté qu'on eut de retenir pendant quelque tems une caiſſe de ſes livres pour les envoyer à la Chambre ſyndicale d'Amiens : *& les François*, s'écrie-t-il, *ſe piquent de politeſſe & d'hoſpitalité !*

M. Smolett eſt reſté trois mois à Boulogne ; pendant ce tems il a fait des obſervations importantes ſur les mœurs & le gouvernement. C'eſt ſurtout dans ſes entretiens avec ſon hôte & ſes hôteſſes qu'il puiſoit de grandes lumieres ſur le caractere de notre nation. Son hôte étoit un jeune homme, qui avoit un emploi dans les fermes, fort joli garçon, très-obligeant, mais libertin & plein de vanité ; & M. Smo-

lett conclut que *la vanité eſt la paſſion dominante des François.*

Il juge que les habitans de Boulogne deſcendent des anciens Flamands, parce qu'ils ont la peau fine, le teint fleuri & les cheveux blonds; au lieu que les naturels de France ont, ſelon lui, les cheveux noirs, la peau brune & le teint olivâtre. Remarque curieuſe qui avoit échappé juſqu'ici à tous les voyageurs!

Les Boulonnois, dit M. Smolett, *ſont très-féroces & très-vindicatifs. Il ſe commet fréquemment, tant dans la ville que dans la campagne, des meurtres barbares, & les payſans, par reſſentiment ou par envie, ſont aſſez dans l'uſage de mettre le feu à la maiſon de leurs voiſins.* Pour peu que ces peuples aient l'eſprit de vengeance que notre voyageur leur attribue, nous ne lui conſeillons pas de retourner chez eux.

La nobleſſe de la province n'eſt pas mieux traitée. *On ne peut pas voir*, ſelon lui, *une race de mortels plus* inſignifiante *que les nobles de Boulogne. Sans dignité, ſans eſprit & ſans bon ſens, ils ſont mépriſables par leur orgueil, & ridicules par leur vanité, &c.*

C'eſt avec ce ton de politeſſe & de décence que notre voyageur juge des hommes qu'il n'a vus que par la fenêtre de ſon auberge ; car il eſt bon de remarquer que pendant ſon ſéjour à Boulogne, il étoit ſi malade qu'à peine a-t-il quitté le coin de ſon feu ; mais il étudioit les mœurs du pays, en cauſant avec ſon hôte le commis des fermes, & avec la ſervante de l'hôtellerie.

Une des choſes qui choquent le plus cet impitoyable cenſeur de nos *mœurs*, c'eſt la *beſtiale* coutume, qu'il a remarquée chez *tous les gens polis*, de ſe laver la bouche après le repas, *les uns devant les autres*. Il compare agréablement cet uſage à celui qu'on prétend avoir été établi dans l'ancienne Egypte, où, dans toutes les bonnes maiſons, chacun avoit près de ſoi tout ce qu'il falloit pour ſatisfaire ſes beſoins naturels ſans fauſſer compagnie. M. Smolett ajoute qu'il vaudroit mieux fonder des écoles où les jeunes gens appriſſent à manger ſans ſe ſalir la bouche, que de permettre qu'on ſe la nettoiât ainſi devant tout le monde. Preſque toutes ſes obſervations ont la

même importance & la même délicateſſe.

M. Smolett, auſſi inſtruit de l'état de nos finances que de celui de nos mœurs, a calculé dans ſon auberge de Boulogne les revenus de la France, & il affirme qu'ils ne montent pas à plus de dix millions ſterlings (un peu plus de deux cens millions de notre monnoie). S'il avoit conſulté là-deſſus ſon ami le commis des fermes, il n'auroit pas fait un ſi mauvais calcul.

Notre voyageur quitte enfin Boulogne & vient obſerver les mœurs des François à leur ſource, c'eſt-à-dire dans la capitale. Il n'a pas manqué de voir en paſſant les écuries de Chantilly & le tréſor de l'abbaye de Saint Denis. Le premier trait de ſa critique tombe ſur quelques ſtatues qu'il a vues dans cette abbaye & qu'il trouve abſolument *dans le goût François*, c'eſt-à-dire ſans vérité, ſans correction & ſans élégance. Le trait eſt dur, mais nos artiſtes doivent ſe conſoler; M. Smolett ne traite pas mieux la *Vénus de Médicis*, qu'il a vue en Italie. Il trouve que les traits de la Déeſſe ſont ſans beauté, & que ſon attitude eſt

gauche. Il faut convenir que M. Smollett a le goût ſingulierement délicat ; mais un Anglois qui connoît les chef-d'œuvres dont l'illuſtre (1) Roubillac a décoré l'abbaye de Weſtminſter, doit être difficile en fait de ſculpture.

En examinant le tréſor de Saint Denis, M. Smolett, à qui rien n'échappe, s'eſt douté encore que dans la prodigieuſe quantité de pierres précieuſes qu'on lui montroit, il pourroit bien y avoir quelques pierres fauſſes ; & nous croyons en effet que ſes ſoupçons ne ſont pas deſtitués de vraiſemblance.

J'ai obſervé, dit M. Smolett, *une choſe très-extraordinaire des auberges françoiſes, & qui me paroît faire une exception* remarquable *au caractere général de la nation ;* c'eſt que les hôtes, hôteſſes & ſervantes des cabarets n'ont pas la moindre complaiſance pour les étrangers ; ce qui forme, ajoute-t-il, un ſingulier contraſte entre les François & les Anglois. En France tout le monde eſt complaiſant hors les auber-

(3) Statuaire qui a beaucoup de réputation à Londres & dans la banlieue.

giſtes ; en Angleterre il n'y a guere que les aubergiſtes qui ſoient complaiſans. Nous pourrions rappeller à M. Smolett ce qu'il a dit lui-même des auberges de la route de Londres à Douvres ; mais nous ne voulons pas troubler le plaiſir d'une ſi belle découverte.

M. Smolett arrive enfin à Paris dans un hôtel garni. Là il ſe met à obſerver les mœurs par ſa fenêtre. Il voit dans la boutique d'un ferrurier voiſin trois jeunes filles qui paſſoient une partie de la matinée à manger du pain & du raiſin, l'autre partie à leur toilette & le reſte du jour à ne rien faire ; d'où notre obſervateur conclud que *le peuple & même les bourgeois de Paris vivent en automne de pain & de raiſin*, & qu'il y regne en général un eſprit *de diſſipation & d'oiſiveté qui ſe remarque dans toutes les claſſes de la nation.* On ne peut s'empêcher de rappeller encore une fois le conte ſi ſouvent répété de cet étranger, qui, en paſſant par Blois, eut quelque querelle avec ſon hôteſſe qui étoit rouſſe, & qui écrivit ſur ſon *album : nota, que les femmes de Blois ſont rouſſes & acariâtres.*

Nous nous étions piqués juſqu'à

préſent d'entendre l'art de nous loger agréablement & commodément; on nous avoit fait croire que les maiſons de briques des habitans de Londres étoient étroites, écraſées, enfumées, avec de petites croiſées, de petites portes, de petites cours & ſans jardin; que les plus grands ſeigneurs, peu jaloux d'être bien logés dans la capitale, réſervoient leur faſte & leur magnificence pour leurs maiſons de campagne; qu'il n'y avoit pas à Londres dix hôtels comparables à ſix cens hôtels qu'on connoît à Paris, & que la moitié de ces dix beaux hôtels de Londres avoient été conſtruits, diſtribués & meublés ſur des modeles françois; mais voici M. Smolett qui vient déconcerter étrangement toutes nos idées là-deſſus. « Ce n'eſt qu'en Angle»terre, dit-il, qu'il faut chercher des »appartemens gais, des ameublemens »agréables, de la commodité & de la »propreté.... Malgré le caractere des »François, leurs maiſons ſont *toutes* »triſtes ». On croiroit d'abord que notre voyageur, tranſporté au fauxbourg Saint Marceau, n'a vu que les maiſons de ſon quartier; mais écou-

tez-le encore. « Malgré tous les orne-
» mens qu'on a prodigués à Verſailles,
» c'eſt une (1) *lugubre* habitation. Les
» appartemens ſont obſcurs, mal meu-
» blés, mal-propres & n'ont rien de
» royal. Mettez enſemble le château,
» la chapelle & les jardins, tout cela
» ne forme qu'un compoſé biſarre de
» magnificence & de petiteſſe ». Voilà une critique de Verſailles tout-à-fait neuve & à laquelle nous n'avons pas la force de répondre. Mais ce n'eſt pas tout. Trianon, Marly & Choiſy ne ſont que des colombiers, ſelon cet impitoyable cenſeur, & il nous aſſure que le roi d'Angleterre eſt beaucoup mieux logé. Aſſurément, ſi cela eſt, ſa Majeſté Britannique eſt le monarque le mieux logé du monde; mais nous n'aurions jamais cru que l'ancien hôpital de Saint-Jacques, appellé aujourd'hui *le palais de Saint-James*, fût une habitation plus impoſante & plus royale que le château de Verſailles; & nous penſons que s'il y avoit ſur la terre un palais dont le colombier reſ-

(1) Je n'ai pas pu mieux rendre le mot anglois *diſmal*.

ſemblât à Trianon, les amateurs feroient bien du chemin pour l'aller voir.

M. Smolett nous reproche d'avoir tranſporté ſur notre théatre de muſique une traînante & langoureuſe pſalmodie d'égliſe. Cette critique n'eſt pas aſſez neuve pour être digne d'un obſervateur ſi perſpicace; mille étrangers l'ont dit avant lui, & nous commençons à en croire quelque choſe.

On imagine bien que notre cenſeur n'aura pas épargné notre théatre: c'eſt l'objet principal de la rivalité littéraire des deux nations. Nos meilleures tragédies, ſelon M. Smolett, manquent d'incidens, & le dialogue de nos comédies n'eſt compoſé que de *maximes inſipides de morale, ſans eſprit & ſans réparties*; & qu'on ne croie pas qu'il en ait jugé par quelques drames de nos jeunes auteurs modernes; c'eſt Racine & Moliere qu'il attaque & qu'il nomme. Que nos tragédies paroiſſent froides & vuides d'action aux admirateurs de Shakeſpeare, cela doit être; c'eſt un ſort que Racine doit ſubir, & qu'il partage avec Euripide & Sophocle: mais Moliere avoit juſqu'ici trou-

vé grace (1) aux yeux même des plus zelés partiſans de Wicherley, de Vanbrugh & de Congreve. Dryden, qui traite nos auteurs dramatiques avec tant de mépris dans toutes les préfaces de ſes miſérables drames, Dryden lui-même épargne Moliere. Dans la préface de ſon Amphytrion, en citant Plaute & Moliere, il ajoute : *ces deux plus grands noms de la comédie ancienne & moderne.* Mais M. Smolett eſt intrépide dans ſes opinions; & en fait de poéſie dramatique, c'eſt un juge compétent; nous prendrons la liberté de lui dire : « *Vous êtes orphevre, M.* » *Joſſe :* vous avez fait une tragédie » que M. Garrick n'a pas voulu rece-

(1) Il faut en excepter un poëte nommé Shadwell, qui a fait quelques comédies, & entr'autres une platte copie de l'*Avare* de Moliere. C'*eſt par pareſſe*, dit-il dans la préface, *que j'imite ce poëte, & je me flatte qu'il ne perdra rien entre mes mains.* On en peut juger par un ſeul trait. Quand le fils d'Arpagon apprend que ſa maîtreſſe va épouſer ſon pere, il ſe trouve mal; Arpagon l'envoie à la cuiſine *boire un bon verre d'eau claire.* Dans Shadwell l'avare dit à ſon fils d'aller *boire un verre d'eau de vie.* Quand on corrige ainſi Moliere, on eſt diſpenſé de l'eſtimer.

» voir (1) & une petite comédie qu'on » a jouée & oubliée ; mais ce n'en eſt » pas aſſez pour mépriſer Moliere. » Conſultez ſur le mérite de notre » poëte ce M. (2) Garrick, qui a re- » fuſé votre tragédie, & ſon aſſocié » en poéſie, M. Colman, le traduc- » teur de Térence ; ils connoiſſent » bien notre théatre & ont enrichi le » vôtre des ſeules bonnes comédies » qu'on y ait jouées depuis long- » tems ; ils vous conſeilleront d'étu- » dier les drames de Moliere & de » brûler les vôtres ». Mais il n'y a point d'autorité qui en impoſe à M. Smolett. Dans ſes jugemens il ne releve que de ſa propre opinion.

Toutes ces imputations ſont encore bien peu de choſe en comparaiſon de celles qui ſuivent. Nous allons les expoſer fidelement & ſans rien

---

(1) La tragédie intitulée *le régicide*, eſt imprimée ; la comédie a pour titre : *les repréſailles*.

(2) M. Garrick, dont les talens, comme acteur, ſont au-deſſus de tout éloge, a écrit pluſieurs petites comédies où il y a beaucoup de comique, & d'entente du théatre.

diſſimuler, car il faut avaler le calice juſqu'à la lie.

1°. *Le caractere des François, comme nation, eſt vraiment ridicule à bien des égards ;* car M. Smolett a vu ſur la route de Choiſy cinq à ſix chaſſeurs deſcendre de fiacre pour y tirer des lievres.

2°. *La France eſt le réſervoir général d'où ſont découlées toutes les abſurdités du mauvais goût, du luxe & de la folie qui inondent l'Europe ; & les ſources qui rempliſſent ce réſervoir ſont la vanité & l'ignorance.* Ce qui eſt prouvé ſur-tout par l'uſage de la pommade dont nos femmes graiſſent leurs cheveux, & du rouge dont elles enluminent leurs joues ; pratiques monſtrueuſes, dont l'une eſt empruntée des Hottentots, & l'autre des Iroquois. M. Smolett fait à propos du rouge une remarque tout-à-fait neuve, & qui prouve combien il a été à portée de connoître nos *mœurs :* c'eſt que ſans cet horrible maſque aucune femme, ſelon lui, ne peut paroître à la cour ou dans le beau monde ; il dit que c'eſt une marque de diſtinction qui n'appartient qu'aux femmes de qualité & qu'aucune bourgeoiſe n'oſeroit ſe permettre.

3°. A juger des femmes Françoiſes par l'éducation qu'on leur donne & par la vivacité naturelle de leur caractere, il ne faut en attendre *ni raiſon, ni ſentiment, ni diſcrétion.* Babiller, danſer & jouer aux cartes, voilà tout ce qu'on apprend aux jeunes demoiſelles, & ce qui ſuffit pour briller dans le grand monde.

4°. Il n'y a rien de ſi impertinent qu'un petit-maître, & *tous* les François ſont petits-maîtres, depuis le marquis en broderie & en dentelles, juſqu'au garçon perruquier couvert de farine, qui trotte dans les rues avec ſes cheveux en queue & ſon chapeau ſous le bras.

5°. La modeſtie & la circonſpection ſont des choſes abſolument inconnues aux François; & je m'étonne, dit M. Smolett, qu'il y ait dans leur langue des mots pour les exprimer.

6°. M. Smolett définit la politeſſe, *l'art de ſe rendre agréable;* cet art, ajoute-t-il, ſuppoſe néceſſairement un ſentiment de décence & de délicateſſe; or le François n'a aucune idée de ces qualités, & par conſéquent ne peut être regardé comme poli. On

voit par-là que notre cenſeur attaque notre réputation juſques dans ſes derniers retranchemens; mais en nous refuſant juſqu'au petit mérite de la politeſſe, il n'attend pas ſans doute que nous lui en trouvions beaucoup, car il n'a pas mis en uſage à notre égard *l'art de ſe rendre agréable.*

7°. Ce que M. Smolett a remarqué de la corruption de nos mœurs, en fait de galanterie, fait dreſſer les cheveux. L'inſolence & la perfidie caractériſent nos jeunes gens. Ils ne font l'amour à une femme que pour la déshonorer; & pour y réuſſir ils forgeront, s'il le faut, des calomnies ou de fauſſes lettres. Recevez un François chez vous; comblez-le de politeſſe & d'amitié; pour récompenſe il mettra tout en uſage pour ſéduire votre femme, votre fille ou votre ſœur; & plutôt que de ne pas trouver une victime, il fera ſa cour à votre grand'-mere. C'eſt le ton de la bonne compagnie.

8°. Le François en général eſt incapable d'amitié; mais ſi par haſard il s'en trouvoit un capable de ce ſentiment, il ſeroit inſupportable à un vé-

ritable Anglois, par ſon babil, ſon impertinence & ſes importunités.

Voilà huit chefs d'accuſation des plus graves, & nous en avons ſupprimé bien d'autres moins conſidérables; mais nous avons la bonne foi de dire que, dans cette proſcription générale, M. Smolett n'a pas compris rigoureuſement tous les individus de la nation; il avoue qu'il peut y avoir en France des hommes & même des femmes de mérite; mais le nombre en eſt ſi petit que l'exception eſt ſans conſéquence. Il ne faudroit pas croire, ajoute-t-il, que les François fuſſent un peuple de philoſophes parce qu'ils ont produit Deſcartes, Maupertuis, Réaumur & Buffon. Voilà un choix bien ſpirituel & une aſſociation bien heureuſe! Réaumur & Maupertuis, à côté de Deſcartes & de M. de Buffon! M. Smolett eſt auſſi adroit en éloge qu'en ſatyre, & ſe connoît en mérite philoſophique comme en politeſſe & en bon goût.

M. Smolett, après avoir ſéjourné près de quinze jours à Paris, pour obſerver toutes les belles choſes qu'on vient de lire, & beaucoup d'autres, ſe mit

mit en route pour Montpellier. Nous ne le ſuivrons pas dans ce voyage, non plus que dans celui qu'il a fait enſuite à Nice & en différentes parties de l'Italie; nous nous contenterons de dire qu'il montre par-tout la même gaîté d'imagination, la même fineſſe dans ſes vues, la même juſteſſe dans ſa critique & la même politeſſe dans ſon ton.

Nous terminerons donc cette lettre par une anecdote ſinguliere que rapporte notre voyageur. Etant arrivé à Montpellier, on lui conſeilla de conſulter M. F..... l'un des médecins qui avoient le plus de réputation. M. Smolett, qui ne ſe ſoucioit pas de le voir, écrivit un mémoire en belles phraſes de latin moderne, dans lequel il expoſoit l'hiſtoire & les progrès des infirmités dont il ſe plaignoit. Il remit ce mémoire à ſon *valet de louage* & lui ordonna de le porter, avec un louis d'or, à M. F.... Le domeſtique rapporta une réponſe, qui eſt en effet très-abſurde & très-ridicule, & qui ſuppoſe que l'auteur n'avoit pas entendu un mot de la conſultation latine. M. Smolett a imprimé ces deux pieces

& ſe moque à ſon aiſe du docteur de Montpellier ; mais il eſt néceſſaire que nous ajoutions que ce médecin eſt mort. Nous n'accuſerons pas M. Smolett d'avoir calomnié ainſi la mémoire d'un homme qui n'eſt plus, pour amuſer le peuple Anglois ; nous aimons mieux le trouver ridicule que méchant ; mais nous avons de la peine à croire qu'un médecin, qui avoit autant de pratique & de réputation que celui dont il eſt queſtion ici, ait fait une réponſe auſſi ſtupide & auſſi impertinente que celle qu'on lui attribue. La ſeule conjecture vraiſemblable qu'on puiſſe ſe permettre, c'eſt que M. Smolett, comme M. de Pourceaugnac, aura été joué par un valet ruſé, qui, au lieu de porter au médecin la conſultation, aura fait la réponſe lui-même afin d'avoir le louis d'or.

Il ne nous reſte plus qu'à prendre congé de notre voyageur, en le félicitant ſur le ſuccès de ſon ouvrage ; c'eſt de tous ſes romans celui qui ſans doute aura le mieux réuſſi. Il connoît le goût & les beſoins de ſes compatriotes, & l'a compoſé vraiſemblablement pour ſervir de préſervatif contre

cette maladie incompréhenſible qui fait ſortir tant d'Anglois de leur bienheureuſe patrie qu'ils adorent, pour aller ſe déſennuyer chez ces peuples barbares & frivoles, qu'ils mépriſent. Il n'y aura pas d'enfant de bonne maiſon à qui dorénavant on n'apprenne à lire dans le *voyage* de M. Smolett. Nous ne doutons pas auſſi qu'il ne s'en faſſe promptement en Hollande une belle traduction, qui ſe vendra merveilleuſement à la foire de Leïpfick, & fera ſûrement plus de fortune ſur les bords de l'Elbe & de l'Oder, que la traduction de ſon *hiſtoire d'Angleterre* n'en a faite parmi nous. Nous ne ſavons pas ſi le peu de cas qu'on a fait en France de cet ouvrage eſt le motif de la ſévérité avec laquelle il nous a traités. Mais auſſi de quoi s'aviſe M. Smolett d'écrire ſon hiſtoire en même tems que M. Hume fait la ſienne ? la partie n'étoit pas égale. M. Hume, ſans flatter ni déchirer aucun parti, ſans faire le portrait d'aucun perſonnage vivant ſous un nom ancien, ſans avoir recours à ces petits artifices *bibliographiques* que M. Smolett entend, dit-on, ſi bien, a cru que le meilleur

moyen de donner du cours à ſon livre étoit de le faire bon, & il a laiſſé un ouvrage qui ſera lu dans tous les tems, traduit dans toutes les langues, & qui fera, chez toutes les nations, aimer & reſpecter le philoſophe humain & impartial qui en eſt l'auteur.

Il a paru il y a quelque tems un autre livre anglois, dont le titre ſeul fait bien connoître la diſpoſition générale de cette nation à l'égard des étrangers. Voici ce titre : *le guide du gentilhomme dans ſon tour en France, écrit par un officier de marine qui a voyagé dernierement, muni d'un principe qu'il recommande très-ſincérement à ſes compatriotes : c'eſt de ne pas dépenſer plus d'argent dans le pays de nos* ennemis naturels, *qu'il n'en faut pour ſoutenir avec décence le caractere d'Anglois.*

Il ſeroit difficile de n'être pas révolté de cette dénomination d'*ennemis naturels* que nous appliquent la plupart des Anglois. Hommes barbares ! la nature ne vous donne que des freres, c'eſt la cupidité qui vous fait des ennemis.

Le livre que nous annonçons ici ne mérite pas qu'on s'y arrête ; nous n'en

citerons qu'un trait curieux. L'auteur, en paſſant à Avignon, a été ſurpris d'y voir une ſi grande quantité de belles femmes; mais il trouve enfin l'explication de ce phenomene dans le ſéjour qu'ont fait dans cette ville un grand nombre d'Anglois, qui ont été obligés de fuir leur patrie avec le Prétendant. On voit par toutes ces petites naïvetés réunies, que les Anglois croient, non ſeulement que les vrais principes de la politeſſe dans les manieres & du bon goût dans les arts, ne ſe trouvent que chez eux, mais encore qu'on leur doit le peu de lumieres & même de beauté qui eſt répandu dans le reſte de l'Europe.

ESSAI ſur les anciens Meneſtrels, traduit de l'anglois.

LES meneſtrels ont vraiſemblablement ſuccédé aux anciens bardes, qui réuniſſoient les arts de la poéſie & de la muſique, & chantoient des vers de leur compoſition, qu'ils accompagnoient du ſon de la harpe.

On ſait aſſez quel reſpect les Bretons avoient pour leurs bardes; toutes les nations du nord avoient la même conſidération pour leurs *ſcaldes*. L'art de ces anciens poëtes étoit regardé comme quelque choſe de divin; leur perſonne étoit ſacrée; ils étoient invités & accueillis à la cour des rois & dans les palais des grands, & par-tout ils étoient recherchés, honorés & bien payés. Rien ne reſſemble plus à l'idée que les anciens Grecs avoient de leurs poëtes; & cette reſſemblance en cela ne doit pas être regardée comme une imitation, mais

comme le produit de ſentimens & de circonſtances ſemblables.

Les peuples ignorans admirent toujours tout ce qui porte le caractere de la ſupériorité d'eſprit & de lumieres. Lorſque les Saxons furent convertis au chriſtianiſme, cette admiration groſſiere diminua à meſure que les eſprits s'éclairerent, & la poéſie ne fut bientôt plus une profeſſion particuliere. Elle fut cultivée par des hommes de tous les rangs & de tous les états; la plupart des poéſies populaires ſont le fruit du loiſir & de la ſolitude des moines. Alors le poëte commença à être diſtingué du muſicien; mais les meneſtrels continuerent de former un ordre d'hommes qui alloient dans les maiſons des grands, chantant des vers & s'accompagnant de leurs inſtrumens pour gagner leur vie.

On trouve dans l'hiſtoire deux traits ſur-tout qui prouvent, d'une maniere bien frappante, combien les meneſtrels étoient reſpectés chez les anciens Saxons, auſſi-bien que chez les Danois. Alfred, roi d'Angleterre, &

roi vraiment grand dans un ſiecle barbare, voulut connoître au juſte la ſituation de l'armée Danoiſe qui venoit de faire une irruption dans ſon royaume. Il prit l'attirail & l'équipage d'un meneſtrel, &, ſuivi d'un ſeul homme, il ſe préſenta avec confiance au camp Danois. Quoiqu'il fût reconnu pour Saxon, ſon caractere de meneſtrel lui procura le meilleur accueil; il fut introduit chez le roi, devant qui il chanta des vers au ſon de ſa harpe, & il reſta aſſez long-tems dans le camp pour y former le plan d'une attaque, qu'il exécuta quelques jours après avec le plus grand ſuccès, car il tailla en pieces l'armée Danoiſe. La ruſe ne paroîtra pas bien conforme aux droits ſacrés de l'hoſpitalité; mais le droit barbare de la guerre étouffe tous les autres.

Cette aventure arriva en 878; ſoixante ans après, Anlaff, roi de Danemark, ſe ſervit du même déguiſement pour entrer dans le camp d'Athelſtan, roi d'Angleterre, ſon ennemi. Anlaff, vêtu en meneſtrel, ſa harpe à la main, ſe préſenta à la tente d'Athelſtan, ſe

mit à chanter en s'accompagnant, & fut très-bien traité par ce prince, qui lui fit donner pour récompenſe une ſomme d'argent. Mais ce ſtratagême n'eut pas le même ſuccès que celui d'Alfred; Anlaff, ou par un ſcrupule d'honneur, ou par quelque motif de ſuperſtition, cacha dans la terre, avant que de ſortir du camp, l'argent qu'on lui avoit donné; un ſoldat le vit, en donna avis, & cette particularité fit naître des ſoupçons qui ſauverent l'armée Saxonne. Ces deux traits paralleles ſuppoſent une aſſez grande conformité entre les mœurs & les uſages des Danois & des Saxons de ce tems-là.

Un autre paſſage d'un ancien auteur Anglois prouve que, même du tems d'Edouard II, les meneſtrels avoient encore de la conſidération & des privileges. « En 1316, dit Stow, dans la » *deſcription de Londres*, Edouard II » célébroit ſa fête à Weſtminſter, le » jour de la pentecôte; il étoit à table » avec ſes pairs autour de lui, lorſqu'il » entra une femme, vêtue & parée » comme un meneſtrel, & montée ſur » un grand cheval richement harna-

» ché, ſuivant l'uſage des meneſtrels. » Après avoir tourné quelque tems » autour des tables, elle s'approcha » de celle du roi, & mit devant lui un » placet; après quoi elle ſalua toute la » compagnie, piqua ſon cheval & » partit ». Ce placet contenoit une remontrance au roi ſur les faveurs qu'il prodiguoit à ſes favoris, tandis qu'il négligeoit ſes plus braves chevaliers & ſes plus fideles ſerviteurs.

Cette petite aventure eſt aſſez ſinguliere. Il paroît par-là qu'Edouard & ſa cour dînoient en plein air, car il ſeroit aſſez difficile d'entrer ſur un grand cheval dans les appartemens d'un palais. Ceux qui avoient médité le projet hardi de donner une ſemblable leçon à Edouard, avoient ſans doute choiſi (1) une femme pour cette commiſſion, afin de prévenir ou de déſarmer le reſſentiment du roi; & l'habit de meneſtrel qu'on lui fit prendre étoit un moyen ſûr de lui procurer l'entrée du palais; on blâma le portier, dit Walſingham, d'avoir laiſſé entrer cette

(1) On ne voit pas dans aucune tradition qu'il y eût des femmes au nombre des meneſtrels.

femme ; il répondit que ce n'étoit pas l'uſage de refuſer jamais l'entrée des maiſons royales à un meneſtrel.

En 1381, ſous le regne de Richard II, Jean de Gaunt érigea à Tutbury, dans le comté de Stratford, un *tribunal des meneſtrels*, chargé de juger toutes les affaires qui ſurvenoient entre les meneſtrels, avec plein pouvoir de faire exécuter ſes jugemens. Ce tribunal s'ouvroit tous les ans le 16 d'août ; il étoit tenu par un roi (1) des meneſtrels & quatre officiers, qu'ils éliſoient entre eux avec beaucoup de ſolemnité. Les détails de ces cérémonies ont été conſervés dans quelques hiſtoriens. Il paroît que dans ce tems-là les meneſtrels n'étoient plus que muſiciens, & que leur art avoit déja beaucoup dégénéré.

Sous Henri VIII, il y avoit encore des gens qui faiſoient métier d'aller de villes en villes, & de ſe préſenter ſans cérémonie dans les cabarets & dans les maiſons des grands, récitant des vers ou des diſcours moraux qu'ils

(1) Cet établiſſement d'un *roi des meneſtrels* eſt bien connu en France, où il ſubſiſte en partie, même encore aujourd'hui.

avoient appris par cœur. Il y eut des meneſtrels juſques ſous le regne d'Eliſabeth ; mais ils commençoient à tomber dans le mépris. Le comte de Leiceſter donna, en 1575, à cette reine une fête célebre ; parmi les divertiſſemens divers dont elle fut compoſée, on fit paroître un perſonnage vêtu comme les anciens meneſtrels, avec tous les ornemens que portoient les plus diſtingués d'entre eux. « Ce me» neſtrel parut & fit d'abord trois ré» vérences profondes, touſſa pour » éclaircir ſa voix, eſſuya ſes levres » du creux de ſa main, accorda ſa » harpe, & après avoir préludé un inſ» tant, chanta une romance héroïque » ſur un fait tiré de la vie du roi Ar» thur ».

Vers la fin du ſeizieme ſiecle, les meneſtrels étoient tombés dans un ſi grand mépris, qu'on publia une ordonnance ſuivant laquelle *tout meneſtrel errant étoit mis au rang des mendians, vagabons & gens ſans aveu, & puni de même.* Il y a apparence que cette ordonnance anéantit la profeſſion des meneſtrels, car l'hiſtoire n'en fait plus aucune mention.

La plupart des anciens meneſtrels venoient du nord de l'Angleterre, c'eſt-à-dire de l'Ecoſſe. Dans preſque toutes nos anciennes ballades, lorſqu'on cite un *meneſtrel* ou *harpeur* diſtingué, on dit qu'il étoit *du pays du nord;* une autre preuve de ce fait, c'eſt que le dialecte écoſſois domine en général dans ces petits poëmes. Voici la raiſon que notre auteur en donne. Les provinces du ſud ont été civiliſées les premieres; celles du nord, qui l'ont été plus tard, ont conſervé plus long-tems les anciennes mœurs, & avec ces mœurs le genre de poéſie qui en étoit l'expreſſion & la peinture. Quelques-uns de ces peuples, reſtant pour ainſi dire barbares, tandis que leurs voiſins s'éclairoient & ſe poliçoient, les premiers conſerverent l'eſprit de l'ancienne poéſie, & cette poéſie eut un caractere de ſingularité qui la rendoit plus remarquable chez les autres peuples, à proportion même que ceux-ci étoient plus cultivés.

MEMOIRE ſur les Indiens, traduit de l'anglois.

Les Européens comprennent, ſous le nom d'Indes orientales, tous les pays & les états qui ſe trouvent au ſud de la Tartarie, & s'étendent depuis les frontieres orientales de la Perſe juſqu'aux côtes orientales de la Chine. Les iſles du Japon ſe trouvent compriſes dans la même dénomination, ainſi que les Moluques, où les Hollandois ont de ſi beaux établiſſemens.

Mais le nom d'Indes ne convient proprement qu'à cette contrée diſtinguée en Aſie auſſi-bien qu'en Europe, par le nom d'Indoſtan.

La partie du côté occidental de l'Indoſtan, qui n'eſt pas bornée par la mer, eſt ſéparée de la Perſe & de la Tartarie-Usbeck, par des déſerts & par ces montagnes que les anciens connoiſſoient ſous le nom de *Paropamiſus*. Ce pays eſt terminé au nord par le mont Caucaſe, qui le ſépare des différentes nations de Tartares, & du

grand & du petit Tibet. Des rivieres & des marais le ſéparent des royaumes de Tepra, d'Aſſam & d'Aracan; & depuis Chitigan juſqu'au cap Comorin, & de-là juſqu'à la Perſe, la mer embraſſe le reſte de l'Indoſtan.

Depuis l'antiquité la plus reculée, cette vaſte contrée a été habitée par un peuple qui, pour la figure & pour les mœurs, n'a aucune reſſemblance avec les nations qui l'environnent. Quoiqu'il ſoit ſorti en différens tems de chez les nations voiſines des conquérans qui ſe ſont établis en divers endroits de l'Indoſtan; quoique les Tartares Mogols, ſous Tamerlan & ſes ſucceſſeurs, ſe ſoient à la fin rendus maîtres de preſque tout le pays, cependant les habitans naturels ont peu perdu de leur caractere primitif par l'établiſſement de ces étrangers au milieu d'eux.

Outre les dénominations particulieres qu'ils reçoivent des Caſtes & des provinces où ils ſont nés, il y en a une plus générale, qui ſert à diſtinguer les naturels originaires de ceux qui ſe ſont introduits dans le pays. Le mot eſt *Hendou*, dont on a fait *Indien*.

Les Indiens ont perdu la mémoire des tems où ils ont commencé à croire en Wiſtnou, Eſwara, Brama, & mille autres divinités ſubordonnées à celle-là. Les temples où l'on adore ces divinités ſont appellés *pagodes ;* tout l'Indoſtan en eſt couvert; car il n'y a pas un endroit où quelque divinité ne ſe ſoit montrée & n'ait fait quelque choſe pour mériter un temple & des prêtres pour le deſſervir. Quelques-uns de ces édifices ſubſiſtent de tems immémorial ; le travail prodigieux qu'il a dû en coûter pour les conſtruire, a fait ſuppoſer qu'ils ne pouvoient être l'ouvrage des hommes, & qu'ils avoient été élevés par les dieux mêmes auxquels ils ſont conſacrés.

L'hiſtoire de ces dieux eſt un amas des plus groſſieres abſurdités. C'eſt Eſwara qui tord le cou à Brama ; c'eſt le ſoleil à qui on briſe les dents, & la lune à qui on meurtrit le viſage, dans un feſtin où les dieux ſe querellent & ſe battent comme une troupe de vile populace. On découvre bien dans ces contes quelques allégories morales ou métaphyſiques, & quelques traces de l'hiſtoire d'un premier légiſlateur ; mais

en général ils ſont ſi incohérens & ſi inſenſés, qu'il paroît d'abord incroyable qu'un peuple ſi raiſonnable à d'autres égards, ait adopté un ſemblable tiſſu d'extravagances pour le code de ſa religion; mais la plus abſurde crédulité n'a plus rien de merveilleux pour qui connoît l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Les Indiens ſont partagés en tribus appellées *Caſtes*; les Bramines, qui compoſent la tribu des prêtres, deſcendent de ces anciens Brachmanes ſi célebres dans l'antiquité; mais ils ſont bien dégénérés de la ſcience & de la philoſophie de leurs ancêtres. Ils ſont maintenant les ſeuls précepteurs de l'Inde; leurs doctrines religieuſes ſont aveuglément ſuivies par le peuple, & ils ſont la ſource de toutes les connoiſſances qui exiſtent dans ce pays.

Il y a encore quelques Bramines en état de calculer une éclipſe; mais c'eſt-là le plus haut degré de leur habileté dans les mathématiques. Ils ont une eſpece de logique raiſonnée, mais ils ne paroiſſent avoir aucune idée de rhétorique; leur muſique eſt barbare, & leur médecine doit être très-impar-

faite (1), parce que la diſſection des cadavres étant défendue par la religion du pays, l'anatomie n'y eſt point cultivée. On ſait qu'ils croient à la tranſmigration des ames; en conſéquence, ils ne répandent point le ſang & ne mangent point de chair. En certains endroits, les femmes ſe brûlent encore ſur le bûcher de leurs maris. Les Bramines font conſiſter la perfection de la religion dans l'exacte obſervance d'une foule de cérémonies extérieures, & dans la plus ſcrupuleuſe attention à préſerver ſon corps de ſouillure. De-là, toutes ces purifications (2) & ces ablutions ordonnées

(1) On pourroit croire, d'après les faits, que la perfection de la médecine ne dépend pas eſſentiellement de celle de l'anatomie. Hypocrate, dit-on, connoiſſoit peu l'anatomie; depuis ce grand homme juſqu'à nous cet art a fait des progrès immenſes; cependant Hypocrate eſt encore aujourd'hui l'oracle de la médecine.

(2) On a déja remarqué que ces inſtitutions religieuſes tenoient à un principe phyſique; elles ont eu pour objet d'entretenir la propreté du corps & de prévenir par-là ces maladies de la peau, la plupart contagieuſes, & propres aux climats du midi.

par leurs écritures, & qui occupent une grande partie de leur tems.

Un Bramine ne peut rien manger de ce qui a été préparé ou même touché par la main d'un autre que d'un Bramine ; par le même principe, il ne peut pas épouſer une femme d'une autre Caſte. La Caſte des Bramines eſt la premiere, elle eſt au-deſſus même de celle des rois. Ils prétendent que leurs ancêtres étoient anciennement les rois du pays, & ils ont conſervé juſqu'à préſent le privilege de racheter leur vie par la perte de leurs yeux, lorſqu'ils ont mérité la mort par quelque crime. Le meurtre d'un Bramine eſt un des cinq péchés pour leſquels il n'y a preſque aucun moyen d'expiation.

Il ſemble que les Indiens, jaloux de la prééminence qu'ils ne pouvoient refuſer aux Bramines, aient cherché à exténuer ce que cette ſupériorité avoit d'odieux, en partageant les différens ordres de la ſociété en tribus diſtinctes, qui ont chacune leur rang fixe & des prérogatives particulieres, auſſi généralement reconnues & reſpectées que la ſupériorité des Bramines.

La multitude des avantages temporels que les Bramines retirent de leur autorité ſpirituelle, & l'impoſſibilité d'être admis dans leur Caſte, ont peut-être donné naiſſance à cette foule de Joguis & de Faquirs, qui exercent ſur eux-mêmes mille tourmens biſarres pour obtenir du peuple, par ces pieuſes barbaries, la vénération que les Bramines en obtiennent par leur naiſſance.

Les voyageurs ont compté juſqu'à quatre-vingt-quatre caſtes ou tribus, & peut-être que lorſque l'Indoſtan ſera encore mieux connu, on y en trouvera davantage; car les Indiens ont un ſingulier plaiſir à faire des ſectes à part pour les plus frivoles différences. Mais l'ordre de toutes les caſtes eſt fixé dans chaque ville, dans chaque province, d'une maniere invariable. Un Indien d'une caſte ſubalterne ſe feroit honneur d'adopter les coutumes de celui d'une caſte ſupérieure; celui-ci, de ſon côté, livreroit bataille plutôt que de céder la moindre de ſes prérogatives, ou de manger d'un mêt apprêté par ſon inférieur. Ces diſtinctions reſtreignent le mêlange & la

communication des différentes caſtes; chacun ſe marie dans la ſienne; & il en réſulte, outre le caractere de phyſionomie de la nation en général, une reſſemblance particuliere & très-ſenſible entre les membres de la même tribu. Il y en a quelques-unes qui ſont remarquables pour la beauté; d'autres ſont diſtinguées par la laideur.

Toutes ces caſtes reconnoiſſent les Bramines pour leurs prêtres, & croient à la tranſmigration. On voit de dévots partiſans de cette opinion s'affliger ſérieuſement d'avoir tué une mouche, même par inadvertence, dans la crainte d'avoir donné la mort à un de leurs parens ou de leurs amis; cependant dans le plus grand nombre des caſtes, on n'eſt pas ſi ſcrupuleux. Il y a beaucoup d'Indiens qui mangent de la chair & du poiſſon; il eſt vrai qu'ils en mangent modérément, & que ſemblables aux Juifs, ils ne mangent pas indiſtinctement de toute ſorte d'animaux.

Ils ſe nourriſſent particulierement de riz & de végétaux, aſſaiſonnés des épiceries qui croiſſent preſque d'elles-mêmes dans leurs jardins. Ils regar-

dent le lait comme le plus pur des alimens, parce qu'ils lui attribuent quelques-unes des propriétés du nectar de leurs dieux, & parce qu'ils reſpectent la vache elle-même preſqu'à l'égal d'une divinité.

Cette horreur pour l'effuſion de ſang qu'inſpire la religion, & que fortifient l'uſage modéré des ſubſtances animales & l'entiere abſtinence des liqueurs enivrantes; l'influence d'un climat doux & égal, où l'ardeur du ſoleil & la fécondité de la terre affoibliſſent la plupart des beſoins auxquels l'homme eſt ſujet dans des régions moins tempérées, & ſubviennent aux autres preſque ſans le ſecours du travail; ces cauſes, jointes aux conſéquences qui en réſultent, ont contribué à faire des Indiens les peuples les plus énervés du globe.

Un Indien friſſonne à la vue du ſang; & ſa puſillanimité ne peut être ni excuſée ni expliquée, que par la délicateſſe de ſon organiſation, qui le rend incapable de ſe meſurer avec un habitant des régions plus ſeptentrionales.

Ses mœurs ſont douces; il cherche

ſon bonheur dans les jouiſſances d'une vie domeſtique. Ce genre de vie, ſi analogue au climat, eſt auſſi un effet de la religion, qui recommande le mariage comme un devoir indiſpenſable pour tout homme qui ne veut pas *quitter le monde pour s'unir à Dieu :* c'eſt l'expreſſion dont on ſe ſert. Quoique cette même religion permette aux Indiens d'avoir pluſieurs femmes, à l'imitation de leurs dieux, cependant ils en prennent rarement plus d'une, & leurs femmes ont en général une décence de mœurs, une attention pour leur domeſtique, & une fidélité à leurs engagemens, qui, dans des contrées plus civiliſées, feroient honneur à la nature humaine.

Les amuſemens d'un Indien conſiſtent à viſiter ſa pagode, à aſſiſter aux diverſes cérémonies religieuſes, & à remplir toutes les petites formalités de culte que lui impoſent ſans ceſſe les Bramines ; car les idées d'impureté qu'il s'eſt forgées l'expoſent ſans ceſſe à mille ſouillures : il paſſe ſa vie à offenſer ſes dieux, qui ne s'appaiſent jamais que lorſque les prêtres ſont ſatisfaits.

Dans un pays ſi vaſte, & diviſé en tant de ſouverainetés particulieres, on ne doit pas s'attendre à trouver, dans les différens peuples, un caractere uniforme & ſans variétés. On trouve dans les montagnes de l'Indoſtan des peuples vigoureux & guerriers. Il y a auſſi dans les bois de petites nations qui ne ſubſiſtent que par les incurſions qu'elles font dans les plaines voiſines, & qui ont toutes les ruſes des Américains, ſans en avoir la férocité. Suivant Thevenot, l'Inde a ſes cannibales au ſein d'une des provinces les plus cultivées de l'empire. Les Rajapouts ſe ſont conſervés par leur courage, preſqu'indépendans du Grand-Mogol. Les habitans des contrées plus voiſines encore des montagnes de la frontiere, ſont diſtingués par l'activité de leur caractere du reſte de la nation, & ont aiſément adopté le mahométiſme; les Affghans ſont les meilleures troupes de l'empereur, & ſes plus redoutables ennemis, lorſqu'ils prennent les armes contre lui.

Les arts qui procurent les commodités de la vie ont été portés, par les Indiens, fort au-delà de ce qui eſt néceſſaire

ceſſaire pour ſubvenir aux beſoins d'un climat qui en connoît ſi peu : mais en même tems on ne trouve chez eux aucune idée de goût & de deſſin; on chercheroit en vain de l'élégance au milieu de la magnificence du plus riche empire de l'univers.

Leurs connoiſſances dans les méchaniques ſont ſi bornées, qu'on eſt réduit à admirer la conſtruction de leurs principales pagodes, ſans être en état d'expliquer comment ils en ſont venus à bout. Il ne paroît pas qu'ils aient jamais fait un pont d'arches ſur aucune de leurs rivieres, avant que les Mahométans ſe fuſſent établis parmi eux.

C'eſt ſur-tout à la fineſſe d'organiſation dont les Indiens ſont doués, & qui eſt particulierement remarquable dans la configuration de leurs mains, qu'on doit la perfection ſinguliere de leurs manufactures de toiles. Les mêmes inſtrumens qu'un Indien emploie pour faire une piece de toile fine, ne produiroient qu'un cannevas groſſier ſous les doigts rudes d'un Européen.

Tout attache l'Indien à ſon pays, & ſa religion lui défend de le quitter.

Il n'a beſoin de rien de ce qui ſe fait ailleurs. Loin de chercher à convertir les étrangers à ſes opinions religieuſes ou à les incorporer dans le corps de la nation, un Chrétien ou un Mahométan, qui ſolliciteroit la permiſſion d'adorer Witſnou, verroit ſa propoſition rejettée avec le plus grand mépris.

Rien n'auroit peut-être manqué au bonheur de cette nation, ſi les autres peuples euſſent eu pour elle l'indifférence qu'elle a pour le reſte du monde; mais non contens des dons que la nature avoit prodigués à leur climat, les Indiens ont perfectionné leurs arts par la ſeule cupidité; ils ont cultivé les riches productions de leur ſol, non pour leurs propres beſoins, mais pour ceux des autres nations. Ils ont porté leurs manufactures de laines à une perfection à laquelle n'ont jamais pu atteindre celles de l'Europe; & ils ont cherché avidement à augmenter les tributs annuels d'or & d'argent, que les peuples d'Europe ſe diſputent le privilege de leur apporter. De tout tems ils ont paru avoir autant de goût pour le commerce que d'averſion pour

la guerre ; ils ont toujours accumulé des richeſſes immenſes, & ſont toujours reſtés hors d'état de les défendre.

Leurs tréſors & leur foibleſſe ont attiré chez eux des brigands avides & féroces, qui ont ravagé leur pays & corrompu leurs mœurs. L'hiſtoire des princes Mahométans, qui ont ſucceſſivement ſubjugué l'Indouſtan, eſt un tiſſu d'horreurs.

Valid, le ſixieme des Califes nommés Ommiades, fit, dès le huitieme ſiecle, des conquêtes dans l'Inde. Mahmoud, fils de Sebegtechin, prince de Gazna, y fit recevoir l'alcoran, le ſabre à la main, au commencement du onzieme ſiecle. Il traita les Indiens avec toute la rigueur d'un conquérant & l'inhumanité d'un fanatique, pillant les tréſors, démoliſſant les temples & maſſacrant tous les idolâtres qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Il fonda la dynaſtie des Gaznevides.

Le regne de la plupart de ces princes Mahométans eſt un tiſſu d'horreurs. Gengis-Kan, Tamerlan, Aurengzeb, Thamas-Kouli-Kan ont porté ſucceſſivement le fer & la flamme dans ces belles contrées ; & leurs cruautés

étoient d'autant plus exécrables qu'elles étoient inutiles; car les Indiens, foibles & timides, tomboient preſque ſans réſiſtance ſous le couteau de leurs vainqueurs. Ces conquérans farouches ont non-ſeulement dépeuplé l'Indouſtan, mais ils ont corrompu les mœurs d'un peuple heureux & paiſible, par les excès de leur férocité, de leur luxe & de leurs débauches.

La famille de Tamerlan régnoit dans l'Inde depuis le commencement du quinzieme ſiecle, lorſque Thamas-Kouli-Kan en extermina le reſte il y a près de trente ans. Il vint avec un corps de troupes peu nombreux, mais exercé à vaincre ſous lui & animé par l'eſpérance du butin; il attaqua & mit en fuite l'armée de l'empereur du Mogol, cinq fois plus nombreuſe, mais indiſciplinée & commandée par des chefs lâches & diviſés. Une eſcarmouche décida du ſort de l'Indouſtan. L'empereur mit ſa couronnne aux pieds de Thamas-Kouli-Kan, qui prit poſſeſſion de Delhi, livra cette ville au pillage & maſſacra cent mille de ſes habitans. Cette terrible expédition ne dura pas deux ans.

Les barbaries qu'exerça dans l'Inde cet uſurpateur farouche furent ſi exceſſives, qu'un dervis eut le courage de lui préſenter un écrit conçu en ces termes : *ſi tu es un dieu, agis comme un dieu ; ſi tu es un prophete, conduis-nous dans la voix du ſalut ; ſi tu es un roi, rends le peuple heureux & ne le détruis pas.* Le barbare répondit : *je ne ſuis ni un dieu, pour agir comme un Dieu ; ni un prophete, pour montrer la voie du ſalut ; ni un roi, pour rendre le peuple heureux. Je ſuis celui que Dieu envoie aux nations qu'il a réſolu de viſiter dans ſa colere.*

Les nations ſeptentrionales de l'Indouſtan ſont idolâtres ; mais leur religion paroîtra fort ſimple, ſi on la compare à la multitude des cérémonies & des ſuperſtitions que pratiquent les peuples des contrées méridionales. Auſſi les habitans du nord n'eurent-ils pas de peine à embraſſer le mahométiſme ; ils forment aujourd'hui ces Affghans ou Patanes, qui ont eu tant de part aux dernieres révolutions du Mogol. Parmi les autres Indiens, peu ſe ſont faits Mahométans.

Les armées qui firent les premieres

conquêtes pour les chefs des différentes dynaſties, ou pour d'autres guerriers, laiſſerent derriere elles un grand nombre de Mahométans, qui, ſéduits par la douceur du climat & la fertilité de la terre, oublierent leur patrie pour ſe fixer dans un pays plus heureux.

Les princes étrangers qui régnerent dans l'Inde, devoient naturellement préférer le ſervice des Mahométans à celui des Indiens, non-ſeulement par un motif de religion, mais encore parce que ces Mahométans étoient d'une conſtitution plus robuſte que les plus vigoureux des Indiens. Cette préférence a continuellement attiré une foule d'aventuriers qui venoient de la Tartarie, de la Perſe, de l'Arabie, chercher fortune ſous un gouvernement dont ils étoient ſûrs d'obtenir des encouragemens qu'ils ne pouvoient attendre dans leur propre pays.

Ces différentes cauſes ont formé dans l'Inde une nation puiſſante, compoſée de dix millions de Mahométans, que les Européens appellent Maures. Ils gouvernent aujourd'hui, ſous l'au-

torité du Grand Mogol, la plus grande partie de l'Indouſtan; mais quoiqu'ils ſoient la nation dominante, les Indiens ſont encore dix fois plus nombreux.

L'infériorité du nombre a obligé les Mahométans à laiſſer, dans les différentes parties de l'Inde, pluſieurs princes Indiens qui gouvernent en paix leurs petits royaumes, à condition qu'ils paieront le tribut ſtipulé, & obſerveront tous les articles des traités par leſquels leurs ancêtres ont reconnu la ſouveraineté du Grand Mogol. Ces princes ſont appellés *Rajas*, c'eſt-à-dire *Rois*. Plus de la moitié de l'empire eſt encore aujourd'hui ſoumis à ces Rajas, dont la plupart ne poſſedent qu'une petite étendue de terrein. Quelques-uns ſont fort vains de l'antiquité de leur race; un Raja, que vainquit l'empereur Acbar, ſe vantoit de deſcendre en droite ligne de Porus.

Indépendamment des Indiens qui habitent dans les états des Rajas, on en trouve un grand nombre répandus dans les différentes parties de l'empire, qui ſont immédiatement ſoumiſes au Grand Mogol. Ils ſont les ſeuls qui cul-

tivent la terre & qui fabriquent ces immenſes quantités de toiles qu'on trouve dans le pays; en ſorte qu'à une certaine diſtance des capitales, des places de commerce, des camps & des grandes routes, il eſt rare de rencontrer dans les villages & dans les campagnes un Mahométan occupé à autre choſe qu'à lever les tributs, ou à exercer quelques autres fonctions en qualité d'officier de l'empereur.

Ceux qui ont fait les plus exactes recherches ſur les uſages des Indiens, prétendent qu'il n'y a parmi eux aucune loi écrite, & qu'un petit nombre de maximes, tranſmiſes par la tradition, tiennent lieu de code dans la diſcuſſion des cauſes civiles. Dans les affaires criminelles, le juge ne ſe regle que ſur la pratique ancienne qu'il modifie à ſon gré ſuivant les différentes circonſtances. Comme la juſtice ou l'injuſtice de la déciſion dépend entierement de l'intégrité & de la capacité du juge, les Indiens aiment mieux ordinairement s'en rapporter à la déciſion des arbitres qu'ils nomment eux-mêmes, qu'à celle des officiers établis par le gouvernement.

L'alcoran eſt à la fois pour les Mahométans la ſource de leurs inſtitutions religieuſes, de leur droit civil & de l'adminiſtration de la juſtice dans les affaires criminelles. Le Mullah, dans l'Indouſtan, eſt chargé de veiller à la pratique des devoirs religieux, & de punir les infracteurs à cet égard. Le Cadi tient un tribunal auquel ſont portées toutes les querelles civiles; le Catoual adminiſtre la juſtice dans les affaires criminelles.

Il faudroit un volume entier pour donner une deſcription exacte des fonctions attribuées au Mullah & au Cadi; & avec ce volume, on n'auroit encore qu'une idée très-imparfaite de l'adminiſtration de la juſtice, dans les cas qui ſont cenſés appartenir à la juriſdiction de ces officiers, parce que le ſouverain ou ſon commiſſaire peut à chaque inſtant ſouſtraire aux formes ordinaires toutes ſortes de cauſes & les juger ſans appel. On trouve dans les relations de Thevenot quelques détails ſur les fonctions du Catoual. Ce juge n'exerce guere ſon autorité ſelon l'eſprit de l'alcoran, dont il viole ordinairement les préceptes en faiſant

donner la torture aux accuſés, & en ouvrant ſon cœur aux ſéductions & ſa main aux préſens.

Dans les parties de l'Indouſtan fréquentées par les Européens, il paroît que les coutumes & les loix qui regardent la propriété des terres, ſont ſujettes à beaucoup de contradictions difficiles à concilier. Le cultivateur qui poſſede un champ a le pouvoir de le vendre & de le léguer par teſtament, quoique le diſtrict où ſe trouve ce champ ſoit loué par le gouvernement, à un rentier qui paie une certaine ſomme d'argent au ſeigneur du pays, & reçoit du cultivateur une partie du produit de ſon champ. Le rentier ſe querelle ſouvent avec le cultivateur & le dépouille de ſes poſſeſſions. L'opprimé porte alors ſes plaintes au ſouverain, qui ordinairement rétablit le laboureur dans ſes droits; s'il refuſoit de donner cette preuve de ſon amour pour la juſtice, il ſeroit tenu en exécration & regardé comme capable de toutes ſortes d'iniquités.

Dans toutes les contrées entierement ſoumiſes, le Grand Mogol eſt propriétaire de toutes les terres, &

en donne à volonté des portions à ſes feudataires comme des rentes à vie ; mais ces conceſſions n'ôtent jamais au cultivateur le droit de vendre ou de léguer ſon champ.

La politique des princes Indiens, ainſi que du Grand Mogol, paroît avoir plutôt pour but d'empêcher qu'une ſeule famille ne s'empare de poſſeſſions trop conſidérables, que de rendre eſclave le corps du peuple. Comme toutes les acquiſitions de terres ont beſoin d'être confirmées par le gouvernement, celui qui voudroit acquérir des terres trop étendues n'obtiendroit pas les permiſſions néceſſaires pour s'en mettre en poſſeſſion, & ſeroit bientôt marqué comme une victime qu'il faudroit immoler à la politique de l'Etat. En liſant les hiſtoires de l'Inde & des autres pays orientaux, les violences qu'on voit exercer contre les grands, ont fait juger que les hommes d'une condition obſcure devoient être ſoumis à une oppreſſion plus tyrannique encore ; mais c'eſt tout le contraire ; leur obſcurité eſt la meilleure protection qu'ils puiſſent avoir contre la violence.

Le feudataire, en acceptant un certain titre & la penſion qui l'accompagne, reconnoît par-là même le Grand Mogol pour ſon héritier. Tout homme qui a une commiſſion de quelqu'importance ne l'exerce qu'à cette condition; à ſa mort, tous ſes biens ſont ſaiſis au profit de l'empereur, qui en rend ce qu'il lui plaît à la famille du défunt. Les biens de ceux qui ne ſont pas feudataires paſſent aux héritiers naturels.

Ces barrieres élevées contre l'aggrandiſſement des familles, ſont des précautions abſolument néceſſaires dans un pays où le ſouverain eſt obligé de confier de très-grands pouvoirs à des particuliers.

L'Indouſtan, dans toute ſon étendue, n'eſt partagé qu'en vingt-quatre provinces, chacune deſquelles renferme pluſieurs principautés Indiennes. Il eſt néceſſaire d'avoir toujours une armée très-nombreuſe, prête à marcher au premier commandement pour réprimer les entrepriſes du Raja; les mêmes forces, diviſées ſous pluſieurs commandemens diſtincts, n'auroient pas été ſuffiſantes. Il étoit donc

néceſſaire de donner à un ſeul officier une grande étendue de pays à gouverner, ou d'abandonner le deſſein d'étendre les domaines de l'empire.

Cet officier, connu en Europe ſous le titre de Nabab, fut dans les commencemens ſoumis à l'inſpection d'autres officiers qui réſidoient avec lui dans la province, & ſur leſquels il n'avoit point d'autorité. Le ſouverain ſe réſerva le droit de vie & de mort. Les cauſes civiles furent dévolues au Cadi; les revenus & les dépenſes de la province furent commis à l'examen du Duan, chargé de percevoir les droits de douane & de prendre poſſeſſion, au nom de l'empereur, des biens de tous les feudataires qui mouroient.

Le Grand Mogol donna le gouvernement des places fortes de la province à des officiers qui n'étoient point ſubordonnés au Nabab. Celui-ci étoit ſouvent rappellé à la cour, ou transféré dans un autre gouvernement, lorſque le miniſtere le jugeoit à propos; & il y eut un tems où ces événemens étoient ſi fréquens, qu'un nouveau Nabab, en quittant Dehli, monta ſur ſon éléphant, le viſage

tourné vers la queue; & comme on lui en demanda la raiſon, il répondit que c'étoit pour voir venir ſon ſucceſſeur.

Les diviſions ſurvenues dans la famille royale ont donné aux Nababs des provinces éloignées de la capitale, les moyens d'affermir & d'étendre leur autorité; l'empereur ſe contenta de recevoir une certaine ſomme ſtipulée, au lieu des revenus de la province; les Nababs ſe rendirent preſqu'entierement abſolus. Ils ne craignirent plus la cour de Dehli, qui les menaçoit ſouvent d'une armée, toujours prête à marcher & ne marchant jamais.

Mais avant même d'arriver à cet état d'indépendance, on a vu ſouvent des Nababs exercer les caprices les plus cruels du deſpotiſme ſur des malheureux, trop foibles pour porter leurs plaintes juſqu'au trône. Mandleſlow rapporte le trait d'un Nabab, qui fit couper la tête à pluſieurs danſeuſes jeunes & jolies, parce qu'elles ne s'étoient pas rendues à ſon palais au moment qu'il leur avoit preſcrit. Tavernier parle d'un homme qui égor-

gea ſa femme, quatre enfans & treize eſclaves, & reſta impuni, parce que le Nabab avoit pris de la confiance en lui pour la guériſon d'une maladie dont il étoit attaqué.

Les relations de tous ceux qui ont voyagé dans l'Indouſtan, fourniſſent mille exemples des crimes de ces princes. On a obſervé que tous les Mahométans établis dans l'Inde acquierent, à la troiſieme génération, l'indolence & la puſillanimité des habitans naturels, mais prennent en même tems une férocité de caractere qu'on ne trouve point encore aujourd'hui chez les Indiens. On en pourroit conclure que cette horreur pour l'effuſion de ſang qu'inſpire la religion de l'Inde, eſt en effet une inſtitution politique, ſagement établie, pour changer en des mœurs douces la diſpoſition ſanguinaire qui caractériſoit, dit-on, les habitans de ces contrées, avant que la religion de Brama y fût introduite.

HISTOIRE de CATHERINE ALEXOWNA, *épouſe de* PIERRE LE GRAND, *Empereur de Ruſſie, tirée du Bienenſtock* (1).

CATHERINE ALEXOWNA naquit près de Derpart, petite ville en Livonie, de parens fort pauvres. Elle perdit ſon pere de bonne heure, & le travail de ſes mains ſuffiſoit à peine à ſon exiſtence & à celle d'une mere accablée d'infirmités.

Elle étoit belle & bien faite; elle avoit reçu de la nature un eſprit auſſi vif que juſte & ſolide. Sa mere lui apprit à lire, & un vieux curé luthérien l'inſtruiſit dans les principes & dans les devoirs de la religion.

Catherine avoit quinze ans lorſque ſa mere mourut; elle alla demeurer avec le curé luthérien qui l'avoit élevée, & rendit aux filles de cet eccléſ-

(1) *Ruches d'abeilles*, c'eſt le titre d'un recueil de différens morceaux de proſe & de vers. Il eſt imprimé à Hambourg.

ſiaſtique l'éducation qu'elle avoit reçue de leur pere. Elle prit avec ſes éleves des leçons de danſe & de muſique, & elle continua de ſe perfectionner dans ces deux arts juſqu'à la mort de ſon bienfaiteur : ce malheur la réduiſit à la plus affreuſe indigence, & la guerre, qui s'alluma entre la Ruſſie & la Suede, força Catherine à quitter ſa patrie & à aller chercher un aſyle à Marienbourg.

Il lui fallut traverſer à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après avoir échappé à pluſieurs dangers, elle fut attaquée par deux ſoldats Suédois, qui ſans doute ſe ſeroient portés à lui faire violence, ſi un bas-officier ne fût venu à ſon ſecours. Elle rendoit graces à ſon libérateur; quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle reconnut dans lui le fils du paſteur luthérien qui avoit élevé ſon enfance? Le jeune officier fournit à Catherine tous les ſecours néceſſaires pour achever ſon voyage, & lui donna une lettre de recommandation auprès de M. Gluck, ami intime de ſon pere & ſon intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de ſe recommander elle-

même par ſon eſprit, par ſes graces & par ſa beauté. Quoiqu'elle n'eût encore que dix-ſept ans, M. Gluck lui confia l'éducation de ſes deux filles. Dans cet emploi, elle ſçut ſi bien mériter l'eſtime du pere de ſes éleves, que M. Gluck, qui étoit veuf, crut pouvoir lui offrir ſa main. Catherine la refuſa; &, dans le même tems, elle offrit la ſienne à ſon libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras & qu'il fût couvert de bleſſures.

Il étoit ſans doute impoſſible de preſſentir la future grandeur de Catherine; mais en ſuppoſant qu'on la prévît, on eût pu dès-lors aſſurer que la fortune ſeroit toujours au-deſſous d'une telle ame. Le jeune officier étoit alors en garniſon dans la ville. Sa ſurpriſe fut égale à ſa reconnoiſſance; il accepta avec tranſport la main de Catherine. Les deux époux avoient reçu la bénédiction nuptiale; le jour même, Marienbourg eſt aſſiégé par les Ruſſes, le jeune officier eſt appellé pour repouſſer un aſſaut; il eſt tué avant d'avoir recueilli le fruit de la généroſité & de la reconnoiſſance de ſon épouſe.

Cependant le ſiege ſe continuoit

avec acharnement. Marienbourg fut emporté d'aſſaut. La garniſon, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut paſſé au fil de l'épée. Enfin, le maſſacre ayant ceſſé, on trouva Catherine cachée dans un four.

Elle avoit bravé l'indigence; elle conſerva ſa ſérénité dans l'eſclavage. Ce courage d'eſprit & ſon rare mérite la firent bientôt connoître. On en parla au général Ruſſe, le prince Menzikoff, dont la deſtinée étoit auſſi biſarre que celle de Catherine. Il demanda à la voir; il fut épris de ſa beauté; il l'acheta du ſoldat à qui elle appartenoit, & la mit entre les mains de ſa propre ſœur; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à ſon ſexe & à ſon infortune.

Peu de tems après, Pierre le Grand fit une viſite au prince Menzikoff. Catherine ſervit à table avec beaucoup de grace & de modeſtie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain; il demanda la belle eſclave, il lui fit pluſieurs queſtions & il trouva que les charmes de ſon eſprit ſurpaſſoient ceux de ſa figure. Pierre qui ſavoit créer les hommes ſavoit auſſi les juger.

Il crut que Catherine étoit digne de le ſeconder dans ſes grands deſſeins. L'inclination ſe joignit à ſes vues politiques & il réſolut de l'épouſer. Il ſe fit inſtruire de tous les détails de ſa vie ; il remonta juſqu'à ſes premieres années ; il la ſuivit dans ſon obſcurité, dans cet état où l'ame, obligée de tirer toutes ſes forces d'elle-même, lutte contre la fortune ſans avoir de ſpectateurs, & triomphe ſans attendre d'applaudiſſemens. Il vit Catherine conſervant par-tout ce caractere de grandeur originelle, la ſeule véritable. Il crut que ce titre ſuffiſoit pour l'élever au rang d'impératrice : cependant il jugea à propos de célébrer ſon mariage ſecretement.

Catherine ſur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que Pierre formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des perſonnes de ſon ſexe ; elle changea leur habillement, leur inſpira l'eſprit de ſociété, établit l'uſage des aſſemblées, remplit pendant toute ſa vie les devoirs d'impératrice, d'amie, d'épouſe, de mere ; eut les

talens de l'autre ſexe, ſans lui ſacrifier les vertus & les agrémens du ſien, & mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit ſuivi dans l'infortune, & qu'elle avoit porté ſur le trône.

DISCOURS sur le Dithyrambe.

Le dithyrambe (1) étoit un hymne que les Grecs chantoient en l'honneur de Bacchus. Le culte de ce Dieu, s'il faut en croire *Strabon*, fut transporté par les Phrygiens dans l'isle de Naxos, d'où il se répandit dans le reste de l'Archipel, jusqu'à ce qu'enfin il parvint à la ville de Thebes. Bacchus n'eut point d'adorateurs plus zélés ni plus enthousiastes que les Thébains : aussi le dithyrambe fut-il le genre de poésie auquel ils se livrerent le plus. Leurs voisins ne tarderent pas à les imiter, & bientôt toute la Grece se vit remplie de poëtes dithyrambiques. Les Latins, peuple moins passionné, moins voluptueux, en un mot, infiniment plus moral que les Grecs, firent peu

(1) Nous croyons qu'il faut chercher l'origine du dithyrambe dans les chansons & dans les danses dont fut accompagné le triomphe d'*Osiris*, lorsqu'il eut subjugué l'Orient.

de cas de cette eſpece de poéſie ; quoique cependant les vers *galliambiques*, c'eſt-à-dire, les vers que chantoient les prêtres de Cybele lorſqu'ils entroient en fureur, ſe rapprochaſſent beaucoup du dithyrambe. Il n'en a pas été de même chez les Italiens ; cette nation, pleine de feu & de gaîté, a cultivé la poéſie dithyrambique avec autant d'ardeur & preſqu'autant de ſuccès que les Grecs. *Udeno Niſieli* s'eſt vanté d'avoir introduit le premier dans ſa langue la poéſie dithyrambique ; mais long-tems avant cet auteur, *Marini* & *Chiabrera* avoient compoſé des dithyrambes. On trouve même un exemple de ce genre de poéſie, dans le *chœur des Bacchantes* (1), par lequel

(1) En faveur des amateurs de la littérature italienne, nous citerons ce morceau, qui eſt un chef-d'œuvre de naturel & de gaieté.

Ognun ſegua Bacco te
Bacco, Bacco, evoè
Chi vuol bever, chi vuol bevere,
Vegna à bever, vegna quì
Voi imbottate comme bevere

Ange Politien a terminé ſa fable d'Orphée.

Gli è del vino ancor per ti.
Laſcia à bever prima à me
Ognun ſegua, Bacco te,
Io ho voto già il mio corno:
Dami un po il bottacio, in qua
Queſto monte gira intorno
E'l cervello à ſpaſſo và.
Ognun corra in qua e in là
Come vede, fare à me,
Ognun ſegua Bacco te.
Io mi moro già di ſonno,
Son, Io ebria, o ſi, o no?
Star piè ritti e' piè non ponno
Voi ſiete ebri, ch' io lo ſo.
Ognun faccia com' io fo
Ognun ſucci, come me
Ognun ſegua Bacco te
Ognun gridi, Bacco, Bacco;
E pur cacci del vin giù
Poi con ſuoni ſarem fiacco
Bevi tu, e tu e tu.
Io non poſſo ballar più
Ognun gridi evoè
Ognun ſegua Bacco te;
Bacco, Bacco evoè.

Remontons

Remontons actuellement à l'origine du dithyrambe, & parcourons toutes les variations de ce genre de poéſie.

Le dithyrambe n'étoit d'abord qu'un hymne chanté en l'honneur de Bacchus, au milieu du tumulte, des tranſports, des clameurs, & de toutes les extravagances qui ſont la ſuite de l'ivreſſe. Ce genre de poéſie ne connoiſſoit point encore de regles; mais peu-à-peu il ſe perfectionna, & ceux qui le cultiverent, y ajouterent de nouvelles beautés, ſans en dénaturer le caractere. Si nous nous en rapportons aux ſcholiaſtes de *Pindare*, la poéſie dithyrambique, au tems d'*Archiloque*, étoit déja parvenue à un degré ſenſible de perfection. Ce poëte l'avoit purgée de l'indécence & de toutes les folies dont elle étoit accompagnée à ſa naiſſance. *Arion de Methymne*, qui vivoit vers la trente-huitieme olympiade, & *Steſicore*, eſſayerent de donner au dithyrambe la forme de l'ode; ils le couperent en ſtrophes, en anti-ſtrophes & en épodes; mais ce changement fut rejetté par le plus grand nombre des poëtes, qui le regarderent comme contraire à

la nature du dithyrambe. En effet, c'étoit ſoumettre ce genre de poéſie à des loix qui l'empêchoient de remplir le véritable objet de ſon imitation; c'étoit le priver de la variété, de l'eſpece de déſordre, en un mot, de toutes les libertés dont il avoit beſoin pour exprimer les mouvemens d'une danſe vive, animée, pétulante, pour laquelle il étoit fait & dont il étoit inſéparable.

Le dithyrambe reprit donc ſon ancienne forme; mais quoiqu'il fût devenu plus libre, quant à la partie du vers & du rhythme, il n'eut toutefois que le degré de hardieſſe & de déſordre qui convenoit à ſon caractere. Il eſt vrai que bientôt après, les poëtes dithyrambiques ne ſe propoſant plus d'imiter que les fureurs de l'ivreſſe, briſerent toutes les regles, porterent l'audace juſqu'à l'excès, & firent paſſer dans leurs compoſitions, toute l'indécence & la folie dont étoient accompagnées les fêtes de Bacchus. Ce fut au tems de *Teleſte*, que commença cette corruption: *Pratinas*, *Philoxene*, *Cineſias*, *Timothée*, *Cléomene*, & *Ion* ſuivirent l'exemple de ce poëte. Toute

la Grece vit avec autant de ſurpriſe que d'indignation les formes, les tournures & les expreſſions les plus audacieuſes, les plus obſcures, les plus extraordinaires s'introduire dans la poéſie. Inſenſibles aux traits dont les percerent Ariſtophane & Platon, les poëtes dithyrambiques n'en devinrent que plus hardis. La licence fut portée au point que, pour déſigner un homme qui n'avoit pas le ſens commun, on diſoit qu'il avoit moins de jugement & de raiſon qu'un faiſeur de dithyrambes. De-là encore l'origine de ce proverbe : *cela s'entend moins qu'un dithyrambe.* Nos lecteurs peuvent conſulter ſur ce point Ariſtote, Denis d'Halicarnaſſe, Athenée, Suidas, &c.

C'eſt pour n'avoir pas obſervé les différens états par où a paſſé la poéſie dithyrambique, que quelques écrivains ont penſé que ce genre comportoit toutes les extravagances dont peut s'aviſer une imagination déréglée & frénétique.

Le dithyrambe, dont au commencement l'objet ſe bornoit à célébrer la naiſſance de Bacchus, embraſſa peu de tems après toutes les actions de ce

dieu ; cette liberté même ne suffit pas au caractere inquiet & hardi des poëtes ; ils appliquerent ce genre de poésie, non-seulement à toutes les divinités, mais encore aux hommes.

Les Italiens ont imité en cela les anciens : ils ont même cru que les choses de notre religion, toute grave, toute sévere, toute sainte qu'elle est, pouvoient être traitées dithyrambiquement. On trouve dans les *Baccanali* de M. *Barufaldi* un dithyrambe sur S. Philippe de Neri buvant au flacon de S. Felix. Passons au caractere propre de la poésie dithyrambique.

Tzetzes a très-bien observé que les poëtes dithyrambiques ne différoient des poëtes lyriques, qu'en ce que les premiers étoient plus hardis & plus élevés dans les choses & dans la diction. Cette observation indique parfaitement le vrai caractere du dithyrambe. Ce genre de poésie demande encore plus de sublimité dans l'invention que l'ode ; il faut que le poëte présente toujours des choses neuves, inattendues, grandes & merveilleuses, comme s'il étoit dans un commerce intime avec les dieux, & qu'ils

lui inſpiraſſent ſur le champ tout ce qu'il annonce. Des mouvemens rapides & variés, des images fréquentes & vives, des idées fortes & frappantes, une diction animée, impétueuſe, bruyante, exceſſivement métaphorique, pleine de mots imaginés, compoſés & tellement réunis, qu'ils offrent preſqu'à la fois une foule de tableaux: Voilà les qualités eſſentielles & caractériſtiques du dithyrambe. Il eſt aiſé de ſentir que notre verſification timide, monotone, qui, ſi nous en ſéparons la meſure & la rime, n'a preſque point de formes qui l'élevent audeſſus de la proſe, ne nous a pas permis de mettre en action un genre de poéſie, dont toutes les parties doivent porter le caractere de l'enthouſiaſme(1). Ainſi, comme le commun de nos lecteurs pourroit n'en avoir qu'une idée imparfaite, ou purement relative à la maniere dont notre nation le traite,

(1) Le prix des jeux lyriques étoit un taureau; celui des jeux dithyrambiques étoit un trepié: ce qui prouve que les anciens regardoient l'enthouſiaſme comme plus propre du dithyrambe que de l'ode.

nous avons cru devoir en tracer, en peu de mots, l'histoire ; c'étoit le seul moyen d'en représenter fidelement l'objet & la nature.

LETTRE ſur un Aveugle né, à qui on a rendu la vue.

ON auroit fait un grand pas dans la ſcience de la méthaphyſique, ſi l'on étoit parvenu à fixer avec certitude & la maniere dont chacun de nos ſens eſt modifié par les objets extérieurs, & celle dont ils tranſmettent leurs impreſſions à l'ame. Mais il eſt difficile de faire là-deſſus des expériences bien exactes; les occaſions d'obſerver ſont rares, & l'on ne peut être trop circonſpect ſur les inductions qu'on tire de quelques faits uniques & ſolitaires. L'hiſtoire de l'aveugle, à qui Cheſelden ôta une cataracte, parut mériter l'attention des philoſophes; on crut qu'elle pourroit ſervir à démêler les idées qui appartiennent particuliérement au ſens de la vue. La même opération vient de ſe répéter en Angleterre ſur un aveugle-né de vingt ans. Nous allons en rapporter les principales circonſtances. Nous ne ſavons pas ſi ces détails ſeront de quelqu'uti-

lité, mais nous croyons du moins qu'ils ne doivent ennuyer perſonne. Un chirurgien ayant aſſuré les parens du jeune aveugle qu'il détruiroit l'obſtacle qui le privoit de la vue, pluſieurs perſonnes s'aſſemblerent pour être témoins de cette opération. C'eſt un ſpectacle vraiment intéreſſant que celui d'un être intelligent & ſenſible, à qui on va donner un nouveau ſens; c'eſt lui créer un nouvel univers. Tous les ſpectateurs avoient promis de garder le ſilence ſi l'opération réuſſiſſoit, afin de mieux obſerver les mouvemens qu'occaſionneroient dans l'ame du jeune homme les nouvelles ſenſations qu'il éprouveroit. L'opération eut tout le ſuccès qu'on en attendoit. Lorſque les yeux du jeune aveugle furent frappés des premiers rayons de la lumiere, on vit ſur toute ſa perſonne l'expreſſion d'un raviſſement extraordinaire; il parut prêt à s'évanouir de joie & d'étonnement. L'opérateur étoit devant lui avec ſes inſtrumens à la main. Le jeune homme l'examina de la tête juſqu'aux pieds; il s'examinoit enſuite avec la même attention, & ſembloit comparer ſa fi-

gure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroiſſoit exactement ſemblable excepté les mains, parce qu'il prenoit les inſtrumens du chirurgien pour des parties de ſes mains. Pendant qu'il étoit occupé à cet examen, ſa mere, qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvemens dont ſon cœur étoit agité, ſe jetta à ſon col, en s'écriant : « mon fils ! mon cher fils » ! Le jeune homme reconnut la voix de ſa mere & ne put prononcer que ces mots : « eſt-ce vous ? eſt-ce ma mere » ? & il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui ce jeune homme avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit tendrement aimé tout aveugle qu'il étoit. Lorſqu'elle le vit ſans mouvement & ſans connoiſſance, elle laiſſa échapper quelques cris de douleur qui parurent ranimer la ſenſibilité du jeune homme. En revenant à lui, ſes yeux ſe fixoient ſur l'objet chéri dont il reconnoiſſoit la voix. Après quelques momens de ſilence, il s'écria : « Qu'eſt-» ce qu'on m'a donc fait ? où m'a-t-on » tranſporté ? Ce que je ſens autour » de moi, eſt-ce la lumiere dont on

» m'a ſi ſouvent parlé ? Le ſentiment » nouveau que j'éprouve eſt-il celui » de la vue ?... Toutes les fois que » vous dites que vous êtes bien aiſe » de vous voir l'un l'autre, êtes-vous » auſſi heureux que je le ſuis dans ce » moment ?... Où eſt *Tom*, qui me » ſert de guide ? Il me ſemble que » maintenant je marcherois bien ſans » lui ». Il voulut faire un pas, mais il s'arrêta & parut effrayé de tout ce qui étoit autour de lui. Comme l'agitation de ſon ame étoit extrême, on lui dit qu'il falloit qu'il revînt pour quelque tems à ſon premier état, afin de donner peu à peu à ſes yeux la force de ſentir l'impreſſion de la lumiere, & qu'il avoit beſoin de s'accoutumer par degrés à voir, comme il s'étoit accoutumé à marcher. Il ne ſe rendit qu'avec beaucoup de peine à ces raiſons ; on le tint pendant quelque tems les yeux couverts ; &, dans ce retour de cécité, il ſe plaignoit amerement qu'on l'avoit trompé, qu'on avoit employé quelqu'enchantement pour lui faire croire qu'il jouiſſoit de ce qu'on appelle la vue. Il ajoutoit que les impreſſions qui en étoient reſtées dans

ſon ame le rendroient fou, ſi ce ſens ne lui étoit pas en effet rendu. Une autre fois il cherchoit à deviner les noms des perſonnes qu'il avoit vues dans la foule, ou bien il vouloit conter ce qu'il avoit remarqué, & il manquoit de termes pour s'exprimer. Enfin lorſqu'on jugea qu'il ſeroit en état de ſupporter la lumiere, on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau dont ſes yeux étoient couverts, & de tâcher de diſtraire par ſes diſcours l'impreſſion trop vive des objets. Elle s'approcha de lui, & en dénouant le bandeau elle lui dit : « M. William, je » vais vous rendre l'uſage de vos yeux, » mais je ne ſaurois m'empêcher d'a» voir quelqu'inquiétude ; je vous ai » aimé dès mon enfance, quoique » vous fuſſiez aveugle ; vous m'avez » aimée auſſi ; mais vous allez con» noître la beauté, vous allez éprou» ver des ſentimens qui vous ont été » inconnus juſqu'ici. Si vous alliez ceſ» ſer de m'aimer ! Si quelqu'objet, » que vous trouverez plus aimable, » alloit m'effacer de votre cœur !..... » Ah ! ma chere amie, répondit le

» jeune homme, ſi je devois, en » jouiſſant de la vue, perdre les tendres émotions que j'ai ſenties toutes » les fois que j'ai entendu le ſon de » votre voix; ſi je ne devois plus diſtinguer le pas de celle que j'aime » lorſqu'elle approche de moi; & s'il » falloit que je changeaſſe ces plaiſirs » ſi doux & ſi fréquens, pour le ſentiment tumultueux que j'ai éprouvé » pendant le peu de tems que j'ai joui » de la vue; j'aimerois mieux renoncer pour jamais à ce ſens nouveau. » Je n'ai deſiré de voir que pour vous » ſentir, vous poſſéder, vous aimer » d'une autre maniere encore; arrachez-moi ces yeux, s'ils ne doivent » ſervir qu'à vous rendre moins chere » à mon cœur ». La jeune fille l'embraſſa en verſant de douces larmes; William revoit la lumiere avec le même trouble & le même raviſſement; il ne pouvoit ſe laſſer de regarder ſa maîtreſſe: il l'appelloit en la touchant, & la prioit de parler pour s'aſſurer que c'étoit bien elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit; il ne pouvoit accorder les ſenſations qu'il éprouvoit par

la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres sens; & ce ne fut que par degrés qu'il parvint à distingu. r & à reconnoître les formes, les couleurs & les distances.

COMALA. Poëme dramatique, traduit de la langue erſe.

Le poëme dont on donne ici la traduction n'eſt peut-être pas un des plus intéreſſans; ce n'eſt que par ſa forme dramatique qu'il nous a paru mériter d'être diſtingué. C'eſt l'ébauche d'une tragédie, ébauche informe & groſſiere, ſans plan, ſans préparations, ſans développemens, en un mot ſans art, mais non ſans intérêt. On y trouvera un ſujet vraiment tragique, une expoſition, un nœud, un dénouement, des incidens, & tout cela renfermé dans le plus petit eſpace.

Le fond de ce poëme eſt entierement hiſtorique & fondé ſur une tradition connue. Comala, fille de Sarno, roi d'Iniſtore ou des iſles Orkney, s'étoit épriſe pour Fingal, fils de Comhal, & ſa paſſion étoit ſi violente qu'elle ſe déguiſa en jeune homme & ſuivit Fingal dans ſes guerres. Elle fut bientôt reconnue par Hidallan, un des guerriers de Fingal, dont elle avoit

dédaigné l'amour. Le roi fut ſi touché de la beauté & de la paſſion de Comala, qu'il étoit à la veille de l'épouſer, quand on vint lui annoncer la nouvelle de l'invaſion de Caracul. Fingal marcha au-devant de ſon ennemi, accompagné de Comala. Il la laiſſa ſur une colline, lorſque les deux armées en vinrent aux mains; & il lui promit de venir la rejoindre dès la nuit même, s'il ſurvivoit à la bataille. Fingal remporte la victoire; il envoye Hidallan pour annoncer ſon retour à Comala: celui-ci, pour ſe venger des dédains de Comala, lui dit que le roi a été tué dans le combat. Tandis que Comala ſe livre à toute ſa douleur, Fingal arrive, ſe préſente à elle; elle n'oſe en croire ſes yeux, ſon ame ne peut ſoutenir ce paſſage trop rapide de la douleur la plus amere au plaiſir le plus vif; elle expire aux yeux de ſon amant, de l'excès de ſa joie. Le Poëte a conſervé fidelement tous les traits de l'hiſtoire. Les perſonnages qu'il a fait parler ſont Fingal, Hidallan, Comala, Melilcoma & Derſagrena, filles de Morni, & des Bardes. En liſant notre traduction, on trou-

vera peut-être que ce petit poëme reſſemble plus à un dialogue qu'à un drame ; mais les lecteurs qui ſe repréſenteront bien le lieu de la ſcene, l'entrée ſucceſſive des perſonnages, le mêlange des chants & du récit, s'appercevront que l'action ne manque ni de ſpectacle, ni de variété, ni de mouvement. Au reſte, l'invention des premiers drames ne nous paroît pas ſuppoſer de grands progrès dans la poéſie ; c'eſt une imitation très-ſimple, qui a dû ſe préſenter à l'eſprit des premiers poëtes : on en trouve l'exemple & la preuve chez pluſieurs nations ſauvages, qui, dans leurs fêtes, exécutent des eſpeces de récits à pluſieurs interlocuteurs, entremêlés de chœurs & de muſique.

Nous ajouterons ici que ce poëme jette quelque jour ſur l'antiquité des compoſitions d'Oſſian ; car le Caracul dont il y eſt fait mention paroît être Caracalla, fils de Severe, qui en 211 entreprit une expédition contre les Calédoniens.

DERSAGRENA.

La chaſſe eſt finie ; on n'entend plus

d'autre bruit ſur Ardven que le murmure du torrent.... Fille de Morni! viens des rivages de Crona, mets bas ton arc & prends la harpe. Que la nuit deſcende avec nos chants, & que notre joie retentiſſe ſur Ardven.

MELILCOMA.

La nuit deſcend, fille aux yeux bleus! la nuit ſombre s'étend le long de la plaine. J'ai vu un daim près du ruiſſeau de Crona; il reſſembloit dans l'obſcurité à un tertre couvert de mouſſe, mais bientôt je l'ai vu bondir. Un météore jouoit à travers ſes cornes branchues, & les faces redoutables (1) des tems anciens paroiſſoient du ſein des nuages de Crona.

DERSAGRENA.

Ah! ce ſont les ſignes de la mort de Fingal. . . . Le roi des boucliers eſt tombé, & Caracul triomphe! Leve-toi, Comala, ſors de tes rochers, fille de Sarno, leve-toi dans les

(1) *Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ*
Numina magna Deûm. Virg.

larmes ! Le jeune guerrier de ton amour eſt tombé, & ſon ombre erre déja ſur nos collines.

MELILCOMA.

C'eſt-là qu'eſt aſſiſe Comala déſolée ! Deux chiens gris ſecouent près d'elle leurs oreilles hériſſées, & reſpirent l'haleine fugitive du zéphir. La joue ardente de Comala repoſe ſur ſon bras, & le vent de la montagne joue dans ſes cheveux. Elle tourne ſes yeux bleus vers les champs de ſon eſpérance. . . Où es-tu, ô Fingal ! car la nuit s'épaiſſit autour de moi ?

COMALA.

O Carun (1) ! pourquoi vois-je tes eaux rouler dans le ſang ? Le bruit de la bataille s'eſt-il fait entendre ſur tes bords ? Dort-il, le roi de Morven ?... Leve-toi, ô lune ! fille du firmament ! regarde du ſein de tes nuages, afin que je puiſſe voir l'éclat de ſon acier ſur les champs de ſa promeſſe ! .... ou plutôt que le météore qui porte les

(1) Cette riviere porte encore le nom de Carron, & tombe dans le Forth, à quelques milles au nord de Falkirk.

ombres de nos peres pendant la nuit, faſſe briller ſa lumiere rougeâtre, pour me guider vers mon héros tombé!... Qui me défendra contre la douleur? qui me défendra contre l'amour d'Hidallan?.... Comala regardera longtems avant de voir Fingal au milieu de ſon armée, brillant comme le rayon du matin à travers le nuage pluvieux.

HIDALLAN.

Roule ſur les ſentiers du chaſſeur, brouillard du ſombre Crona! dérobe ſes pas à mes yeux, & que je ne me reſſouvienne plus de mon ami! Les combattans ſont diſperſés, & les pas des guerriers ne ſe preſſent plus autour du bruit de ſon acier. O Carun! roule tes flots de ſang, car le chef du peuple eſt tombé.

COMALA.

Qui eſt tombé ſur les bords verdoyans de Carun, ô fils de la nuit nébuleuſe? Etoit-il blanc comme la neige d'Ardven? éclatant comme l'arc de la pluie? Sa chevelure étoit-elle comme le brouillard de la colline,

douce & bouclée aux rayons du ſoleil? Etoit-il dans le combat terrible comme le tonnerre du ciel? agile comme la chevre du déſert?

HIDALLAN.

O que ne puis-je voir ſon amante penchée ſur ſon rocher! ſon œil rougi, obſcurci par les larmes, & ſa joue colorée, à moitié cachée dans ſes cheveux! Souffle, doux zéphir, & ſouleve la chevelure peſante de cette fille, afin que je puiſſe voir ſon bras blanc & la joue aimable de ſa douleur!

COMALA.

Le fils de Comhal eſt-il donc tombé, meſſager de nouvelles funeſtes?.. Le tonnerre roule ſur la montagne!.. l'éclair vole ſur ſes aîles de feu! mais ils ne peuvent effrayer Comala, car ſon Fingal n'eſt plus. Parle, meſſager de nouvelles funeſtes, eſt-il tombé celui qui briſoit les boucliers?

HIDALLAN.

Les nations ſont diſperſées ſur leurs collines, car elles n'entendront plus la voix de leur chef.

COMALA.

Que le malheur te pourſuive dans tes plaines, Roi du monde ! que la deſtruction t'aſſailliſſe ! que tes pas vers le tombeau ſoient en petit nombre, & qu'une ſeule vierge te pleure ! qu'elle ſoit, ainſi que Comala, livrée aux larmes dans les jours de ſa jeuneſſe !... Pourquoi m'as-tu dit, Hidallan, que mon héros eſt tombé ? J'aurois eſpéré quelque tems ſon retour ; j'aurois cru l'appercevoir ſur le rocher éloigné ; la forme d'un arbre auroit pu me tromper ; j'aurois penſé reconnoître le ſon de ſon cor dans le vent de la montagne. . . . O que ne ſuis-je ſur les bords de Carun, pour réchauffer ſa joue de mes larmes !

HIDALLAN.

Il n'eſt point couché ſur les bords de Carun ; les guerriers élevent ſa tombe ſur Ardven. Brille ſur eux, ô lune, à travers tes nuages ! que tes rayons étincelent ſur ſon ſein, afin que Comala puiſſe le voir encore dans l'éclat de ſon armure.

COMALA.

Arrêtez, ô vous, fils du tombeau, juſqu'à ce que j'aie vu encore mon amant! Il m'a laiſſé ſeule à la chaſſe; j'ignorois qu'il alloit à la guerre. Il diſoit qu'il reviendroit avec la nuit, & le roi de Morven eſt déja revenu.... Ah! pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il tomberoit, enfant timide du rocher? Tu l'avois vu dans le ſang de ſa jeuneſſe, & tu ne l'as pas dit à Comala.

MELILCOMA.

Quel ſon ſe fait entendre ſur Ardven? Quelle eſt cette lumiere qui brille dans la vallée, qui s'avance vers nous, ſemblable à la force des torrens, quand leurs eaux amoncelées étincelent aux rayons de la lune?

COMALA.

Quel autre ſeroit-ce que l'ennemi de Comala, le fils du Roi du monde? O, eſprit de Fingal! viens, dirige du milieu de ton nuage, dirige l'arc de Comala; qu'il tombe comme le lievre du déſert!... Mais c'eſt Fingal, accompagné de ſes eſprits!... Pour-

quoi viens-tu, mon amant, effrayer ainſi & charmer mon ame ?

FINGAL.

O vous, Bardes du chant ! célébrez les guerres de Carun. Caracul a fui devant mes armes, à travers les champs de ſon orgueil. Il ſe tient loin de moi, ſemblable à un météore qui enveloppe un eſprit de nuit, lorſque les vents le chaſſent ſur la bruyere & que les ſombres forêts réfléchiſſent ſa lumiere à l'entour..... J'entends une voix ſemblable aux zéphirs de mes collines ! eſt-ce la chaſſereſſe de Galmiel, la fille de Sarno, dont les mains ſont blanches comme la neige ? Sors de tes rochers, mon amante, que j'entende la voix de Comala.

COMALA.

Emporte-moi dans la caverne de ton repos, ô fils aimable de la mort !..

FINGAL.

Viens dans la caverne de mon repos.... L'orage a ceſſé, & le ſoleil brille ſur nos champs. Viens dans la caverne de mon repos, chaſſereſſe du retentiſſant Cona.

COMALA.

Il revient avec ſa renommée; je ſens la main droite de ſes batailles.... Mais il faut que je me repoſe derriere le rocher, juſqu'à ce que mon ame ſe remette de ſa frayeur..... Que la harpe s'approche! Elevez vos chants, ô vous, filles de Morni!

DERSAGRENA.

Comala a tué trois daims ſur Ardven, & la flamme s'éleve ſur le rocher. Venez au feſtin de Comala, roi de Morven.

FINGAL.

Et vous, fils du chant, célébrez les guerres de Carun, afin que ma belle aux mains blanches puiſſe ſe réjouir, tandis que je verrai le feſtin de mon amante.

BARDES.

Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie. Les fils de la bataille ſe ſont enfuis; les courſiers ne ſe laiſſent plus voir ſur nos champs, & les ailes de leur orgueil vont s'étendre ſur d'autres

d'autres terres. Déſormais le ſoleil ſe levera en paix, & les ombres deſcendront avec la joie; les cris de la chaſſe ſe feront entendre, & les boucliers reſteront ſuſpendus dans la ſalle. Notre plaiſir ſera dans les guerres de l'océan, & nos mains ſe rougiront du ſang de Lochlin. Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie; les fils de la bataille ſe ſont enfuis.

MELILCOMA.

Deſcendez d'en-haut, brouillards légers, & vous, rayons de la lune, élevez ſon ame.... La fille eſt étendue pâle ſur le rocher! Comala n'eſt plus.

FINGAL.

Eſt-elle morte la fille de Sarno, la belle au blanc ſein, qu'avoit choiſie mon amour? viens me viſiter ſur mes bruyeres, Comala, quand je repoſerai ſolitaire aux bords des ruiſſeaux de mes collines.

HIDALLAN.

Elle a donc ceſſé, la voix de la chaſſereſſe de Galmiel? Pourquoi ai-

je troublé l'ame de la belle ? ... Oh ; quand te verrai-je avec joie à la chaſſe des biches brunâtres ?

FINGAL.

Jeune homme au regard ſombre, tu n'aſſiſteras plus aux feſtins de mes ſalles ; tu ne ſuivras plus ma chaſſe, & mes ennemis ne tomberont plus ſous ton épée. ... Conduiſez-moi vers la place de ſon repos, afin que je puiſſe voir encore ſa beauté. . . Elle eſt couchée pâle ſur le rocher, & les vents froids agitent ſa chevelure ; leur ſouffle fait réſonner la corde de ſon arc, & ſa fleche s'eſt briſée dans ſa chûte. Elevez les louanges de la fille de Sarno, & donnez ſon nom aux vents des montagnes,

BARDES.

Voyez les météores rouler autour de la belle. Les rayons de la lune élevent ſon ame. Autour d'elle paroiſſent du ſein de leurs nuages les faces redoutables de ſes peres, Sarno à l'œil ſombre, & Fidellan aux yeux enflammés. Quand s'élevera ta main blanche ? quand ta voix ſe fera-t-elle en-

tendre ſur nos rochers? Les filles te chercheront ſur la bruyere, mais elles ne te trouveront pas. Tu les viſiteras quelquefois dans leurs ſonges, & tu apporteras la paix à leur ame. Ta voix retentira long-tems à leurs oreilles, & elles ſe reſſouviendront avec joie des ſonges de leur ſommeil.... Voyez les météores rouler autour de la fille, & les rayons de la lune élever ſon ame.

OBSERVATIONS sur les moutons d'Espagne & la maniere de les élever.

La pareſſe naturelle à la plupart des hommes, les porte ſouvent à regarder certains avantages, dont jouiſſent leurs voiſins, comme uniquement dépendans du climat; ils concluent ſans examen qu'il eſt impoſſible de les tranſporter d'un pays dans un autre. Mais ſi quelques hommes, plus zélés & plus actifs, font un effort pour naturaliſer dans leur nation des uſages étrangers, il arrive auſſi que l'enthouſiaſme les ſaiſit & qu'ils oublient leurs avantages propres & naturels, pour en chercher de beaucoup moins ſolides. Ainſi l'on a vu pendant quelque tems le gouvernement François perdre de vue la culture des terres, pour favoriſer excluſivement les manufactures & le commerce d'induſtrie, qui peuvent occuper utilement les bras oiſifs d'une nation, mais qui doivent être ſubordonnés à l'agriculture dans un Etat dont le territoire eſt vaſte & fertile.

Il faut marcher entre ces deux écueils ; &, ſans regarder comme impoſſible ce qui peut mériter d'être tenté, il faut examiner avec ſoin juſqu'à quel point on peut s'approprier les avantages dont jouiſſent les autres, ſans s'expoſer à perdre les ſiens.

L'Eſpagne eſt fort riche en troupeaux, & la beauté de ſes laines fait une branche importante de commerce, qui rend pluſieurs autres nations ſes tributaires. Les Rois étoient autrefois propriétaires de la plus grande partie de ces troupeaux ; de-là ce grand nombre d'ordonnances, de loix pénales, de privileges & d'immunités, établis ſous différens regnes pour la conſervation & le gouvernement des troupeaux ; de-là ce tribunal formé anciennement ſous le titre de conſeil du grand troupeau royal, & qui ſubſiſte encore aujourd'hui, quoique le Roi n'ait pas un ſeul mouton. Ce grand troupeau de la couronne a été aliéné ſucceſſivement pour divers beſoins de l'Etat. Philippe I fut obligé, pour ſubvenir aux frais de la guerre & à d'autres beſoins, de vendre au marquis d'Iturbieta qua-

rante mille moutons, les derniers qui reſtaſſent à la couronne.

Les troupeaux de moutons ſont cependant toujours l'objet d'une attention particuliere de la part du gouvernement; ils rapportent annuellement dans le tréſor plus de trente millions de réaux; auſſi les Rois d'Eſpagne, dans leurs ordonnances, les appellent-ils *le précieux joyau de leur couronne.*

Tout cela annonce de quelle importance eſt pour la nation ce genre de richeſſes. En effet, il y a une exportation conſidérable de laines d'Eſpagne; on en emploie dans preſque toutes les manufactures où l'on veut fabriquer de nouvelles étoffes. La ſupériorité de ces laines dépend-elle uniquement du climat, ou ne tient-elle pas à une maniere particuliere de gouverner les troupeaux, dont on pourroit uſer ailleurs? Les richeſſes qui réſultent du ſoin des troupeaux, doivent-elles être enviſagées par-tout ſous le même point de vue qu'elles le ſont en Eſpagne? Voilà deux queſtions qui méritent d'être éclaircies.

Il paroît certain que la perfection de

la laine dépend beaucoup moins du climat que de la maniere de gouverner les troupeaux, puiſqu'en Eſpagne il y a deux eſpeces de moutons fort différens par la laine, quoiqu'ils paroiſſent de la même race.

Les moutons à laine groſſiere ſont traités à peu près comme les nôtres. Ils reſtent toute l'année dans le même endroit, & pendant les nuits d'hiver on les enferme dans une bergerie. Les moutons à laine fine vivent toujours en plein air & voyagent deux fois l'année. Pendant l'été, ces troupeaux errent ſur les montagnes de Leon, de la Vieille-Caſtille, de Cuença & d'Arragon. Ils paſſent l'hiver dans les plaines tempérées de la manche, d'Eſtramadure & d'Andalouſie. D'après des calculs très-exacts, on compte en Eſpagne plus de cinq millions de ces moutons voyageurs à laine fine. On ſent combien ces nombreux troupeaux exigent de ſoins, de détail, d'intelligence & d'activité de la part de ceux qui ſont chargés de les conduire. Nous ne nous arrêterons ici qu'aux points eſſentiels d'où paroît dépendre le ſuccès, c'eſt-à-dire la per-

fection de la laine. Premierement, le berger met la plus grande attention à ne pas laiſſer manquer ſes moutons de ſel, ſur-tout pendant leur retour du ſud à leurs pâturages d'été. Le propriétaire donne pour chaque millier de moutons vingt-cinq quintaux de ſel, qui ſe conſomment à peu près en cinq mois. Le ſel ſert beaucoup à entretenir la ſanté des moutons, & à rendre leur conſtitution plus ferme; c'eſt ce qui contribue à la beauté de la laine. Il eſt bon d'obſerver que le ſel n'eſt néceſſaire aux moutons & qu'ils n'en ſont fort avides, que lorſqu'ils paiſſent ſur des terres argilleuſes. Si la terre de leur pâturage eſt un débris de terre calcaire, ils dédaignent le ſel, & en effet ils n'en ont pas beſoin.

Les moutons paſſent l'hiver, comme nous l'avons dit, dans les plaines où l'air eſt tempéré. Le mois d'avril eſt le tems de leur départ pour les pâturages d'été. Ils annoncent eux-mêmes, par pluſieurs mouvemens inquiets, le deſir de voyager, & ce deſir eſt ſi fort, que les bergers ont beſoin d'y veiller de plus près pour les empêcher de s'échapper.

On commence à les tondre au premier de mai, ſoit en route, ſoit après leur arrivée. Il eſt néceſſaire d'attendre que le tems ſoit beau. Si la laine n'étoit pas parfaitement ſeche, les toiſons qu'on empile fermenteroient enſemble & ſe gâteroient. Vers la fin de juillet, on mêle avec les brebis le nombre de béliers néceſſaire pour la propagation. Six ou ſept beliers ſuffiſent pour une centaine de brebis; on choiſit les plus beaux & les plus forts dans un grand troupeau de béliers qu'on garde à part. En général, il y a fort peu de moutons dans ces troupeaux voyageurs, quoique la laine en ſoit plus fine & la chair de meilleur goût que celle des béliers; mais la toiſon de ceux-ci eſt plus peſante, ils vivent plus long-tems, & la totalité de leur produit eſt par-là plus conſidérable. Les toiſons de trois béliers peſent généralement vingt-cinq livres. Il faut la laine de quatre moutons ou celle de cinq brebis pour obtenir ce poids; & la durée de la vie de ces animaux ſuit à peu près la même proportion. Un ſoin regardé comme eſſentiel, eſt celui d'enduire les moutons, dans

le mois de septembre, depuis le col jusqu'à la naissance de la queue, d'une espece d'ocre ou terre ferrugineuse détrempée dans de l'eau. On prétend que cet enduit mêlé avec la graisse de la laine devient impénétrable à la pluie & au froid. D'autres assurent qu'il agit en qualité de terre absorbante, & qu'il absorbe en effet une partie de la transpiration qui rendroit la laine rude & grossiere. A la fin de septembre, les moutons commencent leur marche vers les plaines basses, & elle est réglée comme le seroit celle des troupes. Ils marchent toujours paissant & sans s'arrêter pendant le jour. Ils parcourent en quarante jours, cent cinquante lieues que l'on compte de Montana en Estramadure. Bientôt arrive le tems où les brebis mettent bas, & c'est le plus pénible & le plus inquiétant de la vie pastorale. Les bergers séparent d'abord les brebis stériles d'avec celles qui sont pleines. Ils menent celles-ci aux meilleurs abris, & les autres aux plus froides parties du district. On ménage aussi le meilleur sol, l'herbe la plus abondante pour les agneaux qui naissent les derniers, afin que, promp-

tement fortifiés par la bonne nourriture, ils ſoient en état de repartir avec les autres. On leur coupe la queue à cinq pouces au-deſſous de la naiſſance, pour les tenir plus aiſément propres. Tous les détails de manutention de ces troupeaux voyageurs demandent des ſoins aſſidus & de l'activité de la part de ceux qui en ſont chargés, mais ſur-tout du chef-berger qui préſide à dix mille moutons, & commande en ſouverain à cinquante bergers ſubalternes. Il doit être propriétaire de cinq cents bêtes, vigoureux, intelligent, habile dans la cure des moutons malades, connoiſſeur en pâturages. C'eſt une erreur de croire que les moutons aient de la prédilection pour les plantes aromatiques, & qu'elles leur ſoient ſalutaires. C'eſt l'herbe fine qui croît entre ces plantes qui eſt la nourriture la plus ſaine pour eux & la plus propre à donner un goût excellent à leur chair. Si quelquefois ils broutent des plantes aromatiques, ce n'eſt que lorſqu'ils ſont preſſés. Cela ne leur arrive jamais quand ils ont la liberté du choix. Le *gramen* le plus fin eſt celui qui con-

vient le mieux aux moutons; mais il faut la plus grande attention à ne les mener paître qu'après que le ſoleil a diſſipé la roſée. Il faut auſſi ne les laiſſer jamais approcher de l'eau quand il a tombé de la grêle. Si ces animaux boivent de l'eau de grêle, ou mangent de l'herbe mouillée de roſée, ils deviennent mélancoliques & dégoûtés; ils languiſſent & meurent. L'eau de grêle eſt dangereuſe auſſi pour les hommes en Eſpagne.

Il paroît certain que la ſupériorité des laines de ce pays n'eſt pas due uniquement au climat, mais qu'elle dépend en grande partie des ſoins dont nous venons de parler, de l'habitude de faire vivre les moutons toujours en plein air, de ces tranſmigrations, au moyen deſquelles ils ſont toujours dans une température à peu près égale, du choix des pâturages, & de l'uſage du ſel qui contribue beaucoup à la ſanté de ces animaux. On ne peut guere en douter, puiſque dans le même climat les moutons d'Andalouſie, qui ſont de même race, ont la laine groſſiere, longue, épaiſſe, & ſouvent tachée, parce qu'ils ne

voyagent point, & que pendant l'hiver on les enferme dans des bergeries. Celle des moutons voyageurs eſt courte, ſoyeuſe, & d'une blancheur égale. Il eſt preſque ſûr qu'elle dégénéreroit ſi on les tenoit enfermés. Il eſt donc vraiſemblable qu'on pourroit en beaucoup d'autres pays ſe procurer des laines, ſinon égales à celles d'Eſpagne, du moins fort ſupérieures à celles qu'on obtient communément. Mais ſeroit-il avantageux par-tout d'employer des terreins immenſes au pacage des moutons, & l'avantage d'avoir de belles laines compenſeroit-il ce qu'on perdroit à n'employer pas ces terreins à d'autres genres de productions ? En général les troupeaux ne peuvent être regardés comme objet principal en eux-mêmes, que dans les pays montueux où la culture eſt difficile, & ſur les ſols peu féconds où elle eſt ingrate. Dans les pays où les terres ſe cultivent avec ſuccès, les troupeaux doivent être moins conſidérés pour eux-mêmes que par l'utilité dont ils ſont à l'agriculture : le fumier y devient beaucoup plus important que la laine. Les moutons voya-

geurs ne fourniſſent aucun engrais aux terres pendant qu'ils errent ſur les montagnes. Il faut donc qu'ils ſoient raſſemblés & ſédentaires dans les pays de bonne culture: il faut ſacrifier la ſupériorité des laines à des productions plus riches. Mais ſi les voyages & l'égalité de la température ſervent à la perfection de la laine, ils n'y contribuent pas ſeuls. L'habitude de vivre en plein air, l'uſage du ſel, la bonne nourriture & les autres ſoins qui entretiennent la ſanté des moutons peuvent embellir la laine. On peut avec ces conditions eſpérer des laines aſſez belles pour ſe paſſer peut-être de celles d'Eſpagne, quand même il ſeroit impoſſible d'atteindre à leur ſupériorité. Tout le monde connoît le mérite des laines d'Angleterre, & l'on ſait que ce mérite eſt dû en grande partie à l'uſage de faire parquer les moutons toute l'année. Il paroît certain que le plein air eſt de toutes les conditions la plus eſſentielle pour affiner la laine des moutons, & c'eſt un avantage qu'on peut ſe procurer par-tout. Lorſque la crainte des loups empêche de les faire parquer pendant les nuits d'hiver, on

peut les tenir en ſûreté, mais à l'air libre, dans l'enceinte de la ferme. On a éprouvé que les variations du tems & des ſaiſons ne nuiſent en rien à la ſanté de ces animaux. On y gagne la dépenſe des bergeries, dont l'entretien eſt aſſez conſidérable. Il eſt auſſi d'expérience que le fumier expoſé à toutes les influences de l'air acquiert une qualité très-ſupérieure à celui qui eſt enfermé. On ne doit pas douter que, par la généralité de cet uſage, la laine ne s'affinât de race en race, & n'approchât bientôt de la beauté de celle d'Eſpagne.

ANECDOTES SUR LE CID.

NOUS avions toujours cru que le *Cid* de Guillen de Caſtro étoit la ſeule tragédie que les Eſpagnols euſſent donnée ſur ce ſujet intéreſſant; cependant il y avoit encore un autre *Cid*, qui avoit été repréſenté ſur le théâtre de Madrid avec autant de ſuccès que celui de Guillen. L'auteur eſt *Don Juan Bautiſta Diamante*, & la piece eſt intitulée: *Comedia famoſa del Cid, honrador de ſu padre: la fameuſe Comédie du Cid qui honore ſon pere* (à la lettre, *honorateur de ſon pere*).

Il y a même encore un troiſieme *Cid*, de *Don Fernando de Zarate*, tant ce nom de Cid étoit illuſtre en Eſpagne, & cher à la nation.

Toutes les pieces de théâtre étoient anciennement appellées comédies. On eſt étonné que Madame de Sévigné, dans ſes lettres, diſe qu'elle eſt allée à la comédie d'Andromaque, à la Comédie de Bajazet; mais elle ſe con-

formoit à l'ancien uſage. Scuderi, dans ſa critique du Cid, dit: *le Cid eſt une Comédie Eſpagnole, dont preſque tout l'ordre, les ſcenes & les penſées de la Françoiſe ſont tirées, &c.*

Nous ne dirons rien ici de la fameuſe comédie de Don Fernando de Zarate; il n'a point traité le ſujet du Cid & de Chimene; la ſcene eſt dans une ville des Maures; c'eſt un amas de proueſſes de chevalerie.

Pour *le Cid honorateur de ſon pere*, de Don Juan Bautiſta Diamante, on la croit antérieure à celle de Guillen de Caſtro de quelques années. Cet ouvrage eſt très-rare, & il n'y en a peut-être pas aujourd'hui trois exemplaires en Eſpagne.

Les perſonnages ſont Don Rodrigue, Chimene, Don Diegue, pere de Don Rodrigue, le Comte Lozano, le Roi Don Fernand, l'Infante Ouraka, Elvira, Confidente de Chimene, Criado de Ximena, Don Sancho, qui joue à peu près le même rôle que le Don Sanche de Corneille, & enfin un bouffon qu'on appelle Nuño Graciozo.

On a déja dit ailleurs que ces bouffons jouoient preſque toujours un grand rôle dans les ouvrages dramatiques des ſeizieme & dix-ſeptieme ſiecles, excepté en Italie. Il n'y a guere d'ancienne tragédie Eſpagnole ou Angloiſe dans laquelle il n'y ait un plaiſant de profeſſion, une eſpece de gilles. On a remarqué que cette honteuſe coutume venoit de la plupart des cours de l'Europe, dans leſquelles il y avoit toujours un fou à titre d'office. Les plaiſirs de l'eſprit demandent de la culture dans l'eſprit; & alors l'extrême ignorance ne permettoit que des plaiſirs groſſiers. C'étoit inſulter à la nature humaine, de penſer qu'on ne pouvoit ſe ſauver de l'ennui qu'en prenant des inſenſés à ſes gages. Le fou qui fait un perſonnage dans le *Cid* Eſpagnol, y eſt auſſi déplacé que les fous l'étoient à la cour.

Don Sanche vient annoncer au roi Ferdinand que le comte eſt mort de la main de Rodrigue. Le valet Nuño prétend qu'il a ſervi de ſecond dans le combat, & que c'eſt lui qui a tué le comte. Car, dit-il, il en coûte peu de paroître vaillant.

Porche parecer valiente es pochiſſima coſta.

On lui demande pourquoi il a tué le comte; il répond: *j'ai vu qu'il avoit faim, & je l'ai envoyé ſouper avec Jeſus-Chriſt.*

Vi che el conde tenia hambre
Le ambien à cenar con Chriſto.

Cette ſcene ſe paſſe preſque toute entiere en quolibets & en jeux de mots, dans le moment le plus intéreſſant de la piece.

Qui croiroit qu'à de ſi baſſes bouffonneries pût immédiatement ſuccéder cette admirable ſcene, que Guillen de Caſtro imita & que Corneille traduiſit, dans laquelle Chimene vient demander vengeance de la mort de ſon pere, & Don Diegue la grace de ſon fils?

CHIMENE.

Juſticia, buen Rey, juſticia,
Pide' Ximena poſtrada,
A vueſtros pies, ſola, y triſta
Ofendida, y Deſdichada.

DIEGUE.

Yo Rey, oſpido el perdon

De mi hijo, a vueſtras plantas,
Ventuoſo, Alegre, y libre
Del deshonor en que eſtava.

CHIMENE.

Ma to à mi padre Rodrigo.

DIEGUE.

Vengo des ſuyo la infamia.

On voit dans ces deux derniers vers le modele de celui de Corneille, qui eſt bien ſupérieur à l'original, parce qu'il eſt plus rapide & plus ſerré.

Il a tué mon pere — Il a vengé le ſien.

D'ailleurs, la ſcene entiere, les ſentimens, la deſcription douloureuſe mais recherchée, de l'état où Chimene a trouvé ſon pere eſt dans Don Juan Diamante.

Gran Senor mi padre es muerto,
Y yo le halle en la eſta cada:
Correr en arroyos vi
Su ſangre por la campagna.
Su ſangre che in tanto aſſalto
Deffendio vueſtras murallas,
Su ſangre, Senor, che en humo
Su ſentimiento explicava, &c.

Sire, mon pere eſt mort; mes yeux ont vu ſon ſang

Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc,
Ce ſang qui tant de fois défendit vos murailles, &c.

Peut-être l'Académie de Madrid, non plus que l'Académie Françoiſe, n'approuveroit pas aujourd'hui qu'un ſang défendît des murailles ; mais il ne s'agit ici que de faire voir comment les deux Auteurs Eſpagnols rencontrerent à peu près les mêmes penſées ſur le même ſujet, & comment Corneille les imita.

Don Juan Diamante fait parler ainſi Chimene dans la même ſcene.

Son cœur me crie vengeance par ſes bleſſures. Tout expirant qu'il eſt, il bat encore, il ſemble ſortir de ſa place pour m'accuſer ſi je tarde à le venger.

Por las heridas me llama
Su coraçon que a un defunto
Plenſo che batia las alas
Para ſalir del pecho
Y accuſar me la tardança.

L'idée eſt à la fois poétique, naturelle & terrible. Il n'y a que *batias las alas* qui défigure ce paſſage ; un cœur

ne bat point des ailes. Ces expreſſions orientales, que la raiſon déſavoue, n'étant pas juſtes, ne doivent jamais être admiſes en aucune langue.

L'Auteur Eſpagnol s'y prend, ce ſemble, d'une maniere plus adroite & plus tragique que Guillen de Caſtro, pour faire le nœud de la piece. Le Roi laiſſe à Chimene le choix de faire mourir Rodrigue, ou de lui pardonner. Chimene dit tout ce que lui fait dire Corneille.

Je ſais que je ſuis fille, & que mon pere eſt mort.

El conde e muerto e ſu hija ſoy.

Sa fille eſt bien mieux que, *je ſuis fille*; car ce n'eſt pas parce que Chimene eſt fille, mais parce qu'elle eſt fille du comte, qu'elle doit demander juſtice de ſon amant.

On trouve dans la piece du Diamante cette penſée ſinguliere :

Il eſt teint de mon ſang. — Plonge-le dans le mien,

Et fais-lui perdre ainſi la teinture du tien.

Manchado de ſangue mio!

El perdera lo tenide

Si con la mia le lavas,

Quoi, ſouillé de mon ſang! — Il ne le ſera plus s'il eſt lavé dans le mien. *Lo tenido* n'eſt pas la teinture ; l'Eſpagnol eſt ici plus ſimple, plus vrai, moins recherché que le François.

C'eſt encore dans cette piece que ſe trouve l'original de ce beau vers.

Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.

Perſequil le haſta perdelle
Y muorir lecego con el.

En un mot, une grande partie des ſentimens attendriſſans, qui valurent au *Cid* François un ſuccès ſi prodigieux, ſont dans les deux *Cid* Eſpagnols, mais noyés dans le bizarre & dans le ridicule. Comment un tel aſſemblage s'eſt-il pu faire ? C'eſt que les Auteurs Eſpagnols avoient beaucoup de génie, & le public très-peu de goût. C'eſt que, pour peu qu'il y eût quelque intérêt dans un ouvrage, on étoit content, on ne ſe gênoit ſur rien ; nulle bienſéance, nulle vraiſemblance, point de ſtyle, point de vraie éloquence. Croiroit-on que Chimene prend ſans façon Rodrigue pour ſon mari à la fin de la pieçe, & que le vieux Don Diegue dit qu'il ne peut

s'empêcher d'en rire ? *Non puedo tener le riſa.* Les deux *Cid* Eſpagnols étoient des pieces monſtrueuſes, mais les deux Auteurs avoient un très-grand talent. Remarquons ici que toutes les pieces Eſpagnoles étoient alors en vers de quatre pieds, que les Anglois appellent *dogrel*, & que du tems de Corneille on appelloit vers burleſques. Il faut avouer que nos vers hexametres ſont plus majeſtueux, mais auſſi ils ſont quelquefois languiſſans ; les épithetes les énervent, le défaut d'épithetes les rend quelquefois durs. Chaque langue a ſes difficultés & ſes défauts.

Quant au fond de la piece du *Cid*, on peut obſerver que les deux Auteurs Eſpagnols marient Rodrigue avec Chimene le jour même qu'il a tué le pere de ſa maîtreſſe. L'Auteur François differe le mariage d'une année, & le rend même indécis. On ne pouvoit garder les bienſéances avec un plus grand ſcrupule. Cependant les Auteurs Eſpagnols n'eſſuyent aucun reproche, & les ennemis de Corneille l'accuſerent de corrompre les mœurs. Telle eſt parmi nous la fureur de l'envie,

vie. Plus les arts ont été accueillis en France, plus ils ont essuyé de persécutions. Il faut avouer qu'il y a dans les Espagnols plus de générosité que parmi nous. On feroit un volume de ce que l'envie & la calomnie ont inventé contre les gens de lettres qui ont fait honneur à leur patrie.

REFLEXIONS sur la Grace dans les Ouvrages de l'Art ; d'après M. l'Abbé Winckelmann.

LA régularité, l'ordre & la proportion constituent la beauté. La grace consiste dans le mouvement, mais un mouvement léger, à peine perceptible, & qui ne caractérise que des passions tranquilles & douces. Tout ce qui, dans la nature & dans les arts, porte un caractere ressenti & déterminé, semble exclure la grace. Il n'y a rien de gracieux sans doute dans cette femme, qui s'arrache les cheveux ou se meurtrit le sein ; non plus que dans cette mere qui, prête d'expirer, met ce qui lui reste de forces à éloigner son enfant de sa mammelle, de peur qu'il ne suce du sang au lieu de lait. Mais que de charmes & de graces dans cette jeune bergere qui, assise à l'ombre d'un chêne, se compose une couronne des fleurs qu'elle vient de cueillir dans la prairie voisine, ou qui, mollement étendue sur

les bords d'une fontaine, fixe ſes regards innocens ſur la courſe paiſible de l'onde, & ſemble n'être occupée que de ſon murmure ! Ces objets élevent dans le cœur une foule de ſenſations agréables, parmi leſquelles on aime à s'égarer & à flotter long-tems, avant de s'arrêter ſur aucune (1). Qu'on y faſſe bien attention, l'impreſſion de la grace renferme toujours je ne ſai quoi de vague, qui plaît d'autant plus à l'ame que le ſentiment & la penſée en ſont plus longtems & plus doucement exercés (2).

(1) Nous en appellons à tous ceux qui ont vu la belle Naïade de M. *Vaſſé.*

(2) *Wolf* expliquoit les différentes ſituations de l'ame, par la ſérie non interrompue des ſyllogiſmes tacites qu'elle fait, ſans preſque le ſavoir elle-même. *Leibnitz* a obſervé que c'eſt à la foule de ces idées obſcures, confuſes, non réfléchies, & non développées, que l'homme doit ſouvent les ſenſations les plus délicieuſes. Il ne faut donc pas être ſurpris que les Romains préféraſſent les pantomimes aux ſpectacles vocaux, & que la muſique inſtrumentale ait, pour bien des perſonnes, plus de charmes que la vocale. Moins les expreſſions ſont circonſcrites & limitées, plus une ame ſenſible y attache de ſentimens & d'idées.

même dans les productions médiocres.... Les préjugés & l'éducation nous font ſouvent trouver agréables des choſes qui nous révoltent lorſque nous ſommes parvenus à la connoiſſance des beautés de l'antique. Le ſentiment de la grace n'eſt donc pas naturel? Non: on peut l'acquérir, & même l'enſeigner, ainſi que le goût & la beauté.

La grace dans les ouvrages de l'art regarde principalement la figure de l'homme: elle ne conſiſte pas ſeulement dans ce qui lui eſt eſſentiel, comme la ſituation & les geſtes, mais auſſi dans les acceſſoires, comme l'ajuſtement & la parure. Sa qualité eſt la juſte proportion qui ſe trouve entre la perſonne qui agit, & l'action; elle reſſemble à l'eau, qui eſt d'autant plus parfaite qu'elle a moins de goût. Tout ornement étranger eſt funeſte à la grace ainſi qu'à la beauté.... La poſition & les attitudes des figures antiques ſont celles d'un homme qui, ſe préſentant dans une aſſemblée de perſonnes reſpectables & ſenſées, excite & eſt en droit d'exiger de l'eſtime, de la conſidération & des égards. Le mou-

vement des figures n'eſt preſque ſenſible & caractériſé, que par la diſpoſition immédiate & néceſſaire qu'elles ont à l'action. Les artiſtes modernes, à qui une poſition tranquille paroît inanimée & ne rien ſignifier, s'imaginent donner de l'expreſſion à leurs figures, lorſque réellement ils ne font que les *diſgracier* & les contraindre. Les anciens avoient tellement égard à la bienſéance, qu'à moins qu'ils ne vouluſſent déſigner des perſonnages dévoués à la molleſſe, ils ne préſentoient que très-rarement des figures avec les jambes croiſées.

Dans les figures antiques, la joie n'éclate jamais; elle n'énonce que le contentement & la ſérénité de l'ame. Sur le viſage d'une bacchante, on ne voit briller, pour ainſi dire, que l'aurore de la volupté. Dans la douleur & l'abattement, l'ame eſt l'image de la mer, dont la profondeur eſt tranquille, quand ſa ſurface commence à s'agiter. Au milieu des plus grands maux, Niobé paroît toujours cette héroïne qui ne vouloit point céder à Latone.... Les artiſtes, ainſi que les poëtes de l'antiquité, ont repréſenté leurs perſon-

nages hors de l'action, quand l'action n'étoit propre qu'à faire naître la terreur, la déſolation & le déſeſpoir; & cela, pour conſerver la dignité de l'homme qu'ils vouloient montrer ſupérieur aux ſituations les plus accablantes & les plus douloureuſes. Les modernes qui n'ont étudié la grace, ni dans l'antique ni dans la nature, non-ſeulement repréſentent la nature comme elle ſent, mais comme elle ne ſent pas. La *Charité* du Bernin devroit regarder ſes enfans d'un air tendre & gracieux, en un mot avec des yeux de mere; mais que de contradictions dans ſon viſage! Au lieu d'un ſoûrire doux & intéreſſant, on y trouve un ris ſatyrique & forcé, que l'artiſte lui a donné en faveur de ſa grace favorite, qui conſiſtoit à creuſer de petits trous dans les joues.

Quoiqu'il y ait peu de ſtatues antiques dont les mains ſe ſoient conſervées, cependant à en juger par la direction des bras, on voit bien que le mouvement des mains étoit naturel, tel enfin qu'on le remarque dans une perſonne qui ne croit point être obſervée. Ceux des artiſtes modernes,

qui ont été chargés de reſtaurer ces chefs-d'œuvres mutilés, leur ont donné, comme dans leurs propres ouvrages, les mains d'une coquette qui, devant ſon miroir, affecte de faire jouer ſa prétendue belle main, & de la montrer à tout ce qui aſſiſte à ſa toilette. Quand il s'agit d'expreſſion, les mains, dans nos figures modernes, ſont gênées comme celles d'un jeune prédicateur en chaire. Une figure prend-elle ſon vêtement? elle le tient comme une toile d'araignée. A-t-elle un voile à ſoulever? il faut que ce ſoit en écartant élégamment les trois derniers doigts de la main.

La grace, dans l'acceſſoire de la figure, conſiſte, comme dans la figure même, à ſe rapprocher le plus qu'on peut de la nature. Dans les ouvrages de la plus haute antiquité, le jet des plis ſous la ceinture eſt preſque perpendiculaire; ils ſont repréſentés tels qu'ils ſe forment naturellement dans une draperie déliée & légere. A meſure que les arts faiſoient des progrès, on cherchoit la variété; mais les vêtemens furent toujours traités comme un tiſſu léger, dont les plis ne devoient être

ni lourdement accumulés, ni biſarrement diſperſés, mais rapprochés & réunis avec élégance & avec ſimplicité. C'eſt aux bacchantes que les anciens donnerent des draperies flottantes & dérangées, même dans les ſtatues, mais en obſervant toutefois la convenance, & ſans jamais forcer la capacité de la matiere. Leurs dieux & leurs héros ſont repréſentés d'une maniere propre à inſpirer le reſpect, & non comme un jeu de vents, ou comme des drapeaux déployés.

Dans les tems modernes, il ne paroît pas qu'après Raphaël & ſes meilleurs éleves, on ait penſé que la grace s'étendît aux vêtemens, puiſqu'on n'a employé que des draperies aſſommantes, dans leſquelles la forme du corps, que les anciens étoient ſi jaloux de prononcer, ſe trouve enſevelie. On voit même telle figure, qui ſemble n'avoir été faite que pour porter l'étoffe lourde, dont l'imagination & la main encore plus lourdes de l'artiſte, ont pris plaiſir à l'accabler.

Le caractere de grandeur & de fierté que Michel-Ange donna à la ſculpture fut extrêmement funeſte à la grace.

On s'empreſſa d'imiter un homme, à qui la force de ſon génie, le feu de ſon imagination & la profondeur de ſon ſavoir n'avoient jamais permis de ſentir les mouvemens doux, naturels & tranquilles de la grace. Michel-Ange ne s'attacha qu'au difficile, à l'étonnant, à l'extraordinaire. L'attitude qu'il a donnée aux figures qu'on voit ſur les tombeaux de la chapelle du Grand-Duc, eſt ſi forcée, que le modele le plus patient & le plus exercé ne ſauroit la ſoutenir ſans ſe faire violence. Toujours fier, ſouvent ſublime, Michel-Ange ne fut jamais gracieux. Mais c'eſt ſur-tout dans les ouvrages des éleves & des imitateurs de ce grand homme, que le manque de grace eſt remarquable & choquant, parce qu'il s'en faut bien que ce défaut y ſoit compenſé par les beautés ſublimes que Michel-Ange a répandues dans les ſiens.

Le Bernin étoit né avec du génie & de grands talens. Il fit à l'âge de dix-huit ans ſon groupe d'Apollon & Daphné, ouvrage merveilleux & bien propre à faire eſpérer que cet artiſte porteroit la ſculpture au plus haut de-

gré de perfection. Encouragé par les éloges qu'on lui accordoit univerſellement, & ſentant bien qu'il ne lui étoit poſſible ni d'atteindre ni d'effacer les anciens, le Bernin s'ouvrit une nouvelle route : dès-lors la grace s'éloigna de lui entierement & pour jamais. Et comment ſe ſeroit-elle accordée avec les procédés de cet artiſte ? Il ne cherchoit & ne puiſoit ſes traits, ſes formes, ſes figures que dans la nature commune ; & quand il voulut s'élever à l'idéal, il ne repréſenta que ſes propres idées : du moins la nature n'offre-t-elle en Italie rien de conforme à ſes expreſſions & à ſes figures. Il fut cependant regardé comme le dieu de l'art ; mais il ne dut cette gloire qu'au goût corrompu de ſon ſiecle.

En ne faiſant connoître des réflexions de M. L. W. que celles qui nous ont frappés davantage, nous n'avons point eu à craindre d'en détruire la texture & l'enſemble. Ce ne ſont ici que des maſſes éparſes, jettées même avec plus de chaleur & plus bruſquement peut-être que ne l'exigeoient la

délicateſſe & la douceur du ſujet. Du reſte, eſt-il bien vrai que la grace ſe forme par l'éducation & par la réflexion ? Il nous ſemble au contraire que l'éducation & la réflexion ſont plus propres à détruire la grace qu'à la former. Eſt-il rien de ſi *gracieux* que les attitudes, les geſtes, & tous les mouvemens de l'enfance ? La contrainte n'eſt-elle pas ſouvent le fruit de l'éducation ? Toute réflexion n'eſt-elle pas une eſpece d'effort ? Or l'effort & la contrainte ne ſont-ils pas le poiſon de la grace ? Selon M. L. W. la grace peut être enſeignée. Ariſtote, Cicéron & Quintilien n'en ont pas jugé de même. En effet, comment le précepte & la regle pourroient-ils jamais enchaîner une qualité, dont le principe repoſe dans le génie de l'auteur bien plus que dans les reſſources de l'art ? Deux hommes, dont on peut dire que la grace a conduit elle-même la plume, Xenophon & la Fontaine, n'ont point eu d'imitateurs, & l'on peut défier les critiques les plus ſubtils & les plus profonds de pouvoir jamais révéler la cauſe du charme que ces deux auteurs ont répandu dans leurs

ouvrages. M. L. W. prétend que les artiſtes, ainſi que les poëtes de l'antiquité, ont toujours préſenté leurs perſonnages hors de l'action, quand l'action étoit effrayante, douloureuſe & terrible ; & cela, pour conſerver la dignité de l'homme, qu'ils vouloient montrer ſupérieur à tous les traits de la douleur & de l'infortune. Cette obſervation eſt noble, mais eſt-elle juſte ? Homere a-t-il peint Achille hors de l'action, lorſqu'à la nouvelle de la mort de Patrocle, ce poëte nous l'a repréſenté ſe roulant dans la pouſſiere, s'arrachant les cheveux, ſe meurtriſſant le viſage, & pouſſant un cri ſi terrible, que Thétis l'entendit des profondeurs de la mer ?

Rapprochons des idées de M. L. W. ſur la grace, d'abord celles de M. Zanotti, peintre, poëte, & actuellement ſecrétaire de l'académie de peinture de Bologne ; enſuite celles de M. Wattelet, qui, dans ſes réflexions ſur la peinture, a traité toutes les parties de ce bel art avec autant de fineſſe que de profondeur.

Ainſi qu'une eau pure & limpide

anime & embellit tous les lieux qu'elle arroſe, dit M. Zanotti, de même la grace répand l'intérêt & le charme ſur tout ce qu'elle touche. Je ne chercherai point à en pénétrer l'origine : elle eſt inconnue aux peintres, & l'œil même des philoſophes ne l'a pas encore apperçue. Nous la ſentons, ſans pouvoir la comprendre ; il eſt impoſſible de la ſoumettre à des regles déterminées & certaines : c'eſt un pur don de la nature ; celui qui prétendroit l'enſeigner, n'a qu'à garder ſes préceptes & ſes leçons pour lui-même. La chercher, c'eſt faire préſumer qu'on eſt condamné à ne la rencontrer jamais. Toute affectation la détruit. Regardez la nature, elle ne laiſſe voir d'effort dans aucune de ſes opérations. Les Grecs & Raphaël ont à cet égard opéré comme la nature. Tous les peintres ont été jaloux de répandre dans leurs compoſitions une qualité, dont le propre eſt d'attirer & de charmer tous les yeux ; mais la plupart, au lieu de nous montrer la grace, ne nous ont laiſſé voir que les efforts qu'ils ont faits pour l'atteindre, & ſont tombés dans une affectation puérile & ridicule. L'é-

légance & la ſimplicité ſont inſéparables de la grace. La plus petite altération ſuffit pour faire diſparoître la ſimplicité. Je ſuis perſuadé que *la Sainte Cécile*, dont l'attitude & tous les traits ſont ſi modeſtes, ſi ſimples & ſi naturels, a infiniment plus coûté à Raphaël que ſon *Iſaïe*, plein de force, de grandeur & de fierté. Un vêtement ſimple, des mouvemens doux, légers, & dont l'élégance conſiſte, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, dans des infiniment petits, ne peuvent être l'ouvrage que d'un génie doué de fineſſe & de pénétration. Le grand, le fort, le reſſenti, laiſſent au contraire à l'artiſte un eſpace plus étendu, & beaucoup plus de liberté.

Je voudrois qu'un jeune artiſte s'occupât beaucoup de la grace, mais qu'il ſe gardât encore davantage de l'affectation. Le manque de grace eſt un défaut, l'affectation eſt un vice : l'un ne doit être imputé qu'à la nature, qui ſeule peut donner le ſentiment de la grace ; l'autre regarde le peintre qui penſe ſottement que l'art peut ſuppléer la nature.

La grace, ſelon M. Zanotti, doit

s'étendre à tous les genres, à tous les sujets, à toutes les expressions. L'Hercule de Farnese, dit-il, est aussi *gracieux* dans son genre, que l'est dans le sien la Vénus de Médicis; mais nous prendrons la liberté de faire observer à M. Zanotti, que dès-lors ce n'est plus distinguer la *grace* d'avec la *convenance.*

La grace, ainsi que la beauté, concourt à la perfection, dit M. Wattelet; ces deux qualités se rapprochent dans l'ordre de nos idées: leur effet commun est de plaire: quelquefois on les confond, plus souvent on les distingue: elles se disputent la préférence qu'elles obtiennent, suivant les circonstances. La beauté supporte un examen réitéré: ainsi l'on peut disputer le prix de la beauté, comme firent les trois déesses; tandis que le seul projet prémédité de montrer des graces les fait disparoître.

Je crois que la beauté consiste dans une conformation parfaitement relative aux mouvemens qui nous sont propres.

La grace consiste dans l'accord de ces mouvemens avec ceux de l'ame.

Dans l'enfance & dans la jeuneſſe, l'ame agit d'une façon libre & immédiate ſur les reſſorts de l'expreſſion.

Les mouvemens de l'ame des enfans ſont ſimples; leurs membres dociles & ſouples. Il réſulte de ces qualités une unité d'action & une franchiſe qui plaît.

Conſéquemment l'enfance & la jeuneſſe ſont les âges des graces. La ſoupleſſe & la docilité des membres ſont tellement néceſſaires aux graces, que l'âge mûr s'y refuſe, & que la vieilleſſe en eſt privée.

La ſimplicité & la franchiſe des mouvemens de l'ame contribuent tellement à produire les graces, que les paſſions indéciſes ou trop compliquées les font rarement naître.

La naïveté, la curioſité ingénue, le deſir de plaire, la joie ſpontanée, le regret, les plaintes & les larmes même qu'occaſionne la perte d'un objet chéri, ſont ſuſceptibles de graces, parce que tous ces mouvemens ſont ſimples.

L'incertitude, la réſerve, la contrainte, les agitations compliquées & les paſſions violentes, dont les mouvemens ſont en quelque façon convulſifs, n'en ſont pas ſuſceptibles,

Le sexe, plus souple dans ses ressorts, plus sensible dans ses affections, dans lequel le desir de plaire est un sentiment en quelque façon indépendant de lui, parce qu'il est nécessaire au système de la nature; ce sexe, qui rend la beauté plus intéressante, offre aussi, lorsqu'il échappe à l'artifice & à l'affectation, les graces dans l'aspect le plus séduisant.

La jeunesse très-cultivée s'eloigne souvent des graces qu'elle recherche; tandis que celle qui est moins contrainte, les possede, sans avoir eu le projet de les acquérir. C'est que l'esprit éclairé & les conventions établies retardent ou affoiblissent les mouvemens subits tant de l'ame que du corps: la réflexion les rend compliqués. Plus la raison s'affermit & s'éclaire, plus l'expérience s'acquiert; & on laisse aux mouvemens intérieurs cet empire qu'ils auroient naturellement sur les traits, sur les gestes & sur les actions.

L'âge mûr, qui voit ordinairement se perfectionner & la raison & l'expérience, voit aussi les ressorts extérieurs devenir moins dociles & moins souples.

Dans la vieilleſſe enfin, l'ame refroidie ne donne plus ſes ordres qu'avec lenteur, & ne ſe fait plus obéir qu'avec peine.

L'expreſſion & les graces s'évanouiſſent alors.

Les graces, telles que je viens de les définir, empruntent une valeur indéfinie de la plus parfaite conformation. Cependant les mouvemens ſimples de l'ame n'ont peut-être pas, avec la perfection d'un corps bien conformé, le rapport abſolu qui exiſte entre cette parfaite conformation & les actions qui lui ſont propres.

Voilà pourquoi l'enfance, qu'on peut regarder comme un âge où le corps eſt imparfait, eſt ſuſceptible de graces, tandis que ce n'eſt que par convention qu'on peut lui attribuer la beauté.

Ce que j'ai dit ſuppoſe encore l'équilibre des principes de la vie, qui produit en nous la ſanté. Cet état commun à tous les âges, dans les rapports qui leur conviennent, eſt favorable aux graces, & ſert de luſtre à la beauté.

Au reſte, cet accord des mouve-

mens ſimples de l'ame avec ceux du corps, éprouve une infinité de modifications, & produit des effets très-variés.

C'eſt de-là que vient ſans doute l'obſcurité avec laquelle on parle communément, & ce *je ne ſais quoi*, expreſſion vuide de ſens qu'on a ſi ſouvent répétée, comme ſignifiant quelque choſe.

Les graces ſont plus ou moins apperçues & ſenties, ſelon que ceux aux yeux deſquels elles ſe montrent ſont eux-mêmes plus ou moins diſpoſés à en remarquer l'effet.

Qui peut douter qu'il ne ſe faſſe, quand nous ſommes très-ſenſibles aux graces, un concours de nos ſentimens intérieurs avec ce qui les produit? Fixons quelques idées à ce ſujet.

Un homme indifférent voit venir à lui une jeune fille, dont la taille proportionnée ſe prête à ſa démarche, avec cette facilité & cette ſoupleſſe, qui ſont les caracteres de ſon âge. Cette jeune fille, que je ſuppoſe affectée d'un mouvement de curioſité, reçoit de cette impreſſion ſimple de ſon ame, des charmes qui frappent les yeux de celui qui la regarde.

Voilà des graces naturelles, indépendantes d'aucune modification étrangere.

Suppoſons actuellement que cet homme, loin d'être indifférent, prenne l'intérêt d'un pere à cette jeune beauté qui l'apperçoit, & qui ſe rend près de lui. Suppoſons encore que la curioſité qui guidoit les pas de la jeune fille ſoit changée en un ſentiment moins vague, qui donne un mouvement plus décidé à ſon action & à ſa démarche. Quel accroiſſement de graces va naître de cet objet plus intéreſſant, de cette action plus vive, & de la relation de ſentimens, qui d'un côté produit un empreſſement tendre, & qui de l'autre rend le pere plus clairvoyant cent fois & plus ſenſible aux graces de ſa fille, que ne l'étoit cet homme déſintéreſſé !

Ajoutons à ces nuances :

Que ce ne ſoit plus un homme indifférent, ni même un pere, mais un jeune homme amoureux qui attend, & qui voit enfin arriver l'objet qu'il deſire & qu'il chérit. Que cette jeune fille, à ſon tour, ſoit une tendre & naïve amante, qui n'a pas plutôt ap-

perçu celui qu'elle aime, qu'elle précipite sa course.

Supposez que le lieu dans lequel ces deux amans se réunissent soit ce que la nature peut offrir de plus agréable, que la scene soit éclairée par un jour choisi, que la saison favorable ait décoré de verdure & de fleurs le lieu du rendez-vous. Répréſentez-vous à la fois les charmes de la jeunesse, la perfection de la beauté, l'éclat d'une santé parfaite, l'agitation vive & naturelle de deux ames qui éprouvent les mouvemens les plus simples, les plus relatifs, les moins contraints; & voyez se succéder alors une variété infinie de nuances dans les graces qui, toutes inspirées, toutes involontaires, sont par conséquent empreintes sur les traits, & exprimées dans les moindres actions & dans les moindres gestes.

Ainsi, parmi les impressions de l'ame qui se peignent dans nos mouvemens, & dont je parlerai en réfléchissant sur les passions, celle qui paroît la plus favorisée de la nature, l'amour, produit une expression plus agréable, plus universelle, plus sen-

ſible que toute autre, & dans laquelle la relation de l'ame & du corps, qui fait naître les graces, eſt plus intime & plus exactement d'accord.

Auſſi les anciens joignoient & ne ſéparoient jamais Vénus, l'Amour & les Graces: & la ceinture myſtérieuſe, décrite par Homere, n'eſt peut-être que l'emblême de ce ſentiment d'amour ſi fertile en graces, dont Vénus, toujours occupée, empruntoit le charme que la beauté ſeule n'auroit pu lui donner.

DE L'ETABLISSEMENT de l'Académie des Arcades.

L'ACADEMIE des Arcades fut fondée à Rome en 1690, ſous la forme de république démocratique; ſes membres prennent des noms de bergers & de divers cantons de la Grece, dont on ſuppoſe qu'on leur donne le terrein à cultiver; cette ſociété, aujourd'hui ſubdiviſée en preſqu'autant de colonies qu'il y a de villes en Italie, fut long-tems errante; elle tint d'abord ſes ſéances ſur le mont Janicule; peu de tems après, elle ſe tranſporta ſur le mont Exquilin, dans le bois du duc de Paganica; obligés de chercher un lieu plus commode & plus vaſte, pour ſatisfaire à l'empreſſement du public qui venoit en foule les entendre, nos académiciens ſe rendirent en 1691 dans les jardins du palais qu'avoit occupé la célebre Chriſtine; deux ans après ils obtinrent de Ranuce II, duc de Parme, la permiſſion de tranſporter leurs ſéances dans

les

les jardins *Farneſe ;* juſqu'alors les Arcades, conſervant toute la ſimplicité des mœurs paſtorales, n'avoient eu pour s'aſſeoir que l'herbe ou la pierre; le duc de Parme leur fit bâtir une eſpece de théâtre champêtre où, pendant près de ſix années, ils continuerent tranquillement leurs exercices; mais en 1699 ils ſe virent encore dans la néceſſité de chercher un autre aſyle; le duc Salviati leur offrit ſon jardin; ils s'y rendirent & croyoient avoir enfin trouvé une retraite aſſurée, lorſque la mort du duc renverſa leurs eſpérances & les replongea dans de nouvelles inquiétudes; le prince Juſtiniani les accueillit; enfin en 1707, François-Marie Ruſpoli, prince de Cerveteri, les fixa ſur le mont Aventin, où il fit conſtruire, pour leurs aſſemblées générales, un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre.

Laſſés d'errer de jardin en jardin & de colline en colline, & ſur-tout indignés du peu d'accueil qu'on faiſoit aux muſes, quelques Arcades s'étoient retirés. Mais ce ne fut point là le plus grand malheur de cette académie. Un de ſes principaux membres, le célebre

Gravina, ayant été conſulté ſur le ſens d'une des loix de la ſociété, loi qu'il avoit dictée lui-même, & la plus grande partie du corps ayant rejetté ſa réponſe; Gravina, pour demeurer uni à la loi; ſe ſépara de ceux qu'il prétendoit l'avoir tranſgreſſée; quelques-uns des Arcades, dont il formoit l'eſprit & le goût, le ſuivirent &, quoiqu'en très-petit nombre, ils prétendirent repréſenter le corps entier de l'académie. Cet attentat parut énorme; Rome, depuis les anti-papes, n'avoit peut-être point éprouvé de ſchiſme plus orageux; le lieutenant de l'auditeur de la chambre apoſtolique fut chargé de juger cette grande affaire; il étoit prêt à prononcer, lorſque, cédant aux inſtances du cardinal Corſini, le petit nombre renonça à ſes prétentions, abandonna le nom qu'il avoit pris d'*Arcadie nouvelle*, & promit de ne s'aſſembler déſormais que ſous celui d'*Académie Quirine.*

Du reſte, cette ſociété, dont l'objet étoit de purger la littérature italienne des abſurdités & des extrava-

gances qui depuis un siecle la défiguroient, n'a guere servi qu'à perpétuer le goût des frivolités. Un philosophe Grec comparoit les Athéniens de son tems à ces instrumens de musique auxquels, si on leur ôte la *languette* (1), il ne reste plus rien : il y a peu de membres de l'*Arcadie* à qui cette comparaison ne puisse s'appliquer.

(1) C'est ce que nous appellons plus communément *anche*, & ce que les Grecs & les Latins, ainsi que nous, exprimoient par le diminutif du mot langue, γλωττιον *lingula*.

Fin du troisieme Volume.

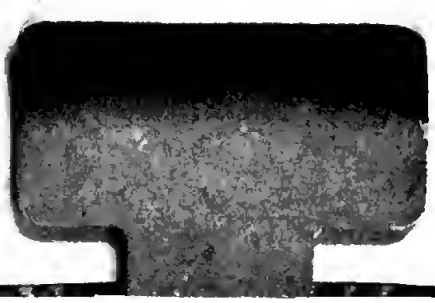
TABLE

Des différentes Pieces contenues dans ce Volume.

LETTRES sur les Animaux. page 1
Lettres du Phyſicien de Nuremberg ſur l'Homme. 174
Lathmon, Poëme Erſe. 231
Eſſai ſur le Mélodrame ou Drame lyrique. 256
Igluka & Siberſik, Conte Groënlandois. 265
Peregrinus. Dialogue de Lucien. 277
Comparaiſon des mœurs des Grecs modernes avec celles des Grecs anciens. 397
Eſſai ſur la naiſſance, les progrès & la durée de la Chevalerie; par Charles Jarvis. Traduit de l'anglois. 326
Réflexions ſur l'Hiſtoire & en particulier ſur l'Hiſtoire d'Angleterre de M. Hume. 354
Lettre de M. Sulzer à un de ſes amis, où il expoſe le plan de ſon Dictionnaire ſur les Arts & les Sciences, avec la différence qui ſe trouvera entre ſon Ou-

vrage & le Manuel-Lexique ſur les Arts & les Sciences, de M. Gottſched ; traduite de l'allemand. 362
Penſées détachées, par M. Jenyns ; traduites de l'anglois. 380
Parallele entre la Clarice de Richardſon & la nouvelle Eloïſe de M. Rouſſeau. 392
Obſervation ſur la tranſmutation des bleds. 404
Lettre de M. Guis, Négociant & Député de la Chambre du Commerce de Marſeille, à M. Bourlac de Montredon, à Paris. 412
Fragment ſur le Style, traduit de l'italien. 422
Lettre ſur le voyage de M. Smolett en France. 437
Eſſai ſur les anciens Meneſtrels, traduit de l'anglois. 462
Mémoire ſur les Indiens ; traduit de l'anglois. 470
Hiſtoire de Catherine Alexowna, épouſe de Pierre le Grand, Empereur de Ruſſie, tirée du Bienenſtock. 496
Diſcours ſur le Dithyrambe. 502
Lettre ſur un Aveugle né, à qui on a rendu la vue. 511
Comala. Poëme dramatique, traduit de

la langue erſe. 518
Obſervations ſur les moutons d'Eſpagne & la maniere de les élever. 532
Anecdotes ſur le Cid. 544
Réflexions ſur la Grace dans les Ouvrages de l'Art ; d'après M. l'Abbé Winckelmann. 554
De l'établiſſement de l'académie des Arcades. 576

Fin de la Table.

ANT 13173P8